

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

La Lutte, 5^{ème} année, tome I^{er} de la série nouvelle, Bruxelles, Janvier 1900 – Juin 1900 (n°1-6).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron, à partir d'un exemplaire prêté par la Bibliothèque royale de Belgique. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

1
06

79386

A

JICEDEL

205

Table

74

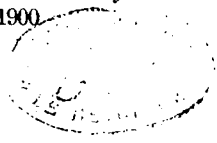
TOME 1^{er}

CINQUIÈME ANNÉE

de la

JANVIER 1900

Série Nouvelle



LA LUTTE

Revue mensuelle

FONDÉE EN 1895

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO :

MM. HUBERT DE MOOR, DÉSY ELIAS, ALPHONSE GERMAIN, GASTON HEUX, GEORGES LE CARDONNEL, PAUL MUSSCHE, EDOUARD NED, GEORGES RAMAËKERS, CHARLES DE SPRIMONT, EMILE VERHAEREN, ALBRECHT VERHULST.

BELGIQUE

5 francs par an | 1 franc le numéro

Ailleurs, le port en sus.



ADMINISTRATION

80, RUE DE L'ERMITAGE, 80

BRUXELLES

Sommaire

5^e Année — Janvier 1900. — Tome 1^{er} de la Série Nouvelle

LE COMITÉ : *Série Nouvelle :*

I LE DÉBAT ESTHÉTIQUE :

GEORGES RAMAËKERS :

Notre idéal n'est pas le vôtre.
(Réponse à un manifeste.)

II FLORILÈGE MENSUEL :

EMILE VERHAEREN :

Ceux qui nient. (poésie)

BON CHARLES DE SPRIMONT :

La Conquête de la Mort. (feuilleton
de la revue).

GASTON HEUX :

Le Symbole du Jardin et de l'Amour.
(poème.)

III LES LETTRES FLAMANDES :

ALBRECHT VERHULST :

Un Poète de Terroir. Guido Gezelle.

IV PAGES D'ESTHÉTIQUE ET DE PSYCHOLOGIE:

ALPHONSE GERMAIN :

Le Mysticisme et l'Energie morale.

V LIBRES PROPOS :

DÉSY ELIAS :

Sur le Bonheur.

VI LA CRITIQUE :

HUBERT DE MOOR :

Clio, d'Anatole France.

VII LA PEINTURE :

GEORGES RAMAËKERS :

A propos du salon d'Art Religieux.

VIII L'ACTUALITÉ :

GEORGES LE CARDONNEL :

Revue du Mois.

EDOUARD NED :

Les Conférences à Bruxelles.

LA DIRECTION :

Echos du monde littéraire.

Série nouvelle

Après neuf mois de sommeil léthargique, *La Lutte* reparait. Le volume, désormais doublé, de ses fascicules mensuels, dira éloquemment à ses nombreux amis combien elle sut *en dormant* acquérir de forces nouvelles.

L'aspect du présent numéro leur permettra en effet d'entrevoir quel important recueil formeront au bout de l'an les deux volumes in-octavo de de notre collection annuelle, tandis que la liste brillante et considérablement accrue de nos collaborateurs les avertira d'autre part du choix, de l'intérêt, de la diversité qu'offriront nos fascicules.

Fondée en 1895, *La Lutte* se voulut dès ses débuts et jusqu'au mois de mars 1899 un recueil de vers et de proses, n'abandonnant à l'Esthétique, à la critique, à l'histoire littéraires qu'une place des plus restreinte, sans toutefois les négliger totalement.

En composant à dessein les sommaires des quatre premières années de la revue selon un dominant souci d'anthologie, la Direction se proposait ce double but :

Permettre, en premier lieu, à tous les débutants et spécialement aux jeunes catholiques de publier leurs essais, vers ou proses, dans une revue qui fût leur et, partant, pour eux des plus accueillantes.

Former, en second lieu, parmi les écrivains croyants, qui grâce à ce périodique allaient bientôt se révéler, un foyer de vie littéraire, si ardent, qu'il serait capable de faire reflourir — sitôt l'Été

venu — le Jardin désolé des Lettres catholiques. Et ce double but a été atteint. Peu à peu en effet, autour de la revue, un groupement se forma, sélectif. Il s'accrut ; et bientôt — c'est-à-dire trois ans à peine après qu'il se fut esquissé — il affirmait haut, devant tous, par un Congrès retentissant, son harmonieuse cohésion, le parfait accord de ses membres concernant leur croyance en le même Idéal, et leur ardeur apostolique à propager parmi les hommes la religion de la Beauté.

Et voici qu'en mars 1900 un Congrès nouveau sur l'ENSEIGNEMENT DES ARTS ET DES LETTRES, en même temps qu'il attestera notre vitalité croissante, précisera le caractère que nous voulons donner à *la Lutte* nouvelle, de même que le Congrès de 1897 avait précisé celui des quatre années précédentes.

D'avril 1895 à Mars 1899, *la Lutte* s'adressa en effet, au public restreint des cénacles et parmi ce public restreint particulièrement à ceux qui s'adonnent eux-mêmes pratiquement aux Lettres. Elle fut donc alors revue spécialiste s'adressant bien plus aux auteurs qu'aux lecteurs d'œuvres littéraires. Or le Congrès organisé par elle au cours de sa phase première, par la nature même du débat choisi s'adressait pareillement aux initiés des cénacles et principalement aux écrivains eux-mêmes, puisque c'est eux que l'on y conviait à rechercher, par la comparaison, la meilleure des Esthétiques, parmi celles qui maintenant sollicitent leur adhésion.

Avec le présent fascicule commence une série nouvelle.

Ce n'est plus seulement aux initiés du cénacle que notre périodique s'adressera désormais, c'est à tous ceux, qui, par le fait de leur culture intellectuelle et de leur rang social, ont le désir et le devoir de ne plus rester étrangers à la vie actuelle

et toujours plus intense des Lettres et des Arts, en leur propre pays.

Tenir le lecteur au courant de tout ce qui dans les domaines respectifs de la Littérature, de la Musique et de l'Architecture mérite véritablement d'arrêter son attention, de fixer son jugement, mettre sous les yeux du public, sans que le moindre commentaire vienne peser aucunement sur sa liberté d'appréciation, des pages toujours inédites dues aux maîtres contemporains et les essais les plus marquants des jeunes ; faire plus large la place à l'histoire des Lettres et plus complète la critique des œuvres en vogue ou trop peu connues, principalement de celles qui ont vu le jour en notre pays, sans pourtant omettre les œuvres qui ont éclos aux bords des fiords de la Scandinavie, au sein de la blanche Russie, le long des fleuves germaniques, parmi nos pacages flamands et dans les brumes d'Albion ; ni celles qui sont nées aux pays du soleil ; en cette douce et lumineuse France, où nous comptons, si nombreux, nos amis ; et dans les sierras d'Hispanie et sous le ciel bleu vif de Dante Alighieri, tel est en résumé, notre nouveau programme. C'est forts de la confiance que quiconque le lira ne pourra qu'y applaudir qu'avec le présent numéro nous commençons cette Série nouvelle.

Le comité directeur de *La Lutte* :

PAUL MUSSCHE,

EDOUARD NED,

GEORGES RAMAEKERS.

Notre Idéal n'est pas le vôtre.

Il n'est rien d'apologétique comme la franchise des incrédules.

Que penser, par exemple, d'une phrase comme celle-ci :

« Les chrétiens plaçaient le paradis dans le ciel, c'est ici-bas que nous entendons le trouver ».

Que penser d'une telle phrase ? sinon que ce n'est là qu'une phrase, et, sous la plume d'un mortel, phrase plus creuse encore que vaniteuse.

Si quelque instant, nous nous y arrêtons, c'est qu'il sied qu'en cette revue, organe des jeunes écrivains catholiques de langue française, une protestation s'élève contre les prétentions de son auteur.

M. Robert de Miranda, le directeur actuel de l'*Effort* (revue toulousaine fondée naguère par le bon poète Maurice Magre) a lu M. St. Georges de Bouhélier. A l'instar de l'inventeur incontesté du « Naturisme » il s'essaya lui aussi, voici un certain temps déjà, à « résumer en quelques pages de revue la foi de toute une génération ».

M. Miranda oublie que cette génération qui est la sienne est quelque peu aussi la nôtre et qu'il est contraire à la Vérité non moins qu'à la Justice (dont il nous parle avec tant d'éloquence) de présenter comme la foi de toute une génération d'écrivains et comme point de départ de leur esthétique, une doctrine que plusieurs parmi ces écrivains condamnent et repoussent.

Il est vrai que M. Miranda affecte, en parlant des chrétiens, d'employer le verbe au passé. Il n'écrit pas : « Les chrétiens placent le paradis dans le ciel ». Il écrit : « Les chrétiens *placèrent* ». Qu'est-ce à dire ?

Que les chrétiens placèrent jadis le paradis dans le ciel et qu'au jour présent il ne l'y placent plus ?

Bien que nombre d'incroyants nous aient maintes fois étalé avec une suffisance imperturbable, au cours de controverses par eux-mêmes soulevées, leur déconcertante ignorance des Dogmes catholiques, nous nous refusons à prêter au directeur de la revue *l'Effort* une opinion à ce point saugrenue.

Dans la pensée de son auteur cet imparfait — oh ! combien imparfait ! — voudrait sous-entendre sans doute : que les chrétiens n'existent plus. Car s'il ne signifie cela, rien ne le justifie.

Mais il faut bien convenir que c'est prendre un peu naïvement et par trop ostensiblement un désir irréalisé (et d'ailleurs irréalisable) pour une réalité tangible, pour un fait accompli.

Nous en sommes fort marris pour M. Miranda, mais il existe encore aujourd'hui, à la veille du XX^e siècle, quelques millions de chrétiens par le monde.

Et parmi ces chrétiens il en est quelques uns, en France, notamment, et en Belgique, qui appartiennent à la nouvelle génération littéraire dont il prétend résumer les tendances et qu'il voudrait bien accaparer *toute*, au profit de son athéisme.

Le groupe formé par les Jeunes catholiques va grandissant d'année en année.

En Belgique sa prospérité est telle que les adversaires de l'idée chrétienne y masquent mal le dépit rageur qu'ils éprouvent.

M. Miranda n'en proclame pas moins, comme s'il parlait au nom de la génération toute entière :

« Notre Idéal est de tous points contraire à celui des chrétiens ».

Quel est-il donc cet Idéal qu'on nous oppose ?

Est-il plus beau, plus grand, plus consolant, bref supérieur au nôtre ?

M. Miranda va nous le dire, écoutons le :

« Pénétrés de cette pensée que nous sommes
 » des organismes éphémères, dont les éléments
 » se dissoudront dans la tombe et dont rien ne
 » subsiste après la mort, nous ne donnerons à
 » notre existence d'autre but qu'ell-emême, nous
 » n'aurons d'autre règle de conduite que la
 » recherche du Bonheur... A l'humilité des
 » chrétiens nous opposons l'orgueil humain. En
 » même temps que le Paradis, nous avons déplacé
 » Dieu lui-même. C'est en nous que le trouvons ».

D'où il appert que la doctrine de M. Miranda et de ses amis repose sur la négation des trois dogmes fondamentaux du Christianisme : *négation de l'âme — négation du Ciel — négation de Dieu.*

Son « Idéal » consiste donc à remplacer :

L'ÂME RAISONNABLE par L'INSTINCT BESTIAL.

LA VIE ÉTERNELLE par LA VIE MORTELLE.

et L'INFINI DIVIN par L'HOMME.

Qui ne voit que la conséquence première, inéluctable d'un « Idéal » à ce point restrictif, amoindri et rapetissé, serait de tuer l'Espérance et l'Éternité de l'amour; de fermer à jamais aux Rêves de Poètes le portique d'azur du ciel éblouissant, et qu'à l'artiste qui l'adopte il est interdit désormais de croire encore à La Beauté sans bornes, à la Perfection infinie et de la chanter dans son œuvre et de l'adorer à genoux!

Et qui ne voit les antithèses, qui ne voit les contradictions qui grouillent dans cette doctrine comme comme les vers dans un cadavre ?

« L'Homme est Dieu », dites-vous.

Oh! Messieurs de l'*Effort* vous êtes trop aimables,

Mais voilà ! le malheur pour votre dieu humain, c'est qu'à peine l'avez-vous déifié, vous le ravalez aussitôt au rang de la brute, en reniant sa royauté spirituelle et l'éternelle sublimité de son destin céleste.

Sic transit gloria mundi !

Nous ne serions à vous entendre rien « que des organismes éphémères dont les éléments se dissoudront dans la tombe et dont rien ne subsiste après la mort » — mais nous serions pourtant des dieux !

Eh bien ! cette déité-là ne pourra jamais satisfaire notre chrétienne humilité, Messieurs, et si votre orgueil païen s'en contente, permettez-moi de vous faire observer qu'il n'est vraiment pas exigeant !

Quant à nous, pour des motifs esthétiques, non moins que pour des raisons philosophiques, nous lui préférons toujours notre croyance au récit de la Bible, qui fait surgir des mains du divin statuaire le corps harmonieux d'Adam et de la chair du premier homme le corps plus ravissant encore de la première épouse, et nous instruit que le limon originel dans lequel nous retournerons, jusqu'au jour des résurrections triomphantes, fut animé par le souffle de l'Infini, et que ce souffle est éternel, et que par lui nous sommes tous comme autant de miroirs et d'images de La Beauté.

Mais M. Miranda n'a plus, comme ce pauvre Dante ou ce pauvre Milton, la naïveté d'ajouter encore foi à cette histoire surannée, que l'on conte à peine aux enfants ; il ne croit plus au récit mosaïque du Pêché de l'Eden, ni au Bannissement du Jardin délicieux, que le Père des cieux destinait aux enfants des hommes, et que l'homme a perdu par l'abus qu'il a fait du don de liberté.

Fidèle à la logique qui ne l'empêcha nullement de proclamer dieu l'être humain, en même temps

qu'il lui enlevait sa royauté terrestre et son existence éternelle, M. Miranda n'ajoute pas foi au Paradis terrestre de la Genèse, mais il ajoute foi pourtant à un terrestre Paradis.

« Les chrétiens plaçaient le paradis dans le ciel : c'est ici-bas, dit-il, que nous entendons le trouver ».

Il y a bien deux ans déjà qu'un grand docteur ès-anarchie Jean Grave, s'écriait dans les *Temps nouveaux* :

« Trouver notre ciel sur la terre, c'est ce que nous voulons » M. Miranda ne fait donc que répéter Jean Grave.

Trouver le Paradis sur la Terre !

Quel est l'homme qui l'y a trouvé ?

Est-ce le riche ?

Tracas, revers, accidents, craintes, colères, afflictions de toutes sortes, chagrins d'Amour, douleurs morales, affres physiques, quelle est la fortune qui pourrait jamais préserver le riche contre tous ces maux, quelle est celle, dites-nous, qui l'exemptera de la mort ? Allez ! le fabuliste n'avait que trop raison alors qu'il écrivit l'alexandrin célèbre :

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.

Trouver le Paradis sur Terre !

Est-ce le peuple qui l'y a trouvé ?

Le peuple ? M. Miranda nous répond lui-même qu' « Il peîne dans l'enfer des forges, dans le vacarme des usines et dans les ténèbres des mines ».

Ayant perdu, avec la foi, la compréhension et jusqu'au souvenir de la parole : « Tu gagneras ton pain à la sucur de ton front », il se révolte en sa colère et menace de tout briser.

Voilà ce qui est à présent. Or, il en fut ainsi — ou à peu près — toujours.

Depuis les origines, l'Histoire n'est que le long sanglot de la douleur humaine qui se répercute

à travers les siècles, et remplit maintenant les airs de clameurs encore plus stridentes.

« Nous restons dans la nuit sans phare et sans étoile; le vieux flambeau s'est obscurci qui éclairait les peuples en marche ; les dieux sont morts ; les religions éteintes ; dans l'obscurité qui descend, le troupeau des hommes attend l'orage avec l'angoisse tragique des catastrophes présentes, tandis que par coups brusques, l'espace est sabré de clartés subites, que font les livres des penseurs et les bombes des révoltés ». (1)

Ainsi donc il n'est rien, ni dans la condition des hommes, ni dans la nature humaine, ni dans l'histoire du passé et moins encore en celle du présent, qui permette d'augurer le futur règne du bonheur.

Pourtant les anarchistes et M. Miranda nous prophétisent tous l'ère future et bienheureuse et ils saluent déjà en phrases embrasées, l'avènement de ce nouvel Eden.

Spectacle étrange et certes inattendu :

Les plus mécontents de leur sort, les plus fougueux révoltés, les plus violents ennemis de l'humanité présente, sont les mêmes précisément qui espèrent fermement en une humanité idéale et parfaite et telle qu'on n'en vit jamais en aucun temps, sur aucun point du globe !

Négateurs de la révélation divine, de qui tiennent-ils donc une révélation semblable ?

Négateurs de l'infailibilité pontificale, sur quelles paroles infailibles basent-ils un pareil espoir, que rien d'humain ne justifie ?

Révélation, paroles infailibles, ils se moquent bien de tout cela — et ils s'en passent.

« Ce n'est pas à une illusoire divinité, s'écrient-

(1) R. de Miranda, *l'Effort*, mars 1899.

ils, que nous demandons la fin de nos maux, mais à notre propre énergie ».

A merveille, Messieurs, à merveille ! Mais quels sont, s'il vous plaît, les sûrs moyens, grâces auxquels votre énergie sera capable de transformer en un monde idéal, en un vrai paradis terrestre, ce monde où, des premiers, vous ne voyez vous-mêmes rien qu'injustice et trahison, rien que mensonge et qu'infamie ?

Quelle est-elle donc enfin cette morale régénératrice (et qui, elle, n'est pas « illusoire », n'est ce pas ?) cette éthique miraculeuse, par l'observance de la quelle vous prétendez pouvoir renouveler, sans Dieu, la face de la terre ?

Votre éthique ? Elle est tout entière dans ces paroles de Miranda.

« Nous n'aurons d'autre règle de conduite que la recherche du bonheur ». — « A l'humilité des chrétiens, nous opposons l'orgueil humain » — « Justice envers la partie *inférieure* de nos êtres, tel est le fondement de notre éthique ».

Un sensualisme effréné, jouit à un immense orgueil, les voilà donc les sûrs moyens d'aboutir au bonheur universel et de trouver le paradis sur terre et d'y faire naître un jour une humanité idéale !!

Du culte de l'orgueil de la bestialité naitraient inévitablement les plus monstrueux égoïsmes que la terre ait jamais portés !

Et ces égoïsmes seraient nécessairement les uns envers les autres en antagonisme perpétuel.

M. Miranda ne peut le nier, lui qui écrivait dans *l'Essort* (avril 1898) : « ... Nous devons *exalter l'instinct*, puisqu'il fleurit en volupté... *Il faudrait donc accoutumer le peuple à ne jamais sacrifier sa joie à la joie d'autrui* ».

« Un contre tous et tous contre un » telle serait la maxime ignoble et triomphante de la société

harmonique rêvée par ces étranges logiciens.

Qui ne prévoit le sort du genre humain, du jour où une telle déformation morale gouvernerait les peuples.

En admettent même l'absurde hypothèse, qu'avec de semblables principes on puisse trouver l'ombre d'un bonheur, qu'est ce donc après tout qu'un bonheur terrestre ? Au plus grand des bonheurs possibles sur la terre, ne manquera-t-il pas toujours ces deux conditions essentielles : la perpétuité et la perfection ? Ainsi, la voilà donc, M. de Miranda, votre société idéale, la voilà votre humanité future que vous nous vantez tant avec des mots sonores !

Et que deviendrait La Beauté dans une humanité pareille ? où la bestialité serait universelle et ne connaîtrait plus aucun frein à ses dévergondages les plus honteux et les plus criminels ?

L'art exige de qui s'y voue le don de soi et tout entier. Or, vous nous l'avez dit vous-mêmes, M. Robert de Miranda, vous n'aurez d'autre règle de conduite que la recherche du bonheur.

Mais l'Art qui est le culte de La Beauté comme la Religion est le culte de La Vérité, l'Art aussi a son sacrifice et c'est l'artiste qui lui-même, s'y donne en holocauste à Celle qu'il adore et dont il veut hâter le règne glorieux ici bas comme au ciel.

Notre éminent ami l'abbé Armand Thiéry, digne disciple d'un grand philosophe moderne : Mgr. Mercier, écrivait excellemment dans *la Lutte* de juin 1897 :

« Celui qui repousse l'effort pénible, celui qui ne veut pas être travailleur consciencieux et dévoué, comme aussi celui qui ne s'occupe des choses d'Art que pour en jouir et non pour produire péniblement les œuvres artistiques au prix de tous ses labeurs et de ses lourdes peines, tous ceux là ne peuvent qu'être étrangers aux joies fières du

travail artistique. « Quoiqu'on fasse, travailler reste pénible. Mener à bien quoi que ce soit, demande intimement notre cœur, notre sympathie, un sacrifice de nous à l'œuvre à laquelle nous nous employons ».

« Ainsi La Beauté est fondée sur la Bonté. La Beauté n'est que la Bonté, en tant que celle-ci est manifestée ; mais la Bonté, précisément par ce qu'elle est la Bonté, tend d'elle même à se manifester ; ainsi tend-elle à devenir La Beauté et c'est cette tendance du bien à se manifester qui lie intimement le Beau au Bien ».

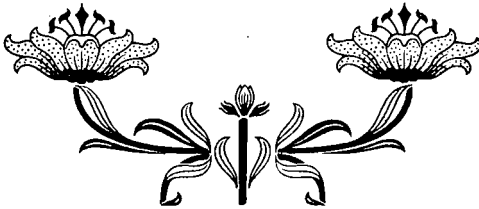
Il y a donc contradiction flagrante entre la doctrine d'égoïsme et de sensualité à outrance, que préconisent les jeunes écrivains de l'*Effort* et de l'*Age d'Art*, dont avec nous, ils souhaitent voir se lever bientôt l'aube sereine et lumineuse. Mais nous, écrivains catholiques, qui nous levons maintenant des deux côtés d'une vaine frontière, pareils aux blés nouveaux dans les sillons d'Avril, grâce au don de la Foi que nous avons reçu de la bonté du Père, nous connaissons qu'il n'est qu'une seule doctrine qui puisse résoudre ici-bas le grand problème du Bonheur et préparer le règne fulgurant de La Beauté sur le siècle futur : C'est celle qui, seule entre toutes, transforme en joie toute souffrance, en donnant à toute souffrance une valeur éternelle. C'est celle qui a fait les saints, c'est celle qui nous dit : Réjouissez-vous dans le Seigneur, conservez-vous cœurs purs et dès le séjour de la terre, le Royaume du Ciel habitera en vous. C'est celle qui a fait la joie et la douceur du Poète François d'Assise, comme aussi l'héroïsme de Jehanne la Lorraine et l'énergie active de Paul et de Xavier, c'est celle enfin qui fit jaillir du cœur de Charles Baudelaire ces strophes immortelles de *la Bénédiction* :

Vers le ciel où son œil voit un trône splendide

Le Poète serein lève ses bras pieux
Et les vastes éclairs de son esprit lucide
Lui dérobent l'aspect des peuples furieux.

Soyez béni mon Dieu, qui donnez la souffrance
Comme un divin remède à nos impuretés
Et comme la meilleure et la plus pure essence
Qui prépare les forts aux saintes voluptés !

GEORGES RAMAEKERS.



FLORILÈGE MENSVEL.

Ceux qui nient

A coups de bêche, à coups de sonde
Dans un champ d'orge et de méteil
Le fossoyeur creuse un grand trou :
« Si cette fosse est si profonde
C'est pour y mettre le soleil,
Dit-il » — et ses grands yeux sont fous.

Depuis l'aurore, à la besogne
Sa bêche mord, sa bêche cogne
La terre et la casse et la broie.
Ses coups sonnent mornes et creux.
Les bois autour de lui déploient
Leur ombre — et l'astre est derrière eux.

Pourtant le soir, un rang de trembles
Laisse filtrer des rayons roux
Qui vont frapper soudain la bêche
Et descendent aux flancs du trou
Et pénètrent la terre sèche.
Et l'homme exulte et ses mains tremblent.

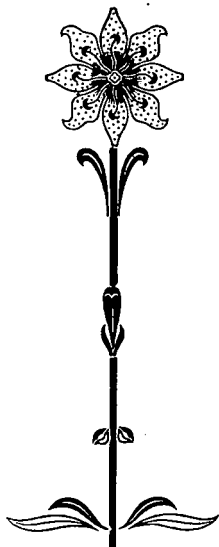
Son torse bout, ses bras fiévreux
Remuent des blocs de sol ocreux
Pour étouffer sous terre, un leurre.
Son sang coule comme du feu
L'homme grandit d'être à cette heure
Celui qui croit tuer un Dieu.

Et le soir passe et ses vents sombres
Et les minuits et les heures... les heures.
Le fossoyeur

Assis, dans l'ombre,
Sur la fosse, parait géant
Il ne sent pas que l'aube toute
Contre sa nuit, s'est mise en route.
Et sa voix crie « Il est dedans... dedans »

Il est ainsi des gens... des gens...

EMILE VERHAEREN.



La
Conquête de la Mort
Conte héroïque

Dans la magnificence du matin radieux, l'île s'éveillait, comme une nef enchantée. Les brises molles venues du sud caressaient doucement ses prairies, ses collines onduleuses et son promontoire sonore battu par la mer. Sous les calmes rayons d'un soleil pacifique, nourrice de tant d'hommes dont elle avait bercé les rêves, l'île éternellement verdoyante accueillait comme une mère le renouveau du jour et s'éveillait dans un sourire.

Sur la plage éblouissante, autour de leurs lances dressées en faisceaux, reposaient les guerriers du jeune Viking de Norwège, Harald, celui dont les Scaldes chanteront à jamais les exploits et la mort. Une grande lassitude pesait sur leurs visages robustes et leur lente respiration faisait onduler comme des vagues, l'acier bleu des cuirasses. Auprès d'eux, leurs lourds boucliers peints jonchaient le sable d'emblèmes de vaillance et d'héroïques symboles. Des dragons polychromes grimaçaient au soleil, des nefs cinglaient, toutes voiles déployées, des glaives s'entrecroisaient sous des semis d'étoiles.

Au fond d'une baie éclatante de lumière, creusée dans le rivage par les bras souples de lamer, quand, lassée des tempêtes, elle s'étend pour dormir sous les bleus rayons lunaires, les barques des hommes du nord se balançaient nonchalemment. L'aigle

sculpté à leur poupe étincelait, tout blanc de l'écume des vagues. Et les nef s semblaient désireuses de partir, libres albatros sur la mer libre, désireuses de sentir sous elles l'immensité des flots grondeurs, d'emporter vers d'autres plages tant de cœurs de héros dont elles berçaient les espérances et dont la vie se confondait avec la leur.

Mais, seul sur le haut promontoire, tandis que reposaient ses fiers compagnons d'armes, errait le Viking Harald à la blonde chevelure. Le vent frais de la mer venait caresser sa joue, lui apportant le parfum de lointaines contrées. Dans ses yeux brillait le désir de quelque amour essentiel, pour la conquête duquel il donnerait un jour ses richesses, sa vie, sa gloire : tous ce qui le rattachait à la terre. Sous le sayon et la cotte de mailles tressaillait une chair jeune, avide des chauds baisers de la passion et de la mort. Ah ! les Scaldes à la voix retentissante pouvaient chanter superbement ses victoires ! Lourdemment, il avait jeté son joug aux peuples soumis par ses ancêtres. Il avait entraîné ses guerriers à la fête des batailles, il les avait rués vers le carnage, il avait fait chanter la sanglante messe des lances dans combien de monastères saccagés ! Et quand l'œil de sa pensée intérieure se retournait vers son passé, il y voyait des vaisseaux entreheurtés, des fracas de cuirasses, des mains jointes dans la supplication affolée, des fuites de multitude sous un ciel cinglé par l'ouragan des combats. Sa vie n'avait été qu'un embrasement farouche, un galop échelonné, au milieu des hallalis de triomphe entonnés à pleine fanfare, jusqu'au jour où une druidesse de la celtique — une femme ! — lui avait d'un regard enfoncé dans la chair et dans l'âme l'aiguillon d'un mystérieux désir.

Il était parti vers de nouvelles aventures, mais cet éclair, dardé dans une nuit de combat, lui

brûlait les yeux et de toute sa puissance magique le rivaît au souvenir. Dans le bruit de la mer revenait à ses oreilles attentives le rythme grave du bardit qu'Elle chantait...

C'était une mélodie traînante, laissant deviner plutôt que comprendre les strophes soutenues par ses notes allanguies. Née sur la harpe sonore, elle vivait au contact divin des lèvres et s'en allait dans l'âme doucement mourir. Ses accords affaiblis s'y prolongeaient avant de s'éteindre, éveillant de leur caresse les anciens souvenirs endormis.

Et les désirs pareils à des roses sanglantes, montaient, grandissaient, se pâmaient, sous la force mystérieuse d'on ne sait quel amour.

« Il est un calice d'or rouge,
 Au lointain des océans bleus.
 Béni le preux dont la vaillance
 Ira le conquérir un jour ! »

Des mers sans fins se déroulaient sous les regards du Viking, sa barque y nageait, sans rameurs, mue par la force de son seul vouloir. Il était debout, à l'avant, appuyé sur son glaive, les yeux vers le soleil.

« C'est la coupe où le vin mystique
 Coula du flanc de l'Astre-dieu.
 Béni le brave dont les lèvres
 Se rougiront du sang élu ! ».

Les houles infinies pleuraient. Le viking les voyait pousser leurs hécatombes aux tueries sacrées. Une plaie large ouverte empourprait le ciel et la barque voguait vers elle, cygne sur des eaux en flammes, comme pour s'y abîmer.

« Le vin superbe de l'Amour
 Dans ton calice, ô mort fatale,
 Celui-là seul qui le boira
 Possèdera la Vierge fière ! »

Chevelures dénouées, Nixes et Ondines pas-

saient au fil des eaux. Des baisers unissaient leurs lèvres roses à la lèvre immense et doucement souriante de la mer. La nef s'allanguissait comme un printemps parmi les fleurs. Et le héros offrait à la fée conquise la coupe céleste, rouge du sang de son cœur.

II

Autour du roi songeur s'étaient rangés les guerriers. Le soleil maintenant éclatait dans toute sa magnificence. Lances et casques jetaient des scintillements magnétiques. La mer calme, sonore, assoupie appelait aux départs et un des enfants du nord fredonnait les premiers vers du poème :

« J'ai navigué autour de la Sicile

Sur ma barque, durant bien des jours ».

Mais rien ne pouvait troubler le viking dans sa profonde pensée. Ses yeux s'étaient rouverts aux apparences, ses bras faisaient les gestes nécessaires, sa parole jetait au vent les ordres impérieux tandis que son âme, sur les larges ailes de la mélodie, planait au loin. Inconscience ineffable du rêve ! Il poursuivait parallèlement le cycle de ses deux existences, l'une brutale, exubérante de force et de vie, l'autre, toute intime, orientée selon le désir lancinant de son cœur.

On avait coupé joyeusement les amarres des barques. On avait lancé, au milieu des rires et des hymnes, un adieu peut-être éternel à l'île heureuse et la flotille appareillait vers d'autres plages. Debout, à l'avant du premier navire, le jeune roi regardait la mer, dont les ondulations bleues allaient se confondre à l'horizon avec la pourpre du jour. Ainsi se déroulait la destinée guerrière de ses aventuriers blonds. Et, quand leurs grands yeux d'azur s'étaient fermés, après avoir caressé d'un dernier regard le sang des béantes blessures, ils s'en allaient, guidés par la main blanche des

Walkyries, chanter avec les Einerjars bienheureux dans le haut Walhalla. La brise murmurait entre les cordages. Des senteurs de violettes et de roses embaumaient l'air tiède et la Méditerranée amoureuse s'entr'ouvrait sous la poussée légère des barques venues du nord.

Il y eut des soirs de carnage, des assauts rués vers les brèches ouvertes au flanc des villes par le choc des béliers sourds. A la lueur des grands feux, les guerriers se partageaient le butin de leur héroïque labeur, en chantant les hymnes de la lointaine patrie. Ils apportaient, parmi les nations voluptueuses du sud, la froide austérité des mers grises. Les végétations inconnues, la pure splendeur des temples, la richesse des palais et des cours les pénétraient d'étonnements émerveillés et naïfs.

Harald connut des heures de gloire fabuleuse. Il vit les trirèmes des Césars de Byzance fuir devant ses barques rapides. Il écouta les louanges des poètes monter vers son orgueil dans les festins de victoire. Mais, aux instants les plus sublimes, une ombre s'interposait entre sa pensée et les choses. Grave, amère, impérieuse, la druidesse chantait. Il la revoyait, telle qu'elle lui était apparue jadis sur le haut promontoire, à la flamme des éclairs, au milieu du râle des mourants, et de la fanfare des trompes. Sa voix dominait le fracas de la bataille, son geste fascinant appelait le désir, et, sur l'ordre de son regard seul, tout homme serait mort en joyeux martyr.

« Il est un calice d'or rouge,
Au lointain des océans bleus.

Quels mondes ignorés ces paroles avaient éveillé dans l'âme du jeune roi ! Dès lors, sa vie aventureuse n'avait plus été qu'un moyen, tendu

vers un but suprême. Quelques strophes avaient transformé en poète assoiffé de mystère celui qui, sans elles, n'eut été qu'un conquérant brutal — quelques strophes, sur des lèvres promises au seul élu de la Science et du malheur.

« Le vin superbe de l'Amour,
Dans ton calice, ô mort fatale,
Celui-là seul qui le boira
Possèdera la Vierge fière ! ».

Conquérir ce calice dont il ignorait le symbole suprême ; approfondir l'infini de la souffrance consentie ; donner au but à ses vaines équipées ; posséder au midi de ses jours la seule compagne qu'il sentit digne de lui ; tels étaient désormais les horizons immenses embrassées par son désir. Une invincible force l'artirait, de l'au delà lointain. Il n'avait pas compris les paroles de l'éternelle chimère, mais il était sûr qu'un jour viendrait où la récompense promise consacrerait ses lèvres d'un immortel baiser.

Il allait, insouciant des victoires, refusant avec dédain les trônes que lui offraient des peuples, consternés par sa froide valeur. Aux heures de triomphe, dans la plainte du vent, au son des harpes et des kinnors, il écoutait gravement les chants des bardes ; mais sa pensée planait plus loin. Comme un aigle blessé remonte vers le soleil pour y puiser la force et la vie, son âme, dégagée des vanités glorieuses, contemplait une vierge pâle, debout sur un promontoire de granit.

III

Ils avaient combattu sur la mer aux flots rudes ; les barques ennemies s'enfuyaient vers le couchant ; du sang empourprait les vagues. Des nefes du viking réunies montait un large cantique de douleur...

A l'avant de son vaisseau royal, Harald, blessé à mort, regardait le soleil mourir. Il avait ordonné

qu'on l'abandonnât seul, dans le néant de sa gloire, avant que les Walkyries vissent chercher son âme pour la conduire vers le palais des dieux. Et la nef allait à la dérive, fière d'emporter son roi au terme inévitable du destin.

Le soir tombait lentement sur la mer sombre, lentement la barque cinglait vers l'occident. A travers la détresse intermittente des cors, les Scaldes chantaient l'hymne de mort de l'ancien roi du Jutland, Hako :

« Le dieu Thor envoya
Gundul et Skogul,
Les Walkyries,
Choisir un héros
Le la race d'Yngwa
Qui, vers Odin,
Hautement s'élève
Pour habiter le Walhalla ! »

Dégagé du terrestre mensonge, trop conscient de soi même pour redouter la mort, le roi écoutait la plainte douloureuse de ses guerriers. Il se sentait plein d'une immense amertume en revoyant dans sa pensée tous ces visages fidèles, dont sa barque, emportée par la mer descendante, l'éloignait pour toujours.

C'était donc ainsi que se terminait sa vie aventureuse. Aux jours de sa jeunesse, il avait rêvé cette fin magnifique : s'en aller avec la mer et le soleil ; mais maintenant que le but s'était montré à lui, il croyait avoir mésusé de l'existence. Pour la première fois, et au moment où la croyance lui était le plus nécessaire, il doutait de ses dieux. La vérité ! n'était-elle pas chez ces moines que la croix de son épée lui rappelait en cet instant suprême ? Dans la cruelle messe des lances sur le parvis de leurs églises profanées, combien n'en avait-il pas vus joyeusement mourir ! Et toutes ces

martyres outragées, qui invoquaient le Christ au moment terrible ou leur vie s'enfuyait avec leur virginité, de quel surhumain espoir étaient-elles illuminées, pour mépriser ainsi la honte et la mort ? Il se souvenait qu'un vieux prêtre frank lui avait conté un jour le sublime poème de son Dieu. Rapport étrange, il confondait cette histoire touchante avec le chant de la coupe, selon le rythme duquel s'était développée sa vie.

Lentement le soleil déclinait, tout rouge sur la mer sombre, lentement la barque cinglait vers le couchant. Le héros assoupi écoutait murmurer à ses oreilles la plainte de son sang qui s'écoulait. Des visions vagues et belles souriaient à ses yeux mourants.

Il était venu, Jésus, le doux viking, pour consoler le monde. Des palmes jonchaient sa route, des lys fleurissaient sous ses pas. Entouré de ses leudes, il s'était assis au banquet fraternel, et, dans un calice d'or, il leur avait donné à boire son sang divin. On l'avait crucifié sur une haute montagne, l'ombre de la mort était descendue dans ses yeux. Car il voulait sauver la terre par un libre effort de son amour et réunir tous les hommes dans le haut Walhalla.

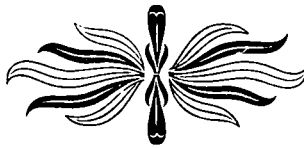
Lentement le soleil décline, tout rouge sur la mer sombre ; lentement la barque s'en va vers le couchant. La voix des guerriers s'est éteinte, autour de la nef s'étend l'immensité bleue ; la mort s'approche du prince aux cheveux blonds... Harald sourit dans le rêve ou s'évanouit sa vie. Il se sent approcher de quelque chose d'inconnu, mais qui certainement répondra au noble désir de son âme. Toutes les forces du passé s'unissent en sa pensée pour présager l'avenir. Il a compris que l'impérieuse druidesse était le profond mystère de la mort pâle, qu'on ne possède qu'au prix du trépas. D'un geste lent, il a pris une coupe

déposée auprès de lui, parmi le butin de la dernière conquête. Il l'a portée à ses lèvres et du sang a rougi l'or pur. Maintenant, des visions plus imprécises passent devant ses yeux graves : sur un promontoire, une vierge austère, debout...

Un hymne mystique vibre sur ses lèvres..., des combats... des festins de victoire. Les sirènes de la mer murmurent à ses oreilles avec son sang qui coule. La coupe grandit dans sa main, comme pour s'emplir de tous les rayons du jour. La croix de son épée est prête à recevoir un Dieu.

Lentement le soleil décline, le soleil est à ras des flots ; lentement la barque s'en va vers le couchant, la barque est dans la flamme du couchant rouge. Les paupières du Viking se sont closes sur des mirages d'épopée. Le sang ne jaillit plus de ses plaies. L'Astre disparaît, des voix chantent et de sa main inerte la coupe ensanglantée est tombée dans les flots.

CHARLES DE SPRIMONT.



Le Symbole du Jardin et de l'Amour. (1)

Au chemin de la Vie, où tout va défaillir,
Tandis que haletait mon angoisse épuisée,
J'ai vu le soir religieux se recueillir.

En goutte d'ombre et d'or doucement déposées,
Tremblaient sur les massifs et les branchages clairs,
D'un semblable frisson, la nuit et les rosées.

Ebranlant l'ombre bleue au bruit rauque des flairs,
Des faons, jarrets tendus et l'haleine sifflante,
Humaient l'inquiétude éparse dans les airs.

Je traînais plus au large une marche plus lente.

Dévoré du regret inerte du sommeil

J'allais, l'âme meurtrie et la lèvre brûlante,

L'esprit encor hanté d'un mirage vermeil,

Mais les pieds, tour à tour, et le front lourd
[d'angoisse,

Glacés du froid nocturne, ou brûlés du soleil !...

Et maintenant, des clartés mortes qui décroissent :

Et dans la nuit prestigieuse, sans repos,

Les heurts vertigieux des ténèbres se froissent...

(1) D'un livre à paraître : *L'Initiation douloureuse*.

Dans l'étape douloureuse de sa vie, le Poète est entré au jardin de l'Amour ; là, une voix Lui offrira les fruits voluptueux du clos magique ; déjà sa préférence lui en désigne un plus beau que les autres, mais son respect l'éloigne, sans qu'Il ait voulu le cueillir. Il n'a point songé que d'autres après lui passeront, dont le désir connaîtra moins le respect : Il sortait à peine du Jardin de l'Amour, que le vent des passions brutales a cueilli le fruit divin qu'Il y avait laissé !

Et voici : Dans le charme inattendu d'un clos
Où des grappes moiraient l'enlacement des tiges,
Devant moi, j'aperçus tout un Eden éclos.

Dans la pénombre tiède, Amour, où tu voltiges,
Les pétales rieurs, lentement dépliés,
S'ouvraient au frôlement d'un souffle de vertiges.

Et tous les germes purs croissaient multipliés,
Et les soucis du temps, et les soucis du monde,
Dans cette tombe en fleurs, reposaient oubliés.

Amour, j'ai salué ta retraite féconde !
L'inépuisable joie, âme de ces lieux chers,
Naissait avec la vie et coulait avec l'onde.

Les fruits s'y balançaient, légers de suc amers ;
Dans leurs roses duvets on croyait voir revivre
Les tendres chatoiemens et le carmin des chairs.

Des lys montaient vers eux comme des fleurs de givre
Et toute pureté vers la fécondité
Ils exhalaient leurs cœurs d'où l'encens se délivre.

Et tout s'enveloppait de flottante beauté,
Et la résine d'or roulait sur les écorces,
Perle autant que parfum, sa fleurante clarté !

O gestes de semeurs dont se cambrent les torses !
Limpidité de cet Eden épanoui
Où la vie émanait d'interminables forces !

Et comme sur le seuil je restais ébloui,
Quelqu'un me prit la main, qui restait invisible
Et me faisait comprendre un langage inouï.

Tu peux entrer : voici le seuil inaccessible,
Aplani pour tes pas voici le divin seuil.
Jette le masque vain de l'orgueil impassible,

« Jette le masque froid de l'inutile orgueil,
 Et reçois, et savoure, ô mon frère, ô mon hôte,
 Du baiser de l'Amour le fraternel accueil ! »

Et comme avant les temps de la première faute,
 Les branches fléchissaient sous leur fécondité,
 Et pour m'offrir ses fruits s'inclinait la plus haute...

Mais un d'eux, de rubis nocturnes pailleté,
 Baigné de la lueur pudique des étoiles,
 M'a retenu le cœur, surpris de sa beauté.

Et l'Esprit transparut à demi sous ses voiles :
 « Ce fruit-ci, voyageur, comme ceux que voilà,
 D'une saveur choisie alanguira tes moelles,

Et ce n'est pas d'un vain désir qu'il te troubla. »
 Mais mon geste a plané sur le verger mystique :
 « Je ne veux plus ceux-ci, sans rêver celui-là.

« Oh ! pourquoi ternirais-je, en ce soir pacifique
 Où se gonfle d'amour le cœur universel,
 Les tissus transparents de sa frêle tunique ?

« Non, non ! qu'en ce printemps généreux et charnel,
 Comme un gage vermeil d'éternelle jeunesse
 Sous ses velours rosés coule un sang éternel !

« Le vent du ciel peut seul, et seules ses caresses,
 Attarder sur sa chair leurs baisers délicats...
 Fruit mûr entre les fruits du jardin d'allégresse,

Ces doigts respectueux ne te cueilliront pas :
 Mes yeux garderont seuls ta lumineuse image
 Par les sentiers futurs où saigneront mes pas ! »

Et déjà, voyageur, la fièvre du voyage
 M'attirait vers la nuit de l'éternel chemin :
 Mais une houle d'ombre obscurcit le feuillage,
 Deux yeux luirent, points d'or qui dardaient le
 [dédain,
 Et cinglant mon orgueil d'un long spasme de rire,
 L'Esprit, d'un brusque coup, me rejeta la main :

« Du seuil bleu que toi-même auras su t'interdire,
Oh, regarde !.. » et des fruits me montrant le plus
[beau :
« Désormais, sa fraîcheur est à qui la désire ! »
... Et le vent qui passait l'arracha des rameaux.

GASTON HEUX.



Sous la rubrique « F'LORILÈGE MENSUEL », *La Lutte* publiera désormais en chacun de ses fascicules :

1^o Des vers de l'un des plus grands poètes contemporains de Belgique ou de France.

2^o Un feuilleton (conte ou nouvelle) signé d'un nom connu ou tout nouveau.

3^o Une suite de poésies ou bien un long poème, signé du nom d'un Jeune, dont la contribution poétique sera limitée, pour un an, à cette unique insertion.

Contes et poèmes seront choisis selon un souci d'harmonie et un constant vouloir de prouver notre électisme. C'est ainsi qu'ayant réuni en le présent fascicule : deux poèmes et un conte symbolistes, nous réunirons dans nos fascicules suivants des écrivains s'apparentant également entre eux, mais n'ayant aucune accointance avec le Symbole et les Symbolistes et qui reviennent plutôt à la claire simplicité.

LA DIRECTION.

Un Poète du Terroir

Guido Gezelle

La mort du poète admirable qui porta ce nom immortel à plongé Bruges-la-Sainte et la Flandre toute entière, dans le plus poignant des deuils. A voir tous ces drapeaux en berne et le long cortège funèbre lentement se dérouler aux pieds des tours moyennageuses de la cité du Souvenir, qui n'eût crû un instant comprendre que c'était l'âme collective de notre peuple west-flamand qui s'en était allée vers Dieu, et non l'âme d'un humble prêtre ?

Or celui qui vient de mourir avait, en toute humilité, pour la seule gloire de son Christ et le salut de l'âme patriale, étroitement allié à l'apostolat du vrai et du bien, l'apostolat de la beauté ; le sacerdoce du poète, au sacerdoce ecclésial.

Maintenant que son corps repose en la terre de sa West-Flandre, il nous est doux de nous remémorer combien son apostolat d'art fut inlassable et fécond.

Hugo Verriest, E. Van Oye, K. De Gheldere, autant d'écrivains de race, que le grand mort, jadis, avait formé, en ce temps qu'il enseignait au séminaire de Roulers, où, après son ordination en 1854, il était revenu professeur, tandis qu'autrefois, parmi les élèves, il s'y était préparé, avec toute l'ardeur de son cœur de poète, à recevoir la prêtrise chrétienne. C'est là que l'enthousiasme juvénile, joint à l'exhaltation qui venait de sa foi, décupla en son cœur l'amour déjà profond de son parler natal, de sa science et de sa poésie.

Gezelle vit le jour à Brugès, à Bruges la ville gothique que Georges Rodenbach, autre mort

bien-aimé, nous a tant célébrée en ses écrits subtils.

Sans doute est-ce d'être né à l'ombre de ces tours pieuses ; et d'avoir en son enfance coulé d'innombrables heures dans le prestigieux décor d'un vaste étang de rêve et de mélancolie, qu'une légende endeuillée fit nommer *Le Lac d'Amour* ; et d'avoir longtemps contemplé, dans l'eau morte de ses canneaux ; le reflet des arbres de mail, des pignons en forme de mitre et des cygnes mages-tueux, vognant sur un ciel assombri, que Gezelle comme Rodenbach engrisaille souvent son œuvre d'une tristesse intime, et gémissante et douce.

Quelle dissemblance pourtant entre la mélancolie raffinée, mignarde, complexe, un peu factice, un peu voulue et trop recherchée pour être profonde, de l'auteur de *Bruges-la-Morte*, du *Carillonneur* et de la *Vocation* ; et celle fruste et primitive, spontanée, et sublime avec simplicité, du poète du *Tydtkrans*.

Guido Gezelle, poète catholique et poète patoisant, est à la fois le Verlaine flamand et le Mistral de la West-Flandre. Plus rudimentaire et moins chevrottante que la langue de *Sagesse*, la langue de l'abbé Gezelle est celle du peuple qu'il aime ; la langue de ceux de la race, le très typique et archaïque dialect west-flamand.

S'il chante ainsi que Verlaine la foi en la bonté, en la beauté de Dieu, Gezelle ainsi que Mistral exhalte également la terre où il est né : la Flandre, et sa vie calme et ses pacages gras et ses blousiers vaillants.

Mystique et réaliste, il est vraiment flamand. Et d'avoir, en son œuvre, uni ces deux aspects, qui caractérisent tout l'art de sa race, son mérite n'est que plus grand. Plusieurs, parmi ceux qui l'admirent, déplorent que le poète en adoptant ce dialect très spécial, n'ait réservé qu'aux patoisants

du sol natal et à quelques initiés, la joie rare de savourer les plus belles de ses œuvres dans leur langage original, et celle aussi d'en admirer les rythmes et les nuances que toute traduction, inévitablement, ou déflore, ou détruit.

Or le rythme et la couleur — *Klanken en Kleuren* — sont les deux qualités dominantes du style de Guido Gezelle et l'on comprendra aisément qu'entre les délices que goûte celui qui le lit en patois west-flamand et l'impression de ceux qui ne l'apprécient que selon les traductions, la distance soit aussi grande qu'entre la sensation qu'éprouve l'arabe altéré en cueillant au figuier une figue bien fraîche et celle de l'Européen qui, lui, se doit contenter d'un fruit sec, sans jus, sans parfum.

Comme le poète Mistral qui s'entête à ne chanter sa Provence et son soleil que dans son lumineux et vibrant provençal, Guido Gezelle s'entêta à immortaliser le patois de sa race en écrivant en ce patois des œuvres qui resteront.

En un temps où nombre d'hommes sont tourmentés du désir de mitiger les divisions linguistiques du monde, et pour triompher de Babel, cherchent à introniser un langage universel — volapuck, esperanto, ou toute autre fantaisie, — il est curieux de voir comment d'aussi grands poètes travaillent à leur encontre et par des œuvres littéraires infusent à des dialectes que l'on croyait décrépits un sang que les revigourent et leur crée, soudain, une robustesse, que plusieurs n'avaient point prévue, à la veille du siècle XX^{me} !

L'attitude concordante de poètes qui vécurent si étrangers l'un à l'autre n'apparaîtra certes point coïncidence fortuite aux esprits observateurs.

Guido Gezelle et Mistral ne sont en réalité pour qui sait écouter et voir, que les protagonistes, certes oui conscients, mais d'abord instinctifs, du brusque réveil des races, des races que l'on disait

mortes, et qui, avant qu'il soit longtemps peut-être, feront s'écrouler de gré ou de force, le mensonge des nations.

A l'arbitraire hasardeux des frontières fictives, succéderont peut-être en un avenir plus ou moins lointain les seules frontières véritables et qui, elles, ne changent point, malgré les guerres fratricides ; les frontières linguistiques.

Sera-ce un bien, sera-ce un mal ? Il ne nous appartient pas de trancher ici la question. Mais que cela sera : voilà qui nous paraît à tout le moins probable.

Du haut de sa « tour d'ivoire », si le Poète se penche et jette un regard circulaire sur le monde qui l'environne, sur tous les points de l'horizon se manifeste à ses yeux l'identique insurrection : en Catalogne comme en Provence ; en Bretagne comme au Pays de Gall ; en Irlande comme en Pologne ; et dans le Schleswig-Holstein et chez les irrédentistes ; en Norvège comme en Flandre ; en Bohême comme en Hongrie ; en Albanie, en Finlande, dans l'Afrique Australe et partout, c'est le réveil des races ; c'est la race qui s'insurge ; la race contre la nation : ouvertement ici, ou bien sourdement là, soit par évolution, soit par révolution, la race à son réveil travaille à désagréger les unifications factices des nationalités de convention et de hasard qui ne se posent sur rien de profond, sur rien de traditionnel, sur rien de stable et de réel, mais seulement sur la chance des armes, et la centralisation des pouvoirs en un lieu et dans quelques mains.

Certains veulent voir au contraire dans ce retour instinctif à « la petite patrie », comme ils disent, le dernier spasme du régionalisme féodal, le suprême mais inutile effort de l'esprit de clocher, contre le cosmopolitisme qui manifestement se

propage et triomphe dans les cinq parties du monde !

Rêves de poètes disent-ils en songeant à Mistral, à Gezelle, aux Bretons...

Ceux-là ignorent ou bien oublient que les poètes sont des intuitifs qui lisent dans l'avenir et parlent au nom des races et traduisent à voix haute les désirs nouveaux qui s'éveillent, confusément, du plus profond du cœur du peuple dont ils sont, avant même que ce peuple ait pris lui-même conscience de ces désirs qui s'éveillent en lui, mais qu'il voudra réaliser demain, bien qu'il s'en étonne aujourd'hui.

Guido Gezelle l'a compris. Sans doute cette compréhension lui vint-elle par la voie du cœur et non par celle du cerveau. Simplement, sans arrière pensée aucune, il adopta la langue « de chez lui », parce qu'elle seule lui permit d'exprimer aussi vraiment qu'il le désirait faire, l'âme de son pays natal. Pour décrire comme il l'a décrite la West-Flandre rustique, ses mœurs et ses aspects changeant, selon la robe des saisons, ne fallait-il point qu'il parlât comme les hommes qui l'habitent ?

ALBRECHT VERHULST.

La Direction de LA LITTE a le plaisir d'annoncer aux lecteurs de la revue qu'elle s'est assuré la collaboration d'écrivains polyglottes ou autochtones, qui les tiendront au courant de tout ce qui dans les *Littératures étrangères* est digne de fixer leur attention.

Le
Mysticisme
et l'énergie morale.

Mais plusieurs diront peut-être : O vérité éternelle ! Je ne sens point ton attrait, je ne suis attiré vers toi. St-Augustin leur répond : « Priez la qu'elle vous attire. »

Tauler, sermon II.

La meilleure orientation pour l'activité qu'est l'homme, son moyen des développement le plus efficace, c'est assurément la vie chrétienne, partant la vie mystique (1). Seule, en effet, la vie chrétienne contient toutes les lois de la vie ; seule elle s'accorde avec la raison, la nature et la révélation. C'est elle qui élève et perfectionne les inclinations naturelles ; c'est elle qui conduit l'homme, par l'accomplissement de ses devoirs envers lui-même, ses semblables et Dieu, à la possession du bonheur parfait, dans la connaissance et l'amour de la Vérité, de la Beauté, de la Bonté infinie. Mais cette vie est étrangement méconnue.

Sous l'appellation générale de mystiques, les incroyants assimilent trop volontiers les énamourés de Jésus aux rêveurs et aux exaltés dont l'imagination se plaît à flotter dans les sphères nébuleuses, voire à certains mélancoliques qui vivent, cérébralement, dans un état comateux. Certes, les hommes de bonne volonté disposent d'un excellent moyen pour faire cesser en leur esprit cette grossière confusion,

(1) *Le terme mystique est pris ici dans un sens général pour rendre cette étude plus claire. Au sens restreint, il existe une différence entre la vie mystique et la vie ascétique. Celle-ci repose plus particulièrement sur la raison et la foi, celle-là sur l'action extraordinaire de Dieu dans les âmes. L'une et l'autre ont pour fin l'union avec Dieu par l'amour dans la contemplation ; mais la vie mystique conduit à une union d'un ordre plus élevé.*

c'est de lire les vies et les écrits des mystiques de l'Eglise. Mais ces auteurs manquent de charme pour les gens du monde, et des lettrés qui rougiraient d'ignorer la Bhagavad-Gita ou les Eddas trouvent très naturel de condamner, sans le connaître, le *De Divinis nominibus*, l'*Imitation*, et les œuvres de St-Augustin, de St-Bernard, de St-Bonaventure, de Ste-Thérèse.

Nous voudrions ici présenter à ceux qui refusent de recourir aux sources et de se faire une opinion d'après leurs recherches personnelles les caractères essentiels de la mystique chrétienne.

L'auteur du *De divinis nominibus* définit la théologie mystique « une contemplation très sublime de Dieu, produite par l'amour qui conduit lui-même à la connaissance (1) », d'où le nom de *Sagesse secrète* que lui donnent les théologiens. Et St-Thomas nous enseigne que cette théologie s'influse plus spécialement dans l'âme par la voie de l'amour. La pratique des vertus et de la méthode spirituelle nécessaires pour vivre en union avec Dieu et s'élever à la contemplation constituent la vie mystique. Vie des plus actives puisqu'elle oblige à un travail incessant sur soi-même, et pour lutter contre ses passions, et pour atteindre à une perfection toujours plus grande.

Evidemment, celui qui soupirerait après la Jérusalem céleste sans s'efforcer de la mériter ne serait pas un véritable fidèle. « Renouvez-vous dans l'esprit de votre âme, dit St-Paul, et revêtez-vous de l'homme nouveau qui a été créé selon Dieu, dans la vraie justice et la vraie sainteté (2) ». Imiter la vie intérieure de Jésus-Christ, c'est en quoi consiste la vie spiritualisée, la vraie vie ; car est-ce vivre que de passer ses jours sous la tyrannie des passions ou des préoccupations vaines ? (3)

« La vie spirituelle est le mouvement de la créature finie pour s'unir à l'infini. Un procédé unique conduit à ce terme : conformer son âme à Dieu. Dans ce travail, rien n'est indifférent, et l'on peut prendre à chaque instant le point de départ à un progrès éternel ; chaque action, quelque banale

(1) *De Divinis nom. cap. 7.*

(2) *Ephes., 23, 24.*

(3) « *Vivre intérieurement par l'opération de l'esprit en la manière que Jésus-Christ vivait* » tout le mysticisme est là. Un vrai disciple de S. Paul, M. Olier, l'explique dans son Introduction à la vie chrétienne.

qu'elle puisse être, peut contenir le surnaturel et son immensité ; la grâce qui nous y porte nous vient constamment d'une manière qui échappe à l'attention superficielle, et elle opère avec une délicatesse telle qu'il ne faut rien moins qu'un discernement tout céleste pour s'en apercevoir et y coopérer » (1).

S'unir à Dieu, voilà donc ce que désire ardemment le mystique chrétien et ce qu'il cherche à réaliser de toutes ses forces. Une seule voie conduit à cette union avec le souverain Bien, la suprême Beauté. St-Jean de la Croix, d'accord avec tous les maîtres de la vie spirituelle, nous l'apprend en sa Montée du Carmel. « C'est la pureté et l'amour, c'est-à-dire l'entière soumission de la volonté et le dépouillement total, en vue de Dieu (2) ».

Aussi l'amour divin, ce don de la grâce, ce mouvement de l'être vers la beauté et la bonté (3), ce lien de la perfection (4), est-il le premier principe de la vie chrétienne. « O amour qui êtes Dieu, s'écrie l'âme chrétienne avec Ste-Gertrude, vous êtes ma plus aimée possession. Sans vous, ni le ciel ni la terre n'auraient de moi ni une espérance ni un désir. Vous êtes mon héritage véritable, mon attente unique, le seul but vers lequel je tends. O amour, daignez accomplir en moi cette union que vous désirez vous même ; qu'elle soit ma fin, la consommation de notre être » (5).

Nous devons vouloir aimer Dieu comme il nous aime, nous devons l'imiter comme des fils bien aimés (6). Or Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné pour lui son Fils

(1) P. Faber, Conférences spirituelles, p. 328.

(2) S. Jean de la Croix, Montée du Carmel, II, ch. V, p. 134.

« La pureté du cœur, définit le P. Lallemand, consiste à n'avoir rien dans le cœur qui soit tant soit peu contraire à Dieu et à l'opération de la grâce ». Doctrine spirituelle, 6^{me} principe, ch. I, art. 1.

(3) De Divinis nom., cap. IV, 12.

(4) Coloss., III, 14.

(5) Les exercices de Ste-Gertrude, traduits par Dom Guéranger, p. 167.

(6) Ephes., V, 1.

unique (1). Nous devons donc, à notre tour, nous donner tout à Lui, en toute générosité (2).

Contrairement aux mystiques profanes, dont on peut dire ce que le B. Albert le Grand disait des philosophes, qu'ils n'ont pas d'autre fin que de connaître, que leur contemplation s'arrête dans l'intelligence, les fidèles « contemplant pour aimer ce qu'ils contemplent. C'est pourquoi leur contemplation ne se termine pas dans l'intelligence par la seule connaissance, mais elle passe jusqu'à la volonté où elle produit l'amour (3) ».

Vivant en Jésus dont le Cœur a tant aimé les hommes, le mystique ne s'oublie pas dans sa propre sanctification, il est toujours prêt à travailler pour le prochain. La Plénitude de la loi c'est l'amour (4). Et l'Apôtre qui jeta ce cri, et l'exquis

(1) *Joan., I, III, 16.*

(2) « O maître ! s'écriait S. Thomas de Villeneuve, vous m'avez donné ce qui m'oblige, donnez-moi à présent ce qui peut m'acquitter. Je ne suis pas digne, il est vrai, de vous aimer ; mais vous êtes, vous, infiniment digne que je vous aime. Que je vous aime donc immensément ; car ce que vous avez fait pour moi est immense. La mesure de l'amour est d'aimer sans mesure et sa raison est d'être sans raison ». S. Thomas à Villan. Sermon de S. Magdalena.

(3) De *adhærendo Deo*, ch., 9.

Il n'y a pas la moindre contradiction entre ce texte et celui du De Divin nom. « La contemplation est une perception de Dieu et des choses divines pénétrante et certaine, procédant de l'amour et tendant à l'amour. C'est l'exercice de la charité pure et parfaite. L'amour est son principe, son exercice et sa fin. » Buckler, *Perfection of man by charity. Book II, ch. IV. Cf. Lallemand, Doctrine spirituelle, Principe 7, ch. IV, a. 4. La fin est l'amour, mais, comme l'expliquent les auteurs, cet amour est feu et lumière, il chauffe et il éclaire.*

(4) *Rom. XIII, 10. Un passage de Mgr. Gay a sa place ici tout indiquée : Quand l'amour arrive à ce point où la volonté de l'homme est comme identifiée avec la volonté divine, la loi passant alors, dit l'Écriture, jusqu'au centre du cœur (Psalm XXXIX, 9) et en devenant comme le foyer, l'âme, pour parler avec S. Paul, « n'est plus sous la loi mais sous la grâce », la loi n'étant pas faite, et n'ayant même plus de raison d'être pour ce juste qui est sa loi à lui-même*

St-François d'Assise qui l'aurait pu prendre pour devise, n'ont-ils pas donné au monde un prodigieux exemple d'amour actif ?

Comment, d'ailleurs, une âme sainte ne rayonnerait-elle pas ? « La sainteté dans l'Eglise, Dom Gréa l'a bellement dit c'est la perfection de l'amour dans la perfection du sacrifice. Le sacrifice et la mort interviennent, et la sainteté de l'Eglise en est le fruit. Dieu a aimé l'homme jusqu'à la mort. Il s'est livré à la mort pour l'homme. En cela, il aimait le premier : *prior dilexit nos*. C'était comme une provocation de l'amour fini, et cet amour allait jusqu'à la fin, car mourir est la dernière consommation de l'amour » (1).

Comme la fleur ouvre sa corolle aux baisers du soleil et aux larmes de la rosée, ainsi le mystique ouvre large son âme, abandonnée et reconnaissante, aux rayons de la grâce, aux flots d'amour qui s'échappent du Cœur Sacré de Jésus et, ignorant sa beauté spirituelle comme la fleur ignore la suavité de ses nuances et de sa senteur, il offre à Dieu, en toute simplesse, le parfum de sa piété. Ce serait ne pas comprendre la piété que de voir dans cette métaphore l'éloge de l'inaction. « Jésus-Christ, formule le P. Grou, a fait consister la piété dans les dispositions intérieures, non dans des sentiments vains et illusoire, mais dans des sentiments sincères, efficaces, toujours suivis de l'exécution (2). »

Le mystique profane, ordinairement panthéiste, peut s'oublier et se perdre dans la contemplation de l'univers ou de lui-même. Le mystique chrétien ne saurait se passer de vivre dans l'activité, car il croit avec St-Augustin que ne pas vivre pour aimer Dieu, c'est perdre sa vie (3). Il ne

et pour qui c'est tout un, de vivre et de bien vivre. (Rom., VI, 14; 1 Tim., I, 9). De la vie et des vertus chrétiennes, de l'obéissance, p. 367).

(1) *Dom Gréa, De l'Eglise et de sa divine Constitution, livre III, chap. XII, p. 422.*

(2) *Rapprochons de cette citation un excellent passage de la Vie intérieure du P. Tissot: « La piété, lit-on page 299, tend à l'unité, elle travaille à concentrer tout sur un point unique, Dieu et sa gloire: et son travail n'est complet que quand l'unité est consommée: Dieu seul!... C'est pourquoi la piété donne à l'âme la force par l'unité de toutes les puissances, la liberté par le dégagement des créatures, la paix par le rétablissement de l'ordre ».*

(3) *S. Augustin, Manuel IV.*

saurait donc se plaire dans les brumes, se perdre dans le rêve stérile. Il faut absolument qu'il se livre, et sans cesse, à l'exercice de la vertu ; car, sans une activité disciplinée, nul ne s'élève à la vie contemplative.

Rien n'est plus actif que l'amour divin, et cela doit s'entendre dans tous les sens. St-Paul, St-Bernard, ces organisateurs prodigieux, St-Thomas d'Aquin, qui se dépensa dans l'enseignement tout en bâtissant sa colossale cathédrale théologique et philosophique, St-François-Xavier, l'infatigable missionnaire, St-Vincent de Paul, l'ardent fondateur d'œuvres, furent d'éminents mystiques, et des actifs par excellence. Et combien d'autres pourraient être cités que rien n'arrêta, ni les épreuves et les obstacles de toute sorte, ni la multiplicité des travaux et la charge accablante des hautes fonctions !

En somme, sans mysticisme, il n'y a pas de véritable vie chrétienne. L'âme éplorée, ulcérée, l'âme qu'ont déchirée les ronces de la vie et qui ne demande au ciel que des consolations et l'oubli de ses souffrances, cette âme s'éloigne du sentier de la perfection autant que l'âme qui se dessèche dans la lettre des pratiques de petite dévotion. La vie mystique est au-dessus de la vie dévote comme l'amour est au-dessus de la sympathie. Vivre de la vie intérieure, c'est travailler, les yeux fixés sur le divin modèle, à se purifier, se purger de ses fautes, se débarrasser de ses penchants désordonnés. Délivrée de la tyrannie des sens, l'âme peut alors acquérir des vertus plus hautes et une énergie plus puissante (1), elle peut avancer plus rapidement vers les joies éternelles. Ainsi parvenue à l'abnégation de soi-même, elle tend, d'ailleurs, toujours vers Dieu, *son centre et sa finalité, son repos unique et son lieu naturel*, dit S. Augustin (2). Purifiée tout-à-fait, elle jouit de la possession de son Dieu, déclare S. Jean de la Croix, dans la mesure que comporte

(1) *La vertu surnaturelle, dit le P. Terrien, ne donne pas la puissance d'agir : elle perfectionne l'activité native, l'assouplit et la détermine, sans l'élever au-dessus d'elle-même ; la vertu surnaturelle ne donne pas seulement la facilité pour agir, mais une énergie nouvelle et plus haute, mais l'agir lui-même* ». La Grâce et la Gloire, Tome I^{er}, L. III, ch. I, p. 141.

(2) S. Augustin, Confess.

(3) S. Jean de la Croix, Montée du Carmel, I. III, ch. VI.

la condition humaine (3). Et c'est alors que, selon la parole de S. Paul, *l'âme n'a rien et possède tout* (1), c'est alors qu'elle commence sa vraie vie mystique.

Une telle vie surabondait en ces pieuses vierges dont chaque jour d'existence fut une oraison et chaque oraison un chant d'amour: Ste-Hildegarde, Ste-Gertrude, Ste-Catherine de Sienna, Ste-Thérèse, Ste-Angèle de Foligno, la B. Marguerite-Marie. Une telle vie fit l'héroïsme de la pastoure de Domrémy et l'héroïsme de Ste-Christine l'Admirable, de Ste-Catherine de Gènes, de Ste-Madeleine de Pazzi, de Mère Agnès de Jésus, de Sœur Catherine Emmerich et de maintes autres vaillantes qui embrassèrent les pires souffrances pour l'amour du divin Crucifié.

Seules, l'ignorance ou la mauvaise foi peuvent traiter le mysticisme de névrose ou de gâtisme spirituel. Car enfin, les œuvres sont là, témoignages irrécusables. De St-Jean l'Évangéliste au P. Faber, ceux dont le cœur brûla, dès leur vie terrestre, d'un amour intensifié pour le Sauveur, ont tous fait preuve de haute intelligence et de saine raison. Et l'on ne citerait pas un Père de l'Église, pas un maître de vie spirituelle, qui n'ait été mystique. « Celui qui prend les saints pour des fous est obligé de croire, montre fort judicieusement Ernest Hello, à une armée sublime de fous qui s'accordent entre eux sur les points les plus élevés et les plus délicats de la doctrine... Il est obligé de croire à des fous qui ont le don de conseil, qui prévoient et écartent les dangers, à des fous obéissants, à des fous modestes, à des fous bienfaisants qui ont pensé, dit et fait les grandes choses sur lesquelles vit l'humanité, à des fous qui, au lieu d'aller vers une catastrophe révélatrice, terminent leur vie pure, sage, utile, forte et sévère, par une mort calme, sublime, lumineuse et féconde » (2).

D'ailleurs, comment la méthode des chrétiens nuirait-elle au développement de la raison puisqu'elle est basée sur des principes raisonnables ? Pour arriver ici-bas à l'union avec Dieu, il faut, nous l'avons montré, que l'âme travaille à sa perfection morale ; or, cette perfection implique un acte d'intelligence et un acte de volonté, celle-ci travaillée par le St-Esprit et dirigée par la raison. Si tant de mystiques hétérodoxes tombent dans des langueurs qui dépriment leur énergie morale au point de leur rendre presque impossible

(1) II, Corinth., VII, 10.

(2) E. Hello, *Le Siècle*, p. 74.

l'exercice de la vertu, c'est justement parce que leur volonté n'est pas orientée par leur raison vers un objectif précis et déterminé, c'est parce que leur ascèse ne repose point sur des principes et des règles fixes.

N'oublions pas, d'autre part, que la raison éternelle, le Verbe de Dieu, parle au fond de notre âme (1), et que plus une âme est pure, plus elle reçoit des lumières de l'intelligence divine.

L'intelligence et la volonté sont aussi mises en mouvement par Dieu même dans l'acte de contemplation et d'amour. « Acte double et très simple, observe le P. Chocarme, où l'amour produit la lumière, où la lumière augmente l'amour. », Toutefois, remarquons le, ce n'est pas la lumière qui constitue le principe et la cause de l'union, c'est « la volonté surélevée par la charité ». (2)

Celui qui s'unit à Notre-Seigneur est un seul esprit avec lui (3). Par conséquent, loin d'annihiler ou d'affaiblir la raison, l'union mystique l'affermite et l'illumine. C'est en ce sens qu'Hello a dit : « Le mystique orthodoxe voit, entend, touche et sent ce que la raison n'est pas capable de voir, d'entendre, de toucher, et de sentir. Il domine la raison et la transfigure ».

Vivant une vie basée sur la plus pure, la plus vivifiante des morales, calquée, en quelque sorte, sur la vie humaine du fils de Dieu, les vrais mystiques sont donc de parfaits équilibrés, des êtres harmonieux, et ils ne sauraient cesser de l'être sans cesser d'être des mystiques en *acte*.

Ainsi compris, le mysticisme est une véritable exaltation de l'individu. Car si le fidèle doit anéantir la créature en soi, c'est-à-dire l'homme charnel, grossier, s'il doit s'abandonner à la volonté sainte, ce n'est pas pour se rendre passif, inerte, à la façon des Bouddhistes, la condamnation du quiétisme l'a rappelé à quelques égarés, c'est pour que son âme puise

1) S. Augustin, Confess. XI, ch. VIII.

2) P. Chocarme, Préface de Vie et œuvres de S. Jean de la Croix.

« En d'autres termes, ajoute le P. Chocarme, si la Foi suffit à la science théologique spéculative, elle ne suffit pas à la science mystique, il lui faut la charité, principe de lumière et d'amour ». Préface de Vie et œuvres de S. Jean de la Croix, p. XVIII.

(3) I Corinth., VI, 17.

en Dieu les éléments d'une vie plus active, plus intense (1).

« ...Des faux docteurs, dit P. Terrien, ont enseigné une union dans laquelle l'âme resterait *absolument passive*; mais ce faisant, ils dénaturaient d'une manière étrange la *passivité* dont nous parlent les vrais mystiques. Pour ceux-là, *passivité* veut dire absence de toute opération soit dans l'intelligence, soit dans la volonté; pour ceux-ci, être passif, c'est recevoir cette bienheureuse union « sans cause », c'est-à-dire sans qu'aucun des actes ordinaires de l'entendement et de la volonté puisse la faire naître en qui la reçoit (2). On n'appelle pas Dieu, il vient » (3).

On voit que, loin d'entraîner à la veulerie, à l'apathie, le mysticisme chrétien est, au contraire, un facteur très puissant d'énergie morale. Le mystique ne s'efforce pas à l'enrythmie spirituelle pour s'oublier dans la béatitude (4), mais pour centupler sa vigueur et s'épanouir en œuvres. « Prenez garde, s'écrie S. Bernard, que le repos ne dégénère en oisiveté, quel fruit peut tirer une âme de cet état où les puissances demeurent languissantes et mortes? La véritable vie ne consiste que dans l'action » (5). Tous les vrais chrétiens ont été, sont et seront toujours des modèles d'activité;

(1) Dans ses Entretiens spirituels, St. François de Sales définit l'abandonnement « une parfaite indifférence à recevoir toute sortes d'évènements selon qu'ils arrivent par l'ordre de la Providence de Dieu ». Et, dans son Abandon à la divine Providence, chap. IX, p. 137) le P. de Caussade expose que l'art de s'abandonner n'est autre que celui d'aimer. « L'amour Divin accorde tout à qui ne lui refuse rien. Et comme il inspire tous les désirs d'une âme qui ne vit que de lui, il ne saurait refuser de les exaucer : l'amour peut-il ne pas vouloir ce qu'il veut ?

(2) S. Ignat. Exerc. spir. Reg. pro plen. discret. spir. Reg. 4

(3) P. Terrien, La Grâce et la Gloire, Tome I, IV, ch. V, p. 263.

(4) « D'ailleurs, la béatitude est une opération, enseigne S. Thomas, parce qu'elle constitue la dernière perfection de l'homme. Il est nécessaire qu'il en soit ainsi » parce que toutes les puissances, toutes les causes, tout ce qui est capable d'agir est toujours imparfait lorsqu'il manque l'action et le repos. Toute puissance se rapporte à son opération comme à sa fin ». (I, 2, 3, a. 2).

(5) Cité par S. Thomas dans le Traité de la véritable oraison, ch. VI.

Ruysbroeck tient un langage analogue : « Quiconque,

il suffit, pour s'en convaincre, de lire dans l'Histoire et de regarder dans la vie avec un esprit dépouillé de parti pris.

Dieu achève de nous montrer l'importance de l'activité en empêchant l'âme de rester purement passive, même dans la contemplation. En effet, lorsqu'elle se trouve dans cette forme supérieure de l'oraison, « ce miroir magnifique où reluit l'éternelle splendeur de Dieu », selon l'expression de Ruysbrœch, l'âme n'est inactive qu'en apparence. La contemplation, explique le P. Lallemand (1), donne toujours lieu à quelques actes, mais d'une manière plus élevée, plus simple et en quelque sorte plus imperceptible.

En spiritualisant l'âme, le mysticisme la fortifie ; en l'élevant à Dieu, il l'humanise. Sans doute l'ascèse est dure, car Dieu veut que nous méritions ; et, par les épreuves il nous virilise en même temps qu'il nous purifie ; mais que ne peut-on accomplir avec les secours surnaturels que son infinie Bonté nous dispense ? Pour soutenir le courage et la force des siens, Jésus, avec une tendresse exquise, use d'innombrables moyens. « Jamais, affirme S. Jean de la Croix, il n'abandonne ceux qui le cherchent avec un cœur simple et droit ; il ne leur refusera pas le viatique nécessaire qui doit les conduire par cette vie jusqu'à la claire et pure lumière de l'amour... » (2).

Les conditions sociales actuelles obligent à s'occuper avec plus d'ardeur et de soin que jamais du relèvement et du développement de l'énergie morale. Il n'est plus un penseur qui n'étudie le grave et complexe problème de la culture de la volonté, de la formation des caractères. Certains s'efforcent d'établir des systèmes nouveaux, d'autres en importent de l'étranger et, parce que l'humanité le possède depuis plusieurs siècles, et aussisans doute parce qu'il relie à l'Eglise de Jésus, on oublie le système idéal : celui qui a formé les saints et les vrais hommes d'action.

Que ceux auxquels cet idéal chrétien n'apparaît pas encore dans sa vérité et ses grandeurs, que ceux auxquels manque momentanément la force pour l'embrasser, que ceux-là veuillent bien réfléchir sur ces paroles d'un des plus illustres

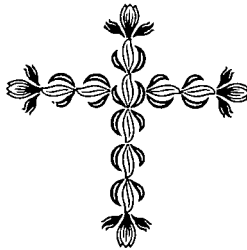
dit-il, prend son repos en dehors de l'action, quiconque s'abandonne à une quiétude sans application, tombera dans toutes les erreurs ; il se détournera de Dieu pour se replier sur lui même et chercher en lui-même les repos ». De l'ornement des noces spirituelles, L. I.

(1) *Doct. Spirit. Principe VII, art. I.*

(2) *Isaïe s'était écrié : « Ceux qui espèrent dans le Seigneur, sentiront naître des forces nouvelles... » XL, 31.*

convertis (1). » Non, il n'est point de l'homme de vouloir ce qu'il peut ou de pouvoir ce qu'il veut, ni même de savoir ce qu'il peut et ce qu'il veut ; à vous seul, Seigneur, il appartient de diriger ses pas, mais il faut que son humilité confesse que c'est vous qui conduisez et non pas lui ».

ALPHONSE GERMAIN.



(1) *S. Augustin, Soliloques, ch. XXV.*

Libres-Propos

SUR LE BON-SENS.

Il m'est arrivé de dire, à propos d'art, des vérités à des gens qui étaient obligés de les entendre. Ce n'était pas très brave. J'ai des remords et j'éprouve le besoin de réparer cette faute.

Serai-je suffisamment excusé en disant que je vois encore comme je voyais l'an dernier (et suis prêt au même geste, exactement)? J'incline à le croire. Il y a lieu, en effet, de remarquer (et il faut bien que l'expérience serve à quelque chose) ce phénomène dont la constance m'impressionne : dans les salles d'exposition, si, dans un groupe qui discute, il y a un artiste (quels que soient son nom, son pays, sa naissance et... son sexe), l'échange de vues se termine par ces paroles : « J'ai vu comme ça ». Et voilà ! Ce Monsieur ou cette Dame a vu *comme ça* le ciel — rideau métallique ; la campagne — sans atmosphère ; les montagnes — géométriques... Lorsqu'on vous dit cela, je ne sais pas ce que vous faites. Mais moi, je n'attends pas la fin : je m'incline et je passe et je rêve à la profondeur d'un organisme trop délicat pour être compris par ma grossière nature.

C'est que je me contente d'être un homme de bon sens. Grave danger peut-être. Et je m'attends un peu à ce que l'on me range parmi les disciples de Sarcey. En quoi on aurait tort. Ce Monsieur a commis ce crime : faire rire du bon sens ; d'autres n'ont point écrit cette expression et peuvent servir d'exemples aux critiques qui ne cherchent pas « à épater le bourgeois ».

Ce qui est vrai de l'artiste l'est du critique. A l'un et à l'autre s'impose, sans restriction, cette règle : Etre sincère.

C'est simple et net, pas bien original. La nouveauté n'est pas indispensable, en pareille matière. Il y a longtemps que les hommes exigent les uns des autres l'honnêteté dans les relations. Cela n'a rien de spécial à telle nature de travail, à telle profession et s'applique à tout le monde, dans toutes les situations. Nous voilà bien sous l'empire du bon sens.

Je ne m'illusionne point et sais très bien que tout ceci à l'air banal, poncif. Mais je prie le lecteur de ne pas se tromper, lui non plus. Qu'il réfléchisse un instant et dise si les choses les plus vraies ne *doivent* pas être répétées. Tout n'est pas fini lorsqu'on a cru qu'ici ou là ne se rencontre *que* du bon sens. Après cette pensée de dédain, l'oubli se fait. Puis, une grosse erreur vient, un jour, irriter spectateurs ou auditeurs et le réveil, parfois, est brutal.

DÉSY ELIAS.



LA CRITIQUE

Le Livre du Jour

ANATOLE FRANCE

CLIO — édition Calman-Lévy (Illustrations de Mucha).

Bien curieuse est l'évolution qui s'accomplit en la personne de M. Anatole France — plus encore dans les visions nouvelles dont il pénètre les événements apparents que dans son art d'écrire qui reste exquis et délicieux. Disciple de Leconte de Lisle, à son début, du moins, épris comme lui de la beauté antique : beauté du mot, beauté de l'image, beauté du rythme, en ses « Poèmes dorés » et « ses noces corinthiennes, » il chantait les formes plastiques, l'amour enthousiaste de la vie, les âmes épuisées de voluptés des belles pécheresses. Cependant infidèle disciple, de Leconte de Lisle il inaugurerait la série des néo-grecs — plus vite attendris que les Parnassiens à la prétention d'impassibilité hautaine ! — Et puis l'ironiste perçait déjà en lui, par son style infiniment fluide, souple, changeant comme nul autre.

Sceptique aimable, indulgent et désenchanteur, dans la « Rotisserie de la mère Pedauque », et les « Opinions de Jérôme Coignard », — tragique et sensuel dans « le Lys rouge », le voilà qui nous revient de tant de maraudes par des domaines si différents, n'ayant conservé au milieu de ses pérégrinations que cette étoffe merveilleuse, son style bien à lui, grave quand la pensée est souriante et triste, grâce virgilienne, précision latine ; net et clair il nous revient, dépourvu de toute ironie et simplement, très simplement, nous conter cinq récits. Ils sont tous les cinq, très tristes et d'une saveur très amère, nés sans doute de l'affaire Dreyfus, ils éclairent singulièrement, d'une façon très cruelle, l'amour de querelles qui git en nous, toujours prêt à se réveiller et à étouffer les voix supérieures de l'art, de la pitié, de la justice et de la reconnaissance.

Je pense que c'est le livre, sinon le plus sceptique : (les opinions de Jérôme Coignard méritant cette qualification) — du moins le plus triste. Dans les autres œuvres de M. Anatole France, son pessimisme d'une douceur mâle se teintait

au moins d'une flamme de passion (Lys rouge) — se laquait d'une ironie tendre (opinions de Jérôme Coignard). Ici c'est de la tristesse toute nue, toute démuselée.

Il nous mène, au travers de tous les âges, et c'est la voix du chanteur du Kymé couverte par la clameur de bouviers en dispute, — le chef atrébate, — tuer, massacrer des innocents, par un sentiment de vengeance qui n'atteint même pas celui qui en est l'objet — Florence, abattue par un de ses enfants — et la dague du petit Pierrolet s'enfonçant jusqu'à la poignée dans le ventre de son bienfaiteur...

Le premier conte se passe en Grèce, Homère rentre chez lui. Et ici s'intercale le tableau charmant de son retour. Il va s'asseoir, au coin de l'âtre, sans mot dire, et mange en silence, silence de paysan et de vieux, semblant accomplir un sacerdoce, lentement, posément.

Sa faim apaisée, il s'informe, à la vieille Mélanthe de l'état de sa maison, et alors, mais alors seulement, remontant le chaînon des souvenirs, il regrette sa jeunesse passée, et les richesses qu'il a laissées échapper. — Et cela sans aigreur, sans joie, sans tristesse — comme des pauvres respectueux des volontés d'une fatalité inhumaine. Mais comme il reconnaît bien vite que sa patrie ne peut le nourrir, il se rend à Hissia, aimée des Colombes, et là, invité à la table du riche Meyes, il chante les âges héroïques et les combats prodigieux d'Achille et d'Ulysse. — Dans le silence louangeur ; soudain, brutalité crevant le rêve, deux rustres, deux bouviers se prennent de querelles. Leurs voix s'échauffent, montent, couvrent le chant harmonieux de l'aède — et les convives, distraits, attirés, abandonnent le chanteur pour se précipiter et échanger des coups et des injures. — Alors le vieillard maudit cette maison ; où l'appel haut et serein de la poésie divine était coupé par des imprécations de combats, où le clairon guerrier était préféré à la lyre évocatrice d'idéal et las infiniment, il marcha vers le promontoire blanc d'où il se laissa tomber dans la mer souriante.

Telle est la première étape — côté intime et familial de la force — querelle quotidienne — qu'elle se passe dans un cabaret, dans un meeting, dans un journal — funeste en tous cas à l'audition lente et bienfaisante des voix nobles de la pensée, de la poésie et de l'art !

Dans Komm l'atrébate, l'idée s'agrandit, s'élargit. — La querelle, la force sortent du cercle étroit et fermé du foyer, — c'est la guerre extérieure — Komm est un chef subtil, rusé, prudent et sage. Il se met au service de César, prévoyant la victoire des Romains et est nommé roi des Atrebates et des Morins, en récompense des services rendus. Envoyé comme

ambassadeur en Bretagne ; pour engager les Bretons à se soumettre, il est enchaîné, traité en captif, jusqu'au moment où les Romains débarqués et vainqueurs le délivrent. Mais les liburnes des Romains sont brisées par les flots.

Komm doute dès lors de l'invincibilité de César, il médite une révolte en Gaule. Les Romains soupçonnèrent son projet. Le préfet Quadratus « estimé par son obéissance au devoir et son ferme courage » fut chargé par Labienus « esprit plein de noblesse et d'élégance » d'assassiner par derrière l'atrebate. « Et parce que Komm l'atrebate était barbare, étranger à la chose romaine, il lui parut convenable et bon de le faire assassiner. »

Le coup rata. Indigné, l'atrebate fit le serment « Je jure de ne me trouver face à face avec un romain que pour le tuer. »

Ce fut dès lors, une guerrilla continuelle, des escarmouches, des pillages, des assassinats, des vengeance ; romains tuant des barbares à titre d'exemples, Komm tuant des Romains au nom de sa haine. Cela dura jusqu'au jour où l'atrebate réussit à blesser Quadratus — qui guérit d'ailleurs de sa blessure.

Résultat : d'innocentes victimes immolées pour un crime de trahison, de perfidie commis par d'autres, du sang répandu pour une vengeance qui ne supprime même pas l'auteur de la déloyauté ! et qui n'atteint donc pas son but !

Continuant la filière historique, Anatole France nous plonge en pleine renaissance. « A l'heure où les roses du soir foisonnent dans le ciel pâle » Uberti s'entretient avec Fra Ambrogio.

Gibelin, il a lutté contre les guelfes. Exilé de Florence, il s'est uni aux Siennois, a réuni sa cité natale, croyant bien faire, car en combattant ses ennemis personnels, ne combattait-il pas les ennemis de Florence elle-même ? Il se réjouissait des ruses qu'il employait jadis, des massacres qu'il a ordonnés, des perfidies qui trompèrent le peuple. « Si aisé à faire tomber dans les panneaux. » D'ailleurs, ajouta-t-il : « la guerre civile est affaire si belle et généreuse, et si fine chose. Cherchez dans les vieilles histoires, et vous y trouverez peut-être aussi que les cités qui bouillonnent au dedans sont toutes prêtes à échauder les ennemis du dehors mais que la gent tiédie par la paix est sans ardeur pour combattre hors de ses portes ».

Et cependant Uberti n'est pas un méchant homme. Il a empêché qu'on rase Florence, après qu'il l'eut ruinée, et il lui serait cruel, à l'heure dernière, de dormir à plus d'une journée de sa ville natale. Inconscience et cruauté. —

d'autant plus aveuglées qu'elles s'imaginent agir dans l'intérêt d'autrui.

En l'an de grâce 1428, le chanoine Chappedelaine, fêtait joyeusement son couronnement comme roi de l'Épiphanie, d'après une vieille et honorable coutume. — Autour de la table dressée, de nombreux dignitaires, et son secrétaire — bien qu'il ne sut ni lire, ni écrire, — Pierrolet, avaient pris place.

Chappedelaine était le chanoine le meilleur, le plus doux, le plus indulgent. Aussi tous étaient dans la joie.

On vidait force gobelets en l'honneur d'Henri VI roi d'Angleterre et de France. Mais Pierrolet, refusa de boire au roi envahisseur et tandis que le vieux Chappedelaine, voulait, innocente malice, pour le punir lui noircir le visage, le petit lui enfonça son coutelas jusqu'à la manche !

Ainsi, brisant les liens les plus étroits, effaçant les sentiments les plus profonds, la discorde haineuse mêla au vin rouge, le sang rouge !

Dans le dernier récit, Anatole France, exprime son opinion sur les hommes du pouvoir et la façon de gouverner— Bonaparte s'échappe de France pour retourner en France. Il part, malgré les dangers et les conseils qu'on lui donne pour retarder d'un jour ou deux son voyage. Fions nous au hasard dit-il, « pour gouverner il faut penser comme eux sur tous les grands sujets et se laisser porter par l'opinion ».

On n'évite point sa destinée. Etre grand, c'est dépendre de tout. Misérables que nous sommes, nous ne pouvons rien contre la nature des choses. Les enfants sont volontaires. Un grand homme ne l'est pas ! »

Désolante théorie, annihilant la volonté et le sentiment du devoir. Et fut on adversaire de Zola, à qui le livre est dédié ne sommes-nous pas forcer de préférer sa lutte écumante, à la fuite prudente et rapide de M. Anatole France, allant visiter la Grèce, après une déclaration qui semblait courageuse, — mais qui ne l'était plus du tout, après cette sortie par derrière — Non Bonaparte est plus que Jérôme Coignard, M. Anatole France — songez à cette journée terrible, où intrépide et ferme comme un roc, il lutta jusqu'à la dernière heure contre Wellington et Blücher. Songez à cette marche infatigable sur Moscou qui semblait reculer à chacun de ses pas — songez à sa vie de combats : contre sa famille, contre les royalistes et les républicains cachés — contre l'Europe toute entière !

Mais où vous atteignez le sublime de la contradiction, c'est quand vous faites dire à Napoléon. « Jamais un soldat

ne sera le maître de cette nation (la France) éclairée par la philosophie et par la science.

Pour ma part, j'approuve cette impatience des Français qui ne veulent pas subir le joug militaire et je n'hésite pas à penser que dans l'État la prééminence appartient au civil. Il est certain que si la nation découvre dans un soldat les qualités civiles convenables à l'administration et au gouvernement du pays, elle le mettra à sa tête, mais ce sera comme chef civil et non comme chef militaire.» Et c'est Bonaparte qui prononcerait ces paroles lui qui ne vécut que dans les camps, peupla sa cour de maréchaux et de généraux ! Mais si la France se débat si douloureusement aujourd'hui, c'est précisément d'avoir un gouvernement républicain pacifique par nécessité et par nature et de posséder une âme guerrière qui la fait se courber devant le premier pantalon rouge.

Ainsi dites vous, le veut l'état des esprits chez un peuple civilisé, raisonnable et savant !

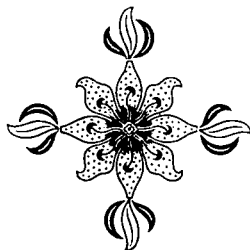
Mais ne voyez vous donc pas le flot qui monte contre la pensée pure. Les professions libérales se désertent peu à peu. Heureusement le commerce — c'est-à-dire la guerre alimentaire, séduit toutes les volontés jeunes, et les coups de Bourse se multiplient, audacieux et terribles comme de grandes batailles.

Et d'ailleurs qu'est-ce l'action, si ce n'est la manifestation concrète de la pensée ? matérialisée...

Je ne parlerai pas du style de M. A. France qui est inimitable et superbe — comme toujours.

Quant aux illustrations de Mucha, elles sont tout simplement exquises.

HUBERT DE MOOR.



Revue du mois

LIMINAIRE — ANGLAIS ET BOERS — LES UNIVERSITÉS
POPULAIRES — ANATOLE FRANCE VA AU PEUPLE.

LIMINAIRE. Chaque mois en quelques notes rapides, il sera parlé à cette place sur quelques événements récents. On pourrait appeler ces notes les impressions d'un solitaire car elles seront écrites loin du tumulte des foules, hors de l'influence des cénacles et des salons. Elles seront impartiales et se défendent de toute attache politique. C'est bien le moins que l'esprit de justice et d'impartialité de plus en plus absent de notre monde social essaye de se réfugier dans celles de nos revues que ne tente pas d'autre ambition que de conduire les hommes par la Beauté vers la toute puissante Vérité.

ANGLAIS ET BOERS. La presse du monde est en ce moment peu favorable aux Anglais. En vérité, le peuple anglais n'est ni plus, ni moins barbare que tout peuple colonial qui veut s'étendre; ce qui est barbare, c'est le procédé d'extension de nos civilisés. Les Boers d'ailleurs ne furent point jadis non plus très humains envers les Hottentôts et plus récemment envers les Cafres. Nous assistons simplement à l'éternelle lutte de l'élément intensif contre l'élément extensif et les Boers qui représentaient pour les Cafres l'élément extensif représentent aujourd'hui pour les Anglais l'élément intensif. Dans ces sortes d'opérations, les Anglais montrent seulement un cynisme extraordinaire dont serait incapable un peuple de race latine. Le peuple anglais qui tient de ses éléments celtiques de si belles qualités d'âme tient par contre de ses éléments anglo-saxons une basse rouerie de barbare conquérant. Il n'y a pas de peuple dont l'hypocrisie soit à l'occasion plus répugnante et qui excelle mieux à cacher sous des apparences humanitaires, des appétits jamais assouvis de brute.

En 1875, ils prétextèrent pour essayer de s'annexer le Transvaal, les mauvais traitements des Boers envers les Indigènes. Après les tueries des Indes, il était au moins inattendu que les Anglais se fassent les protecteurs des Cafres. Aujourd'hui, ils prétendent faire obtenir certains avantages aux mineurs étrangers et en réalité ils convoitent les mines

du Transvaal. Mais les barbares du Nord ne s'attendaient point à une grande résistance de la part des barbares du Sud. Ceux-ci sont admirablement aguerris par de longues luttes, depuis que chassés du Cap, ils ont dû se conquérir au-delà du Vaal une nouvelle patrie. Il est très curieux ce type de Boer qui d'âme plutôt pacifique est obligé par les circonstances à une vie perpétuellement guerrière. L'ermé à notre civilisation européenne, abandonnant aux étrangers l'exploitation d'un or qu'il méprise, durant le temps où il ne se défend pas, il mène une vie honorable et patriarcale semblable à celle du paysan normand ou flamand. A l'Anglais dont la société est à formation particulariste, il oppose sa solide formation communautaire avec à sa base le foyer terrien. Les partisans des milices nationales exultent devant les succès des Boers; parcequ'ils y voient la preuve qu'ils ont raison. Si adversaire que l'on soit du militarisme, il faut reconnaître qu'il est encore plus idiot d'assimiler la France au Transvaal que de l'assimiler à la Suisse, pays montagneux auquel convient parfaitement la défense par milices régionales. Dire qu'aujourd'hui le paysan boer quitte sa charrue pour son fusil, est un lieu commun de journaliste, en vérité, il n'a jamais quitté son fusil. Maintenant, rien n'empêche de comparer les Boers aux volontaires de 92 qui repoussèrent victorieusement les armées de Brunswick; ça fait toujours plaisir; mais n'oublions pas que les volontaires de 92 étaient eux-mêmes amalgamés aux anciens troupes royales formes de soldats de carrière. Tout cela ne doit pas faire que toutes nos sympathies n'aillent aux Boers que nous devons aider par tous les moyens possibles d'abord parcequ'ils sont les plus faibles et ensuite parceque l'Angleterre montre un bien trop gros appétit... mais il est probable que la vieille Europe qui laissa massacrer des milliers d'Arméniens laissera aussi fusiller le dernier Boer.

LES UNIVERSITÉS POPULAIRES. Rapprocher dans la nation le penseur du travailleur manuel, les faire collaborer ensemble, faire selon le mot d'Henry Berenger que l'Elite et la foule ne fassent plus qu'un en deux, telle doit être la raison d'être, la grande raison d'être des universités populaires et elle est admirable. Le poète, le savant, l'écrivain viennent apporter à l'ouvrier leurs poèmes, leur pensée, le fruit de leurs méditations et de leurs veilles, ils viennent lui révéler la beauté de la vie et l'éternité qui se dégage des besognes humbles et quotidiennes, et cela en retour du pain, du vêtement de la maison qui assure le travail tranquille et bon. Et il n'y a ni colère, ni mépris, d'un côté comme de l'autre, aucun ne fait sentir sa supériorité, ne

songe à l'imposer. Pourquoi le ferait-il ? Ne sont-il pas les uns les autres, les organes d'un même corps social ? Ne sont-il pas tous des créatures, des révélateurs de Dieu.

Il y a longtemps que ce rêve est le mien. Jadis, lycéen encore, j'avais songé à l'armée pour le réaliser. Il me semblait que je trouverai là une organisation définie dont on pourrait profiter et que là surtout les politiciens seraient évincés plus facilement que partout ailleurs, mais je comptais sans la cérébralité spéciale que créent les programmes d'admission aux écoles militaires, les années passées dans les écoles et celle qui est naturelle à la plupart des jeunes hommes que séduit le métier des armes aussi je compris bientôt à quel point étaient grandes mes illusions.

Ce rêve sera réalisé librement par des hommes libres et tous nous devons y collaborer de toutes nos forces. Il n'y a qu'un danger à éviter celui de la présence du sectaire et du politicien qui si souvent se cache sous les apparences du penseur libre. Il faut que dans une université populaire, on ne vive qu'au milieu des idées si l'on ne veut pas que cette œuvre qui peut faire le plus grand bien ne cause un mal irrémédiable. Malheureusement, on discerne déjà dans le discours de Gabriel Séailles parmi d'admirables pensées des tendances à mon avis fâcheuses, mais parlons d'abord des admirables pensées.

« Je reconnais sans hésiter nous dit Gabriel Séailles que vouloir l'homme meilleur c'est vouloir une société plus équitable. La Cité est immanente aux citoyens; ses injustices ses relations faussées, ses tyrannies hypocrites deviennent dans l'individu vices, erreurs, préjugés, l'insolence, l'orgueil imbécile, la dureté des uns, la servilité, la jalousie, la dureté des autres. Il n'y a pas pour l'homme de perfection solitaire, le mal social, celui dont nous nous imaginons ne pas souffrir celui dont nous imaginons profiter, passe en nous, s'insinue dans notre cœur ».

On ne peut mieux exprimer la solidarité de l'homme et de la Cité. Ces paroles devraient être inscrites sur les murs des écoles et partout où le citoyen est appelé à accomplir un acte public, afin que dès l'enfance, il les ait sans cesse sous ses yeux et qu'elles l'inspirent dans sa vie.

Ainsi, il n'est pas vrai comme l'a dit Gabriel Séailles que l'homme puisse se perfectionner solitairement : le plus solitaire subit des influences dont il ne se doute même pas. Inversement, le perfectionnement d'une société exige la recherche de la perfection individuelle de chacun de ses membres. Le devoir social de tout homme soucieux d'atteindre à un idéal moral s'impose donc avec netteté : il doit

agir. Agir n'est pas seulement pour lui un devoir mais une nécessité s'il veut se réaliser.

Malheureusement après vous avoir fait entrevoir la Cité parfaite qui sera notre orgueil et notre joie, Gabriel Séailles tombe de bien haut quand, pour vous prouver que rien n'a changé et que les révolutions sont vaines, il ne trouve d'autres arguments que ceux-ci : « Aujourd'hui, après trente ans écoulés, le cléricanisme est plus menaçant que jamais, les biens de main morte se sont accrus dans une prodigieuse mesure... »

Les si belles paroles de tout à l'heure ne devaient-elles amener que cette éternelle redite de politicien en recherche d'applaudissements ? Une telle petitesse n'est pas digne d'un esprit de l'envergure de celui de Gabriel Séailles.

Gabriel Séailles sait bien que tous les cléricanismes sont dangereux même celui qui se décore du nom d'anticléricanisme. Malheureusement, on peut craindre que cette tendance n'atteigne à la passion haineuse chez plus d'un autre conférencier de l'université populaire qui n'a pas l'intelligence de Gabriel Séailles.

« Nous ne sommes pas des sectaires nous dit-il ; toute pensée est ici la bienvenue, qu'elle donne seulement ses titres ; nous n'excluons que ceux qui s'arrogeant le privilège de la vérité absolue se croient le droit de l'imposer ».

Si nous ne comprenions pas, la note du comité de rédaction de la « Coopération des idées » organe de l'Université du faubourg Saint-Antoine, nous rappellerait à l'exacte réalité : « Nous prenons ici l'engagement de ne pas mentir à l'œuvre commune et de satisfaire par notre esprit de tolérance absolue *envers toute doctrine sociale et laïque*, les hommes de volonté ferme et de pensée libre que nous acceptons de représenter ».

Qu'est-ce cela, si ce n'est être sectaire ?

Si Georges Fonsegrives demandait à parler à l'Université populaire sur Saint-Thomas par exemple ou l'abbé Pichot qui montra me semble-t-il de l'indépendance durant l'Affaire, sur le P. Gratry, y seraient-il admis ?

Et cependant est-il de votre droit d'éducateur populaire de déclarer que telle doctrine restera inconnue du peuple parcequ'elle n'est pas la votre. Le peuple a le droit de connaître toutes les faces de la vérité. Au collège libre des sciences sociales qui est à l'usage des jeunes bourgeois, toutes les lumières peuvent l'une après l'autre éclairer les âmes, pourquoi n'en serait-il pas de même à l'Université populaire ? Alors cet enseignement du peuple s'établirait bientôt sur une base d'idées communes à tous les hommes

épris de vérité; ce ne serait pas un fossé entre deux camps qu'il creuserait mais il réaliserait une admirable harmonie, cette harmonie que rêve notre Albert Jounet et sur lequel il écrivit jadis à la *Coopération des Idées*.

« Volontiers dit Gabriel Séailles, je distinguerais deux grandes méthodes qui dirigent l'esprit dans son mouvement inquiet vers la Vérité morale : la méthode théologique et la méthode que faute d'un nom meilleur, j'appellerai la méthode humaine. La méthode théologique suppose que le bien est réalisé, qu'il existe, qu'il ne nous est donné que de le constater, l'imiter ; comme il est à vrai dire ce qui est, notre rôle est d'obéir et nous ne pouvons qu'en appeler à une Providence qui fait tout ce qu'il y a de réel dans notre action. De cette méthode, il y a des applications différentes les uns convaincus de la malice originelle, de la méchanceté radicale, regardent la volonté de faire régner la raison dans l'individu et la justice dans la société comme une tentation diabolique, une révolte contre Dieu... »

Gabriel Séailles interprète plutôt qu'il n'expose la méthode théologique. Au point de vue catholique par exemple, le bien en effet a seul l'être et le mal est un accident. Quant à la faiblesse de notre raison devant certains mystères je crois que nul mieux que Kant ne la proclama et Gabriel Séailles lui-même est d'avis que nous ne devons point attendre pour agir d'avoir résolu tous les doutes, et d'avoir pénétré tous les mystères, mais je ne crois pas qu'aucun théologien orthodoxe ait écrit que vouloir faire régner la justice dans la société soit une tentation diabolique. J'imagine que si chacun de nous obéissait à la simple morale chrétienne la justice régnerait bien vite dans le monde, mais il est probable que même alors notre idéal ne serait pas satisfait. Gabriel Séailles répond d'ailleurs très justement à cela : « A ceux qui diraient : notre idéal ne satisfera pas l'homme parcequ'il est terrestre, parcequ'il limite les perspectives de l'âme qui veut conquérir l'infini, je réponds : l'action ne ferme pas l'avenir ». A la méthode théologique, Gabriel Séailles oppose la philosophie de l'action. Il paraît étrange d'opposer la philosophie de l'action à une doctrine dans laquelle Dieu est défini l'acte pur et dont la morale est exprimée d'une façon vivante par la vie même du Christ.

« Nous croyons à l'influence de l'intelligence et de la volonté sur la marche de l'histoire. Nous ne contemplons pas les idées divines, nous ne prophétisons pas l'avenir, nous avons la pensée et nous nous en servons, nous appliquons notre raison aux faits, aux rapports des hommes en

société, nous cherchons l'ordre qui seul peut la satisfaire peu à peu par tâtonnements, en profitant de la tradition qui est l'expérience humaine, nous créons notre idéal de justice sociale, d'égalité fraternelle et pour le préciser, pour le définir, sans le fixer à jamais en formules immuables, nous nous mettons à l'œuvre, nous commençons à le réaliser. »

A cela, on peut répondre que la tradition humaine n'a ni force probante, ni valeur démonstrative. Si nous appliquons notre raison aux faits, nous sommes toujours obligés de partir d'une certitude et de commencer par un acte de volonté et de foi. Quand nous croyons créer notre idéal de justice sociale nous ne faisons jamais que réaliser l'idéal de justice sociale que nous portons en nous et que nous tenons de notre certitude morale. D'ailleurs nous n'avons qu'à agir, à agir avec tout notre cœur et bientôt les vérités morales s'imposeront à nous pour donner à notre vie toute sa plénitude; elles la feront reposer sur des réalités plus hautes qu'elle, elles assigneront de hautes raisons à nos actes, elles nous feront dépasser la notion de devoir pour atteindre celle l'amour.

Nul doute que certaines tendances sectaires, certains malentendus bientôt ne s'apaisent; cette idée des universités populaires est trop belle pour rester asservie à des petites-tes. Il faut tenir compte de la crise terrible dont nous sortons à peine. Gabriel Séailles est de ceux qui en sont encore tout frémissants. Certains hommes dont la mission eut dû être de justice et d'amour se sont malheureusement il est vrai, affirmés haineux et protecteurs de l'injustice. Ils trahirent leurs doctrines et se nièrent eux-mêmes mais n'oublions pas que leur doctrine n'en reste pas moins vivante. Applaudissons Gabriel Séailles quand il dit :

« Les hommes religieux ne sont pas ceux qui vont répétant : Seigneur ! Seigneur ! » et qui par l'intolérance par la haine par la peur de la vérité, trahissent tout ce qu'il y a de vraiment divin dans l'être. Vous n'avez que faire de l'immortalité, si cette courte vie est trop vaste encore pour les intérêts mesquins dont vous la remplissez. Elargissez votre être en l'approfondissant; plus vous réaliserez le bien, moins vous douterez de sa réalité; plus vous donnerez de force en vous à la raison, plus vous l'exprimerez dans le petit monde où s'applique et s'étend votre action, plus vous croirez à la possibilité de son éternel triomphe. Pour agir nous n'attendons pas d'avoir résolu tous les doutes, pénétré tous les mystères; pour savoir si Dieu existe nous allons à sa rencontre. »

ANATOLE FRANCE VA AU PEUPLE. Il est peu d'hommes dont

l'esprit soit aussi ingénieux que celui de M. France et l'ingéniosité de son esprit lui doit procurer une vie pleine d'agréments. Las peut-être, de charmer les salons où il cause, M. France va au peuple. M. France que nous vîmes déjà prendre parti dans l'Affaire, commencerait-il donc à croire à quelque chose hors lui-même ? Serions-nous menacés d'être privés du charme de son ironie délicate ou bien dans la contemplation d'un absolu, continuera-t-il de sourire plein d'indulgence aux inconséquences des hommes. Malheureusement le langage d'homme d'action de M. France ne vaut pas celui de ses livres. M. France, qui a beaucoup d'esprit a moins d'éloquence et il exprime à l'occasion les idées de M. Homais. Mais M. France est-il sérieux quand il parle au peuple, ou bien s'amuse-t-il ?

« C'est parceque nous dit-il, les découvertes des grandes lois physiques qui régissent les mondes ont été lentes, tardives, longtemps renfermées dans un petit nombre d'intelligences qu'une morale fondée sur une fausse interprétation des phénomènes de la nature a pu s'imposer à la masse des hommes et les soumettre à des pratiques imbéciles et cruelles ». Ainsi, M. France délivré de toute superstition croit à la Science et il croit que nous connaissons les grandes lois physiques qui régissent les mondes. Nous pensons que pour un sceptique, M. France a encore une trop grande foi ou bien M. France, esprit très littéraire, croirait-il à la science et à ses signes à la façon des peuples rudes, qui adorent les choses lointaines et redoutables. A-t-il le droit d'affirmer que les lois physiques que nous connaissons sont précisément celles qui régissent les mondes ou bien n'a-t-il que celui de le croire ? Est-il dans les sciences physiques des vérités qui soient pour nous nécessaires ? La raison de M. France serait-elle bouleversée si demain il apprenait que telle loi physique ou chimique est controuvée. Dans les sciences physiques, toute vérité n'est-elle pas seulement provisoirement la vérité jusqu'à la découverte d'une vérité nouvelle plus large ou même contradictoire ? Ne vivons-nous pas hélas dans le champ des hypothèses ? Champ merveilleux et fécond, certes, car chaque hypothèse nouvelle nous apporte des progrès nouveaux, nous révèle un peu plus de vérité, améliore notre sort sur la planète, recule pour nous la limite du fini dans le temps et dans l'espace, nous libère des forces mauvaises de la nature, nous rapproche davantage de Dieu.

De quelle morale barbare qui repose sur une fausse interprétation des phénomènes de la nature a voulu parler M. France ? du Christianisme sans doute ! Appeler le

Christianisme une morale barbare : quelle élégance !

Pour trouver la fausse interprétation des phénomènes de la nature, M. France remonterait sans doute à l'origine des idées morales. Il embrasse l'hypothèse chère aux évolutionnistes, d'une évolution de l'esprit humain des idées naturalistes aux idées morales, le dualisme de l'orage sans doute. Mais M. France devrait bien nous montrer comment s'opère la transition du non-moral au moral et comment il peut être satisfait par l'hypothèse d'une transition par degrés *insensibles* ?

« Croyez-vous par exemple, citoyens, s'écrie M. France, que si les savants avaient connu plus tôt la vraie situation du globe terrestre... Si dans les siècles anciens un grand nombre d'hommes avaient eu une juste idée de l'Univers et y avaient suffisamment attaché leur pensée, c'eût été possible de les effrayer en leur faisant croire qu'il y a un enfer et des diables ? C'est la science qui nous affranchit de ces grossières imaginations et de ces vaines terreurs que certes vous avez rejetées loin de vous ».

Que sait M. France de l'au-delà de la mort ? Quelle part de notre science demeurera alors pour nous vérité, quand toutes nos relations avec le monde seront brisées, quand tout ce que nous connaissons seulement par nos sens aura fui avec nos sens que nous ne posséderons plus. Nous serons alors entrés sans doute dans un monde nouveau où plus rien du monde ancien ne subsistera, hors les idées de toute éternité qui ont eu sur notre âme une royauté magnifique. Celle de Justice, celle de Beauté si nous nous sommes élevés de la contemplation des formes mortelles jusqu'à l'intuition de Dieu. Ce sera alors pour nous le moment de la compréhension suprême et aussi celui où notre âme se juger face à face avec les lois divines.

S'il est des maudits pour qui toute miséricorde soit morte, c'est une grossière allégorie que de se les représenter tourmentés par des diables avec des cornes. Ils sont bien plutôt à eux-mêmes leurs propres bourreaux, car s'étant jadis limités aux choses transitoires sans jamais s'élever jusqu'à celles qui sont éternelles, ils sont morts riches de leurs seuls désirs vers des biens pour eux à jamais disparus. Ils justifient le mot effrayant du Christ « le fruit restera où il est tombé » et ils errent, affamés de fini, dans un monde d'où le fini est à jamais banni.

L'Art Religieux

A propos du « Salon d'Art Religieux », si vaillamment organisé par nos confrères de *Durendal*, des critiques ont cru malicieux d'établir un parallèle entre les œuvres exposées là et les chefs-d'œuvres incomparables des Maîtres de l'Art Chrétien. ART CHRÉTIEN ! Ces deux mots sont évocateurs d'un tel passé de gloire et de splendeur que toute tentative moderne, fût-elle cent fois supérieure à l'actuelle peinture profane, apparaîtra lamentablement pâle à côté du moindre chef-d'œuvre chrétien d'un Memlinck, d'un Angelico, d'un Benvenuto Godzulli, d'un Murillo, ou d'un Lorenzo di Credi. Semblable parallèle est injuste, autant qu'il est puéril. Que serait-on en droit de penser du « critique », qui prétendrait blâmables, ou du moins téméraires, les tentatives faites en ce pays pour la modernisation de l'Art profane, (telle cette admirable *Libre Esthétique*, œuvre de notre excellent confrère Octave Maus), s'il basait pareil reproche sur le ridicule prétexte qu'au temps d'Appelle, ou de Botticelli l'Art profane atteignit à une apogée où, selon lui, il n'atteindra plus guère ? La question n'est point de savoir si dans les siècles passés on réalisa plus beau, immensément plus beau. La question est de savoir si dans les jours présents le Salon d'Art religieux organisé par *Durendal* ne marque pas quelque progrès appréciable sur les tentatives similaires les plus récemment antérieures et sur l'ordinaire production de ce qu'on est convenu d'appeler : « la peinture religieuse ». Eh bien, nous répondons : OUI ! Comparativement au blasphématoire horreurs dont les marchands du quartier St-Sulpice deshonnorent nos cathédrales ; comparativement aussi, force est bien de le reconnaître, aux caricaturales et simiesques icônes, que de mauvais élèves (malheureusement nombreux) ! qui se revendiquent à tort des écoles St-Luc, nous présentent audacieusement comme l'application parfaite des *excellents principes* qu'on leur y enseigne et qu'ils n'ont point compris ; comparativement à tout cela, certes, oui, la plupart des tableaux qui furent exposés au Musée Moderne dénotent un progrès réel et, relativement, énorme. Et tout d'abord le salon démontra une fois de plus et péremptoirement ! — qu'il ne suffit point, pour œuvrer d'*Art religieux*, d'acquérir du brio, puis de choisir tel ou tel sujet puisé en nos Livres Saints ou dans nos trésors hagiographiques, mais qu'il faut être Croyant pour réaliser une œuvre véritablement religieuse. Par ses lacunes elles-mêmes le salon de *Durendal* se fait ainsi

apologiste et proclame hautement quelle profonde influence exerce sa vie morale sur la compréhension et l'inspiration de l'Artiste. Si les tenants des écoles de St-Luc (qui eurent le tort, me semble-t-il, de se dérober à la comparaison) encourent souvent à juste titre le reproche de négliger trop la forme en s'efforçant d'exprimer l'âme, les artistes sortis de nos académies officielles pèchent trop souvent par excès contraire. Ceux-là, spiritualistes, s'appliquent avant tout — ce en quoi ils ont grandement raison — à faire transparaître l'âme, à rendre notre vie intérieure et mystique ; mais prennent leur *négligence* de la forme, pour un surcroît de *perfection* — ce en quoi ils ont grandement tort. Ceux-là, matérialistes au contraire, incapables de guider et de réfréner les excès de leur instinctif amour de la couleur et de la forme, et qui, dans le théâtral des attitudes ou dans la naturaliste exactitude des tons et des gestes croient donner l'illusion d'une vie toute de prière, qu'ils ne peuvent traduire, avec vérité, eux qui ne prient jamais. A tout prendre, je ne cache point que l'esthétique des premiers, qui, du moins, veulent *interpréter la nature* et non la photographier à l'aide du pinceaux, m'apparaît de loin supérieure. Quant au reproche « d'Archaisme » et de « pastichage éhonté », lancé à bouche que veux-tu par les adversaires de St-Luc, il n'est point, j'en conviens encore, dénué de fondement..

Mais à qui la faute ? A l'enseignement des Ecoles St-Luc ? Pas autant qu'on le veut bien dire. Ce manque d'originalité, né de ce défaut de compréhension psychologique, qui aveugle certains élèves de St-Luc au point de les empêcher, en quelque sorte, de comprendre que l'âme du XX^e siècle n'est plus, ne peut pas être celle du XIII^e siècle, — croyez-vous qu'il faille en justice l'imputer à l'esthétique professée par le Frère Marès ? Ne croyez-vous pas plutôt qu'il faille en rendre responsables les trop nombreux élèves entrés à St-Luc avec l'intention d'y devenir non des artistes, mais des artisans, et qui, sitôt sortis, (le plus souvent sans y avoir terminé leurs études) se sont crus à même de devenir « patrons », oubliant qu'en art surtout n'est point « patron » qui veut, et qu'il ne suffit point pour être directeur d'un atelier de peintre, de verrier, de sculpteur ou d'architecte, de posséder plus ou moins bien sa technique, mais qu'il faut être en outre, réellement l'artiste, c'est-à-dire le créateur, l'être élu par la Beauté, pour être son prêtre au milieu des hommes !

Les conférences à Bruxelles

Grâce à la très noble et très courageuse initiative de M. Maurice Chomé, une série de conférences sur les Maîtres des lettres françaises, s'ouvrit le mois passé au théâtre du Parc. C'est le Poète Emile Verhaeren qui nous y parla d'abord de Racine. Plusieurs, qui étant prévenus, portaient un jugement « aprioriste » sur le Poète, sont revenus de leur erreur, après avoir applaudi le conférencier. Leur étonnement fut vif à entendre le grand moderne, qu'ils appelaient « un Barbare » apprécier de façon aussi profonde, aussi inattendue, le grand classique français. Avant M. Valère Gille étudiant, ensuite, Jean de La Fontaine, M. Cartuyvels parla d'Alfred de Musset, M. Giraud se réservant d'apprécier l'œuvre admirable et certes trop peu connue d'Alfred de Vigny. Il se peut que Henri Maubel choisisse un autre auteur que Villiers de l'Isle Adam, ainsi qu'il fut tout d'abord annoncé ; mais quel que soit le choix du subtil écrivain des *Ames de couleur*, sa conférence se présage certainement très délicatement nuancée et psychique à souhait.

A la *Générale bruxelloise des Etudiants catholiques*, M. Francotte, de Liège, proféra, d'une voix un peu molle, l'anathème du féminisme. Heureusement M. Edgar Janssens y avait conféré quelques jours auparavant pour le faible et selon le devoir qu'impose aux chrétiens la Justice, en élevant la voix en faveur des Enfants du Veld, en lutte, et victorieusement ! contre les léopards échappés d'Albion !

Au *Cercle littéraire de St-Michel*, la joie nous fut donnée de chaleureusement applaudir un jeune intellectuel catholique de grand avenir en M. Albert de Froger, qui nous parla de l'*Idéal* avec à la fois un lyrisme et une dialectique peu communs et, pour nous, des plus réconfortants ! Tandis que M. Victor de Brabandère s'y affirmait une fois de plus critique consciencieux du théâtre contemporain. Soucieux d'art, d'éthique et de psychologie, M. Victor de Brabandère analysa la *Nouvelle Idole*, l'œuvre apologétique de François de Curel et le *Torrent*, le drame si désespérément païen de M. Maurice Donnay. Aux fidèles du *Cercle*

Tabarin, (pour lequel se dépense, peut être excessivement, le très actif poète Albert Devèze) notre collaborateur Charles de Sprimont présenta l'historique glorieux du groupe aujourd'hui « consacré » des « Jeune Belgique » et je vous laisse à penser s'il fut vivement applaudi !

Au *Salon d'art religieux* organisé par *Durendal*, à M. Edmond Joly, dont la conférence savante traitait de ce sujet très vaste et naturellement très complexe « Le Symbolisme », succéda M. Firmin Van den Bosch, l'ancien directeur du vaillant *Drapeau*. Et ce nous fut une profonde et féconde émotion d'entendre notre ardent et toujours jeune aîné résumer avec orgueil les dix années de lutte et déjà de victoire, menées par les jeunes écrivains catholiques de Belgique contre l'indifférentisme et la routine, en ce pays !

Enfin au théâtre de l'Alcazar, dont M. Mouru de la Cotte a repris la direction, « les auteurs gais » de Paris : les Courteline, les Tristan Bernard, les Alphonse Allais, les Franc Nohain, etc. conférencient tour à tour sur des sujets en harmonie avec leur genre humoristique. M. Mouru de La Cotte est un réel artiste et soit qu'il dirige un théâtre grave ou badin, dans le tragique et le joyeux il s'affirme tel, toujours. L'heureuse idée de ces conférences en est une preuve de plus.

EDOUARD NED.



Echos

PIÈCES NOUVELLES. Bien que le volume du présent fascicule soit égal au double de celui habituellement adopté les années précédentes, l'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la critique du *Cloître*, l'admirable drame en quatre actes, vers et prose, du grand Poète Emile Verhaeren, que l'éditeur Ed. Deman vient de faire paraître à Bruxelles, où le Théâtre du Parc doit le donner prochainement, avec, en lever de rideau, *La Mort au Berceau*, un Noël tragique d'Eugène Demolder, le chatoyant et merveilleux auteur (las ! parfois trop rabelaisien) de *la Route d'Emeraude*. — Au Théâtre Sarah Bernard M. Rostand, que le bruyant succès de *Cyrano* n'incita point à la paresse, a lu récemment les trois premiers des cinq actes de sa comédie nouvelle : *l'Aiglon*, qui nous révélera parait-il, un Rostand seconde manière. — A l'Œuvre M. Lugué-Poë, toujours sur la brèche, a donné le 7 janvier *Monsieur Bonnet* de M. Maurice de Faramond et il annonce pour bientôt l'exécution par sa troupe d'œuvres dramatiques inédites de plusieurs écrivains jeunes. Cette attitude, entre toutes valeureuse, du Directeur de l'Œuvre, force aux plus vives sympathies tous les jeunes, envers lui.

LA LUTTE RECOMANDE AUX prières chrétiennes de ses abonnés l'âme de son confrère M. LÉON DESCHAMPS, qui fut directeur de la revue parisienne *La Plume*, mort à Paris le 28 Décembre 1899, à l'âge de 36 ans. — Elle leur recommande aussi de prier pour le rétablissement et pour la conversion pleine du grand apôtre de la Paix et de la Concorde chrétienne, le Comte Léon Tolstoï, l'auteur de *Résurrection*, gravement atteint en sa glorieuse vieillesse par un mal qui va s'aggravant. — Enfin *La Lutte* remercie son confrère M. Herbrand, le correspondant belge de la revue lyonnaise *Germinal*, qui, à l'instar de M^{gr}. Benigne Bossuet composa l'oraison funèbre non pas de Victoria (?) ou d'Henriette d'Angleterre, mais l'oraison funèbre de *La Lutte!* Que notre confrère se console! *La Lutte* est si loin d'être morte qu'elle double ses fascicules et s'apprête à mener par des Congrès et par des éditions de livres, contes, drames, romans, poèmes, le bon combat pour la Beauté!

Éditions de " LA LVTTÉ ,,

80, RUE DE L'ERMITAGE, 80, — BRUXELLES.

YVES BERTHOU	<i>Le Prince des Prosateurs</i>	fr. 0.50
— ALBERT JOUNET	<i>Dieu de Beauté</i>	» 0.50
— PAUL MUSSCHE	<i>Simplement</i>	» 2,00
— EDOUARD NED	<i>Mon Jardin Fleuri</i>	» 2,00
— GEORGES RAMAEKERS	<i>Les Fêtes de l'Été</i>	» 1.25
— GEORGES VIRRÈS	<i>En Pleine Terre</i>	» 3.50

PARAITRONT PROCHAINEMENT

DANS LES

ÉDITIONS DE LA LVTTÉ :

BON CHARLES DE SPRIMONT

LES HÉROS de l'Amour, de l'Épée et du Rêve

Poèmes

PRIX : 2.00 francs.



GEORGES RAMAEKERS

LES RECITS du PELERIN

(Contes brabançons.)

PRIX : 3.50 francs.

25 p. c. de réduction aux abonnés de LA LVTTÉ.

On souscrit dès à présent, 80, rue de l'Ermitage, Bruxelles.



LA LUTTE

80, RUE DE L'ERMITAGE, 80

BRUXELLES

paraît tous les mois en fascicules de 64 pages, et forme au bout de l'an deux forts volumes in-8° avec table, d'environ 400 pages chacun.

Belgique

Ailleurs

UN AN . . . 5 fr.

UN NUMÉRO . . . 1 fr.

UN AN . . . 8 fr.

UN NUMÉRO . . . 1.25 fr.

LA LUTTE (Série Nouvelle) publie : CONTES, NOUVELLES, ÉTUDES CRITIQUES, MONOGRAPHIES, LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES, QUESTIONS DÉMORALE ET DE PHILOSOPHIE, DRAMES, POÈMES, RELATIONS de VOYAGES, etc.

FONDATEURS : PAUL MUSSCHE, EDOUARD NED GEORGES RAMAEKERS.

COMITÉ DE RÉDACTION. (BELGIQUE) : ERNST DELTENRE, POLDEMADE, HUBERT DE MOOR, YVAN GILON, GASTON HEUX, L'ABBÉ HECTOR HOORNAERT, EMILE JOMAU, PAUL MUSSCHE, EDOUARD NED, GEORGES RAMAEKERS, CHARLES DE SPRIMONT, L'ABBÉ EUGÈNE VAN DER ELST, GEORGES VIRRÈS.

COMITÉ DE RÉDACTION. (FRANCE) : YVES BERHOU, J. ESQUIROL, LOUIS GILLET, ALBERT JOUNET, GEORGES LE CARDONNEL, HENRI MAZEL, LOUIS MERCIER, R. P. PACHEU S. J., ARMAND PRAVIEL, CHARLES DE ROUVRE, LOUIS TIERCELIN.



N. - B. — ADRESSER tout ce qui concerne LA RÉDACTION de la Revue à M. HUBERT DE MOOR, Secrétaire de *La Lutte*, 46, rue de la Croix, BRUXELLES ; — tout ce qui concerne l'ADMINISTRATION, à M. EUGÈNE BECKERS, administrateur de *La Lutte*, 80, rue de l'Ermitage, BRUXELLES. — Siège de la DIRECTION : 114, rue Franklin, BRUXELLES.

Imp. Izelloise (à vapeur) H. Coduys, 272 et 276, ch. de Wavre

CINQUIÈME ANNÉE TOME 1^{er} de la FÉVRIER 1900
Série Nouvelle

LA LUTTE

Revue mensuelle

FONDÉE EN 1895

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO :

MM. VICTOR DE BRABANDÈRE, NOËL CHARRON,
ERNST DELTENRE, ALPHONSE GERMAIN, IVAN GIL-
SON, GEORGES LE CARDONNEL, HENRI MAZEL,
PAUL MUSSCHE, ARMAND PRAVIEL, GEORGES RA-
MAEKERS, FERNAND SÉVERIN.

BELGIQUE

5 francs par an | 1 franc le numéro

Ailleurs, le port en sus.



ADMINISTRATION

80, RUE DE L'ERMITAGE, 80

BRUXELLES

Sommaire

5^e Année — Février 1900. — Tome 1^{er} de la Série Nouvelle

- I ETHNOLOGIE :
ARMAND PRAVIEL :
Finis Latinorum.
- II LES ÉCRIVAINS NOUVEAUX :
GEORGES RAMAEKERS :
EMILE VERHAEREN.
1^{re} Partie : « L'Homme du Nord. »
(monographie.)
- III FLORILÈGE MENSUEL :
FERNAND SÉVERIN :
Carissismæ. — L'Inéfabile Regret.
(poésies.)
IVAN GILON :
Conte barbare. (feuilleton de la revue.)
PAUL MUSSCHE :
Le Voyageur — Devant le soir.
(poèmes.)
- IV LES LETTRES ANGLAISES :
HENRI MAZEL :
JHON RUSKIN. (notice)
- V LES LETTRES CANADIENNES :
ALPHONSE GERMAIN :
Le Roman chrétien.
- VI LE THÉÂTRE :
VICTOR DE BRABANDÈRE :
Thèses boiteuses.
- VII LA CRITIQUE :
GEORGES RAMAEKERS :
Deux romans bruxellois.
- VIII LA MUSIQUE :
ERNST DELTENRE :
KERMIS Fragment tiré des « *Schetsen uit het dietsche leven* », Paroles de JULIA VAN REETH. (Supplément musical.)
- IX L'ACTUALITÉ :
GEORGES LE CARDONNEL :
Revue du Mois.
NOËL CHARRON :
Un peu de psychologie. (les Revues.)
LA DIRECTION :
Echos du monde littéraire.

ETHNOLOGIE.

Finis Latinorum



— « Bysance ! Bysance ! Tes théologiens discutent sur le sexe des Anges, et tes jurisconsultes se pâment devant les controverses impossibles ! — Tu ergotes, tu rêves, tu chantes, tu te complais aux combinaisons rares et délicieuses des rimes et des arabesques ; grammairiens, poètes, artistes, tous tes fils sont à la recherche des glorieuses inutilités... Et voici que Mohammed II est à tes portes. Si tu n'y prends garde, c'est dans un rôle que va se terminer le poème.

« Bysance n'a pas écouté ; les mosaïques à fond d'or ont de larges taches de sang, et le cheval du Sultan, le poitrail éclaboussé de rouge, frappe du sabot les dalles de Sainte-Sophie. C'est la revanche de Jérusalem.

« O vous tous, Peuples vaincus, Peuples que l'on effraie du cri de décadence, songez à l'Histoire. — Voyez où vous mènent vos goûts et vos plaisirs. Il faut infuser un sang nouveau dans vos veines. Oubliez vos travaux puérils. Chassez les Poètes, ces endormeurs de peuples ; dégagez-vous des rêves subtils et mièvres ; ne vous complaisez plus à cueillir les fleurs étranges de l'Art ; elles poussent sur la Putréfaction. Bafouez l'Esprit, glorifiez les Muscles. Chantez, avec l'ivresse du plein air respiré à pleins poumons, au grand soleil

éclatant, l'hymne sacré à la Force, reine des Nations et protectrice du Droit ! Courez à l'enclume et à la charrue ! Croissez et multipliez-vous ! Traversez les mers, soyez commerçants, trafiquants, colons, explorateurs ! O Athènes, imite Carthage ! Là est le salut ».



Carthage est morte. Elle était riche et puissante. Cette cité de marchands eut son heure de gloire. Elle n'ignora ni les triomphes militaires, ni les fêtes luxueuses. Ses vaisseaux sillonnaient les mers, et dans ses greniers et ses coffres s'entassait la richesse du Monde. Les Républiques l'enviaient, et le mot de Caton était l'écho des jalousies universelles. — Carthage est morte, et rien d'elle n'a survécu.

Athènes est morte aussi... Mais les ruines merveilleuses qui synthétisèrent le Rêve d'art de l'Antiquité se dressent glorieusement sur le ciel bleu ; mais l'âme des Poètes flotte toujours au-dessus de la Ville. Avec respect, les artistes de tous les siècles se sont tournés vers la Cité sainte et leur geste lui a tendu des lauriers. La Grèce, petit Royaume d'Orient vaincu et sans ressources, reste immortellement sublime. C'est que, là, on s'est occupé d'autre chose que de construire des vaisseaux ou d'empiler du butin. Là, les peuples se sont élevés vers la suprême Beauté. Et tandis que, peu à peu, par la lente évolution des temps, les flottes faisaient naufrage et les armées étaient vaincues, les Poèmes demeuraient. Ils conservaient le souvenir des anciennes Épopées. Gloire des vers : parce que Eschyle a dressé comme un monumental trophée sa tragédie des *Perses*, le monde entier applaudit après trois mille ans les héros de Marathon, et un nimbe de gloire ceint

les tempes des soldats de Salamine, parce que Sophocle, encore éphèbe, chanta l'hymne à leur valeur.



Des lois mystérieuses président à l'existence des races. Vouloir lutter contre elles serait folie. Il arrive un instant où le crépuscule envahit l'horizon des Peuples. Ainsi sont passés les empires d'Asie; ainsi après l'ivresse des conquêtes, s'est obscurci le soleil de Charles-Quint; ainsi après le sursaut géant de l'Epopée napoléonienne s'en va définitivement la France.

Nations latines, vos claironnées glorieuses sont bien près de se taire. Ce ne seront ni les finesses diplomatiques, ni la colonisation, ni le foot-ball qui pourront vous sauver... O Nouvelles Athènes, n'imitiez point les modernes Carthages; elles périront à leur tour... Des races neuves, ayant pour elles ce que vous ne pouvez plus vous donner, la jeunesse du sang et de la force, fatalement vous submergeront.

En face de ce péril ne commettez point la faute suprême d'abandonner vos traditions sacrées. Ne troquez point votre âme contre une âme étrangère. Ce serait là le crime irrémissible.

Le jour où vous auriez cédé à cette impardonnable folie, ce jour là, vraiment sonnerait l'heure des pires décadences. Ce serait la descente sans fin, l'engloutissement désespéré dans l'ignominie et dans l'oubli. Du fond des tombes, vous maudirait l'âme ancestrale, et la Justice infinie paierait au véritable prix votre absurde trahison. Au lieu de rester au-dessus des luttes quotidiennes, de garder pour vous la part sublime, le royaume immatériel, vous descendriez dans l'arène: et, incapables de vous défendre, ignorant même l'usage des armes

d'occasion que vous auriez prises, ayant stupidement abandonné tout ce qui faisait votre force, vous seriez entraînées par l'irrésistible mouvement des âges. Et, comble de misère, vous auriez mis le doute dans l'âme des vainqueurs : ceux-ci, à leur tour, souffletteraient du plat de leurs épées vos anciennes idoles. Ils riraient à leur tour de ces dieux que vous leur auriez appris à blasphémer ; rien ne resterait du Passé sacré. Toute l'œuvre des Aïeux demeurerait par votre faute à jamais inutile. Les mers latines dans le silence éternel chanteraient seules, comme un perpétuel reproche aux Races abêties, le chant funèbre de la Beauté morte, de la Beauté méconnue, de la Beauté reniée...

*
* *

Quand des Nations descendent vers l'abîme, ce n'est pas l'heure pour elles de mentir à leur histoire. D'ailleurs, pourquoi les Latins proclameraient-ils qu'ils se sont trompés ? — Leurs traditions leur valent dans le monde un triomphe incontesté.

— France, Italie, Espagne, un merveilleux souffle d'Art vous émeut de nouveau. Vous oubliez vos défaites, le sang et les mots de Sedan, d'Adoua, de Santiago, au chant de vos poètes, à la victoire de vos artistes. Après quelques années d'essais et de tâtonnements, le monde entier se tourne vers vos conceptions familières de la Beauté.

Qu'importent la ruine et la mort ! Il est quelque chose de plus haut que de conquérir le monde : c'est de l'éclairer, de le civiliser, de l'élever vers l'Idéal. Bienheureux Dante exilé, bienheureux le Tasse en prison, car l'Esprit vivait en eux.

— Les Barbares arrivent. Rome s'écroule. La race abâtardie des Augustules ne peut plus tenir le glaive. De toutes parts le sang coule et rougit

les pavés. D'âcres buées flottent sur les villes... Est-ce l'heure de désespérer ? Est-ce l'heure de l'ավիսսեմեմտ et de la honte ?

Hosanna !... Voici des Saints et des Martyrs ! Geneviève prie : Attila s'éloigne. Les hordes guerrières étonnées s'arrêtent devant les croix et les étoiles, jusqu'au jour où le fier Sicambre se courbera sous la main de l'Evêque, et s'extasiera aux chants liturgiques.

Oh ! ne vous effrayez point des champs en friche, des flottes dispersées, des phalanges en déroute, des usines dépeuplées, si vous savez prier, si vous savez aimer ! — Votre race s'affaiblit, dites-vous ? Elle cède à l'effort du nombre ; inhabile au commerce et à la guerre, ses ressources diminuent chaque jour : ne prononcez point pour cela le mot de décadence : la véritable grandeur d'une nation, comme celle d'un individu, est sa grandeur intellectuelle et morale.

Vous cherchez à guérir le corps. Vous parlez de gymnastique, d'exercices, de nouveaux programmes universitaires... Dérision ! Le mal dont souffrent les nations latines est un mal moral. Avant la Force, doit se placer la Chasteté. Qu'elles songent avant tout à se purifier, à s'élever, à se rendre meilleures. Si par une loi bizarre, par une loi dont nous ignorons l'existence, le salut peut leur être rendu, il ne leur viendra que par là, par la Route de la Foi et de l'Idéal. Ce n'est qu'avec l'Ame chaste et blanche que le Corps peut se guérir. — Et quand même ce salut matériel ne leur adviendrait pas, — et c'est mon opinion tristement corroborée par les faits, — quand même des races nouvelles viendraient à tout jamais les rayer du globe, elles auront mérité du moins cette gloire incomparable : laisser aux envahisseurs triomphants une croyance et un exemple.

Ce furent des esclaves venus de Grèce qui apprirent aux Romains le culte de la Beauté. Virgile fut formé par Homère, et Horace n'ignora point Anacréon. L'honneur des vaincus fut d'instruire les Vainqueurs.

Ce furent les Rhéteurs de Bysance, chassés par le sabre, qui vinrent apporter à l'Occident violent et rude la chanson divine de l'Antiquité, et l'incendie de la Cité livrée au pillage devint l'aurore de la Renaissance.

— De même, vous, Latins, mes frères, fidèles aux préceptes de nos ancêtres, vous mourrez en laissant un magnifique exemple. Vous aurez remporté l'immatérielle victoire qui a fait de Rome découronnée la capitale du Monde. Comme aux temps lointains des invasions barbares, vous aurez fait pousser sur le fumier des siècles les lys hiératiques des Vierges, et les roses sanglantes des Martyrs, — et se sera vous, vaincus et mourants, que les générations futures verront dans une apothéose.

ARMAND PRAVIEL



Emile Verhaeren



I. L'HOMME DU NORD.

Comme le nom de Maurice Maeterlinck, le nom d'Emile Verhaeren accuse l'origine flamande du plus grand, du plus puissant, du plus fécond des Poètes de Belgique, de l'un des Maîtres de ce temps. Si des circonstances communes à la plupart des habitants de Flandre lui firent adopter la langue française pour traduire les émois forcenés de son âme, à travers toute son œuvre Verhaeren atteste, par l'originalité et la vigueur de son style, par la sonorité brutale de ses rythmes, par son sens très développé des couleurs, des proportions et de la masse, par la profondeur outrancière de ses sensations, par la virulence enfin de ses sentiments, qu'il se veut avant tout Flamand et qu'il est bien, en vérité, le Poète du Nord. Ainsi qu'il fallait s'y attendre, ce Flamand, ce Poète du Nord a façonné le doux parler de France à son image et à sa ressemblance ; c'est-à-dire à l'image et la ressemblance de l'Âme flamande, violente et robuste. Il semble à qui sait voir que tel soit aujourd'hui le destin de la Flandre : infuser une sève nouvelle à la flore littéraire du Pays de France.

Verhaeren, Maeterlinck, Lemonnier, Van Leerberghe, Eekhoud, Elskamp, Giraud, Gilkin, Demolder, parmi les aînés ; Virrès, Pierron, Marlow, Paul Mussche, Daniel Coppeters, parmi les plus jeunes (sans compter tous ceux qui se révéleront demain), autant d'écrivains flamands ou brabançons, qui viennent tour à tour doter la langue française des qualités linguistiques du Nord.

Parmi ces qualités se distinguent surtout : une plantureuse robustesse, une coloration ardente (ou toute en

grisaille), des rythmes fragmentés aux sonorités fortes.

C'est ainsi que s'opère et que s'opèrera la vraie revanche linguistique de la Flandre sur cette langue française que depuis tant de siècles son peuple s'est vu imposer de par la volonté de ses dominateurs. Et cette pacifique revanche sera, — tel est du moins mon confiant espoir — toute à la gloire de la France et de sa langue rénovée. Je ne sais s'il se trouve parmi mes lecteurs des adeptes du pessimisme qui vont partout prophétisant à brève échéance la ruine du génie français et parlent, — avec, dans la voix, un sourd grondement de colère, — de l'invasion des Normands, des Barbares ? J'estime, quant à moi, que, loin de se lamenter, le Français devrait plutôt se réjouir à voir les écrivains d'une autre race, mais élevés en français comme lui, enrichir à présent cet idiome de richesses linguistiques, qui jusqu'ici semblaient l'exclusif apanage des peuples du Septentrion.

A qui m'objecterait : « Admettre semblable intrusion, sous le spécieux prétexte de rénovation linguistique, mais ne serait-ce pas méconnaître, du coup, ce qu'il y a d'absolu, d'intangible dans le parler d'une race : Son génie ? » — je répondrais : qu'à part quelques regrettables flandricismes, d'ailleurs chez la plupart réfléchis et voulus, les écrivains flamands et particulièrement Verhaeren n'ont rien changé à la langue française elle-même, mais qu'à la vérité, toute l'originalité de leur style leur vient de ce besoin de force verbale, qui torture ces hommes du Nord et les porta d'instinct à découvrir dans une langue apparemment aussi douce que la française, les mots les plus vibrants, afin de combiner à l'aide de ces mots des assemblages de syllabes plus fermes et plus rudes, plus proches à vrai dire des idiomes du Nord. En somme le rôle des écrivains flamands d'expression française se borne et *doit* se borner à mettre en relief, en pleine lumière, par une investigation instinctive les résonances insoupçonnées, les ressources de force et de vibration que possède la langue de France à l'insu des aborigènes. Bref ils ont découvert un trésor oublié dans le Parc du voisin. Et voici que le voisin au lieu de les remercier, au lieu de se féliciter d'une aussi précieuse trouvaille, se lamente, jette les hauts cris, repousse le trésor avec indignation et donne ordre à ses jardiniers d'expulser ceux qui l'ont trouvé, comme l'on fait jeter dehors les maraudeurs et les intrus !

Heureusement (pour le voisin) les jardiniers de son Parc littéraire ont mieux compris que lui toute la valeur du trésor nouveau.

Aussi ont-ils rendu ample justice à ceux là qui l'ont découvert et l'on sait en quelle haute et fraternelle estime les écrivains de France tiennent les écrivains de Flandre.

Au premier rang de ces derniers il faut placer Emile Verhaeren

Je ne crois pas m'aventurer en affirmant qu'il est, entre tous les Poètes, celui qui a le mieux donné, et le plus puissamment, la caractéristique flamande à son œuvre. Il suffit d'ouvrir au hasard l'un des seize volumes dont se compose cette œuvre, pour se convaincre aussitôt que le rythmeur y est essentiellement flamand, et qu'il a enrichi le vers français de vibrances plus mâles, qui éclatent avec fracas, comme les cuivres des batailles, ou qui hurlent comme la houle, un soir d'orage et d'ouragan ; et qu'il l'a enrichi en outre d'assonnances et de cadences, par lesquelles nous fut révélé en même temps que sa profonde connaissance de la langue française, son sens flamand de l'harmonie.

Les langues germaniques semblaient posséder elles seules les mots imitant le son de ce qu'ils représentent.

De là le rôle si important qu'occupe l'onomatopée dans les prosodies du Nord.

Verhaeren nous a montré comment, avec un tempérament et un talent comme le sien, il était possible d'obtenir, même en français, et sans rien ôter pour cela à la correction du langage, de surprenants effets d'harmonie imitative.

Témoin le poème intitulé *le Vent*, paru dans les *Villages illusoires*. Je cite cet exemple entre cent par ce que je le trouve péremptoire entre tous.

Mais ce n'est pas seulement par l'originalité de la langue et du rythme que Verhaeren s'avère le Flamand, le Poète du Nord. Il l'est encore par son sens très développé de la couleur et de la masse.

Héritiers de l'extraordinaire don de coloris, qui n'a cessé de rendre illustre la race flamande depuis les jours de Jan Van Eyck, les écrivains de la Flandre actuelle et particulièrement Verhaeren et Demolder, ont su retrouver semblable, dans les mots du français moderne le secret des colorations ardentes ou mystérieuses des vieux maîtres flamands et hollandais, et Verhaeren, en ses poèmes, accouplera souventes fois « l'ébène » et « l'or », tout comme Ruysdael ou Rembrandt accouplaient l'ombre et la lumière, en leurs toiles prestigieuses.

Verhaeren et Demolder parviennent à nous traduire à

l'aide des mots français leurs sensations de coloristes, aussi intensément qu'ils les ont ressenties ; c'est pourquoi les paysages et les épisodes qu'ils nous décrivent éblouissent notre cerveau comme une fête de couleurs éblouirait réellement nos yeux, et apparaissent au lecteur tels que les voyaient l'imagination de ces auteurs dans l'instant qu'ils les ont décrits.

Au contraire des peintres du Midi, qui saisissent avant tout les contours des objets à cause d'un effet d'optique, produit par l'éclat du soleil, les peintres du Nord, par un effet d'optique inverse, embrassent dès le premier coup d'œil, la masse et non la ligne, l'harmonie de l'ensemble et non les jolies du détail.

Pour les premiers ce sont les contours qui font se détailler les objets et les plans, pour les seconds c'est au moyen de la diversité des couleurs que leur œil parvient dès l'abord à délimiter les surfaces et à distinguer les objets les uns des autres.

Comparez Rubens à Botticelli, Rogier Van der Weyden à Filippo Lippi, et ceci sera, par cet examen, confirmé je crois, à surabondance.

Le grand Poète qui possède à un si haut degré, les qualités picturales de ces peintres de Flandre, procède aussi de leur façon de voir. Il a comme eux le coup d'œil panoramique, il voit l'ensemble.

Dans l'œuvre déjà très vaste de Verhaeren les descriptions abondent où se révèlent à la fois ses qualités picturales et plastiques. Coloriste par atavisme et par instinct, Verhaeren, le Flamand, a su peindre avec une égale maîtrise les chaudes carnations des filles de la Flandre et les gestes chrétiens des moines héroïques, synthétisant ainsi, plastiquement, en ses poèmes les deux aspects moraux de la terre natale : sa fougue sensuelle et sa ferveur mystique. Emile Verhaeren est à la fois l'auteur des *Flamandes* et des *Moines*. C'est même par ces deux livres-là qu'il a débuté dans les lettres et cette constatation m'est apparue digne de remarque.

Le Poète s'y révèle déjà l'ÉVOCATEUR TRAGIQUE DU GRANDIOSE. Notre esprit en les lisant se reporte aux grandes époques du passé, au Moyen Age et à la Renaissance.

Telles que ses vers nous les décrivent, « chairs opulentes et seins debout », les filles de la Flandre, sont bien les descendantes de ces flamandes dont Rubens et avec lui l'école d'Anvers, ont répandu le type aux quatre coins du monde.

Mais combien vous êtes plus nobles, plus dignes d'être célébrés par les vers de ce grand Poète, o ! vous, moines apostoliques,

Chandeliers d'or, flambeaux de foi, porteurs de feu
Astres versant le jour aux siècles catholiques,
Constructeurs éblouis de la maison de Dieu !

Le Verhaeren des *Flamandes* est un poète réaliste, au point qu'il ne répugne même pas quelquefois aux grossières crudités verbales. Il convient toutefois de rendre avec empressement cette justice au Poète, que jamais, au grand jamais, même en ses vers les plus brutaux, il n'est descendu aux bassesses du réalisme de Zola. Les saletés que ce dernier profusionne systématiquement et comme à plaisir en son œuvre ont fait qu'à l'heure présente l'on ne comprend plus guère le mot réalisme, que dans son sens dévié et préjoratif de littérature triviale et de matérialisme nauséabond.

Pris dans son acception première et véritable, la qualification de « RÉALISTE », pourrait caractériser fort adéquatement, ce me semble, le genre de littérature auquel se rattachent non seulement *Les Flamandes*, mais aussi *Les Moines*.

En dépit de la divergence des sujets, on constate effectivement que dans *les Moines* comme dans les *Flamandes* les personnages mis en scène, sont des êtres de chair et de sang, vivant et agissant dans la réalité. Que si les soirs y sont qualifiés « religieux » les horizons sur lesquels ils descendent sont bien les horizons de la plaine de Flandre. Qu'enfin, si l'on excepte un seul poème. « *Vision* » et l'apostrophe finale « *Aux Moines* », tout symbolisme est absent de ce livre.

Sans doute le Poète ne se contente-t-il pas de nous y décrire, selon leurs seuls aspects extérieurs, les moines et les paysages qui forment un décor pieux à leurs méditations chrétiennes ; son œil et son esprit pénètrent plus avant. Ils justifient et d'une façon plénière, leur attribut de « religieux » ces soirs :

« où le site vêtu d'une paix métallique
semble enfermer en lui, comme une basilique
la présente muette et nocturne de Dieu ».

Pareillement dans ses croquis de cloître, Verhaeren nous décèle ses surprenantes qualités de *peintre impressionniste*. Enfin lorsqu'il burine isolément des moines, son burin ne

se borne pas à accuser les traits du visage, mais sous les traits, les gestes et les coules, humbles et violentes, il nous portrait leurs âmes.

Voici d'abord le *Moine épique* :

On eût dit qu'il sortait d'un désert de sommeil,
Où face à face avec les gloires du soleil
Sur les pitons brûlés et les rochers austères
S'endort la majesté des lions solitaires.
Ce moine était géant, sauvage et solennel.
Son corps semblait bâti pour un œuvre éternel,
Son visage, planté de poils et de cheveux
Dardait tout l'infini par les trous de ses yeux.

Et là, ce moine noir, que vêt ce froc de deuil,
Construit dans sa pensée un monument d'orgueil.

Aussi vit-il, tel qu'un suspect, parmi ses frères,
Tombeau désert, vidé de vases cinéraires,
Damné sombre et fatal, que Satan ronge et mord,
Lépreux moral, chauffant contre sa peau la Mort,
Le cœur tortionné, durant des nuits entières,
La bouche morte aux chants sacrés, morte aux prières,
Le cerveau fatigué d'énormes tensions,
Les yeux brûlés, aux feux rouges des visions,
Le courage hésitant, malgré les clairvoyances
A rompre effrayamment le palin-chant des croyances,
Qui par le monde entier s'en vont, pressant l'essor,
Et dont Rome là-bas est le colombier d'or...

Tour à tour ainsi, passent devant nos yeux immobiles
d'admiration : *le moine doux, le moine sauvage, le moine féodal...*

Entre la partie picturale et plastique de l'œuvre de Verhaeren, partie qui comprend : outre *les Flamandes et les Moines*, un *Almanach* poétique pour 1895, — (auxquels viendront s'ajouter bientôt quatre volumes de poèmes nouveaux sur la Flandre) et la partie auto-psychologique de de son œuvre, (partie qui comprend : *les Soirs, les Débâcles, les Flambeaux noirs* et les *Heures Claires*, le contraste est complet.

Dans la première il a brossé des fresques grandioses, où revivent sous les ardeurs de ses pinceaux des êtres et des sites distants de lui-même. Dans la seconde, sans rien perdre bien entendu, de ses qualités descriptives, Verhaeren ne peint plus, il analyse et c'est son propre moi qu'il y choisit pour le sujet de ses poèmes. Sa prosodie elle aussi se

transforme. De parnassien qu'il était dans *les Flamandes* et *les Moines* le vers encore hésitant dans *les Soirs*, brise tout-à-coup dans *les Débâcles*, l'étau où l'enfermait depuis trois siècles le « Législateur du Parnasse ». Si donc le lecteur après avoir fermé le livre des *Moines*, l'esprit encore tout entier sous l'impression de force et de sérénité qui plane au-dessus de cette œuvre, et l'oreille encore bercée par la gravité monotone du vers alexandrin, si donc le lecteur pénétrait sans transition dans l'œuvre subséquente de Verhaeren, dans cette trilogie fantastique et funèbre que forment *Les Soirs*, *Les Débâcles* et *Les Flambeaux Noirs*, il s'estimerait fourvoyé, il s'ahurirait aux premières pages, puis se sentirait en proie peu à peu à un sentiment de terreur intime, pareil à celui que notre âme éprouve, quand, les yeux encore éblouis par la contemplation du couchant radieux nous pénétrons le soir, dans un antre inconnu, dont la profondeur ténébreuse s'ouvre comme une énorme gueule, aux flancs déserts de la montagne.

Flamand par les cadences fortement martelées de ses rythmes, Flamand par l'opulence de son coloris, l'Flamand dans les sujets de ses deux premiers livres, l'un sensuel, l'autre mystique, Verhaeren s'affirme plus encore le Flamand, l'homme du Nord, dans la trilogie des *Soirs*, des *Débâcles* et des *Flambeaux Noirs*, par la surprenante intensité de son brio, par la profondeur des sentiments qui l'animent et par la violence outrée des sensations qu'il éprouve.

Tandis que le bouillant Méridional rend ses sensations éphémères en s'extériorisant aussitôt qu'il les perçoit, par une intarissable cascade de paroles, et a bientôt fait de tout oublier, parcequ'il ne se donne pas le temps de réfléchir, vivant sa vie comme en un tourbillon perpétuel, le Flamand, lui, froidement, par calcul se renferme dans son mutisme ; il s'y cantonne et s'y replie longuement sur lui-même ; il y rumine ses sensations et, posément, méthodiquement, une à une, les analyse. Ephémère et papillotante, la façon de sentir de l'homme du Midi trouverait dans le feu follet un symbole adéquat ; celle de l'homme du Nord, grave, intime et profonde, se symboliserait par un taureau pensif. Mais lorsqu'il est question d'une sensibilité aussi fougueuse, aussi aiguë que celle d'un Verhaeren, le symbole aussitôt se transforme. Ce n'est plus l'animal pesant et paresseux, mais le taureau ailé, le *Chérubim* au vol de flamme...

Est-ce à dire que le lyrisme d'Emile Verhaeren le rende étranger à toute méthode ? Nullement.

Par des énumérations méthodiques, se révèle en maints endroits de ses poèmes le *calme* ardent avec lequel Verhaeren élabore dans sa retraite de l'avenue des Saisons, ses poèmes hallucinés, ses nocturnes fantasmagories.

Or, dans *Les Soirs*, *Les Débâcles* et *Les Flambeaux Noirs*, Verhaeren s'est penché, comme au-dessus d'un gouffre, au-dessus de son âme.

Ainsi que l'auteur nous en avertit lui-même, par les sous-titres respectifs de ces trois volumes, s'évoqueront dans *Les Soirs*, « LES DÉCORS LIMINAIRES »; en *Les Débâcles* s'accusera la « DÉFORMATION MORALE » dont les *Flambeaux Noirs* nous apparaîtront comme la « PROJECTION EXTÉRIEURE ».

Ecrits par le Poète à la suite des *Moines*, les poèmes des *Soirs* sont encore presque tous descriptifs. Par là s'établit un lien entre la partie antérieure de l'œuvre de Verhaeren, partie essentiellement picturale et plastique et la seconde partie de son œuvre, partie auto-psychologique. Vécue dans le tumulte et le décor de Londres, la ville énorme où le brouillard, par une illusion de recul, donne à tous les objets des proportions factices et des aspects de Rêve, et sur laquelle s'étend un ciel pesant et morne, un ciel couleur d'ennui, cette trilogie fut écrite par le Poète, dans le temps que ses nerfs étaient surexcités par la fièvre paludéenne, dont le tourment atteint parfois ceux qui sont nés, comme Verhaeren, non loin des marais poldériens, près des rivages de l'Escaut.

Je veux marcher vers la Folie et ses soleils,
Ses blancs soleils de lune aux grands midis bizarres
Et ses lointains échos mordus de tintamarres
Et d'aboiements, là-bas, et pleins de chiens vermeils

Assistant en esprit aux cauchemars affreux aux désirs délirants et féroces, qui hantaient et brisaient durant la maladie l'âme du grand Poète, le lecteur s'exaspère lui-même de l'excessif effort de tension cérébrale qu'a exigé de lui la compréhension de ces poèmes fantastiques, à travers lesquels hurle indistinctement le Vent strident de la Démence. Il faut s'empresse d'ajouter avec Maurice Leblond que « cette formidable tourmente a emporté les fleurs des rhétoriques dépérissantes » et qu'« *ici le plaisir littéraire disparaît devant une joie supérieure* ».

Bien que toute subjective et qu'elle soit l'expression d'un tempéramment très spécial, d'une âme aussi caracté-

risée, aussi incomparable que celle de Verhaeren, cette trilogie enfantée dans la fièvre se hausse à une signification plus large et plus haute : Elle est en vérité, bien moins l'étude poétique d'une nature d'exception, que le Poème épique de la Névrose moderne.

Aussi n'est-ce pas par hasard, mais certes intentionnellement que l'auteur a placé lui-même en tête du premier volume de la trilogie ces vers, où sont représentés « blafards et seuls, les malades hiératiques », dont il sera lui, le porte-parole et pour lesquels son œuvre à lui sera comme un miroir où se reflèteront leurs âmes.

*Blafards et seuls les malades hiératiques
Pareils à de vieux loups mornes, fixent la mort.
Ils ont mâché la vie et ses jours identiques
Et ses mois et ses ans et leur haine et leur sort
Et maintenant leur corps, cage d'os pour les fièvres
Et leurs ongles de bois heurtant leurs fronts ardents
Et leur hargne des yeux et leur minceur de lèvres
Et comme un sable amer, toujours, entre les dents.
Et le regret les prend et le désir posthume
« De s'en aller revivre en un monde nouveau,
Là-bas, en des lointains d'hystérie et de flamme »*

« Sois ton tourment, sois ton pouvoir, sois ton effroi »
s'écrie à son tour le Poète dans les *Débâcles*.

Et le Poète sera fidèle au commandement qu'à lui-même il s'est ainsi jeté ; c'est pourquoi son âme volcanique nous apparaîtra tantôt en éruption comme un cratère, tantôt s'emportant comme un cheval fou, tantôt se heurtant, ainsi que le bélier antique contre la paroi de son corps.

Quelqu'un m'avait prédit, qui tenait une épée
Et qui riait de mon orgueil stérilisé :
Tu seras nul, et pour ton âme inoccupée
L'avenir ne sera qu'un regret du passé.
Ton corps, où s'est aigri le sang de purs ancêtres,
Fragile et lourd, se cassera dans chaque effort ;
Tu seras le fiévreux ployé, sur les fenêtres
D'où l'on peut voir bondir la Vie et ses chars d'or,
Tes nerfs t'enlaceront de leurs fibres sans sèves
Tes nerfs ! — et tes ongles s'amolliront d'ennui,
Ton front, comme un tombeau, dominera tes rêves
Et sera ta frayeur, en des miroirs, la nuit.

Pour traduire avec autant de vérité dans l'affolement et dans l'horreur cette névrose au paroxysme, il fallait se forger une langue qui fut capable d'exprimer un état d'âme encore inexploré et qui semblait quasi inexprimable, tant il s'offrait complexe, anormal, hyperbolique.

Verhaeren se forgea donc une langue adéquate. Sous les coups herculéens de ce forgeron prodigieux l'édifice classique, illogique et suranné, si cher aux versificateurs inféconds du Parnasse, eût tôt fait de voler en éclats.

Aussi, dans l'expression et dans la forme (néologisme et liberté du vers) non moins que dans les sujets très modernes de ses poèmes, Verhaeren, à dater des *Débâcles*, se pose en audacieux, épris d'innovation, ayant la salutaire horreur des préjugés et des routines. Il se veut homme de son temps. Et son talent est d'assez d'envergure pour réfléchir son époque, en son œuvre, quelque en soit la complexité, mieux que nul autre autour de lui.

Verhaeren n'est donc pas qu'un Flamand, il n'est pas que « L'HOMME DU NORD », il est aussi de son époque, il est aussi « L'HOMME MODERNE ».

Tel il se révèle dans les *Débâcles*, tel il s'affirmera de plus en plus dans la suite de ses poèmes...

Jusqu'ici, nous n'avons reconnu à Verhaeren que les marques distinctives de sa Race.

Il nous reste à examiner comment et dans quelle proportion il est juste de lui reconnaître celles de son époque.

Mais il me faut auparavant, m'attarder un instant au dernier des quatre volumes qui forment la partie psychologique de son œuvre, aux *Heures Claires*. Ainsi que l'évidente antithèse des titres le laisse aisément deviner, les *Heures Claires* sont aux *Soirs*, aux *Débâcles*, aux *Flambeaux noirs*, exactement ce que la Lumière est à la ténèbre, ce que l'ineffable félicité d'un cœur, qui s'abandonne au reposant et confiant amour, est au désespoir affreux d'une âme en délire.

Les formidables bruits des rythmes fracassés et tohu-bohutants de la trilogie avaient résonné avec tant de fracas à nos oreilles, que l'écho de ces bruits s'y martelait encore lorsque parurent *Les Heures Claires*.

Ce livre fut salué lors de sa naissance par tous les admirateurs du Poète, avec une joie d'autant plus vive qu'un Verhaeren nouveau s'y révélait soudain : Un Verhaeren heureux, lucide et apaisé, aimant et souriant, confidentiel et doux :

Comme aux âges naïfs je t'ai donné mon cœur
Ainsi qu'une humble fleur
Qui s'ouvre au clair de la rosée,
Entres ses plis frêles ma bouche s'est posée,
La fleur, je la cueillis au pré des fleurs en flamme.
Ne lui dis rien : Car la parole entre nous deux
Serait banale et tous les mots sont hasardeux !
C'est à travers les yeux que l'âme écoute l'âme.
La fleur qui est mon cœur et mon aveu
Tout simplement à tes lèvres confie
Qu'elle est loyale et bonne et qu'on se fie
Au Vierge Amour, comme un enfant se fie à Dieu.

L'on pourrait ainsi multiplier les citations; mais, puisqu'il faut bien se borner, écoutez encore ce très doux, très suave et très mélodieux « nocturne » sur lequel Ernst Deltenre a écrit un admirable *lied*, qu'il faut compter parmi les plus émus et les plus compréhensifs du jeune compositeur malinois :

Le ciel en nuit s'est déplié
Et la lune semble veiller
Sur le silence endormi.
Tout est si pur et clair,
Tout est si pur et si calme dans l'air,
Et sur le lac du paysage ami,
Qu'elle angoisse la goutte d'eau,
Qui tombe d'un roseau,
Et tinte, et puis se tait, dans l'eau.
Mais j'ai tes mains entre les miennes
Et tes yeux surs qui me retiennent
De leur ferveur, si doucement,
Et je me sens si bien en paix de toute chose,
Que rien, pas même un fugitif soupçon de crainte
Ne troublera, fût-ce un moment,
La confiance sainte
Qui dort en nous comme un enfant repose...

Par une métamorphose aussi inattendue le Poète répondait victorieusement aux diatribes de ceux qui depuis quelques temps déjà s'acharnait, les pauvres, à dénigrer belgeoisement son talent dominateur. Car Verhaeren a connu, plus qu'aucun autre écrivain novateur, les injustices et les railleries, sans que jamais ses détracteurs soient parvenus à faire le Poète se départir du noble et fier dédain de son silence.

Fils spirituel de Victor Hugo, l'auteur des *Soirs* et des *Heures Claires*, semble avoir retenu ce conseil de l'Ancêtre :

« J'ai entendu des hommes éminents du siècle, en politique, en littérature, en science, se plaindre de l'envie, des haines des calomnies, etc. Ils avaient tort. C'est la loi, c'est la gloire. Les hautes renommées subissent ces épreuves. La haine les poursuit partout. Rien ne lui est sacré. Le théâtre lui livrait plus à nu Shakespeare et Molière ; la prison ne lui dérobait pas Christophe Colomb ; le cloître n'en préservait pas Saint-Bernard ; le trône n'en sauvait pas Napoléon. Il n'y a pour le génie qu'un lieu sur la terre qui jouisse du droit d'asile, c'est le tombeau ».

Métamorphose ai-je dit, parlant de la douceur des *Heures Claires*. Il serait pourtant erroné de croire qu'avant ou après la parution des *Heures Claires* Verhaeren n'ait jamais prouvé qu'il savait dès qu'il le voulait se garder de toute sauvagerie verbale et de toute violence dans l'impression.

Qu'il me suffise de rappeler ici, pour étayer mon dire, le poème du *Moine doux* et *Un matin* décrit dans *les Vignes de ma muraille*.

On pourrait, colligeant les citations, démontrer, preuves à l'appui, que ce Poète de la Peur, cet Amant de la Mort et l'halluciné du Mystère, a maintes fois chanté en des vers tout de douceur la Confiance et la Sérénité, la Joie, la Vie et le Repos de l'âme.

J'insiste sur ce point, parce que l'on croit trop communément avoir tout dit au sujet de Verhaeren, en le qualifiant : le Poète sauvage, sombre, brutal, halluciné.

A borner là son jugement ne commettrait-on pas en vérité une réelle et très grave injustice à l'égard de l'auteur des *Heures Claires* ?

Sans doute la Paix et la Douceur n'occupent-elles qu'une place secondaire et proportionnellement restreinte dans l'œuvre de Verhaeren ; d'assez d'importance, en tous cas, pour que l'analyste la signale et pour qu'il s'y arrête.

Si ce sculpteur géant n'avait jamais taillé dans le roc de ses vers que des statues d'effroi, aux gestes de folie, certes sa gloire serait grande déjà et sa place à coup sûr enviable.

Mais combien plus grand ne paraîtra-t-il pas, maintenant que nous connaissons en outre la statue claire et translucide, que son ciseau a su tailler, avec un art égal, dans du cristal ensoleillé ?

Et n'est-ce pas un spectacle, à la fois surprenant et joyeux, celui que nous offre le grand Poète ? Alors que presque

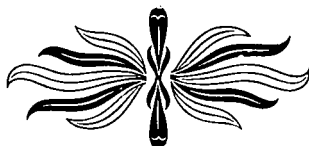
tous les artistes — (et je ne parle pas seulement des Poètes, mais des musiciens, des sculpteurs et des peintres tout autant que des architectes) — alors que la plupart ne savent guère traduire qu'un seul des « visages de la vie » Verhaeren, lui, les sait exprimer tous.

D'où vient que l'on néglige trop le côté reposant et berceur de son œuvre ? Si je ne vois aucune excuse à cette négligence de la critique, je lui vois du moins ce double motif : Que les *Heures Claires* forment le seul recueil de Verhaeren, où règne, exclusivement, peut-on dire, la note heureuse et d'accalmie, et que, pour les autres poèmes écrits dans une note identique, ils sont éparpillés çà et là, dans son œuvre, comme des îles de clarté, au milieu d'une mer d'orage.

Le lecteur qui s'aventure, ainsi qu'un passager, sur cette eau en furie a bientôt oublié les lumineux rivages et le chant des oiseaux, car déjà l'ombre l'environne et le bruit de la mer l'assourdit de nouveau.

GEORGES RAMAEKERS.

(A suivre)



FLORILÈGE MENSUEL

I

Carissimæ

Si vraiment, la tristesse est l'épreuve des bons,
Hélas ! j'ai mal compris les divines leçons ;
Car je ne suis méchant qu'autant que je suis triste

Mais qu'un rayon de joie éclate dans ma nuit !
Il suffit, Dieu le sait, pour que l'amour d'autrui
Rentre, en l'élargissant, dans mon cœur égoïste...

Vous seule avez vu clair dans mon ombre, ô ma sœur ;
Et voici qu'il n'est plus que joie et que douceur,
Ce cœur si longtemps clos, où vous avez su lire.

Vous qui fûtes pour moi la Dame de pitié,
Ah ! n'abandonnez pas l'œuvre faite à moitié ;
Le meilleur de moi-même est dans votre sourire.

Je vais... A chaque pas, le ciel semble plus clair ;
Autrefois, il est vrai, j'ai douté, j'ai souffert ;
Ce n'était rien... A peine un nuage qui passe.

Mon cœur est confondu de ce qu'il entrevoit ! . .
O ma sœur, si l'Amour vous amène vers moi ;
C'est que l'Amour, sans doute, est frère de la Grâce,...

II

L'Ineffable regret

Cette enfant, je l'aimais lorsque j'avais vingt ans ;
Quand elle s'en venait dans l'aube et le printemps,
Ils semblaient un reflet de sa grace adorable.

Hélas ! et maintenant que tout cela n'est plus,
A quoi m'intéresser, sinon aux jours vécus ?
J'ai pour toute fierté ce regret ineffable.

Ne fût-ce qu'un instant, j'ai senti, sous des yeux,
Ce mal, si doux au cœur, qu'il fait envie aux dieux
Et ce seul souvenir est beau comme une fable.

FERNAND SÉVERIN.

Conte barbare



Et comme pendant trois jours, les pieds dans la boue et la rafale en face, ils s'étaient battus contre un ennemi vingt fois plus nombreux, que la moitié des leurs gissaient dans les roseaux foulés par les chars, et que le fleuve, derrière eux, grossissant à chaque heure menaçait de leur couper la route du retour, Ervrogan fit sonner la retraite. Moitié à gué et moitié à la nage, ils traversèrent le fleuve. Les nuées de brouillard étaient si épaisses, sous le ciel bas et gris, que, arrivés au milieu du courant, ils ne pouvaient voir ni l'un ni l'autre bord. Ainsi, beaucoup, dont les blessures augmentaient la fatigue, furent-ils entraînés. L'ennemi, incertain, ignorant les routes, n'osa les poursuivre.

En rentrant dans la ville, Ervrogan eut un souvenir, celui du jour où le roi l'avait fait appeler et lui avait dit : « Des étrangers sont entrés sur mes territoires, tu iras avec l'armée et tu me rapporteras leurs têtes ». Ervrogan, courbé sur sa selle pensait au grand fleuve bourbeux, qui emportait maintenant, pèle mèle, des chars brisés, des cadavres de chevaux et des corps d'hommes au torse large : les débris de son armée. Le long des berges, effondrées sous les grappes d'hommes niacés, à la lueur des forêts embrasées, il en était tant tombé, que les nations lointaines, où coule

le fleuve au cours inconnus, avaient peur en voyant passer ces trophées de la mort.

Entrant dans la saie où le roi était vautre, Ervrogan cria dès la porte : « Je ramène deux choses : le quart de l'armée dont plus un homme n'est valide et la nouvelle que dans trois jours l'ennemi sera devant la ville ».

Le roi, ce jour-là, était plus ivre que de coutume. Il se dressa furieux, criant ironiquement : « Fais donc venir les forgerons et les hommes qui travaillent le cuir et fais toi faire une triple cuirasse dans le dos. C'est la seule place où elle te soit utile, fuyard ! » Ervrogan resta très droit, parce que les quatorze blessures qu'il avait reçues l'empêchaient de se mouvoir facilement et ayant perdu du sang il était très pâle ; et d'une voix mal distincte (car jadis il avait eu la mâchoire brisée d'un coup de masse d'armes) il répondit : « Je le ferai ».

Trois jours s'étaient passés. Venu du Nord, un grand vent avait éclairci le ciel devenu tout bleu ; comme si pour voir la dernière bataille et la prise de la ville, les dieux eussent chassé les nuages. Car, est-il rien qui puisse autant leur plaire que de voir des hommes qui se battent bien et qui meurent bravement ? Est-il rien de plus beau, que deux armées qui s'avancent l'une contre l'autre, avec leur front hérissé de piques et leurs chars armés de faux sur les flancs ! Qu'est-il de plus noble que la grande clameur furieuse des trompettes qui sonnent et la ruée grandiose des bataillons vers la Mort, la grande sirène décharnée qui seule sait encore tenter les humains ?

Le galop des chevaux sur les corps étendus, le sifflement des armes, les hurlements et les cris de victoire, et puis tout à coup un éparpillement d'hommes et de chevaux, morceaux d'une digue

enfin rompue, que des flots noirs de cavaliers roulent devant eux, dispersent et engloutissent.

Les maçonneries qui sautent ; les tours qui croulent ; et le feu qui siffle sur le toit des palais en mettant une lueur d'orgie monstrueuse à leurs baies énormes. Et cela, à la clameur, joyeuse pour l'oreille d'un dieu, du cri perçant des femmes, du hurlement des hommes brûlés vifs ; et à la sonnerie des objets précieux d'or et d'argent qu'on jette par les fenêtres sur le pavé fumant et rouge, oui, les dieux aiment cela. Même, au fronton des temples, on voit leurs statues qui se meuvent, toutes rouges dans la lueur des brasiers. Les dieux aiment cela et aussi les hommes qui ont le cœur large.

Ervrogan, comme pour une fête, fit parer la ville de tentures claires et garnir de femmes portant des palmes vertes le seuil des maisons. Puis il sortit à la tête des troupes ; l'armure polie de son cheval brillait au soleil, et les bords de son manteau rouge étaient beaux à voir contre l'acier étincelant, dont sa monture était toute enveloppée.

— Une porte large et énorme sous laquelle sonnent les pas lourds — Puis la campagne — Ervrogan rejeta son manteau de pourpre et se tourna vers l'armée qui défilait.

Chacun vit alors, sans comprendre, qu'Ervrogan avait le corps nu jusqu'aux cuisses, le dos seul garni d'une cuirasse dont les larges courroies, passant sous les aisselles, se bouclaient sur la poitrine, un grand casque coiffait sa tête hautaine, barrée par la jugulaire en mailles fines. De la main droite, il portait l'étendard et n'avait point d'armes. Dans sa peau rousse, les blessures récentes, toutes à nu, mettaient leur couleur claire, à côté des teintes violacées et rougies des cicatrices anciennes.

Lentement, il rangea lui-même l'armée, passant devant les rangs, le front haut et le visage serein. Là-bas, de lignes qui brillent et se meuvent, pointes de piques, arêtes de plastrons d'acier sous le soleil. Plus haut des couleurs qui chatoyent et des étoffes qui flottent. Siloin que va le regard, il se perd dans des lignes ondulantes d'hommes et de chevaux en marche. C'est l'ennemi. Des trompettes qui sonnent ; une cadence qui se fait entendre de pas dans la terre molle ; des chants qui s'élèvent et se rapprochent ; des couleurs et des traits qui s'accroissent et se distinguent ; l'ennemi est maintenant tout proche.

Ervrogan, donna l'ordre de marcher et fit défense que nul le dépassa, puis il mit son cheval au pas et embouchant la trompe de corne, il sonna de toute la force de ses poumons. Les soldats entonnèrent le chant : « O Mort, nous te railons, parce que tu as des trous dans la figure ».

De l'autre côté, l'ennemi riait en choquant ses armes ; mais un archer seulement montra avec étonnement à son voisin la haute stature d'Ervrogan, dont la chair nue faisait une tâche brillante dans le grand soleil. Un ordre passa dans les rangs ; et les hommes bandèrent leurs arcs. Puis, comme un nuage, partit avec un long sifflement une volée de flèches. L'une s'enfonça dans le bras d'Ervrogan, celui qui tenait l'étendard. Tout son corps frémit. Le cheval avançait toujours de son pas soutenu, et, la poitrine bombée, les veines du front saillantes, le cavalier sonnait.

Par dessus sa tête en sens contraire passa une autre bande de flèche, moins fournie. L'échange et le croisement se firent ainsi sans relâche désormais. Un deuxième et tout de suite après un troisième trait s'enfoncèrent dans la chair du cavalier.

L'un dans la cuisse, l'autre à gauche au pli de

la taille ; des muscles gonflèrent et se raidirent de ce côté, mais l'homme sonnait toujours et le cheval avançait. L'archer, qui avait le premier vu Ervrogan, le visa lentement, avec soin, et le trait alla s'enfoncer dans le ventre dont la peau tendue s'offrait comme une cible. Des rires et des railleries coururent autour du tireur : « Tu perds ton adresse, dit l'un ». « Depuis quand as-tu peur au point de trembler, cria un autre ». Le regard fixe, l'archer répondait : « J'avais tiré pour ne pas le tuer ; car un blessé souffre plus qu'un mort ; mais blessé là, il devait tomber de cheval ».

Parmi les chefs, il y avait des mouvements d'impatience, cette marche lente de l'armée d'Ervrogan les étonnait ; et, craignant un piège, ils, n'osaient lancer leurs troupes. De ci de là, les hommes se montraient Ervrogan avec stupeur. On pouvait distinguer sa haute prestance, et déjà aussi la musculature de son corps, et les lignes des blessures, et les flèches enfoncées. A chaque pas du cheval, un peu de sang écumait aux plaies. Quelques-uns encore le prirent pour cible et des murmures d'étonnement couraient dans les lignes, de le voir aussi droit sur son cheval bardé de fer. Il avait rejeté son cor sur le côté, baissé la visière du casque et s'avancait silencieux.

Des frissons passèrent dans la foule.

Cent mètres entre les deux armées. Au milieu, Ervrogan qui s'avance, ses flèches dans le corps, dont plusieurs à des places mortelles. La main droite ne quitte pas la hampe de l'étendard et le port de sa tête n'est pas moins hautain sous le grand casque à visière baissée et à la jugulaire large.

Un chef chargea à droite sur lui, le sabre haut ; une flèche le précède. Et le chef se sentit pâlir en voyant que là, à gauche, là où est le cœur, la flèche s'est enfoncée dans le corps d'Ervrogan et vibre, que

le sang gicle et qu'Ervrogan ne tombe pas, avance toujours, est contre lui. Troublé, le chef frappa mollement, un coup faible qu'il crut violent tant il avait dû déployer d'énergie pour le porter ; un coup mal dirigé que ne fit pas même de blessure. L'homme affolé, pensa avoir senti la résistance d'une invisible armure, et tournant le dos, il lança son cheval au galop vers ses troupes.

Une armée rangée en bataille, dont les piques dressées semblent une forêt. Contre elle, un homme seul et nu que s'avance à cheval, que le plus habiles archers ne peuvent abattre, un homme qui est criblé de blessures et qui ne tombe pas. Là-bas, derrière lui, une petite masse d'hommes d'où monte un chant funèbre et qui glace. « Mort nous rions de toi, parce que tu as des trous dans la figure et que tu es maigre comme un vieil arbre dépouillé par l'hiver. Mort nous rions de toi ! »

Le cavalier, très droit en selle, avance toujours. Un murmure de terreur courait dans les premiers rangs et une grande crainte de surnaturel secoua tous ces gens.

Entre Ervrogan et l'ennemi vingt pas.

Et les archers effrayés, manquent le but : la stature énorme du cavalier ; barrée de courroies de cuir qui attachent la cuirasse dans le dos.

Dix pas. Et piques croisées, les hommes attendent jambes tremblantes.

Cinq pas. La folie passa en tourbillon. Un homme enleva son casque pour le jeter comme on lancerait un javelot ; les autres se serrèrent, piques dressées, tailladant et zébrant la chair, sans pouvoir faire tomber l'homme.

Et comme le cheval avançait toujours, quelques-uns, restés piqués en arrêt, pointes dans la chair fumante, furent renversés.

Alors, ce fut une débandade et une clameur sourde.

Les premiers rangs reculèrent affolés, se jetant les uns sur les autres, culbutant les chefs et les entraînant, se sabrant entre eux et s'ouvrant à coups de massues un chemin dans leur propre armée. Les bataillons d'arrière, qui n'avaient rien vu, crurent à l'arrivée d'un ennemi invincible et, sans savoir comment ni pourquoi, la terreur subtile les prit de voir fuir tant de gens épouvantés. Comme un vol énorme la déroute s'étendait, écrasant les uns contre les autres, les hommes de la même armée.

Tout en haut d'un tertre, d'où on voyait les lignes rompues de l'ennemi et son camp à demi déserté et le chaos des cavaliers et des archers qui s'entre-tuaient pour fuir plus vite, le cheval s'était arrêté. Tout le long de son armure, du sang était coagulé ; le corps d'Ervrogan était tout tailladé et ouvert de trous profonds. Pourtant, il était toujours aussi droit sur sa selle et sa main gantée de cuir n'avait pas lâché l'étendard. Croyant eux-mêmes à un prodige, ses hommes l'entourèrent avec respect. Le premier qui le toucha sentit que sa chair était froide, et, ayant relevé la visière du casque, tous virent que les yeux étaient vitreux.

Le cadavre debout les dominait tous encore de la tête. Ce fut alors qu'ils virent soudain, avec une admiration pleine d'épouvante, que la cuirasse qu'Ervrogan portait dans le dos était fixée d'une pièce à l'armature du cheval, et que le corps ne tenait debout qu'attaché par les courroies de cuir. Ils virent que le casque était soudé à la cuirasse par le garde-nuque et que si la tête conservait son port altier, c'est qu'elle était soutenue par la jugulaire. La hampe de l'étendard avait été attachée à l'armure du cheval et si Ervrogan paraissait la tenir c'est que son large gant de cuir, noué au poignet, avait été cloué au bois par la paume et par les doigts.

Il y eut un long moment de stupeur et d'admiration. Puis les cavaliers serrèrent des genoux le ventre de leurs chevaux et partirent comme un trombe compacte vers la plaine où l'ennemi en déroute essayait de reformer ses lignes.



Dans la ville, toute garnie de couleurs claires, dans les parfums des encens brûlés aux fenêtres, le cadavre d'Ervrogan, entra en tête des troupes, à cheval, comme au combat et encore planté de flèches et ses blessures non lavées.

Il semblait commander aux hommes encore et être le protecteur de cette foule de femmes et d'enfants et de gens très vieux, entassés partout, qui, sans comprendre regardaient passer ce cadavre à cheval. Accoudé à une terrasse, le roi le vit et, blasphémant dit à ses suivants : « Regardez donc celui que s'avance, par mon ancêtre le roi manchot, celui qui brûla cent et douze villes, je crois que St-Sébastien s'est dérangé pour commander mes troupes. »

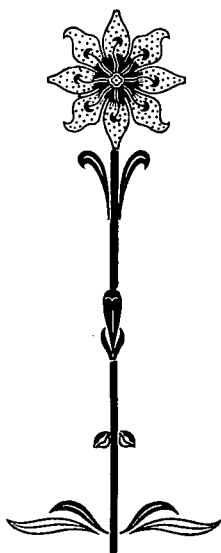
Sur la place, devant le palais, un long silence parmi la foule pressée des hommes d'armes, au milieu desquel la voix d'un chef cria : « Celui que tu vois là, o roi, c'est Ervrogan notre maître, qui sur ton conseil, s'est fait faire une cuirasse dans le dos ». Un long grondement de fureur remua la foule et à la terrasse, où étaient le roi et quelques chefs, on sentit monter une âcre odeur de sang ; de cette foule d'hommes entassés et criblés de blessures, une âcre odeur de sang monta qui fit souffler les suivants du roi dans leurs barbes rousses, comme des fauves qui éventent le carnage.

Plus fort, le héraut reprit : « Regarde, roi ! Celui-ci est Ervrogan, qui a sauvé la ville, et toi-même et nous autres tous. Ervrogan qui à lui tout seul a taillé l'ennemi en pièces et prit leur camp.

C'est Ervrogan, qui, sur ton conseil, s'est fait faire une cuirasse dans le dos ».

Une seconde clameur courut, plus furieuse. En haut, l'odeur du sang montait plus forte et plus éniivrante, faisant ouvrir aux chefs leurs narines larges et dresser leurs têtes crépues. Et comme le roi, très pâle, penché à la terrasse, regardait sans bouger, un homme, dégainant son sabre, le décapita d'un coup furieux. Claquant sur les marches de marbre, la tête alla rouler devant Ervrogan, comme un bouquet qu'on lance à un triomphateur.

IVAN GILON



Le Voyageur.

Voyageur arrêté sur ce cap inconnu
Et dont le vent amer a gonflé la narine
La jeune aurore brille en ton œil ingénu
Et ton cœur s'élargit dans la brise marine.

Tes pieds déchaux meurtris aux cailloux du chemin
Ont marqué de leur sang le sable de la plage
Et tes doigts gourds crispés au bâton pèlerin
Attestent la longueur du merveilleux voyage.

Tu connais la beauté des plaines et des monts
Vêtus du manteau vert des récoltes prochaines
Et rêves longuement devant les horizons
Emplis du frais parfum des blanches marjolaines.

Que de fois attardé dans le creux d'un ravin
N'as-tu pas vu le soir ombrant le flanc des berges
Descendre à pas menus et draper les chemins
D'un clair tissu léger mêlé de fils de Vierge.

Les bois et les halliers n'ont pour toi de détours
Et tu notas souvent sur ta flûte d'ivoire
Le chant d'un rossignol vocalisant d'amour
Sur la tige d'un tremble aux longs reflets de moire.

Tu contempas du haut des sommets éternels
La majesté des cieux et la splendeur des sphères
Qu'un rythme sûr balance au gré de l'Immortel
Durant les nuits d'été que des lueurs éclairent.

Tout ce que le matin contient de virginal
La pureté de l'aube et les candeurs d'aurore
Le cabrement divin du char impérial
Emporté dans l'azur avec l'élan sonore

Des chevaux maîtrisés par la main des Titans,
Ce qui paraît au jour et triomphe de l'ombre
Tout ce que la nature offre aux yeux d'éclatant
Tu le sais bien, tu l'as vécu, tu le dénombre.

La paix des doux vallons, l'orgueil des pics neigeux
La source au fond du bois naissant inaperçue
Ce qui chante dans l'herbe et frémit amoureux
Dans l'air vibrant de sons et doré par la nue.

Le vent jaseur courbant la branche du pommier,
L'abeille ivre de miel baisant le cœur des roses
Le ruisseau descendu des côteaux familiers
Pour se perdre dans des enclos de lauriers-roses

Le silence ébloui d'un rayon de soleil
L'oiseau volant à tire d'aile dans l'espace
L'humble insecte perdu dans le couchant vermeil
Ce qui grimpe, ce qui bondit et ce qui passe.

Tout se reflète en toi comme en un clair miroir
Tu gardes sous ton front de douces souvenirs
Tes yeux illuminés sont instruits par les soirs
Et tu vis sagement tes jours d'adolescence.

Et te voici devant la mer roulant ses flots
Frangés d'écume blanche et battant la falaise
Et montant à l'assaut des plus lointains îlots
Avec le fol aboi d'une meute mauvaise

Sa furieuse voix à ton appel répond
Et domine les bruits de rage et de tempête
Dont résonnent là bas les mornes horizons
Chargés d'épais brouillards présageant les défaites.

Mais le ressac s'apaise et le flux est dompté
La vague en soupirant vient mourir sur la plage
Du haut du promontoire inondé de clartés
Tu peux voir des rayons iriser les nuages.

De quel pays perdu vient l'unique vaisseau
Dont la voile latine illustre le sillage,
Des mouettes se balancent au ras des eaux
Dans un rapide essor d'ailes et de plumages.

Tout renaît à la vie et l'ouragan s'est tu
Pour laisser le champ libre aux brises printanières
Secouant dans l'espace et le calme ingénus
La corne d'abondance où chante la lumière.

Et pourtant tu repars par des chemins nouveaux
Vers le mirage d'or des Toisons chimériques
Pour chercher aux lueurs d'impossibles flambeaux
Ce que pleure tout bas ton âme nostalgique

Tu frapperas encor de ton pas vagabond
Le sol maudit, le pavé dur des longues routes
Sans trouver cette paix sereine que ton front
Obstinément réclame aux angoisses du doute.

Le désir du bonheur te ronge et te poursuit
O Perceval songeur du grand pèlerinage
Qui du soir au matin et de l'aube à la nuit
Recommences toujours un éternel voyage.

PAUL MUSSCHE..



Devant le Soir



Du haut de la terrasse où s'attarde le soir
Nous regardons le jour, qui meurt et se prolonge,
Les jardins parfumés comme des encensoirs
S'emplit d'ombre et de mort, de silence et de songe.

Le crépuscule ainsi qu'un grand oiseau s'abat,
En effleurant nos fronts d'une aile frémissante,
Et les cœurs attentifs sentent venir là bas
Le pas émerveillé de la Nuit grandissante.

C'est l'heure où les amants, accoudés aux balcons
Sentent pleurer en eux des choses très fragiles
Et sont pris tout à coup du désir vagabond
De partir vers les loins, de voguer vers une île.

Bienheureuse perdue à l'horizon des mers,
Où la barque d'amour croiserait les deux rames
Dans un golfe d'azur ombragé d'arbres clairs,
Au son lointain et lent d'un doux épithalame.

Les taillis violets où chante un rossignol,
Les mauves tulipiers et la folle glycine,
Les grands rhododendrons et les hauts tournesols,
Les espaliers nouveaux couverts de capucines,

Les roses et l'œillet, les lilas odorants,
Les lys immaculés et la vigne trop mûre,
Tout embaume et des fleurs meurent en exhalant
Le soupir parfumé des divines ramures.

De lunaires clartés tombent du firmament
L'espace est traversé de pâles théories
D'anges qui de leurs doigts rêveurs s'en vont jouant
Le concert cadencé des lyres infinies.

L'impérieux appel vers un prochain départ
Enfile la voile à l'aventure de la mer
Dont des rayons vainqueurs percent les lourds brouillards
Et la bouche respire un peu de sel amer

On entend la chanson des hommes d'équipage
Heureux d'abandonner les délices du port
Pour le vierge inconnu de quelque grand voyage
Et d'y tenter, hardis, les chances de leur sort.

Le vaisseau pavoisé comme un beau jour de fête
Va lever l'ancre et semble hennir vers l'horizon
Pour affronter là-bas la vague et la tempête
Et courir à la mort sur l'abîme profond.

L'étrave de bois dur a fendu les eaux glauques,
Au sourd tressaillement des vergues et des mâts
Et les marins jettent dans l'air des clameurs rauques
Dont l'écho bref se mêle aux bruits du oranle bas.

La nef des surs combats cingle vers les rivages
Du Pays fortuné de l'éternel printemps,
Peuplé d'oiseaux chanteurs et de bêtes sauvages,
Dans des sites mouillés par des fleuves d'argent.

Pour les cœurs affranchis d'étreintes dénouées
S'offre l'abri désert des bois inexplorés
Dont aucun œil n'a vu les branches enlacées
Et dont le sol de nul pas vil ne fut foulé.

Errer sous le couvert des forêts tropicales
Dans la blonde clarté tombant des vastes cieux
Et vivre loin des calculs vains de nos front pâles
Dans le calme apaisant d'un Eden radieux —

Le seul désir du rêve et d'exil volontaire
Fera grandir mon âme à de hautains projets
Et l'esprit allégé des choses de la terre
En comprendra les sens profond et le secret.



— « O mon ami songeur pourquoi sur mon épaule
Offrant un oreiller divin à ton front las
Rêves-tu de départ sans rames et sans boussole
Vers de lointains pays que tu ne connais pas ?

« Tu suis avec regret la fuite d'un nuage
Vers l'horizon charmeur dont tes yeux sont privés
Et tu feins d'ignorer le grave et doux présage
Que te font, en tremblant, mes mots mal assurés.

« Dédaigne l'action, prend souci du seul rêve
Qui vaillent qu'on le vive, et qu'un joyeux amour
Nous vienne en souriant le long des longues drèves
Où l'ombre de la nuit retient captif le jour.

« Ah ! puisses-tu trouver dans mes bras tutélaires
L'accueil tant souhaité qu'autrefois tu chantais
Et ne laisser pour un bonheur imaginaire
Ce que tu me promis de n'oublier jamais.

— « Enfant pardonne moi de rêver d'aventures
Et de goûter si mal le bonheur d'être à toi
Dans cette auguste nuit, baume de nos blessures,
Manteau de nos douleurs, cause de nos émois.

« Je suis un fol amant et me raille moi-même
De préférer à la douceur de ton amour
L'équivoque plaisir d'un essor de trirèmes
Sur une mer d'azur vers un banal séjour.

« Va tu es ma très-chère et douce et tendre amie,
Et seule me distrais des paradis perdus
Dont le poète a souvenance dans la vie,
Comme d'une aube claire aux fraîcheurs d'angelus.

« Le parfum de la nuit nous exalte et nous grise
Comme un fleuve odorant de soupirs, et de fleurs
Emportant dans son cours que l'ombre solennise
Nos baisers passionnés, nos âmes et nos pleurs.

« Ah ! notre cœur palpite avec le cœur du monde
Je me sens possédé par le dieu du printemps ■
Et veux lire en tes yeux qui à mes yeux répondent
Le poème éternel et pur de nos vingt ans !

PAUL MUSSCHE.

Ruskin



Ruskin vient de mourir.

C'est une des flèches de notre idéale Cathédrale qui s'écroule, la plus aérienne, la plus dorée, la plus sonore, les autres flèches se nommant Tolstoï, Nietzsche, Ibsen...

Ibsen c'est la tour du Devoir. Conventions sociales, utilités populaires, traditions vénérables, rien ne doit compter, quand dans cette tour s'éveille le bourdon de la conscience. Qu'importent les soutiens de la société? L'homme le plus fort est l'homme le plus seul! Qu'importe la popularité? L'ennemi du peuple s'enorgueillit de ce titre. Sacrifier tout au Devoir, tout, même son bonheur, même le bonheur des autres, monter toujours, toujours plus haut quitte à être, enseveli sous l'avalanche, voilà Ibsen.

Nietzsche c'est la tour de la Force. Il n'y a que deux sortes de créatures, les fortes et les faibles, et tant pis pour celles-ci, et gloire, gloire à celles-là! Les faibles sont nés pour être esclaves, qu'ils le soient; ils essaieront de prendre leur revanche par la ruse, mais la force broie la ruse, ou par la pitié; mais comme la pitié devient méprisable en regard de la force! Est-ce que le génie a pitié de la sottise, la science de l'ignorance, la santé de la maladie? Le divin c'est le surhumain, c'est l'homme archétype, c'est Dionysos.

Tolstoï c'est la tour de l'Amour. Ne faites de mal à personne, ne jugez personne, ne haïssez personne, voilà les voix qui sortent de cette tour nouvelle. Toute violence est impie, toute guerre est abominable, tout orgueil est maudit. Et ne confondez pas le véritable amour avec ce que les hommes osent appeler de ce nom ; il n'y a pas d'amour dans la sensualité, encore moins dans la rapt des cœurs, mais il y en a dans le sacrifice, dans la résignation, dans le silence...

Ruskin, lui, c'était la tour de la Beauté. (1)

On l'a appelé artiste, esthète, apôtre, maître, il n'était rien au juste de tout cela. L'œuvre d'art, il ne l'estimait pas si haut puisqu'il a écrit : « Il vaudrait mieux pour nous que tous les tableaux du monde vinsent à périr que si les oiseaux cessaient de bâtir des nids ! » Croyait-il du moins à l'esthétique ? Ecoutez-le encore : « La meilleure part de toute grande œuvre est toujours inexplicable ; c'est *bon* parce que c'est *bon* ». Mais il admettait bien la critique d'art, puisqu'il n'a fait que cela toute sa vie ? « Vous m'avez envoyé chercher pour vous parlez d'art et je vous ai obéi en venant ; mais la principale chose que j'ai à vous dire c'est qu'on ne doit pas parler sur l'art ». Alors, c'est seulement un maître, un conducteur d'âmes, un pasteur d'artistes ? Encore non : « Aucun de mes vrais disciples ne sera jamais un ruskinien ». Que lui reste-t-il donc en propre ? Où : d'aimer, d'adorer et de servir la Beauté. —

Cette Beauté, il la trouve partout dans la nature. Que d'exquises pages il a écrites sur les nuages, sur les vagues, sur les immenses montagnes et sur

(1) Le livre de M. R. de la Sizeranne *Ruskin et la religion de la Beauté* est indispensable à connaître (Hachette, 1897).

les fleurettes des prés ! Comme il a senti l'âme des grands spectacles, des glaciers des Alpes, des lagunes de Venise, de la *via Appia* ! Comme il a profondément analysé le charme de la couleur et et de la ligne, subtilement noté l'essence et les éléments de la lumière, amoureux respecté le libre jeu des forces naturelles qu'il savait ne pouvoir produire que de la beauté ! Son exemple fait comprendre le peu de chose qu'est le simple artiste ou esthète, tellement on sent qu'appliqués à lui, ces mots seraient insuffisants et froids. Ruskin est un prêtre du Beau, au point de devenir par cela même un prêtre du Bon et du Pur. Nul n'a mieux que lui montré le lien étroit qui unit la Beauté au Bonheur et qu'en réintroduisant le Beau dans les corps et les âmes on ramène aussi le Bon dans l'univers. Et nul n'a plus éloquemment proclamé que « la Beauté, dans le monde matériel de Bien, est une part de la création aussi éternelle et aussi sacrée que la vertu dans le monde spirituel et l'adoration dans le monde supra-naturel. »

A ces hauteurs, comme on perd de vue tant de questions d'art qui ont pu, un moment, sembler prépondérantes, comme on sourit de la fatuité de tant de rapins ou de croque-notes qui ont pu se croire des adorateurs de la Beauté, alors qu'ils n'étaient que des courtisans de la mode, comme on s'attriste surtout de ceux qui, parce qu'ils avaient une certaine habileté de mains, ont cru que cela les dispensait de monter jusqu'à ces régions où le souverain Beau rencontre le souverain Bien et le souverain Pur, point d'intersection qui est Dieu ! Ce Ruskin est vraiment un phare, Ruskin le réaliste que les siens nomment aussi *l'éthereal*, Ruskin l'antisectaire qui reste encore le grand chrétien, le grand catholique même, Ruskin le critique d'art qui est aussi, d'après Mazzini, le

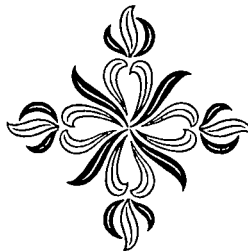
plus puissant esprit analytique de son temps, d'après John Lubbock, l'homme du siècle qui a beaucoup plus fait pour la science que Goethe, Ruskin un des plus grands maîtres d'âmes de de ce siècle, et peut être le plus complet, le plus harmonieux de tous, car Nietzsche est bien féroce, Tolstoï bien pleurnichard, Ibsen bien orgueilleux, lui seul Ruskin digne de notre admiration, de notre adhésion, de notre amour.

Un regret nous vient à ce propos, à nous de langue française et de culture latine, c'est qu'un tel homme ne soit pas tout à fait des nôtres. Ibsen par son puritanisme rigide est loin de nous : il ne pouvait naître, comme Luther, qu'en pays germanique ; et loin de nous aussi Tolstoï avec sa mansuétude orientale, sa miséricorde de bouddhiste plus que de chrétien ; et plus loin encore Nietzsche avec son âme de Tamerlan ou de Gengis-Khan, peut être rejeton de quelques cavalier oublié en Pologne au temps des grandes galopades mongoles, mais Ruskin n'aurait-il pas du naître en France, en Belgique ou en Italie ? Certainement personne, au siècle dernier, n'aurait pu prévoir que la rude et positive île bretonne enfanterait un homme aussi éperdument épris de la beauté et que cette homme y développerait un tel mouvement des esprits que sa nation bondirait au premier rang dans l'éternelle marche au Beau. Mais si quelque chose peut nous consoler, c'est de penser que nulle preuve ne pourrait être meilleure de la fraternité qui nous lie, nous latins, aux anglo-celtes. En dépit de ses verbes auxiliaires et de ses prépositions, en dépit de quelques vieilles légendes, et de quelques malentendus historiques, tel que la Réforme, l'*english-speaking* race fait partie de notre civilisation latine.

Elle n'a quitté le giron français (car l'An-

gleterre fut française pendant cinq siècles) que pour s'illuminer, avec Spencer et Shakespeare, au foyer italien; depuis, elle est redevenue presque française aux siècles derniers, et ce temps-ci c'est l'âme de la vieille Italie, qui a réveillé son génie d'art. Ruskin est aussi florentin que Rossetti. Réjouissons-nous donc, nous les fils des dieux clairs, de cette annexion de la grande Thulé des brumes; par sa conversion au culte du Beau, par son retour lent mais continu au catholicisme, par son rapprochement avec nos idées, la culture anglaise rentre dans l'orbite de la grande civilisation-mère. Puisse-t-elle y rapporter certaines qualités sérieuses et religieuses, que les pays latins ont parfois laissé s'obscurcir, et y gagner en retour certaines autres qualités, affectueuses et franches, qui lui manquent quelques fois encore. Puissent notamment les épreuves si dures mais si méritées qu'elle traverse en ce moment même, lui faire souvenir que la vraie grandeur de la race n'est pas dans le nombre de ses « dominions » ni dans le tonnage de ses vaisseaux, mais dans cette pléiade merveilleuse d'étoiles dont les plus éblouissantes se nomment Bacon, Shakespeare, Newton, Darwin, Burne-Jones et Ruskin.

HENRI MAZEL.



Le Roman chrétien

Les catholiques de France et de Belgique auraient parfois d'agréables surprises s'ils s'intéressaient à la littérature canadienne. Parmi les œuvres parues dans ces dernières années à Montréal, se trouve un type du roman chrétien tel qu'il convient à notre époque, c'est-à-dire une œuvre écrite, moins pour l'édification des personnes pieuses que pour l'évangélisation des autres. De telles tentatives sont trop rares pour qu'on ne s'empresse pas de signaler celle-ci, d'autant plus qu'elle prouve la possibilité de faire du roman une œuvre apologétique, question digne d'intérêt à une époque où le public intellectuel se détourne des ouvrages exclusivement doctrinaux.

Ce roman canadien, *Pour la Patrie* (1), est l'œuvre d'un vaillant écrivain, M. J.-P. Tardivel, qui, depuis vingt ans, dirige avec autant d'ardeur que de tact la *Vérité* de Québec. L'auteur a voulu mettre en garde ses compatriotes contre les calamités qui assailliraient leur religion et leur patrie si l'union législative des provinces se réalisait quelque jour, et, de ce thème, en apparence aride, ou du moins de pure discussion, il a su tirer un drame passionnant et très humain. La défense de la foi et du nationalisme, les considérations d'ordre politique y sont très heureusement présentées, les arguments ne nuisent nulle part à l'action. Et, pour la rendre plus impressionnante, cette action, M. Tardivel a imaginé de la faire commencer en 1945. Les dangers qu'il indique apparaissent mieux ainsi avec toute leur gravité. Voici en ses lignes essentielles la trame de ce curieux roman.

(1) 1 vol. chez Cadieux et Derome à Montréal.

Le Canada vient de briser son lien colonial et cherche à se constituer en pays tout-à-fait autonome. Trois partis sont en présence : celui des conservateurs, dont le programme préconise le maintien de la constitution fédérative, du gouvernement central et des administrations provinciales; celui des unionistes, où dominent les ennemis déclarés de Jésus et de l'élément canadien-français, lesquels réclament l'union législative de toutes les provinces parcequ'ils y voient un moyen très efficace de nuire à l'Eglise; celui des séparatistes, en grande partie composé de catholiques militants qui désirent ériger le Canada français en état séparé et indépendant. Ce dernier parti a pour principal représentant le Dr Lamirande, et c'est le protagoniste du roman, une mâle et belle figure de héros. Les unionistes obéissent officiellement à sir Henry Marwood, premier ministre de la confédération et membre de la Ligue du Progrès, organisation maçonnique. Leur vrai maître, celui qui les dirige occultement, c'est le président de cette ligue, le français Montarval, un satanique très vingtième siècle. Certain que le parlement n'acceptera pas l'union législative si elle lui est présentée ouvertement, cet ouvrier de ténèbres la dissimule avec une perfidie infernale sous un projet de constitution qui lui conserve les apparences et le nom d'une confédération. Sur l'ordre du conseil suprême de la ligue, Sir Henry dépose ce projet, mais Lamirande en dévoile les pièges, et les unionistes n'échappent à un échec irrémédiable que parce que le ministre obtient du gouverneur la dissolution de la chambre.

Pendant la période électorale qui s'ensuit, Lamirande, déjà très remarqué, prend une importance de chef de parti, et Montarval, redoutant un tel adversaire, n'hésite pas à recourir au crime pour s'en débarrasser. Les progrès de la science permettent d'inventer des maladies redoutables en croisant différentes races de bacilles; c'est à ce

poison sans antidote connu que le sectaire recourt. Ses affidés s'attachent aux pas du leader séparatiste, ils le suivent jusque dans le buffet où il s'arrête avec sa femme au retour d'un voyage et ils en profitent pour accomplir leur forfait. L'un d'eux tombe en feignant une attaque d'épilepsie et, tandis que chacun se précipite autour de lui, l'autre verse le mélange mortel dans la tasse de thé que le garçon vient d'apporter à Lamirande. Mais le garçon s'est trompé, cette tasse avait été demandée par M^{me} Lamirande, et son mari s'empresse de la lui rendre. Peu après, la jeune femme est terrassée par une fièvre mystérieuse contre laquelle les remèdes restent vains. Désolé, Lamirande implore le secours de St-Joseph, son patron, et, comme il prie devant sa statue, soudain celle-ci s'anime et le bienheureux lui parle. S'il accepte le sacrifice de son bonheur domestique, lui apprend-il, Dieu le récompensera en sauvant sa patrie ; et pour que le député ne puisse mettre en doute la réalité de cette apparition, le saint lui remet une feuille du lis qu'il tient à la main. Très ému, Lamirande confie ce miracle à sa femme et un terrible combat s'engage en son moi. Enfin, la grâce divine et les prières de M^{me} Lamirande l'emportent sur les répugnances de la nature humaine ; il s'abandonne à la volonté sainte et l'âme de sa compagne aimée quitte la terre. D'attendrissantes pages, d'une haute inspiration, disent sobrement cette fin toute chrétienne, et la crise psychique traversée ensuite par notre héros, ses craintes, ses souffrances.

Dans cette entrefaite, les élections, ont eu lieu et les canadiens français trompés par les supercheries du gouvernement lui donnent une forte majorité. Mais, le jour de la rentrée du parlement,

le secrétaire de la ligue du progrès, Charles Ducoudray, que le remord tenaillait, se convertit et livre les archives de la secte à l'archevêque de Montréal. En divulguant quelques unes de ces pièces à la tribune, Lamirande déjouerait les manœuvres de la ligue. Par malheur, Montarval a fait envoyer de tous les coins du pays à l'archevêque des lettres l'informant que ses prêtres seront assassinés s'il livre les secrets tombés en sa possession, menaces que le meurtre de Ducoudray rend fort vraisemblable. Et le digne vieillard, auquel le machinateur promet de conserver la vie afin que la vue de tant de victimes avive sa douleur, ne consent à agir que lorsque les prêtres menacés le supplient de les sacrifier dans l'intérêt de l'église et de la nation.

C'est seulement après des péripéties dramatiques, qu'il serait trop long d'exposer ici, que Lamirande peut enfin confondre Montarval devant la chambre. Toutefois, le bill fatal à la patrie n'est rejeté que grâce à la conversion d'un député protestant, l'anglais Vaughan, dont le changement d'attitude déplace plusieurs voix. Cette conversion a été déterminée par un nouveau renoncement du héros devenu un saint. Entre temps, Marie, l'unique enfant de Lamirande, est tombée subitement malade et a succombé. On devine l'affreux chagrin du père. Il prie, et Dieu, touché par sa ferveur, ses larmes pieuses, réssuscite la fillette et la lui rend, mais, touché par la grâce, éclairé par l'allégresse dont rayonne la réssuscitée au souvenir des délices célestes, le père rend son enfant à Dieu.

Après les funérailles de la petite Marie, Lamirande regarde sa mission politique comme terminée; en effet, Montarval s'est suicidé, sir Henry a perdu le pouvoir et la cause du séparatisme

trionphe définitivement. Alors, obéissant à un appel du divin Maître, le héros de l'abnégation quitte l'Amérique et le monde pour entrer à la Grande Chartreuse.

Ce livre, noble exaltation du renoncement, n'intéresse donc pas seulement les chrétiens du Canada. Il s'impose d'ailleurs à l'attention des esprits sérieux par de robustes qualités. M. Tardivel a développé sa thèse, non pas en romancier, au sens que nous donnons en général à ce mot, mais en penseur avide de convaincre. Son ouvrage, construit sans stratagèmes de métier, a été écrit sans vaine recherche d'effets littéraires; il n'en est que plus affectif, et certaines vieilles locutions maintenues en usage sur les bords du St-Laurent lui donnent une agréable saveur de terroir. C'est partout le mâle langage d'un croyant. Plusieurs pages atteignent au pathétique à force de simplicité; d'autres, d'une pénétrante analogie, appellent la méditation. Enfin, comme M. Tardivel, sagace observateur, a logiquement déduit de la situation présente la situation qu'il expose, comme il a dessiné ses personnages d'après ceux qu'il coudoie chaque jour il en résulte que ce roman dont l'action se passe dans le futur a le charme des choses vécues.

Pour la Patrie prouve qu'il y a toute une œuvre apologétique à faire par le roman. Dans les milieux non-croyants, les esprits cultivés n'interrogent que rarement les textes sacrés; ils étudient, par contre, les livres de nos adversaires. Or le romancier chrétien paraît particulièrement désigné pour révéler la Doctrine aux intellectuels égarés à la recherche de la vérité, aux si nombreux spiritualistes hésitants, comme aux mondains qui n'ont d'autre culte que celui des lettres et des arts. Il possède tout ce qu'il faut pour les séduire, les éclairer, les aider à trouver, selon l'expression de

St-Augustin, le droit chemin de la vie au milieu des illusions du monde. Et cet apostolat est si beau que l'on s'étonne de ne pas voir une troupe nombreuse d'écrivains s'engager dans la voie où marche résolument M. Tardivel.

ALPHONSE GERMAIN



Thèses boiteuses.

Le Faubourg de M. Abel Hermant est bien le type de la pièce moderne. Cela tient du vaudeville, du mélodrame et de la pièce à thèse manquée. De l'observation à fleur de peau, une étude de types absolument spéciaux, pour ne pas dire anormaux, où, fatalement, la vie, déformée et amoindrie, tourne à la caricature ; voilà de quoi est faite, avant tout, cette comédie à vastes prétentions.

Ajoutez que la trame est lâche, avec, à tout instant des trous que l'on s'efforce de combler à l'aide de l'esprit boulevardier et des scènes à côté sans relation quelconque avec l'action.

Un seul type est clair, bien campé et quelque peu intéressant, c'est celui d'Havin ; mais le personnage, jésuite laïc, sorte de Rodin nouveau-jeu, outre qu'il donne à l'œuvre une portée nettement anticléricale, n'exerce sur l'action aucune influence appréciable.

Est-ce par les couplets de ce philosophe que vaut *le Faubourg* ? Le critique théâtral du *Mercury de France* l'affirme. Dans ce cas, l'action aurait dû se concentrer autour d'Havin et non pas autour du prince d'Enragues et de Margit. Et il y aurait eu de la part de l'auteur une incroyable erreur de mise au point.

Quoiqu'il en soit, la pièce est peu intéressante ; certaines scènes, telle la rencontre entre les amants et le prince, est amené par un scandaleux truc de mélodrame. D'autres sonnent faux comme, pour n'en citer qu'une, la scène du départ de Margit.

Et comment en serait-il autrement ! Les âmes qui s'agitent devant nous n'ont en elles rien de vivant et de profond ; ce sont des caricatures, fantoches grotesques dont s'amuse — pourquoi ? — la fantaisie de l'auteur. L'humanité vraie n'est point en elles. Et quand d'aventure elles s'avisent d'être passionnées, on a presque envie de sourire, tant les gestes

sont faux et conventionnels, les mots sonores. *La Conscience de l'enfant* est assurément de plus noble inspiration, et, pourtant, au point de vue de la valeur psychologique et morale, elle est à mettre sur le même rang que *le Faubourg*.

C'est une pièce à thèse, oui, tout comme *La nouvelle Idole*, de glorieuse mémoire, mais c'est une pièce à thèse manquée.

Quand donc s'apercevra-t-on que pour résumer en ce genre il faut autre chose que du talent facile et de l'esprit ramassé sur le boulevard ou dans les journaux !

Quand je dis que *la Conscience de l'enfant* est une pièce à thèse, je m'aventure peut-être un peu loin. Si l'on me demandait, en effet, de bien vouloir préciser la thèse, je me trouverais rudement embarrassé.

L'auteur a-t-il voulu nous démontrer que c'est au père et non au grand-père qu'il incombe de former la conscience d'un enfant ? Peut-être, mais alors pourquoi faire Montret, le père, si canaille, et Cauvelin, le grand-père, si superbement loyal et honnête ?

A-t-il voulu nous prouver que, selon le mot du vieux Richard, l'amour voit plus juste et est plus fort que la haine ? Peut-être, mais, en ce cas, la thèse est bien banale est bien mal énoncée. Puis, s'il n'y avait que ces deux thèses possibles, mais il y en a quantité d'autres, apparaissant tout à coup, exprimées par l'un ou l'autre personnage sous forme d'axiome, puis disparaissant sans laisser de trace.

Au cour de ces quatre actes, que de questions soulevées, dont la moindre réclamerait une action théâtrale longement conçue. Ne nous parle-t-on pas tour à tour, des lois de la famille des droits des ancêtres sur leurs descendants, des nécessités de la vie d'homme d'action, etc., etc ..

Cela fait bien des embryons de thèse et, en fin de compte, on ne voit plus clair du tout dans les intentions de M. Gaston Devore.

Une conclusion s'impose, la pièce est incontestablement mal bâtie ; allons plus loin, elle est incohérente. Et cela tient pour une grande part à la conception des personnages.

Somme toute, le conflit a été établi par l'auteur entre deux extrêmes : la raison intransigeante et quasi exaspérée et le sentiment pur qui ne tient aucun compte des arguments de la raison. Mme Montret représente celui-ci, Cauvelin celle là.

Entre ces deux personnages, pour les concilier, il n'y a pas le personnage trait-d'union, imprégné tout à la fois de raison et de tendresse.

La vieille Couvelin qui aurait dû avoir ce rôle est absolument insignifiante. Elle se borne à pleurnicher de temps en temps.

Et pourtant c'est sa thèse à elle qui triomphe ; « Il faut obéir à son cœur ».

C'est la victoire du sentiment sur la raison. Et dans quelles conditions !

Montret est un mari indigne et ses agissements de financier, sans l'intervention de Cauvelin, le menaient en correctionnelle. Sa fille, néanmoins, s'éloigne de son grand-père pour courrir à ce père indigne.

C'est à se demander si l'auteur n'a pas tout simplement voulu montrer l'impuissance de l'éducation. Cette conscience de Germaine se débarrasse bien aisément de l'empreinte des leçons de Cauvelin.

Ne va-t-elle pas jusqu'à dire à son père : « Je t'aime et je te respecte ». Cette fois c'est trop. Qu'elle aime son père, soit, qu'elle le respecte, c'est inadmissible.

Après tout, la souffrance ne suffit pas pour effacer une faute. Il faut la réparation. Et Montret qui a exploité indignement les inventeurs qui venaient à lui, Montret dont les spéculations malhonnêtes ont fait la misère de tant de gens, Montret n'a rien réparé. Il est riche et il ne se repent pas. Il semble ne point songer un instant aux ruines qu'il a accumulées sur son chemin.

Il est, et reste indigne, à ce point que sa fille épouse Jean Richard, pauvre, ne voulant point toucher l'argent du financier.

L'amour paternel excuserait-il donc les infâmies de l'homme d'affaires ? Et le cœur doit-il nécessairement triompher dès qu'il entre en lutte avec la raison ? Si c'est là la thèse de M. Devore, elle est fausse et immorale.

Cauvelin, au fond, a seul une attitude vraiment noble et logique. Dans un milieu d'égoïsme sentimental et de légèreté morale, il représente la conception sociale de la vie, les idées de justice et d'honneur. Seulement, il n'est pas chrétien et il y a en lui, par ce fait, quelque chose du l'atum antique, un je ne sais quoi d'aveugle et de trop dur.

D'ailleurs — et ceci achève de jeter la confusion dans l'action théâtrale — lui-même n'est point absolument innocent. N'a-t-il pas donné un peu à la légère son consentement au mariage de sa fille et de Montret ?

Malgré tout, il est le seul honnête homme de la pièce et, pourtant, c'est Montret qui finit par devenir intéressant. Là

est la faute capitale de l'œuvre. Elle achève de rendre la thèse indécise ou mauvaise. Ajoutons que l'action, surtout au début du troisième acte, est terriblement trainante, que l'on pleurniche beaucoup trop, que les personnages d'Eva et d'Emmanuel sont absolument ridicules et que Montret ne réalise pas de tout, avec ses innombrables crises de sensiblerie, le type de l'homme d'affaire tenace et allant à travers tout.

Bref, je me demande en quoi l'auteur a justifié son titre. Ce qui, au baisser du rideau, paraît le plus évident c'est, chez Germaine, la faillite de la conscience. La longue éducation de Cauvelin a donc été inutile. C'est bien fâcheux.

J'aurais voulu, dans cette chronique théâtrale, dire un mot de la dernière œuvre d'Ibsen : « *Quand nous nous réveillons d'entre les morts* ». Si obscure, si peu humaine qu'elle me paraisse, cette pièce mérite plus qu'une brève mention. J'en parlerai le mois prochain.

VICTOR DE BRABANDÈRE



Les Romans

LOUIS DELATTRE, *La loi de péché*. (« Mercure », Paris, 3.50) — LÉON PASCIAL, *Jeunesse inquiète*. (Balat, Bruxelles, 3,50)

Deux romans bruxellois ! Le phénomène est assez rare pour mériter de suite notre entière attention. Point n'est téméraire d'affirmer que ces deux romans nouveaux, par cela seul qu'ils nous évoqueront le décor bien-aimé de notre vie, nous captiveront sensiblement plus que ces pullulantes parisiâneries, qui, pour notre plus grand dam, envahissent sans répit « nos » théâtres et « nos » journaux. Enfin ! voici deux vrais littérateurs — l'un wallon, l'autre malinois de naissance, mais tous deux vivant à Bruxelles — qui, pour nous faire oublier les Jules Mary, les Georges Ohnet, les *Régiment* et les *Faubourg*, nous décriront tour à tour, en toute sincérité et selon l'heureuse diversité de leurs visions originales, l'un, quelques unes des manifestations les plus typiques de la vie populaire à Bruxelles en Brabant, l'autre, les prestigieux panoramas qu'offre à l'aurore et sur la brune, vue des hauteurs de St-Gilles ou de l'esplanade du Congrès, notre cité qui sous l'azur s'éveille, ou qui dans le soir s'illumine sous la splendeur du jour couchant.

C'est ainsi que Louis Delattre promènera son héros (et avec lui, le lecteur) de l'immense marché « qui durant chaque avant-midi dominicale couvre la grand' Place de gens, de bêtes et de fleurs », « à une place carrée, entourée d'arbres, en façon de mail de province et qui formait immense

grenier de bric-à-brac », sans négliger, bien entendu, de mener héros et lecteur à la place du Grand Sablon, afin d'y voir jouer au jeu de la petite balle dure les dimanches après-midi ; ni sans manquer surtout de les conduire enfin à « l'Orphéon des Bons Enfants du Sablon », l'une des plus célèbres parmi les « chochetés » qui sont l'orgueil et qui font l'allégresse du jovial peuple bruxellois.

« Les répétitions de chants des « Bons Enfants du Sablon » se faisaient au premier étage du café garni de pupitres à musique, groupés comme s'ils s'étaient choisis eux-mêmes leur compagnie. Les chanteurs, tous artisans, arrivaient sur le coup de neuf heures, après souper et s'être lavés et donné du peigne. Ils toussaient, le chef sur l'estrade faisait « chut » levait son bâton, et tous partaient. Les trottoirs des cabarets de l'environ étaient garnis de chaises où les buveurs, le visage tendu, écoutaient en tétant leur pipe. Les voix mariées s'élevaient en se balançant à la façon de vols d'oiseaux pressés aux fenêtres pour s'épandre au loin. On distinguait, dans le concert des parties, des voix de ténor luisantes et pénétrantes comme de jolies épées à coquilles figuolées ; et des basses grasseyantes, se rengorgeant naïvement étonnées elles-mêmes de leur beauté. De maigres hommes qu'on eût prétendu n'avoir pas le souffle haussaient de leurs poitrines des sons d'une volupté gracieuse faisant souvenir des nuits dans les bois. C'était comme s'ils eussent voulu prouver chacun, à leurs frères les pauvres, combien il est terriblement doux de vivre... Entre deux morceaux, du pied sur le plancher, les hommes appelaient la serveuse vaquant dans le cabaret d'en-bas, pour lui dire ce qu'ils voulaient boire. Puis, le verre en main, ils allaient un instant à la fenêtre le soir, en jouant avec des « fa » profonds comme la mer et des « si » plus hauts et fins que les aiguilles sculptées aux clochetons de Notre-Dame du Sablon, au bout de la place ».

Et n'est-ce pas, vraiment, tout-à-coup rajeuni, un délicieux tableautin de Madou, mais combien plus ému, plus spontané, plus frais ! — Or, tandis que Pierre-André, le naïf jeune gars wallon de la ferme de Landelies, que la conquête du diplôme

exila en la capitale, s'attarde ainsi à contempler, les gestes et les joies des petites gens d'ici, Max Séveranz, l'adolescent héros du roman de Paschal, d'âme orgueilleuse et raffinée, s'accoude de préférence à sa fenêtre, afin d'y contempler dans un rêve de gloire la ville et les fastes du ciel.

« Au pied de ses fenêtres, Séveranz voyait le parc de Saint-Gilles dessinant des allées qui gravissaient en enlaçant des pelouses et des parterres jusqu'à un tertre planté de jeunes arbres grêles et d'un vert sombre tranchant sur le ciel d'un doux azur ; ces arbres rappelaient les fonds des tableaux calmes et austères sur lesquels Léonard de Vinci dessina de jeunes hommes pensifs. Et Bruxelles, au bas du parc, s'étendait, sous les écharpes d'or de ses fumées où les lumières avaient des jeux irisés. Séveranz, se levait tôt, assistait à des aubes si célestes, d'une candeur telle qu'on aurait cru la ville agenouillée et frissonnante sous des voiles de communicante et le ciel un ostensor d'or pâle où rutilait le soleil. Magie des matins d'été où les clartés vierges sont pour l'âme un nouveau baptême ! Puis surgissaient les églises et apparaissaient les toits confus de la ville. Les regards de Séveranz se reposaient sur les collines couvertes de moissons et de verdure... Parfois les nuées, en ces jours d'été envahirent le ciel, amoncelant leurs blocs, accablant la ville sous les ténèbres. Au-dessus des toits ensevelis les tours seules émergeaient ; leur granit, qui avait miré l'éclat des aurores et des crépuscules, blémissait et, au haut du beffroi, le saint Michel doré semblait une flamme mortuaire et pâle. La terre tremblait sous les tonnerres espacés. Séveranz, debout devant l'embrasure de sa fenêtre, regardait, ébloui, rêvant une épopée, où, dans un pareil décor, lugubres et grandioses, se fussent célébrées les funérailles d'un Dieu. Les éclairs bondissaient, faux d'or ! Et la cité apparaissait, soulevée, en une splendeur d'incendie où les toits, les églises, se dessinaient en traits de feu pour s'anéantir dans de la nuit... Quand, ensuite, le soleil plus radieux ruisselait, assaillant de ces traits d'or les croupes fuyantes de la tempête, Séveranz tombait sous de nouveaux enchantements ».

Et n'est-ce pas, en vérité, une toile d'Henri De Groux ? mais avec, après la tempête, le retour de la clarté, c'est-à-dire de l'Espérance ?...

Ces seules citations suffiront sans doute pour indiquer comment, ayant choisi tous deux Bruxelles pour décor de leurs romans les deux auteurs l'ont vu sous des aspects très différents. Le choix d'un même décor n'est point seul d'ailleurs à établir un parallèle entre *La loi de péché* de Louis Delattre et *Jeunesse inquiète* de Léon Paschal. Le fond des deux œuvres est le même. Et c'est l'étude psychologique, (j'allais écrire « auto » mais soyons discrets), d'une âme d'adolescent s'éveillant au Rêve, à l'Amour et puis aussi — le hideux repousoir ! — au réalisme de la vie. Or il en est du sujet comme du décor. Le choix seul fait se rencontrer les deux écrivains ; mais s'agit-il de nous montrer les personnages agissant, ou bien d'analyser leurs émotions, d'évoquer leurs rêves, de discuter leurs tendances, et voici nos romanciers à cent lieues l'un de l'autre.

Tandis que le héros de Louis Delattre, tandis que Pierre-André l'amoureux godiche et passablement niais (mais si délicieusement émerveillé de toutes choses) ayant été déraciné tout le temps que dura son exil dans la capitale, s'en retournera à sa ferme de Landelies, après avoir été désabusé de son stupide amour pour sa vaniteuse petite cousine de la grande ville, le héros de Léon Paschal se laissera fasciner au contraire par le renom de Paris, nombril du monde, et Max Séveranz deviendra à la fin du livre un déraciné de plus. Tous les jeunes écrivains bruxellois croiraient se retrouver dans le héros de *Jeunesse inquiète*, si tel ou tel détail n'en venait préciser aussitôt la personnalité. Max Séveranz d'ailleurs n'est point notre modèle. Il est trop inquiet, trop hésitant. Les surprises d'amour le trouvent sans vaillance. Il s'abandonne à ses passions sans même tenter — car il n'a plus la Foi — un simulacre de résistance. Pas de volonté partant pas de Liberté, De l'orgueil à revendre. Une imagination fertile en images somptueuses. Mais la peur, semble-t-il, de l'effort créateur. GEORGES RAMAEKERS.

Revue du mois.

LE THÉÂTRE A L'ACADÉMIE — LA DÉCORATION DE PAUL ADAM — DEUX CATÉGORIES D'ESPRITS — LE PROCÈS DES ASSOMPTIONISTES.

LE THÉÂTRE A L'ACADÉMIE. — Paul Hervieu (1) entrera probablement à l'Académie cette année. Il ira y rejoindre Lavedan. Quand Maurice Donnay y sera, nous y aurons les trois représentants d'une certaine littérature, celle qui est née de l'époque de transition qu'est la nôtre. Littérature qui n'est pas définitive, parcequ'elle ne vit pas sur des idées et des drames éternels. Cependant les œuvres de cette littérature paraissent supérieures, à certains essais d'esprit en avant-garde sur notre temps, parcequ'elles ont une tenue, un style; on y trouve un souci de composition qu'il est rare de rencontrer ailleurs; c'est pour cela qu'on ose dire qu'elles existent, mais en retour elles n'ont qu'une influence pourrait-on dire négative. Si elles nous enseignent l'horreur de ce qui est déjà mort, de ce qui infecte de pourriture nos demeures, elles ne nous disent pas ce qu'il faut aimer et elles nous laissent l'âme vide. C'est en vain que nous chercherions dans une pièce de Maurice Donnay, d'Henri Lavedan ou de Paul Hervieu la révélation d'une grande loi de la vie, d'une de ces vérités premières dont nous avons tant besoin, depuis que, les méprisant, nous nous en tenons à des vérités secondes, et nous savons bien que celles-ci sont des erreurs dont nous ornons notre vie et dont nous l'abîmons à force de dillettantisme. Ce dont nous avons besoin, c'est de héros et de saints qui nous aideraient à devenir nous-mêmes héros et saints; ce sera le plus grand mérite de cette littérature de nous avoir fait sentir ce grand besoin.

(1) Nous apprenons qu'en effet Paul Hervieu vient d'entrer sous la coupole en compagnie de M. Emile Faguet.

Cependant si Paul Hervieu franchit, cette année, les portes de l'Académie, il ne faudra pas nous plaindre ; le choix sera bon, meilleur que celui de M. Deschanel. Par hasard un écrivain entrera à l'Académie. Ce choix fera espérer que 1900 sera plus favorable que 99 aux écrivains académisables. En 99 Henri Lavedan entra à l'Académie et Becque mourut de pauvreté.

La réception de Paul Hervieu sera sans doute vive et brillante comme disent les gazettes. Elle le sera certainement moins que ne le fut celle de Lavedan. Le jour de Lavedan fut celui des vaudevillistes. Lavedan nous a, vous vous en souvenez, évoqué Meilhac qui est bien mort, le second Empire qui est mort, Halévy qui est non moins mort et siège à l'Académie. Il y eut lutte du Vieux Jeu contre le Nouveau. M. Costa de Beauregard représentait le Vieux Jeu. Il le fit avec élégance et avec une ironie point désagréable. Ce fut le jour des regards rétrospectifs. Devant le comique ancien du second Empire, qui agite des grelots qui ne sonnent plus, on fit comparaître le comique nouveau. Ah ! comme ils sont différents. Le notre, s'il est moins tristement joyeux est moins vide que l'autre. Il est plus amer, plus désabusé. Il est fait d'observations serrées et souvent sèches ; il arrache les voiles, il révèle les plaies cachées. Il est très triste. On y sent un grand désabusement. Vous sortez désemparés d'une pièce de Donnay, c'est que vous savez maintenant qu'elles étaient en carton les belles façades de vos préjugés et vous savez aussi ce que cachent ces grands mots d'amour et de passion. Vous avez vu des hommes et des femmes qui vivent selon des habitudes qu'ils tiennent de leurs ancêtres et qu'ils transmettront à leur fils s'ils en ont et ils en ont le moins possible : Pauvres êtres qui n'ont pas la vie et qui croient vivre et s'essoufflent à se donner du plaisir pour avoir l'air de vivre. Vous êtes tristes parce que ces êtres sont un peu vous-mêmes, vos épouses, vos maîtresses, vos amis et leur vie vous paraît vaine, dépensée en de pauvres actions.

Mais ce n'est là que la vie d'un moment, d'une caste, d'une ville peut-être. Il se joue ailleurs encore de sombres drames plus humains, plus simples. Il y a encore quelque part des héros qui se cachent, peut-être même des saints et nous les voulons connaître pour qu'ils nous enseignent leurs chemins.

LA DÉCORATION DE PAUL ADAM. — Elle est venue quelques semaines après le banquet offert à Paul Adam à La

Plume et elle est une des rares décorations données dans le monde des lettres, à laquelle toute la jeunesse littéraire peut applaudir. Paul Adam aura eu sur notre temps une influence considérable, moins par ses œuvres d'art, dont beaucoup sont hâtives, et d'un style qui souvent manque de pureté, que par la quantité prodigieuse d'idées qu'il a éveillées. Il est un de nos rares écrivains, en qui on découvre une puissante pensée synthétique et la précieuse faculté des vues d'ensemble. Tandis que la plupart des écrivains de la génération de Paul Adam qui semblaient devoir avoir quelque influence sur la pensée de leur temps ont fait faillite à nos espérances, en nous révélant une inaptitude à se personnaliser, ou parceque sous prétexte de rôle social, ils choient dans la politique. Paul Adam au contraire a continué de se développer de façon harmonieuse à tel point qu'aujourd'hui aucune pensée, religieuse, philosophique ou sociale ne lui est étrangère. Il voit dans tout, la part de vérité souvent cachée : il la découvre et il la crie. Il collabore ainsi activrnt avec ceux qui pensèrent avant lui et c'est là ce qui fait sa force, ce qui le fait apparaître comme un admirable aboutissant; enfin à cause de ses rares qualités d'intuitif, il semble déjà parler dans l'avenir. Il est le seul qui ait pu écrire :

« La Science actuelle, si l'on veut l'entendre, corrobore »
» essentiellement les dogmes légendaires et religieux. Il »
» semble que la fusion du XX^e siècle sera la fusion absolue »
» des deux vérités qui achèvent de se combattre. L'anti- »
» • quité et le modernisme se reconnaîtront frères, enivrés »
» du même espoir d'harmonie qu'ils suivirent par des voies »
» différentes avant qu'elles se rejoignent par une seule route »
» large, heureuse, magnifique, se déroulant par les campa- »
» gnes de paix, d'abondance, les forêts de repos social».

Pour prononcer de telles paroles, il faut avoir pénétré l'esotérisme de notre science contemporaine en même temps que celui des grandes religions orientales. Il est bien certain que si Paul Adam se confinait dans le positivisme ou s'il prenait le dix-huitième siècle comme point de départ de la pensée humaine, il écrirait sans doute des livres secs et propres, il serait plein d'un profond orgueil mais il n'aurait pas pu écrire cette phrase prophétique.

Paul Adam a exprimé dans le discours qu'il prononça au banquet de *La Plume* quelle humilité un écrivain puisait à collaborer ainsi avec le passé : « Notre labeur, nous a-t-il dit, rappelle à chaque minute que l'homme par lui-même

compte pour rien». Voilà qui est pour abaisser l'orgueil de bien des hommes de lettres. Rien, en effet, mieux que le métier de lettres n'enseigne que nous sommes tous, les morts comme les vivants, les anneaux d'une même chaîne. La pensée de ceux qui nous précédèrent éveilla notre pensée et celle de nos contemporains l'entretient éveillée. Et si nous dépassons le cercle des lettres, ne voyons nous pas que la vie est elle-même une vaste collaboration. Le plus grand saint, le plus grand penseur, le plus grand citoyen collaborent dans l'œuvre de vie avec l'humble boulanger que pétrit le pain au fond du faubourg, avec le maçon qui bat le mortier, élève le temple, le musée ou la simple maison. Le paysan que laboure, celui qui fauche, celui qui sème, enseignent au poète les gestes primordiaux de l'humanité, et il devra les célébrer. Et le modeste ouvrier qui d'un morceau de fer façonne une clef n'accomplit-il pas une œuvre magnifique, lui qui donne une forme concrète à un des plus grands symboles humains? Ne collabore-t-il pas avec le prêtre qui ouvre les âmes à Dieu, le poète qui les ouvre à la Beauté, le penseur à l'intelligence de la vie ?

DEUX CATÉGORIES D'ESPRITS. — Paul Adam fait penser que deux genres d'écrivains correspondant à deux catégories bien différentes d'esprits se partagent le domaine des lettres à notre époque, au point de former une antithèse bien curieuse. On pourrait appeler les premiers, les esprits de lumière et les seconds, les esprits de nuit : les agrégeants et les désagrégeants. Les premiers sont les esprits de l'avenir, ceux qui se donnent, ceux qui vont les bras tendus pour étreindre toujours plus de vérités. Ils semblent vouloir se développer sur tous les plans, comme dirait un bouddhiste, pour atteindre à la pleine possession d'eux-mêmes dans un plan supérieur. Ils n'ont cependant pas encore dépassé le plan mental et sont encore loin d'atteindre à la pleine conscience de leur nature spirituelle mais il y tendent. On sent qu'ils sont déjà plus que des natures émotionnelles et passionnelles, plus que de simples intelligences analytiques ; déjà ils touchent à l'intuition des grandes lois. On devine qu'ils prennent conscience d'une communion toujours plus intime entre une vérité qu'ils portent en eux et la même qu'ils sentent présente dans la vie ; c'est par là qu'ils communient avec l'Univers et ils y puisent un grand amour, une ivresse de pensée toujours plus forte. A mesure qu'ils avanceront ainsi, ils auront davantage conscience que l'homme est lui-même une représentation de l'Univers, représentation plus ou

moins parfaite, représentation qui fut parfaite en l'Homme, Christ Fils de Dieu, truchement entre le Père et l'homme, centre de toute vie, agrégat de toutes Forces.

Les second possèdent des natures uniquement passionnelles et émotionnelles ; leur intelligence est plus uniquement analytique. Ils correspondent bien à l'époque de criticisme dont nous sortons. Anatole France, Remy de Gourmont appartenant à deux générations différentes représentent assez bien ce type. Doués de rares facultés de dissociation, ils s'amuse à dissocier les idées contradictoires associées par l'illogisme des hommes et il s'efforcent de dissocier aussi les autres. Bien que purement négatif, leur rôle peut-être utile ; ils ne sont en tous cas jamais aussi dangereux qu'ils le paraissent parcequ'il n'y a que ce qui était illogiquement associé qui peut rester dissocié. Ils pourraient accomplir une partie de leur œuvre, la meilleure, avec un esprit épris d'absolu. Mais ils l'accompliraient mal, avec colère, au lieu que n'ayant vu que les contradictions des hommes, grâce à la faculté de regarder qui leur est particulière, ils ont acquis un orgueil plein de douceur. Après qu'ils ont parlé, ce qui est vérité harmonieuse n'en reste d'ailleurs pas moins vérité, et comme il sourient encore, ils sont en vérité les dupes d'eux-mêmes. Ils ressemblent au vanneur qui regarderait en souriant fuir le mauvais grain sans jamais regarder vers le bon qui reste et serait ensuite tout heureux, parcequ'il croirait que tout son grain s'est dispersé dans le vent, ce vanneur serait parfaitement ridicule.

En général, les écrivains de ce genre paraissent doués de qualités d'artistes que ne possèdent pas les premiers ; ils ont de la grâce, parceque n'ayant pas à exprimer des associations nouvelles d'idées qui se présenteraient à eux en images encore informes, ils évoluent parmi des idées familières qu'ils expriment avec élégance et simplicité ; c'est pourquoi ils nous amusent et nous charment, mais ils ne nous suffisent point parcequ'à leur commerce, notre personnalité ne s'enrichit pas.

Les autres, au contraire, sont beaucoup moins artistes, souvent même ils ne le sont pas du tout. Ils rapportent de leurs voyages aventureux des morceaux disparates et brillants de trésors qu'ils ont cotoyés. Le plus souvent, ils restent des essayistes, mais c'est par ces essayistes que l'humanité avance tandis que la grâce des autres l'affine, et c'est par la collaboration inconsciente des deux qu'elle s'enrichit

d'idées nouvelles et sûres. L'idéal pour un écrivain serait d'unir dans une même œuvre ces qualités de pensée et d'art, d'analyse et de synthèse, d'ironie douce et de gravité suprême. Cela demande un développement harmonieux de la personnalité, le sacrifice de la vanité qui encourage aux œuvres trop rapides accomplies avant la connaissance suffisante de soi-même, la conscience qu'écrire ne doit pas avoir pour fin seulement de charmer, mais encore de révéler — cela exige que l'on ait quelque chose à révéler.

LE PROCÈS DES ASSOMPTIONNISTES. — Nous vivons dans les procès. Cela devient épidémique. Le procès des Assomptionnistes n'a pas été mené avec plus d'impartialité que d'autres sur lesquels nous ne reviendrons pas. Ces procès montrent combien il est regrettable que la politique envahisse les prétoires. Si l'on dissout les Assomptionnistes, on devrait dissoudre aussi la franc-maçonnerie, mais le meilleur serait de ne rien dissoudre du tout. Maintenant, s'il y en a qui croient persécuter les catholiques en persécutant les rédacteurs de *La Croix*, ils se trompent. En plaçant le Christ crucifié en tête de pamphlets, de compte-rendus inexacts, d'approbations de massacres, de prédications de haine, les rédacteurs de *La Croix*, sans qu'ils s'en doutent, hélas! expriment simplement qu'ils viennent encore une fois de crucifier le Christ, quant au titre *La Croix*, il devient alors essentiellement symbolique.

GEORGES LE CARDONNEL



Les Revues

UN PEU DE PSYCHOLOGIE

Le bilan d'une génération par RENÉ DOUMIC (*Revue des deux Mondes* 15 janvier). — Deux revues catholiques. *L'Ame latine*. (Toulouse) *Cosmos catholicus* (Rome).

A propos des *Essais de Psychologie contemporaine* (que M. Paul Bourget vient de faire rééditer chez Plon) M. René Doumic fait en la *Revue des deux Mondes* du 15 janvier 1900, le procès de la génération littéraire de 1880 : « Chaque génération a sa marque particulière. Celle de 1830 est fameuse pour son enthousiasme et celle de 1850 pour son sens des réalités positives. Celle de 1880 restera célèbre pour avoir été comme le terrain où devait éclore, germer et s'épanouir toute une flore malsaine ». « La première en date et en importance parmi ces maladies, ç'a été, continue M. René Doumic, *le dilettantisme...* » L'origine de ce mouvement remonte à Renan dont l'influence a si lourdement pesé sur cette génération pénétrée de son esprit... « Ç'a été l'universel écroulement de la pensée s'échappant à elle-même pour s'aller perdre vers on ne sait quelles perspectives fuyantes... » « De la philosophie, la contagion s'étendit à toute la littérature, au roman, à la poésie, au théâtre et aux genres mêmes dont la définition répugne le plus au dilettantisme, tels que la critique. Il n'était plus question pour le critique, ni de juger ni de classer, mais de raconter les aventures de sa sensibilité à travers les livres ». La seconde maladie dont fut atteinte la génération de 1880 c'est une certaine *ironie*, non moins « inhumaine », selon M. Doumic, que l'inhumain dilettantisme. Il y a loin de cette ironie là à l'ironie coutumière.

M. Doumic la définit fort bien : « une attitude, supposant de la part de celui qui l'affecte tout un travail d'esprit, tout un ensemble de sentiments dont le premier est la conscience de sa supériorité... » « Tout n'est que spectacle pour cet esprit qui s'amuse. Tout n'est que plaisir de vanité pour cet esprit qui s'adore ».

La troisième maladie de la génération de 1880, c'est *une*

fausse sensibilité. Viciée par l'ironie, la sensibilité de cette génération ne fut qu'en phrases, et non en vérité. « Il fallait se refaire une âme d'enfant ou une innocence de primitif. Il est regrettable seulement, pour l'avènement de cet âge d'or, que le littérateur eût commencé par s'isoler du reste de ses semblables. Le moyen de sympathiser avec ceux de qui on se sent si différent ! Et le moyen d'aimer ceux qu'on méprise ! » — La quatrième maladie dont cette génération infesta l'âme française, au dire de M. Doumic, fut *le pessimisme* ou mal du siècle, qu'il définit ainsi : « Tristesse faite du dégoût de soi d'une, espèce d'inaptitude à la vie, du sentiment de sa propre impuissance, de la peur de l'effort et de cette paresse à laquelle on allègue pour excuse un monotone : à quoi bon ? » — La cinquième maladie enfin c'est le *cosmopolitisme littéraire*. « Loin de nous, déclare l'auteur, la seule idée de vouloir blâmer ce mouvement de curiosité qui nous porte à nous enquérir des chefs-d'œuvres de la littérature européenne... Nous nous rappelons quel profit a trouvé plus d'une fois notre littérature à s'assimiler des éléments puisés hors de chez nous. Mais, justement, ce qui importe, c'est qu'elle arrive à se les assimiler, à les convertir en substance et en sang. Et c'est ce qu'en ces derniers temps elle a été incapable de faire... En les écartant des voies traditionnelles, en les soumettant à des influences contradictoires, le cosmopolitisme a été pour beaucoup d'esprits distingués de notre époque l'école de l'anarchie.

Et M. Doumic conclut : « L'erreur et la faute de cette génération qui vient de déposer son bilan, ç'a été de faire de l'art uniquement un instrument de jouissance et c'a été, à travers les diverses manifestations de la vie littéraire, de poursuivre uniquement son plaisir. Son idéal a été un idéal d'épicuriens de l'esprit et de voluptueux du cerveau ». Mais il vous tarde sans doute de connaître l'enseignement que tire de ces faits M. Bourget lui-même. Sa conclusion à lui (elle est en sa nouvelle préface) mérite toute notre attention : « Pour ma part, déclare-t-il, la longue enquête sur les maladies morales de la France actuelle, dont ces *essais* furent le début, m'a contraint de reconnaître à mon tour la vérité proclamée par des maîtres d'une autorité bien supérieure à la mienne : Balzac, Le Play et Taine, à savoir que pour les individus comme pour la société, le christianisme est à l'heure présente la condition unique et nécessaires de santé et de guérison ». Constatons-le avec joie et... avec M. Remy de Gourmont qui le dit fort bien au

Mercur de France: « Comme M. Brunetière et M. Coppée, comme M. Huysmans qui donna le bon exemple, voilà que M. Bourget a recouvré la foi ». Le phénomène est vraiment saisissant et d'autant mieux fait pour revigorer les espérances chrétiennes que sa manifestation est plus inattendue. Et ne semble-t-il pas, lorsque l'on s'y arrête, et que l'on considère, que par les conversions presque consécutives d'écrivains aussi disparates et de niveaux aussi distants, mais tous également fameux parmi des publics très divers, Celui dont les voies sont impénétrables veuille non seulement prouver une fois de plus que son « Esprit souffle où il veut », mais clairement indiquer d'autre part aux chrétiens trop peu perspicaces qu'avant tout et surtout c'est aux littérateurs qu'est réservé la tâche admirable et terrible de convertir à la Foi en son Fils le siècle qui demain s'ouvrira devant Lui ?

Or tandis que ces retours retentissants de fils prodigues en la maison du Père, mettent en joie tout le monde chrétien, parallèlement, dans le calme et à l'insu du plus grand nombre de tous côtés se prépare la régénération des âmes par la renaissance des Lettres chrétiennes. Toutes ces jeunes revues catholiques qui se créent ou qui se réveillent et autour desquelles se sont déjà groupés les premiers artisans (de plus en plus nombreux) de la Rénovation, sont en réalité elles aussi comparables à ces grains de sévéne auxquels Dieu compara son Royaume éternel. C'est en réalité le plus petit des grains, mais quand il a éclos, qu'il est sorti de terre, il grandit et bientôt c'est un arbre puissant et les oiseaux du ciel s'ombragent sous ses feuilles... Et voici qu'il nous est donné de faire connaître et par le fait de chaleureusement recommander aux sympathies de nos lecteurs deux revues catholiques de langue française.

L'une paraît à Toulouse depuis quatre ans déjà. Son nom ? *L'Ame latine*. De toutes les jeunes revues d'art de la terre de France il n'en est point de plus proche de nous. Son directeur, ARMAND PRAVIEL est d'ailleurs l'un des plus ardents croyants et l'un des meilleurs poètes du groupe français de *La Lutte*. *L'Ame latine* paraît tous les mois 12 rue de Nazareth à Toulouse (1). De lumineuses proses

(1) L'abonnement à *L'Ame latine* n'est que de 3,50 francs par an pour la Belgique.

et de liturgiques poèmes signés : Praviel, Elie Clavel, Gonzague de Reynold, etc. en impose la lecture à tous les catholiques belges qui s'intéressent au réveil de l'Intelligence à la Foi ! L'autre paraît à Rome: *Cosmos catholicus* ! le beau titre. Sortant mensuellement de « l'Imprimerie vaticane » le *Cosmos catholicus* est richement illustré et l'on y rencontre de nombreux articles remarquablement écrits sur des sujets religieux, littéraires ou artistiques, d'une réelle modernité.

NOËL CHARRON.



Echos

LE COMTE LÉON TOLSTOÏ est complètement rétabli. L'admirable vieillard a repris avec sa calme vigueur ses travaux quotidiens, qui sont, on le sait : façonner des chaussures pour les pauvres moujiks, labourer son champ, écrire des chefs-d'œuvres.

C'EST LE 19 MARS que J.-K. Huysmans deviendra oblat. « C'est-à-dire, a-t-il déclaré lui-même à M. Jules Huret, que je vais vivre, hors clôture, la vie des Bénédictins qui son là ». Et de sa main, nous dit son interlocuteur, il me désigne, par la fenêtre dont le rideau est levé, l'abbaye qui montre ses clochers à cent mètres, derrière de grands pins. Sa table est posée en face même de l'église, de sorte qu'en levant les yeux il l'a devant lui. Ses yeux de fauve adouci ont l'air de caresser le clocher et les toits d'ardoise du monastère ».

PROCHAINEMENT au théâtre Molière, sera représenté *l'Absent*, un Noël moderne, en un acte et en vers, débuts dramatique de notre collaborateur Gaston Heux.

LE MERCREDI 21 FÉVRIER, première du *Cloître*, drame en 3 actes et un tableau du Poète Emile Verhaeren, au théâtre du Parc.

L'ACADÉMIE DES GONCOURT, dite « l'Académie des dix » a vu ses jours mis en péril par le procès en nullité de testament que lui intente les parents de ses propres fondateurs. Le 7 de ce mois la cause a été introduite devant la 1^{er} chambre de la cour d'appel de Paris. Nous ferons connaître à nos lecteurs la décision du tribunal.

LA DIRECTION.

Editions de " LA LUTTE,,

80, RUE DE L'ERMITAGE, 80, — BRUXELLES.

YVES BERTHOU	<i>Le Prince des Prosateurs</i>	fr. 0.50
ALBERT JOUNET	<i>Dieu de Beauté</i>	» 0.50
PAUL MUSSCHE	<i>Simplement</i>	» 2,00
EDOUARD NED	<i>Mon Jardin Fleuri</i>	» 2,00
GEORGES RAMAEKERS	<i>Les Fêtes de l'Été</i>	» 1.25
GEORGES VIRRÈS	<i>En Pleine Terre</i>	» 3.50

PARAITRONT PROCHAINEMENT

DANS LES

ÉDITIONS DE LA LUTTE :

Par CHARLES DE SPRIMONT

LES HÉROS de l'Amour, de l'Épée et du Rêve

Poèmes

PRIX : 2.00 francs.



ARMAND PRAVIEL

Poèmes Mystiques

PRIX : 2.00 francs.

25 p. c. de réduction aux abonnés de LA LUTTE.

On souscrit dès à présent, 80, rue de l'Ermitage, Bruxelles.



LA LUTTE

80, RUE DE L'ERMITAGE, 80

BRUXELLES

paraît tous les mois en fascicules de 64 pages, et forme au bout de l'an deux forts volumes in-8° avec table, d'environ 400 pages chacun.

Belgique

UN AN . . . 5 fr.
UN NUMÉRO . . . 1 fr.

Ailleurs

UN AN . . . 8 fr.
UN NUMÉRO . . . 1.25 fr.

LALUTTE (Série Nouvelle) publie: CONTES, NOUVELLES, ÉTUDES CRITIQUES, MONOGRAPHIES, LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES, QUESTIONS DE MORALE ET DE PHILOSOPHIE, DRAMES, POÈMES, RELATIONS de VOYAGES, etc.

FONDATEURS : PAUL MUSSCHE, EDOUARD NED GEORGES RAMAEKERS.

COMITÉ DE RÉDACTION. (BELGIQUE) : ERNST DELTENRE, POLDEMADE, HUBERT DEMOOR, YVAN GILON, GASTON HEUX, L'ABBÉ HECTOR HOORNAERT, EMILE JOMAU, PAUL MUSSCHE, EDOUARD NED, GEORGES RAMAEKERS, CHARLES DE SPRIMONT, L'ABBÉ EUGÈNE VAN DER ELST, GEORGES VIRRÈS.

COMITÉ DE RÉDACTION. (FRANCE) : YVES BERHOU, J. ESQUIROL, ALPHONSE GERMAIN, LOUIS GILLET, ALBERT JOUNET, GEORGES LE CARDONNEL, HENRI MAZEL, LOUIS MERCIER, R. P. PACHEU S. J., ARMAND PRAVIEL, CHARLES DE ROUVRE, LOUIS TIERCELIN.



N. - B. — ADRESSER tout ce qui concerne LA RÉDACTION de la Revue à M. HUBERT DE MOOR, Secrétaire de *La Lutte*, 46, rue de la Croix, BRUXELLES ; — tout ce qui concerne l'ADMINISTRATION, à M. EUGÈNE BECKERS, administrateur de *La Lutte*, 80, rue de l'Ermitage, BRUXELLES. — Siège de la DIRECTION : 114, rue Franklin, BRUXELLES.

CINQUIÈME ANNÉE

TOME 1^{er}
de la
Série Nouvelle

MARS 1900



LA LUTTE

Revue mensuelle

FONDÉE EN 1895

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO :

MM. VICTOR DE BRABANDÈRE, ALBERT DE FROGER, FRANCIS JAMMES, GEORGES LE CARDONNEL, ARMAND PRAVIEL, GEORGES RAMAEKERS, CHARLES DE SPRIMONT, FERNAND SÉVERIN.

BELGIQUE

5 francs par an | 1 franc le numéro

Ailleurs, le port en sus.



ADMINISTRATION

80, RUE DE L'ERMITAGE, 80

BRUXELLES

Sommaire

5e Année — Mars 1900. — Tome 1er de la Série Nouvelle

I LE DÉBAT ESTHÉTIQUE :

BON CHARLES DE SPRIMONT :

Le Drame Wagnérien.

1^{re} Partie (Etude critique).

II FLORILÈGE MENSUEL :

FRANCIS JAMMES :

Prière (poésie).

ARMAND PRAVIEL :

Rosa Mystica (poème).

III LES ÉCRIVAINS NOUVEAUX :

GEORGES RAMAËKERS :

EMILE VERHAEREN.

1^{re} Partie : « *L'Homme Moderne.* »

(Monographie, contenant la critique
du *Cloître*).

IV LE THÉÂTRE :

VICTOR DE BRABANDÈRE :

I. *Le Nouveau drame d'Ibsen.*

II. « *Solness le Constructeur.* »

V LA CRITIQUE :

FERNAND SÉVERIN :

« *En marge de quelques pages* »

(Littérature).

BON CHARLES DE SPIMONT :

« *La Mission de l'Art* » (Esthétique).

VI LA PEINTURE :

ALBERT DE FROGER :

« *La Libre Esthétique* ».

VII L'ACTUALITÉ :

GEORGES LE CARDONNEL :

Revue du Mois.

LA DIRECTION :

Echos du monde littéraire.

LE DÉBAT ESTHÉTIQUE

Le Drame Wagnérien



Le génie serein de Goethe englobait à la fois dans sa large synthèse la science et le mystère. Esprit d'action et de rêve, le grand poète de *Faust* et de *Werther* aimait à cacher sous le voile magnifique du symbole les vérités conquises par sa déduction puissante. Comme Balzac, il avait le large coup d'œil qui embrasse toute l'humanité ; comme Stendhal, il avait l'infailible psychologie qui pénètre et approfondit les secrets du cœur ; comme Victor Hugo, il avait la puissance verbale qui fascine les esprits, les étreint dans ses nœuds magiques et les force à accepter ou à combattre la pensée qu'elle exprime. Mais son calme olympien le plaçait bien au-dessus des vaines régions où s'agitent les hommes. Travailleur infatigable, jusqu'à son dernier souffle, il tâcha, selon son expression, de se comprendre soi-même et de comprendre les choses, réalisant admirablement la noble parole qu'il avait élue pour devise et règle de sa vie : « Qu'importe tout ce qui passe ; nous ne sommes au monde que pour nous éterniser. » Toute l'âme de l'Allemagne, à la fois déductive, sensible et mystique, respire dans l'œuvre de ce Titan. Aussi, il personnifie à merveille l'esprit de sa race, en concentrant, dans

l'immense synthèse de l'œuvre qu'il édifia, les tendances représentées, individuellement, et avec toute la force du génie, par Kant, Schiller et Richard Wagner.

Doué d'une incomparable puissance logique, le philosophe de Koenigsberg peut-être considéré comme le type du caractère allemand scientifique et passionné pour l'abstraction. Une douce et sentimentale poésie fait de Schiller l'image de l'âme juvénile et songeuse qui inspira aussi Uhland, Ruckert et tant d'autres. Mais de l'union de la science la plus rigoureuse et du plus beau des rêves naît le symbole mystique ; et c'est pourquoi Richard Wagner, génie symbolique, est après Goethe, la meilleure expression de l'esprit allemand moderne. Cette proposition s'affermirait de ce que le grand musicien portait à un haut degré la tendance révolutionnaire, qui, durant ce siècle, enflamma la jeune Allemagne.

Richard Wagner ! Un jugement définitif d'universelle admiration n'a pas encore consacré ce nom. Comme tout novateur, il a été critiqué ; comme tout génie, on l'a nié. Mais la critique et la négation sont indispensables au novateur et au génie. Sans elles, nul n'atteindra jamais le temple de l'humanité idéale. Il faut que les œuvres les plus belles soient contestées. Il faut que les esprits les plus sublimes soient méconnus, ne fût-ce que pour rappeler à l'homme que son œuvre est humaine et, comme telle, passible de haine ou d'amour.

Au reste, rappelons un mot de Berlioz : « Il serait déplorable que certaines œuvres fussent admirées par certaines gens ». Le temps seul peut consacrer à jamais une œuvre, et ce n'est pas trop d'un demi siècle pour assurer l'immortalité. C'est pourquoi, au début de cette étude, nous

avons évoqué, en quelques paroles d'admiration respectueuse, le grand génie de Goethe, que nul ne contestera plus.

Les innombrables ouvrages, traitant de la vie et des œuvres de Richard Wagner, rempliraient à eux seuls plusieurs bibliothèques. La fascination exercée par ce génie sur les esprits de son temps et ceux des générations qui le suivirent est telle que poètes, musiciens ou philosophes, le rencontrent à la source de leurs inspirations les plus hautes. Les nobles fictions qu'il imagina, les conceptions profondes qu'il recouvrit du voile magique de leurs symboles, les procédés qu'il employa pour réaliser la splendeur de ses rêves, ont fait l'objet d'études particulières et détaillées. A notre tour, nous venons apporter au maître à jamais sacré par la mort, notre humble hommage d'admiration, en étudiant la forme d'art qu'il choisit : le drame musical. Nous examinerons d'abord cette forme en elle-même ; ensuite, nous rechercherons comment Wagner sut la réaliser dans quelques unes de ses œuvres.

En tête de son bel ouvrage sur le drame musical, Edouard Schuré a inscrit une phrase de Richard Wagner lui-même qui résume admirablement l'idée mère de la forme artistique du maître : « Danse, Poésie et Musique forment la ronde de l'Art vivant ». Richard Wagner a compris intuitivement qu'il fallait restaurer l'ancien théâtre grec, basé sur une étroite et sincère union des trois muses sœurs. Le chœur, l'orchestre, la parole, avaient donné, par leur synthèse, naissance à la tragédie grecque. Celle-ci fut une expression d'art admirable, la plus haute peut être qu'ait jamais connue l'humanité. Malheureusement, cette union, nécessaire à toute œuvre vivante, fut brisée par des siècles de convention et de

décadence artistique. La danse, jadis noble polyphonie des formes humaines parfaites, se ravala jusqu'à n'être plus que le ballet, ironique parodie de son ancienne splendeur. La poésie et la musique séparées tentèrent vainement de suppléer au moyen de leurs propres ressources à ce qu'elles avaient perdu en se quittant. Et c'est pourquoi les vers de tant de poètes sont traversés d'appels nostalgiques vers la musique, l'âme sœur, si longtemps inconnue et pourtant pressentie. Verlaine n'a-t-il pas chanté :

De la Musique encore et toujours !
Que ton vers soit la chose envolée
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
Vers d'autres cieux à d'autres amours !

C'est pourquoi aussi les musiciens ont inventé la forme hybride et imparfaite de l'opéra, comprenant l'inéluctable nécessité de la parole humaine. Et le génie de Beethoven ne s'égarait pas, quand, dans la neuvième symphonie, il jetait les strophes de Schiller sur les larges ailes du chant pour les enlever jusqu'aux cieux.



L'œuvre d'art vivante et complète est celle qui renferme en soi le plus d'humanité. De cette proposition indiscutable découle, logiquement, la nécessité de la synthèse. Mais si l'analyse, comme l'a fort justement remarqué Charles Morice, rapproche les esprits, la synthèse les isole. Aussi, les génies synthétiques, les plus puissants, sont peut-être les moins compris.

De son large et pénétrant coup d'œil, Richard Wagner avait embrassé l'histoire de l'art toute entière, depuis ses sources jusqu'à son état actuel. Il avait compris et admiré la splendeur des œuvres grecques, il avait contemplé la danse, la poésie et la musique dans leur union féconde, étudié les

causes de leur dissociation, suivi les phases de leur évolution distincte.

Comparant le passé au présent, il eut la magnifique audace de créer l'avenir. Persuadé que de l'union nouvelle des trois éléments primordiaux pouvait germer encore la fleur de l'art éternel, il tenta le grand problème de la réconciliation, et sitôt qu'il en eut entrevu la solution possible, il consacra sa vie à la rechercher. S'il se tournait vers le passé, il voyait, au matin de l'histoire, entre le bois sacré de Marathon, symbole de vaillance, et l'Acropole, rêve de beauté, la danse, la poésie et la musique, figurer, exprimer, chanter en leur divine union les exploits des héros et des dieux. L'œuvre puissante contenait l'humanité intégrale et paraissait se confondre dans le rythme même de la vie.

Après s'être illuminés au magnifique spectacle de ces fêtes de la beauté, ses yeux s'attristaient, en considérant la chute rapide, l'irréremédiable décadence de l'art, tombé, comme tant d'autres, pour avoir éparpillé ses forces au hasard du chemin. Les Muses sœurs cheminaient isolées, douloureuses d'être seules, et dans leurs chants les plus beaux se plaignait une immense amertume. Mais parfois surgissait un superbe génie, qui les faisait pâmer d'allégresse sous son baiser farouche ; et alors la parole chantait, la musique parlait, comme au temps de l'union sacrée. Les grands, les véritables poètes, emportaient le verbe sur les ailes de leur vouloir et le jetaient, pantelant, dans ces régions supra-terrestres où il se confond avec la musique en l'Idéal lui-même, foyer attractif et but commun de tous les arts. Les musiciens, ne sachant préciser au moyen des seuls accords les sublimes sentiments qui transportaient leur âme, faisaient appel à la poésie, et, plus ils avaient de

génie, plus ils désiraient l'étroite et sincère union. Les uns, satisfaits d'un simple compromis, inventaient la forme conventionnelle de l'Opéra ; les autres, c'est-à-dire Gluck, Weber, Beethoven, s'efforçaient de réaliser la fusion de la poésie et de la musique en un art suprême qui les dépassât toutes deux. Mais tous, qu'ils le voulussent ou non, montraient par leurs œuvres l'absolue nécessité de l'union.

Alors Wagner, trouvant dans les splendeurs d'autrefois le but ignoré des agitations présentes, interrogeant à la fois la psychologie et l'histoire, imagina le Drame Musical, suprême forme d'Art de l'Avenir.

« Pour établir la formule du drame musical, écrit Henri Lichtenberger (1), Wagner se basa sur une étude attentive des ressources expressives propres à la poésie d'une part, à la musique de l'autre.

Le but de toute poésie, dit-il en substance, et en particulier du drame, c'est toujours, en somme, de peindre l'âme humaine, ou, selon l'expression de Wagner, l'homme intérieur, ses sentiments, ses émotions, et d'exciter ainsi dans l'âme du spectateur une émotion correspondante. Seulement, cette transmission de l'émotion n'a pas lieu directement, elle se fait par le véhicule de la parole, donc par l'intermédiaire de la raison. Les émotions des personnages du drame se transforment en paroles qui, perçues par les spectateurs, se transforment de nouveau en émotions. Or, entre l'émotion initiale et la parole qui en est le signe, il n'y a pas de lien nécessaire et naturel : la parole peut bien indiquer les causes d'une émotion, d'un plaisir, d'une douleur, ou en analyser les effets, ou encore,

(1) Henri Lichtenberger : Richard Wagner, poète et philosophe. Introduction.

préciser les circonstances dans lesquelles cette émotion s'est produite ; mais elle est impuissante à exprimer, à rendre sensible la douleur, l'émotion, le plaisir *en eux mêmes*. La poésie ne transmet donc pas directement l'émotion initiale dans l'âme de l'auditeur ; elle ne fait que *suggérer* une émotion analogue, grâce à la parole qui agit sur la raison et, de là, sur l'imagination. »

Ces constatations du savant professeur de Nancy ne nous paraissent pas d'une exactitude si rigoureuse qu'il faille les laisser passer sans y faire quelques légitimes restrictions. Sans doute, la parole, prise en elle-même, abstraction faite de toute circonstance contingente, *indique* simplement un objet, une émotion, un état d'âme, tout comme une note de musique, prise isolément, est l'indication d'un son. Seulement, la parole en soi est un pur concept de la raison ; actuellement et réellement, la parole n'existe que prononcée, ou écrite, et ne peut être séparée du timbre même de la voix qui la prononce ou de l'ordonnance de la phrase qui la contient. Si cette voix, si cette phrase sont rythmées, la parole, de simple indicatrice, deviendra conductrice d'émotion.

Ainsi, en même temps qu'elle transmettra à la raison la cause de l'émotion, elle transmettra au cœur l'émotion elle-même. La poésie renferme donc en elle des éléments qui appartiennent aussi à la musique ; mais elle les possède de par sa propre essence, indépendamment de toute notation musicale. M. Lichtenberger a eu le tort d'étendre à la poésie ce qu'il disait très justement de la simple parole.

La poésie peut donc suggérer chez autrui une émotion analogue à celle qui lui a donné naissance. Néanmoins, dans cet ordre d'idées, ses ressources sont moindres que celle de la musique. Et c'est pourquoi l'impression produite par celle-ci est souvent plus intense et plus profonde.

« Qu'est-ce, d'autre part que la musique, continue l'auteur déjà cité ? A cette question, il n'est pas de réponse certaine ; le sens de la musique est un mystère, inaccessible à la raison, et il serait parfaitement vain de vouloir démontrer qu'elle exprime quelque chose à qui prétendrait le contraire. Presque tout le monde a pourtant le sentiment confus qu'il existe un lien étroit entre le monde des émotions et celui des sons, que la musique est capable d'éveiller en nous, par l'action directe des sens, des émotions très puissantes encore que très vagues. Wagner conclut de ce fait que la musique est précisément cette expression *adéquate et immédiate* de l'émotion, que la parole est impuissante à trouver. La poésie part du cœur, et, par l'intermédiaire de la raison et de l'imagination, parle au cœur ; la musique, elle, part du cœur, et parle au cœur directement, sans autre intermédiaire que le sens de l'ouïe. Chacun de ces deux arts trouve donc dans l'autre son complément naturel »,

La question de la compréhension musicale, du sens de la musique, est, à l'heure présente, vivement discutée. Ignorée peut-être, ou peu connue, des anciens, elle a été posée par les tentatives de Berlioz et de Wagner, et indirectement peut-on dire, par le rêve de poésie musicale où s'égara le talent de Stéphane Mallarmé. Il est intéressant de connaître, à ce sujet, l'opinion d'un des grands maîtres de la musique moderne : Schumann. Celui-ci, entendant une marche de Schubert, déclare qu'il y a vu nettement Séville « il y a cent ans » et une assemblée de gens dont il « remarque les robes à queue et les souliers à la poulaine ». L'une des seize nouvelles études de J. B. Cramer, dont on lui envoie le cahier, le fait songer d'une tour chinoise qui sonne lorsque le vent passe à

travers les petites cloches qui l'entourent ; dans une autre il perçoit un babillage de lèvres amoureuses, il se demande : « Qui étincelle ici, qui m'inonde de parfums ? » ; ou bien il dépeint le développement d'une mélodie : « arrivée en ut majeur, la mélodie monte sur le rivage et s'ensoleille un peu de verts gazons pour se replonger ensuite dans les flots » (1).

Nous n'aurions garde de vouloir échafauder une théorie sur quelques impressions d'un musicien, naturellement plus prédisposé que tout autre à comprendre le *sens* de la musique.

Nous croyons qu'il est jusqu'à présent impossible de trouver dans la musique elle-même le critère de l'émotion suggérée. A notre avis, la parole seule peut préciser exactement et universellement la signification des sons. Sans elle, la musique est apte à causer une multitude d'impressions subjectives, — diverses, au point que le même morceau qui se traduit chez une personne en émotion triste peut en réjouir une autre. Mais du moment que la parole vient indiquer, annoter la sensation voulue, il est pour ainsi dire impossible de s'y soustraire.

S'il nous fallait résumer cette argumentation en langage philosophique, nous dirions que la musique contient en puissance, *virtuellement*, le germe d'une multitude d'émotions très diverses, mais que pour provoquer une émotion bien déterminée, *actuelle et universelle*, il lui faut le secours d'un agent étranger, la parole.

D'un autre côté : la parole, en elle même simple indicatrice d'émotion, peut, en se soumettant au rythme, acquérir une puissance émotive réelle.

(1) Ces notes sur Schumann sont tirées d'un très intéressant essai de M. Charles-Henry Hirsch, sur le sens de la musique. (*Mercur de France*-Mai 1895).

Plus le rythme se rapprochera de la musique, plus les sentiments qu'il exprime seront transmis directement à l'âme. Le but de la poésie et de la musique nous paraît donc être situé en un même point vers quoi elles tendent toutes deux : l'expression harmonieuse d'un sentiment à la fois transmis au cœur qui l'éprouve et à l'intelligence qui le comprend.

Cette longue et sèche argumentation aura eu pour effet, nous l'espérons, de prouver que l'union de la poésie et de la musique est nécessaire pour la plus grande perfection de chacune d'elles. Nous l'avons voulue assez complète, parcequ'on s' imagine volontiers aujourd'hui que les arts sont indépendants et doivent rester invariablement confinés dans leur sphère bien distincte. Or, c'est là un préjugé absolument faux. Les arts ne sont que des manifestations sensorielles diverses d'une même tendance esthétique, et, comme tels, ne peuvent être complètement séparés.

— La fusion véritable, parfaite, de la poésie et de la musique est donc le caractère principal de l'œuvre wagnérienne. Voyons maintenant le rôle distinct que Wagner semble avoir voulu assigner à chacun des membres de cette étroite union. « Le poète, dit-il, devra fournir le cadre extérieur de l'action : à lui seul appartient de poser les personnages du drame, de les situer dans le temps et l'espace, de préciser ce qu'ils sont, ce qu'ils font, ce qu'ils veulent. Le musicien alors nous dévoilera ce qui se passe au fond de leurs âmes, il nous fera participer à leur vie intérieure, vibrer à l'unisson de leurs joies ou de leurs douleurs. De l'alliance de la parole et de la musique naîtra ainsi l'image artistique de la vie la plus haute, la plus complète qui se puisse concevoir » (1).

(1) Lichtenberger : ouvrage cité.

Généralement, autour d'une puissante idée centrale, Richard Wagner fait graviter les divers éléments de l'existence. La pensée philosophique domine son œuvre, tout en laissant une large place au sentiment et à son équivalent matériel, la sensation. Aussi il a pu dire, avec la certitude d'avoir prouvé par des œuvres la véracité de sa formule, que le domaine du poète musicien est *l'Éternel-Humain pur de tout élément conventionnel* (Das von aller konvention losgelöste Reinmenschliche. — Wagner : Œuvres complètes, IV, 318).

Le moment est venu de parler d'un procédé fréquemment utilisé par Richard Wagner : le *leit-motiv*. Le leit-motiv est une phrase musicale qui accompagne un personnage dans les diverses évolutions du drame. Il a pour objet de relier les péripéties entre elles, d'arrêter l'attention, et spécialement de rattacher les événements présents aux événements passés qui en sont l'occasion ou la cause. Il peut aussi avoir comme effet de présager les actes futurs.

Ainsi, dans la Walkyrie, au moment où Brunnhilde annonce à Sieglinde qu'elle porte dans son sein le rejeton des Velsungs, retentit le leit-motiv de Siegfried.

Les motifs du Walhalla et de Wotan traversent toute la tétralogie, comme la voix de l'implacable destin qui pèse sur la race des dieux. Ainsi encore, le motif du Monsalvat, développé dans l'ouverture de Lohengrin, retentit au moment où l'initié du Graal annonce à la douce Elsa et au peuple assemblé qu'il va leur dévoiler sa patrie et son nom ; le motif du philtre domine et pénètre Tristan et Yseult de sa hantise continuelle, comme pour affirmer la douloureuse, l'enivrante victoire de l'irréparable et fatal amour.

Plusieurs musicologues ont critiqué le leit-motiv ;

ils n'ont voulu y voir qu'un procédé fort habile et conventionnel. Ils n'ont pas compris que le leit-motiv n'est autre chose que l'expression musicale d'une des grandes lois de l'existence : la pesée nécessaire et invincible du passé sur le présent, le germe des actions futures implicitement contenu dans les actions d'aujourd'hui. Le leit-motiv, par cela même qu'il rappelle les événements antérieurs, fait pénétrer au spectateur le sens profond du drame, en le forçant à suivre les mystérieux chaînons qui, à travers le temps et l'espace, relient les actions humaines. Sa place est marquée dans une œuvre synthétique : il y est donc nécessaire, et le génie de Richard Wagner ne se trompait pas en en faisant un usage si magnifique et si opportun.



Nous venons d'exposer la forme artistique du drame wagnérien. Il nous reste, avant de passer à l'examen de sa réalisation dans quelques œuvres du maître, à l'étudier aux divers points de vue de l'idée philosophique, du symbole et de la fiction.

Faire évoluer, autour d'une puissante conception centrale, d'où ils émanent pour y retourner, les divers phénomènes de la vie, tel a été de tout temps le but grandiose des vrais poètes, de ceux dont le coup d'œil dominateur embrasse l'univers entier. Eschyle, Dante, Shakespeare, Goethe, ces génies souverains qui se dressent en dehors de l'espace et du temps, ont voulu exprimer par leurs œuvres, non de vaines contingences, mais des vérités éternelles. Sous le voile lumineux des fictions, ils ont caché l'absolu de leur pensée en le faisant vibrer à l'unisson du rythme même de la vie. Or la vie, dans ses évolutions diverses, contient une part de vérité éternelle, comme la

pensée de Dieu qui s'y reflète dès les origines. C'est cette part de vérité essentielle que l'artiste doit dégager, aussi bien des grands spectacles de la nature, que du monde complexe et inquiétant des passions humaines. Aussi, l'œuvre d'art idéale sera celle qui dégagera de la façon la plus claire, la plus irrésistible, le sens profond de la vie et des choses, tout en leur conservant le caractère naturel, si merveilleusement multiple, que Dieu leur a donné. Il faut que le sens philosophique jaillisse de l'œuvre même. C'est ce que n'ont pas compris plusieurs auteurs de pièces à thèse, qui, au lieu de laisser la pensée se dégager lentement, mais sûrement, des péripéties du drame, ont créé des personnages conventionnels, misérables et froids porte-paroles, qui ne vivent que pour prêcher et non pour agir.

Richard Wagner a fort bien compris le rôle de la pensée philosophique dans le drame. Aussi, voyez de quelle façon claire et simple l'idée se dégage de ses œuvres, sereine et victorieuse, resplendissante de beauté, parce que l'artiste ne l'a pas privée du charme inoubliable des images qui l'évoquaient. Nous exposerons tantôt quelques unes de ces conceptions profondes qui transparaissent, dans Tannhäuser, dans Lohengrin, dans la Tétralogie, dans Parsifal, à travers le voile divin de la fiction symbolique,

Nous avons vu que l'*idée* est l'élément essentiel du drame, puisqu'elle est la part d'éternité que comporte toute chose. Nous voici amenés à un second élément de l'œuvre d'art, au *symbole*.

Le symbole est le vêtement de l'idée philosophique; c'est en somme, une métaphore transcendente. Les extravagances de certains décadents ont faits du mot symbolisme un terme de raillerie. Il y a là une équivoque qu'il importe de dissiper.

Le symbole émane de la vie de tout être, et, comme tel, circule de la base au sommet de l'œuvre d'art véritable. Symboliser, c'est, comme l'a dit M. Remacle, passer d'un ordre supérieur à un ordre inférieur. « Exprimer l'abstrait par le concret, le possible par le réel, le spirituel par le matériel, l'absolu par le relatif, est faire du symbolisme ». Or, non seulement le fait de l'art, mais chaque détermination de ce fait, rentre dans une de ces catégories. Nous parlons, bien entendu, de l'art véritable, et non de cet art faux, qui n'est qu'une exacte photographie, une simple copie, de la plus basse réalité.

Seulement, qu'on y prenne garde, il ne faut pas partir du symbole pour faire l'œuvre, mais il faut, par l'œuvre, dégager le symbole. En d'autres termes, le symbole ne doit pas être *a priori*. C'est ce que Maeterlinck, poète éminemment symboliste, a admirablement expliqué dans l'Enquête sur l'évolution littéraire de Jules Huret.

« Je ne crois pas, dit-il, que l'œuvre puisse naître viablement du symbole, mais le symbole naît toujours de l'œuvre si celle-ci est viable. L'œuvre née du symbole ne peut être qu'une allégorie, et c'est pourquoi l'esprit latin, ami de l'ordre et de la servitude, me semble plus enclin à l'allégorie qu'au symbole.

Le symbole est une force de la nature, et l'esprit de l'homme ne peut résister à ses lois. Tout ce que peut faire le poète, c'est se mettre par rapport au symbole, dans la position du charpentier d'Emerson. Le charpentier, n'est-ce pas ? s'il doit dégrossir une poutre, ne la place pas au-dessus de sa tête, mais sous ses pieds, et ainsi, à chaque coup de hache qu'il donne, ce n'est plus lui seul qui travaille, ses forces musculaires sont insignifiantes, mais c'est la terre entière qui tra-

vaille avec lui ; en se mettant dans la position qu'il a prise, il appelle à son secours toute la force de gravitation de notre planète, et l'univers approuve et multiplie le moindre mouvement de ses muscles. C'est ainsi que doit faire le poète, il doit être passif dans le symbole, car le symbole qui émane de la vie de tout être est bien plus haut et plus impénétrable que le plus merveilleux symbole préconçu. »

— Richard Wagner, guidé sans doute par sa profonde intuition, s'est conduit de la sorte. Sans commettre la faute d'emprisonner sa pensée dans de froides allégories, il a laissé le symbole se dégager naturellement de toutes les péripéties de son œuvre. Il y a, en effet, entre le symbole et l'allégorie, une différence essentielle. L'allégorie n'est qu'un vain procédé de rhéteur « la figuration convenue d'une idée abstraite ». Faire parler l'Océan sous la figure d'un vieillard barbu, est une allégorie. Mais, d'un magnifique tableau de la mer déchaînée, se ruant à l'assaut des promontoires de granit, dégager le spectacle des passions tumultueuses, du désir ou de la haine, battant désespérément les pics immobiles de l'âme qu'ils parviennent parfois à submerger, c'est d'un phénomène physique monter à la vie spirituelle, c'est faire du symbolisme.

Dans l'œuvre de Wagner, des motifs du Graal, du philtre d'Amour, de l'Anneau fatal, du Walhalla, du glaive de détresse, se dégage une signification admirable et profonde. Le Graal, c'est le trésor idéal que tout homme porte en lui, et qu'il ne découvrira jamais, à moins que, par son vouloir, il ne se conduise lui-même à sa conquête. Le philtre d'Amour représente la fatalité de la passion, le grand désir éperdu qui saisit les êtres, les pousse l'un vers l'autre, les joint dans une

communion exaspérée, et, après la séparation fatale, les mène au dégoût de la vie, à la soif du néant absolu, de l'ensevelissement dans la profonde nuit originelle. L'Anneau forgé par le dieu qui a renoncé à l'Amour figure la convoitise de l'Or, la plus basse, la plus stérile de toutes ; sa forme même en dit le cycle continu, montrant l'homme inassouvi, aveugle, rué à la poursuite d'un bien qui le fuit toujours. La lance de Wotan symbolise la puissance, qui ne peut-être brisée que par le glaive du héros sans peur, de celui qui aura dédaigné l'Anneau. L'Épée s'oppose à l'Anneau. Elle a été forgée pour relever l'homme vers de plus nobles convoitises. Son nom même, Nothung (détresse), signifie que le courage suprême se révèle à l'heure du suprême danger.

A côté de ces symboles se dégageant si clairement de choses matérielles, il y a le sens profond des personnages, que nous indiquerons plus loin ; il y a la signification des éléments : l'Eau du fleuve sacré, symbole de la pureté primitive ; le Feu qui flamboie autour de la colline où repose la Walküre endormie ; la Forêt où erre Siegmound blessé, sans armes, durant une nuit d'orage ; le souffle embaumé du Printemps ouvrant aux deux amants la porte du fatal bonheur.

Nous avons étudié jusqu'ici deux éléments primordiaux de l'œuvre d'art : la conception philosophique et le symbole par quoi elle s'exprime. Il nous suffira d'ajouter la *fiction*, qui situe la pensée dans le temps et l'espace, pour voir jaillir, de l'union de la poésie et de la musique, le drame parfait, tel que Wagner le conçut et le réalisa.

Nombre de personnes ne comprennent pas comment les sujets mythiques, tirés des légendes et des théogonies primitives, ont pu survivre aux récits d'époques moins reculées ; elles se deman-

dent par quelle fascination étrange des fables, qu'elles considèrent avec ce gigantesque mépris du civilisé pour les races naissantes, peuvent tenter encore les poètes et les artistes. C'est qu'elles n'ont pas scruté les mystères de la pensée humaine; c'est qu'elles ne comprennent pas combien grand et profond est l'enseignement qui se dégage des légendes du lointain passé.

Les plus grands artistes, dédaigneux des faits et gestes de leurs contemporains, ont de tout temps cherché leurs sujets dans le trésor inépuisable des traditions populaires ou des religions primitives. Qu'il nous suffise de citer, parmi les poètes, Shakespeare, Goethe, Hugo, Shelley, Leconte de Lisle; parmi les peintres Burnes Jones et Gustave Moreau. Richard Wagner comprit la nécessité de la fiction, et il le proclama dans sa célèbre lettre sur la musique: « Je me voyais nécessairement amené, dit-il, à désigner le mythe comme matière idéale du poète. Le mythe est le poème primitif et anonyme du peuple, et nous le trouvons à toutes les époques, repris, remanié sans cesse à nouveau par les grands poètes des périodes cultivées. Dans le mythe, en effet, les relations humaines dépouillent presque complètement leur forme conventionnelle et intelligible seulement à la raison abstraite; elles montrent ce que la vie a de vraiment humain, d'éternellement compréhensible, et le montrent sous cette forme concrète, exclusive de toute imitation (réaliste), laquelle donne à tous les vrais mythes leur caractère individuel que vous reconnaissez au premier coup d'œil. »

Dans les lointains de l'étendue et de la durée, vers les époques religieuses, du mythe et vers les âges guerriers de l'épopée, s'achemine la pensée du poète. Plus grand est l'éloignement, plus les gestes des héros lui apparaissent tels qu'ils doivent

être, dépouillés de toute mode conventionnelle, émanant, en un mot, de la pure et intégrale humanité.

Les récits légendaires ou mythiques sont harmonieusement fixés dans le souvenir des hommes, et il suffit souvent d'un mot pour les évoquer. Lumineux comme la joie, splendides comme la douleur, irrésistibles comme le désir et l'amour, sitôt que la parole chantante des poètes les a fait surgir des profondeurs inconscientes de la mémoire où ils reposaient, les héros et les dieux s'élèvent prodigieusement au-dessus des maigres beautés contemporaines. Aussi, le drame musical, œuvre d'humanité plénière, devait forcément s'inspirer des légendes et du mythe. C'est à cette source merveilleuse seulement qu'il lui était possible de puiser des sujets qui, dépouillés de conventions, exprimassent parfaitement les grandes lois générales de l'homme et du monde. Aussi, R. Wagner, après avoir tenté, dans *Rienzi* le drame historique, s'adressa intuitivement, et sous la seule poussée de son génie, à la fiction, lorsqu'il voulut créer des œuvres de large synthèse où vibrassent à la fois l'esprit, le sentiment et la matière.

— On peut diviser en deux groupes les traditions d'où Wagner tira les thèmes de ses œuvres : les chansons médiévales du Heldenbuch et des Minnesinger, ainsi que les romans de la Table ronde, d'une part ; de l'autre les anciennes légendes germaniques et scandinaves concentrées dans le Nibelungen Nöt et les Eddas. Le sujet de Tannhauser se trouve esquissé dans un *lied* du XIII^e siècle. Le vaisseau fantôme est issu d'une tradition populaire des bords de la Baltique.

Lohengrin et Parsifal se rattachent directement au cycle des romans de la Table ronde qui ont pour objet la quête du Graal. Tristan et Yseult

provient à la fois de sources françaises et allemandes, des légendes celtiques et d'un poème de Gottfrid de Strassbourg, Quant à l'Anneau du Nibelung, cette gigantesque tétraologie renferme et concentre les légendes franques sur la race et le trésor des Wibelungen et la cosmogonie scandinave, formulée dans les Eddas de Saemund et de Snorri Sturleson. La Wilkina Saga doit également avoir fourni de nombreuses indications à Wagner, notamment au sujet de la famille des Velsoung et de l'union de Siegmound et de sa sœur Sieglinde. M. Maurice Kufferath, dans ses nombreux et intéressants ouvrages sur R. Wagner, a étudié ces sources diverses, au double point de vue de la critique littéraire et de l'analyse scientifique.



Cette étude des divers éléments du drame wagnérien serait incomplète si nous négligions de montrer comment le puissant génie du maître joignait à une pensée profonde, à une extraordinaire splendeur poétique et musicale, une grande connaissance de la plastique et du décor. Danse, Poésie et Musique forment la ronde de l'Art vivant, avait dit Wagner, en une phrase célèbre. Nous trouvons, dans « l'Œuvre d'art de l'avenir » une déclaration non moins caractéristique. « Où les créations de marbre de Phidias, pourront se mouvoir en chair et en os ; où la nature imitée, sortie du cadre étroit suspendu au mur de la chambre de l'égoïste, se développera luxuriante, dans le cadre vaste, pénétré d'une chaude vie, de la scène de l'avenir ; — là seulement le poète, en l'Action commune de tous ses compagnons d'art, trouvera sa délivrance. » Commentant ces paroles du maître, Alfred Ernst, dans son bel ouvrage sur l'œuvre poétique de R. Wagner, s'exprime en ces termes : « Wagner a cherché dans la Mimique la

beauté, la clarté, la simplicité, l'eurythmie ; mais il a voulu que ces qualités plastiques, qui donnent au geste sa valeur d'art, fussent avant tout naturelles, animées « pénétrées d'une chaude vie » conformes à la vérité du sentiment humain. Il a rêvé de statues devenues vivantes, dans toute la force du terme. Sur ce point comme sur tous les autres, la vie passionnelle, l'expression de l'homme intérieur, de l'âme aimante et souffrante, tel a été le but unique de son effort. »

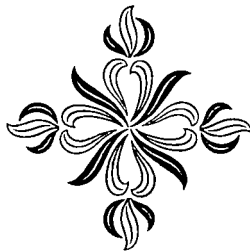
Il est des passages de l'œuvre de Wagner où le geste atteint une splendeur surhumaine. Qu'on dirige ses yeux vers la pénombre harmonieuse où dorment les merveilleux souvenirs, et l'on verra Siegmound, dans l'union du geste et de la parole : « Hors du fourreau, viens à moi ! » arracher du frère l'épée qu'y enfonça un dieu. Et l'on verra aussi la blonde Yseult éteignant la torche annonciatrice, dernier vestige du jour maudit, qui seul s'oppose à la nuit d'amour.

Ces gestes, si beaux dans leur simplicité, le poète les a situés dans d'inoubliables paysages. Enchantement du jardin de volupté où, parmi les Filles-fleurs, erre Parsifal ; douce et caressante vision du Printemps accueillant d'un sourire Siegmound et Sieglinde enlacés ; flots bleus, flots purs de l'eau sacrée où glissent divinement les sirènes du fleuve ; caverne sombre, grondant et retentissant aux heurts du pesant marteau de Siegfried forgeant l'épée ; ciel noir, ciel de tempête, blocs de nuages sur l'escarpement des rocs, avec, dans les éclairs, votre chevauchée, ô Walkyries ; mer hurlante du feu entourant, à l'appel du dieu, Brunnhilde endormie ; tous tableaux admirables qui émerveillent les yeux, tandis que la mélodie, sauvage ou tendre, berce, ravit, épouvante le cœur.

Malheureusement, les procédés de la décoration théâtrale sont trop imparfaits encore pour nous montrer ces tableaux tels que le poète les a voulus. Un fervent wagnérien nous disait un jour qu'il préférerait entendre l'Or du Rhin, exécuté sans aucun décor. Comme nous nous étonnions il poursuivit : « Quand Wotan, à la fin du drame, lance de sa forte voix un hymne magnifique vers le palais bâti à sa gloire par sa volonté toute puissante, je me figure, à l'extrémité du pont Baefrost, de l'arc-en-ciel éblouissant, un édifice superbe, plus étincelant que le soleil. Et quand, levant les yeux, j'aperçois une piteuse bâtisse peinte tant bien que mal sur la toile du fond, je me dis que « ce n'est pas cela » et, malgré toute la splendeur de la musique, j'éprouve une déception ».

CHARLES DE SPRIMONT.

(*A suivre*)



FLORILÈGE MÉSUEL

Prière

Mon Dieu, mon âme était le rêve d'un jardin
Rempli d'abricotiers, d'aurore et de beaux soirs,
Et de vieux bancs de pierre aux lichens bleus et noirs,

Et de modestes fleurs aux parfums violents...
Mon âme était sublime, mon âme était ardente.
Mon Dieu je me souviens de roses que gonflait
La matinale pluie d'arc-en-ciel et d'amour...

Vous n'avez pas voulu que mon âme terrible,
Vous n'avez pas voulu que mon âme sensible
Continuât, parmi la pluie de chèvre feuilles,
A poser mes cheveux sur sa petite oreille.
Ça vaut-il mieux, ça vaut-il moins ? comme l'on dit.

Je crois que ça vaut mieux et je Vous dis merci.
J'ai maintenant un peu de ce calme rêvé
Qui tombe de la voix des angelus d'Eté.
Eloignez de ma vie les bras nus qui font mal.

Vous me donnez, mon Dieu, (est-ce l'orgueil encore ?)
Une résignation qui contient un sourire.
J'ai confessé mon cœur aux prés, aux sources vives,
Aux fumées roses, aux vieux ânes, aux coteaux bleus.
Je leur ai dit combien était grande ma peine.
Et je Vous ai compris, mon Dieu, car les fumées,
Restèrent roses, les coteaux bleus, les prés fleuris,
Les ânes restèrent patients, les sources restèrent vives
Et me dirent, mon Dieu, la grandeur de la Vie.
Les fumées me disaient : Contente-toi de toi ;
Nous nous perdons au ciel pour l'amour des chaumières.
Les coteaux me disaient : nous sommes immobiles.
Les prés disaient : nos fleurs sont aux agneaux dociles.
Et les sources disaient : nous sommes dans les bois.
Et les ânes disaient : nous nous buttons aux pierres.

Alors j'ai bien compris que c'était mon devoir
De souffrir simplement sans but et sans espoir,
Comme, monotonement, souffrent les humbles ânes.
Vous avez enlevé de mon cœur une femme,
Ainsi qu'une fumée s'enlève un jour d'Été.
Je me sens aujourd'hui plus grave et plus calmé.
J'avais crié vers Vous plein d'ombre et de colère.
Aujourd'hui je comprends que Vous Vous proposiez
De me donner enfin une vie moins cruelle.
Je Vous en remercie, par ce jour de Dimanche
Et mon âme s'élève à Vous douce et tremblante
Comme cette fumée qui s'exhale du givre
Qui avait courbé les herbes pendant la nuit.

FRANCIS JAMMES.

Rosa mystica. ⁽¹⁾



Fleur de mystère, en plein azur jadis éclose,
Vous n'êtes pas l'emblème héroïque, la Rose
Aux prodigieux souvenirs
Qui, pour donner l'ardeur à ses couleurs trop pâles,
Sous les gibets païens étendait ses pétales,
— La Rose rouge des Martyrs ;

Maintenant, dans le ciel plein de murmures calmes
Le sang ne coule plus sous le fer des bourreaux,
Et les Persécutés d'autrefois, les Héros,
Chantent l'hymne de gloire en brandissant leurs palmes.

Vous n'êtes pas non plus, ô Rose d'Israël,
La fleur de ces Voyants chantant l'Emmanuel,

(1) Ce Poème est extrait des *Poèmes mystiques* qui paraîtront en Mai dans les Editions de *la Lutte*.

Echevelés dans les tempêtes,
 Dont Jéhovah brûlait la lèvre de ses feux ;
 Vous n'êtes pas, dans la splendeur sainte des cieux,
 La Rose sombre des Prophètes ;

Car ces hommes auxquels nul vivant n'est pareil
 Ont cessé d'appeler l'Aube sous le ciel sombre :
 Après les temps vêtus de nuit et tissés d'ombre,
 Ils boivent à longs traits un éternel Soleil !

Vous n'êtes pas la fleur de cette multitude
 Dans laquelle, le cœur empli de lassitude,
 Nous cherchons des Intercesseurs,
 La fleur de ces Autels que l'Eglise modèle
 En y plaçant pour nous quelque nouveau Modèle,
 — La Rose d'or des Confesseurs ;

Ils ne sont pas de ceux qui brisent tous les voiles,
 Qui vont jusqu'au Mystère insondable et sans fin,
 Et qui chantent là-haut, près de l'Agneau divin,
 Le Cantique d'amour au milieu des Etoiles !

O Vous qui fleurissez sur le sacré Parvis,
 Je Vous dirai comment, un beau Soir, je Vous vis.
 Sous le tremblant éclat des cierges,
 Au sein d'une corbeille éclatante de lys,
 Vous étiez, au milieu des pétales pâlis,
 La Rose sans tache des Vierges !

Vous avez l'idéal du Blanc, la Pureté,
 L'éclat du jour des cieux serein et magnifique,
 Et je Vous reconnus alors, Rose mystique,
 A la blanche splendeur de la Virginité ;

Car, nous le savons bien, parmi la nuit des Ages
 Emportés au torrent des monstrueux orages
 Où le Monde hésite, troublé,
 Et tente d'abaisser l'Azur près de la Terre,
 — Ce qui fait Votre gloire, ô Rose de Mystère,
 C'est Votre Blanc immaculé !



« Nous, les pauvres Pécheurs du Salut liturgique,
De loin nous contempons dans le Jardin des Cieux,
Briller Votre Beauté d'un reflet radieux,
— Et nous Vous adressons cette ardente supplique :

« Si laissèrent nos mains trainer sans dignité
Nos robes d'innocence aux flots d'Impureté,
Fangeuse et sinistre avalanche,
— Conservez, en nos cœurs frissonnants de sanglots,
Ainsi qu'en un mystérieux et sombre enclos,
Une timide Rose blanche ;

« Fleur de pitié, donnée aux Chastes en esprit,
Qui parfume de son odeur la vie entière
Et met sur nos péchés un nimbe de lumière,
— Mystique floraison du Repentir contrit ;

Afin qu'au dernier jour, nous, Méchants et Profanes,
Nous puissions Vous offrir ses grâces diaphanes,

Son calice frêle et tremblant,
Et que ce soir de Deuil et d'Horreur affollée
Devienne par Votre aide, ô Rose Immaculée,
La joyeuse fête du Blanc ;

Fête où Sion sera d'argent fin recouverte,
Où tout resplendira d'un éclat sans pareil,
Cependant que prendra la place du Soleil
Une immortelle Rose au fond du ciel ouverte ! »

ARMAND PRAVIEL.



LES ECRIVAINS NOUVEAUX

Emile Verhaeren



II. L'HOMME MODERNE

Moderniste par la langue, le rythme et les sujets qu'il traite, Verhaeren accentuera fortement cette caractéristique de modernité qui est sienne en adoptant le genre littéraire le plus moderne, le Symbolisme.

Réaliste dans les *Flamandes* et les *Moines*, Verhaeren est devenu symboliste dans la suite de ses ouvrages. C'est ainsi que *Les Apparus dans mes chemins*, *Les Villages illusoires*, *Les Vignes de ma muraille* et *Les Visages de la Vie*, forment la troisième partie, la partie spécialement symboliste de son œuvre.

La Symbolique de Verhaeren n'a point recours, comme la Symbolique d'Henri de Régnier, par exemple, à des personnifications d'abstractions morales, à des allégories, ni aux exhumations des antiques mythologies, froides et anachroniques, surannées quoiqu'on fasse, et qui malgré tout le talent désirable, ne parviennent plus à émouvoir l'Âme moderne.

Transportant dans la fiction les aspects et les gestes humains d'aujourd'hui, c'est au réalisme de ces aspects et de ces gestes que Verhaeren donnera une portée philosophique, une valeur morale. *Le Passeur d'eau*, *les Pêcheurs*, *le Meunier*, *le Menuisier*, *le Fossoyeur*, *les Cordiers*, *le Forgeron*, tels sont les titres clairdisants de ses poèmes symboliques, en *les Villages illusoires*. Ailleurs, dans les *Apparus*, dans les *Vignes* et dans les *Visages* ce n'est plus à la vie rustique, mais à ceux-là, venus des « pays légendaires », que le Poète empruntera les éléments de ses symboles moins précis.

Ainsi ce n'est point le Savoir qui sera par lui personnifié, mais c'est « Quelqu'un vêtu d'effroi » qui personnifiera le Savoir en un poème étrange et béant de vertige.

Imagé de la sorte, le symbolisme de Verhaeren n'en reste pas moins pour cela abscond et très souvent énigmatique. Mais l'amour du mystérieux, au dire du bon La Fontaine, est la grande maladie des hommes. De cette obscurité inhérente au symbole émane ce je ne sais quoi d'étrange et d'inexprimable, qui nous attire, éveille en nous l'anxiété et nous remplit d'une crainte religieuse, semblable à celle qui nous envahit, quand nous entrons dans la forêt, ouvrant sa majesté muette devant nous, — cathédrale aux nefs infinies.

A cette attirance première, commune à tous les symbolismes, vient s'ajouter souvent en les poèmes symboliques de Verhaeren l'attrait spécial et puissamment fascinateur de sa vision sinistre.

Rayonnantes ou lugubres, hallucinées ou méthodiquement analytiques, rouges d'incendie ou pâles d'épouvante, fulgurantes d'orgueil ou livides d'effroi, ces visions égalent en puissance d'horreur les plus farouches évocations de l'au-delà vertigineux qu'ait enfantées l'imagination médiévale des peintres du Septentrion, en proie à la hantise du cerceuil, des pourritures de la mort et du brasier sans fin de l'effroyable enfer.

Ieronimus Bosch, le peintre des monstruosité diaboliques, Matheus Grunwald, auteur de Calvaires convulsionnés, l'Holbein de la *Danse des morts*, et Dürer, le satanique, renaissent tour à tour dans les estampes de Verhaeren.

Or ce sont là en vérité récurrences de Poète, d'accord avec les réminiscences populaires, et qui n'entachent en rien la modernité de l'auteur.

Carelles l'apparentent, tout autant qu'à ces maîtres anciens, aux noms très modernes vraiment d'Odilon Redon et de Rops; sans compter que grâce à elles Verhaeren s'associe aux modernes évocateurs des *nocturna fantasmata*, à Hoffmann, à Edgar Poë, à Villiers de l'Isle-Adam et à Charles Baudelaire.

Cette double parenté du Poète apparaîtra indiscutable à quiconque lira *le Fléau*.

La Mort a bu du sang
 Au cabaret des Trois Cercueils
 La Mort a mis sur le comptoir
 Un écu noir ;
 Et puis s'en est allée
 « C'est pour les cierges et pour les deuils »,
 Et puis s'en est allée,

Tout lentement
Chercher le sacrement...

La Mort a bu du sang
Comme un vin frais et bienfaisant ;
Il coule doux au joints de la cuirasse
De sa carcasse.

En vain l'ont invoquée les Mères, et « les vieux des guerres tumultueuses »,

La Mort, dites, les vieux verbeux,
La Mort est soûle
Comme un flacon qui roule
Sur la pente des chemins creux.

En vain la supplia Notre-Dame la Vierge, « de l'ex-voto là-bas, près de la berge » et voici que le Christ lui-même, lui adresse en vain la parole :

« La Mort, c'est moi, Jésus, le Roi,
Qui te fis grande ainsi que moi,
Pour que s'accomplisse la loi
Des choses de ce monde.
La Mort, je suis la manne d'or
Qui s'éparpille du Thabor
Divinement par à travers les loins du monde ;
Je suis celui qui fus pasteur,
Chez les humbles, pour le Seigneur ;
Mes mains de gloire et de splendeur
Ont rayonné sur la douleur ;
La Mort, je suis la paix du monde ».

Mais Elle,
Elle a même laissé s'en aller Dieu
Sans se lever sur son passage :
Si bien que ceux qui la voyaient assise
Ont cru leur âme compromise.
Durant des jours et puis des jours encor, la Mort
A fait des dettes et des deuils
Au cabaret des Trois Cerceuils.
Puis un matin, elle a ferré son cheval d'os,
Mis son bissac au creux du dos.
Pour s'en aller à travers la campagne...

...La Mort a cheminé longtemps
Par le pays des pauvres gens
Sans trop vouloir, sans trop songer,

La tête soûle
Comme une boule.
Elle portait une loque de manteau roux
Avec de grands boutons de veste militaire,
Un bicorne piqué d'un plumet réfractaire
Et des bottes jusqu'aux genoux.
Sa carcasse de cheval blanc
Cassait un vieux petit trop lent
De bête ayant la goutte
Contre les chocs de la grand'route ;
Et les foules suivaient, par à travers les n'importe où,
Le grand squelette aimable et soûl
Qui trimbalait, sur son cheval bonhomme,
L'épouvante de sa personne
Vers les lointains de peur et de panique,
Sans éprouver l'horreur de son odeur,
Ni voir danser, sous un repli de sa tunique,
Le trousseau de vers blancs qui lui tétaient le cœur

Ce poème est extrait des *Campagnes hallucinées*. Ce livre établit un lien entre la partie symbolique et la quatrième partie de l'œuvre de Verhaeren : la partie sociale et populaire qu'il inaugure.

La partie sociale de l'œuvre de Verhaeren se compose jusqu'à présent de la trilogie formée par les *Campagnes hallucinées*, les *Villes tentaculaires* et les *Aubes*.

Hypnotisés par l'or, le faste et la fièvre des grandes Villes, qui sont comme autant de pieuvres posées sur les campagnes, ceux des plaines dont les progrès industriels ont aggravé la terrible misère, vont commencer vers elles, en masse, l'exode qu'ils croient rédemptrice.

Et les voici les campagnards minables, les vagabonds, « les las d'aller », comme a dit Georges Eckhoudt ; leur armée se déroule au long des grandes routes, ainsi qu'en un tableau des époques gothiques, nous évoquant l'horreur d'une cour de miracles, ou bien pareils aussi aux fameux *Emigrants*, bien modernes ceux-là, mais non moins navrants, du peintre flamand Laermans.

Emile Verhaeren a entendu leurs gémissements et leurs grincements, écrit M. Robert de Souza en son étude sur *la Poésie populaire et le lyrisme sentimental* ; « Il a entendu leurs cris d'hallucinés vers la Ville fantômatique, éclatante et terrible ; il a suivi ces interminables exodes de paysans et de loqueteux que rongent « la fièvre » et « le péché »,

qu'affole l'usurier « charlatan » et qui s'en vont, s'en vont vers Elle « sans rien de rien »,

Rien devers eux

Que l'infini ce soir de la grand'route,

Chacun porte, au bout d'une gaule,

En un mouchoir à carreaux bleus,

Chacun porte dans un mouchoir,

Changeant de main, changeant d'épaule,

Le linge usé de son espoir.

« Et tandis que M. Francis Vielé-Griffin harmonise l'être complexe au simple en des « contes » plutôt idylliques, M. Emile Verhaeren le surchauffe comme d'éclats sanguins et d'images dont les synthèses triviales, brutales, mais grandioses, font de ses poèmes des *complaintes épiques*... Nul avant M. Verhaeren n'avait dit ainsi les foules campagnardes en de pareilles marches chantées.

« Il faut comprendre ces poèmes comme des marches soulevées d'héroïque complaintes, des marches de rythme en sabots qui claquent le sol et le bourrent d'une rage pesante. Les pieds restés lourds de la terre grasse des champs maculent le blanc ruban des routes. Des tressauts brusques de douleur les arrêtent soudain, ou de larges envolées de gestes ivres. Ce sont des marches forcées et forcenées de chemineaux qui soufflent d'ahan et dont les pas cahoteux traînent la furie des interminables misères

« Ces misères, M. Emile Verhaeren ne les chante pas en artiste épris des pourritures (son lyrisme les domine et les surélève toujours), mais en prophète. C'est l'homme de la solitude dont au sortir des bois sauvages, l'œil visionnaire grandit ce que nous ne voyons même pas. Le cœur large et simple, d'imagination débordée, tout l'être exalté des profondeurs de la saine nature primitive, il clame les maux du siècle à travers l'éternité des temps et de l'espace. Ne lui demandez point des polissages et des ratiocinations d'art ! IL EST LE PROPHÈTE : celui qui n'attend pas la lumière, mais la devance par l'incendie. Et c'est en furieux qu'il pousse au but ses images farouches, qui parfois concassent les mots pêle-mêle et fracassent les phrases, car rien ne doit s'opposer à sa puissance justicière, mais aussi consolatrice par les espérances que sa foi lève, « aux loins sereins et harmoniques » des aubes futures.

« A coups de rythmes rudimentaires et martelés, avec des gestes bourrus, une voix rauque, des regards noirs d'homme du peuple qui mâchonne sa détresse et la crie, le poète nous meurtrit de toutes les lamentations humaines.

« M. Verhaeren, dans son développement, finit par dépasser le ton populaire ; il l'amplifie comme de toute la sonorité de cuivre d'une trompe d'alarme. Et les motifs rustiques que M. Francis Vielé-Griffin adorne de charme et entraîne de vicacité juvénile, M. Verhaeren les pétrit d'une main calleuse, plus faubourienne peut-être que paysanne, mais simple, franche et forte. Et des nouveaux poètes d'inspiration populaire, il est, atteignant d'un geste sommaire à la grandeur, le plus puissant manœuvrier » (1).

En parcourant la trilogie des *Campagnes hallucinées*, des *Villes tentaculaires* et des *Aubes* celui-là aurait tort, qui taxerait de pessimisme son auteur. Certes serait-on en droit d'accuser d'exagération excessive la peinture que nous fait Verhaeren de la plaine, si le Poète avait eu l'intention de décrire les paysages de Flandre où paissent les troupeaux nombreux et les coteaux brabançons aux moissons luxuriantes, quand l'août, sous l'égide en or du soleil, mûrit les épis superbes et que l'abondance apparaît encore comme une reine indétrônée. Mais le Poète a déjà vu ce que masquent encore aux regards des hommes d'éphémères réalités : La ruine du sol épuisé, et l'émigration des bras qui fécondent vers les centres industriels où les attire un mirage d'espoir, fascinateur aimant des misères lassées.

La plainte est morne et ses chaumes et granges
Et ses fermes dont les pignons sont vermoulus,
La plaine est morne et lasse et ne se défend plus,
La plaine est morne et morte et la ville la mange.

Et maintenant où s'étageaient les maisons claires
Et les vergers et les arbres allumés d'or
On aperçoit à l'infini, du Sud au Nord,
La noire immensité des usines rectangulaires.

Dites ! l'ancien labeur pacifique dans l'Août,
Des seigles mûrs et des avoines rousses
Avec les bras au clair, le front debout,
Dans l'or des blés qui se retroussent
Vers l'horizon torride où le silence bout.

Dites ! la plaine entière ainsi qu'un jardin gras,
Toute folle d'oiseaux éparpillés dans la lumière
Qui la chantent avec leur voix trémières,
Si près du ciel qu'on ne les entend pas.

(1) R. DE SOUZA. *La Poésie populaire et le lyrisme sentimental*. (Paris « Mercure », 1899 ; fr. 3.50.)

Mais aujourd'hui, la plaine ! elle est finie
 La plaine est morne et ne se défend plus
 Le flux des ruines et leurs reflux
 L'ont submergée avec monotonie.

On ne rencontre, au loin, qu'enclos rapiécés
 Et chemins noirs de houille et de scories.
 Et squelettes de métairies,
 Et trains coupant soudain des villages en deux...

Hélas ! la plaine hélas ! elle est finie !
 Et ses clochers sont morts et ses moulins perclus.
 La plaine hélas ! elle a toussé son agonie
 Dans les derniers hoquets d'un angelus.

Est-elle assez funèbre et désolée cette peinture de la terre qu'infécondent les détritits ? Mais elle n'est guère plus attrayante celle que Verhaeren nous fait de la Ville, de cette Ville vers qui vont les théories lamentables et trimbalantes des routiers à bout d'effort, dans leur lutte pour la vie.

La Ville au loin dont le fleuve déchire
 Le vieux granit taillé en palais noirs
 — Ville en fièvre, ville en folie ou ville en armes —
 Bondit contre le ciel avec tous ses vacarmes...

Cris sur les quais, les ponts et les navires
 Et sur les tours et sur les promenoirs ;
 Et poteaux clairs, où s'accrochent et se confondent
 Aux long des fils, des voix qui font le tour du monde.

Ville en fièvre, ville en folie,
 Où la mort germe en de la lie !
 Une atmosphère épaisse et rousse où nul orage
 N'a pu, à coups de foudre, introniser l'azur,
 Revêt de suie uniforme les murs.
 Où s'ameutent les cris des réclames sauvages.

Des monuments dont les pierres nocturnes
 Et les porches voilés boudent dans le brouillard.
 Ouvrent les yeux de leurs fenêtres sans regards,
 Sur le battant travail des rades taciturnes,

Des navires, fanaux lassés et voiles lasses
 D'avoir depuis quels temps, illuminé la mer,
 Dorment à l'ancre et dans les flots huileux et verts,
 Réverbèrent, le soir, leurs fatigues d'espace,

Des tombereaux, si lourds qu'ils font crier les pierres,
 Roulent, la bâche à mi-côté de leurs fardeaux,
 Et dévalent sous des hangars, en des caveaux
 Dont les couloirs de nuit semblent miner la terre.
 Des rails glissent brusques et longs, couleur de fiel ;
 Une gare là-bas, s'ouvre en des miroirs rouges ;
 Et des signaux et des feux d'or brûlent et bougent
 Et s'étagent, et font des gestes dans le ciel.

Il n'est, à notre connaissance, aucun autre Poète qui ait ainsi brossé en des fresques épiques les villes enfiévrées où bataillent les intérêts, où entrent en conflit toutes les convoitises. Alfred de Vigny est peut-être le seul écrivain de génie qui ait donné avant Verhaeren cette note moderniste en un poème admirable sur « la bête de fer » ; le seul qui, avant Verhaeren, ait su traduire, sans choir dans la laideur ou la banalité, la monstrueuse majesté d'un convoi lancé à toute vapeur à travers les espaces. L'Auteur des *Villes Tentaculaires* ne s'est point borné à cela. Son mérite nous apparaît d'autant plus grand qu'il est bien le premier Poète auquel l'Art littéraire contemporain soit redevable d'un chef-d'œuvre où s'érigent dans leurs tumultes, leurs luxures, leurs orgueils, et leurs fulgurantes colères, ces villes en travail de matière et d'idée.

Ce violent devait être tenté de célébrer leurs bonds de violence. Aussi le voyons-nous donner libre carrière à son tempérament, quand il décrit la plèbe en ses sursauts farouches, la plèbe armant soudain, pour la Révolte rouge, ses bras « sauvagement ramifiés vers la folie » !

Alors :

C'est la fête du sang qui se déploie
 A travers la terreur, en étendards de joie ;
 Des gens passent rouges et ivres,
 Des gens passent sur des gens morts :
 Les soldats clairs casqués de cuivre
 Ne sachant plus où sont les droits, où sont les torts,
 Las d'obéir, chargent mollement
 Le peuple énorme et véhément
 Qui veut enfin que sur sa tête
 Luisent les ors sanglants et violents de la conquête.

Ainsi s'exerce la Justice immanente sur ces villes, d'où jour et nuit montent tous les péchés en blasphèmes vers Dieu.

Or, parmi elles toutes, il en est une que le Poète en son drame *les Aubes* nous montrera vaincue par les mendiants des campagnes agonisantes.

Poulpe géant de l'Océan des plaines, dans ses tentacules immenses, Oppidomagne la ville envahissante avait enlacé les campagnes, qu'hallucinaient sa fièvre et sa puissance. Les rois ont convoité la Ville : les rois se sont ligués contre elle. L'armée des ennemis a établi son camp devant elle et voici que la guerre allume un incendie sur les lambeaux de la plaine expirante. Les mendiants des campagnes contemplant, avec une joie féroce, les lueurs de sang du brasier qui ruine les champs, mais qui les vengera bientôt de l'orgueilleuse Oppidomagne.

Les habitants d'Oppidomagne ont refusé d'ouvrir les portes des remparts pour donner repos et refuge aux multitudes de la plaine qui errent entre la ville et l'incendie. Seul, Hérénien, le tribun à l'irrésistible éloquence, est introduit pour traiter avec la Régence au nom de la foule dont il s'est imposé le chef par la seule force de son verbe. Il est celui à qui la confiance énorme de la foule toujours naïve et forcée, semble donner l'omnipotence. Il est le cerveau qui pense pour elle, ou mieux, il est le réceptacle de ses haines, de ses désirs, de ses espoirs, il est son instrument vivant, sans lequel elle est impuissante et ne peut que se déchirer en querelles stériles. Mais la Régence a trompé Hérénien. La foule l'accuse de trahison. Ferme dans la fortune hostile, Hérénien jamais abattu, concentre alors toute son énergie à réaliser ce projet — insensé comme le génie — réconcilier les deux armées belligérantes au détriment de la Régence ! Et la Régence affolée verra bientôt ses soldats jeter bas ces armes que le faux patriotisme avait mis en leurs mains, pour les tendre, ces mains, vers les mains fraternelles de ces autres soldats qui sont comme eux des hommes, et qu'ils appelaient des ennemis ! L'œuvre de paix, de justice et d'amour, Jacques Hérénien l'a accomplie. Mais il n'en jouit pas, car au moment de triompher devant le peuple, un des fuyards restés fidèle à la Régence vaincue, le jette à la mort. Devant le cadavre de Jacques Hérénien le peuple libre enfin atteste sa victoire en faisant s'écrouler au pied du héros mort la statue qui symbolisait le gouvernement tyranique.

« Sur la nouvelle Oppidomagne vont se lever enfin *les Aubes !* »

Tel est, mal résumé, ce drame énorme et formidable, où le canon tonne, où le tocsin sonne, où l'incendie ensanglante les scènes, où la foule passe à flots houleux, dans l'effe-

vescence de la révolte, où les épisodes sont pleins de tumulte, et se succèdent avec la rapidité fulgurante et terrible des grands élans de multitudes. Vers et prose s'y entremêlent avec une vigueur et un éclat pareils. Les caractères d'Hérénien, de Haineau, de Le Breux, de Hordain et de Claire, sont burinés avec la vérité, la fougue et la maîtrise qui font d'Emile Verhaeren l'un des plus grands poètes vivant à notre époque. Hélas ! la réalisation scénique d'un tel drame apparaît quasi impossible, même sur les plus grands théâtres, car la *Foule* est ici l'*Acteur* et c'est elle qui agit sans cesse « comme un seul personnage à faces multiples et antinomiques. »

Quant à l'idée que ce chef-d'œuvre exalte, elle est généreuse et sublime : la fin de la guerre et l'avènement tant souhaité de la fraternité humaine, que Jésus a prêché au monde et que le monde aurait connue depuis des siècles si les peuples qui se disent chrétiens *voulaient* accomplir la Doctrine.

Par la partie sociale de son œuvre s'est affirmé une fois de plus le modernisme de Verhaeren. L'époque actuelle, en effet, n'est-elle pas plus que nulle autre obsédée par les problèmes sociaux ? « Vive le Peuple ! » « A bas la Guerre ! » Désarmement, Démocratie, tels sont les cris, tels les mots synthétiques, dont chaque jour entend grandir la clameur âpre ou imposante.

Mais il semble de prime abord qu'une irréductible antinomie doivent séparer à jamais les partisans de la Paix, des partisans de la Démocratie. Si par démocratie il faut entendre « guerre des classes », certes oui, toute alliance est impossible. Heureusement entre la Démocratie et la Démagogie il y a la même distance qu'entre le Sectarisme et la Foi religieuse. Si par démocratie il faut entendre, au contraire, plus de Justice et plus d'Amour pour l'immense ruche ouvrière, l'accord existera, inévitablement. Les deux mouvements sont alors parallèles.

Tous deux se basent en effet sur la Justice et sur l'Amour. Fraternité des classes, Fraternité des races, mais n'est-ce pas toujours la même Humanité, envisagée ici en tant qu'organisme social, là en tant qu'organisme politique ? Pourtant la violence des démocrates qui ne sont pas chrétiens oublie et méconnaît aux heures de colère que la fin jamais, ne justifiera les moyens. La violence ne mène qu'à la violence. La Révolution ne peut rien que tuer des hommes, seule l'Évolution pacifique peut tuer l'erreur sociale, à tout jamais. Pour aboutir à la Paix fraternelle c'est avec la

Pensée, seule force durable, et non dans l'émeute, ou dans la révolte qu'il faut savoir agir. Cela est vrai pour la paix sociale de chaque peuple en particulier, tout autant que pour la paix politique entre les nations.

St-Augustin écrivait déjà au IV^e siècle : « Conquérez la paix, mais conquérez-la par la paix et non par la guerre. »(1) Pourtant ce n'est qu'après les soulèvements populaires que les pacifiques finiront par l'emporter. Peut-être est-ce bien là ce qu'a voulu nous laisser entrevoir le Poète quand, dans *les Aubes*, il nous montre Jacques Hérenien réussir à faire les deux armées belligérantes fraterniser et jeter bas les armes, pour célébrer ensemble le triomphe des plébéiens.

Après avoir écrit la trilogie grandiose et terrible des *Campagnes hallucinées*, des *Villes tentaculaires* et des *Aubes*, Emile Verhaeren n'a point omis de nous décrire « la Petite Ville ». Et le contraste est vraiment trop piquant pour qu'il me soit permis de résister au désir de la citation. Là-bas c'était la Fièvre et la Révolte ardente, ici c'est la Routine et sa monotonie.

Pour nous décrire *les Villes tentaculaires* les rythmes éclataient avec un bruit pareil à ceux qui retentissent dans les gares et les usines. Pour nous dire l'ennui de *la Petite Ville* (2) le vers se rythme, en vérité, selon le tic-tac régulier d'une très vieille horloge de province :

Les magasins de la grand'place
Mirent leurs vieux pignons usés,
Dans les égoûts symétrisés
D'un trottoir neuf, qui les enlace.

Un drapeau pend, comme un haillon,
A la poterne de la banque ;
L'heure est vieillote. Une dent manque
Au ratelier du carillon.

La pluie, à tomber là, s'ennuie ;
Tout son de cloche y semble un glas ;
Tout mouvement y semble las.
L'heure qui vient vaut l'heure enfuie....

(1) *Ad. Darium*, épist., CCXXIX.

(2) Paru in-extenso en janvier 1899 à l'*Ermitage*, ce poème entre évidemment dans la 1^{re} partie, celle picturale, de l'œuvre de Verhaeren. Le désir de montrer tous les aspects de son prodigieux talent, nous en fit citer ici quelques strophes, dût en souffrir le rigorisme de notre classification.

Chacun y fait son devoir strict
De la longueur de son attache,
Comme le font les trois pataches
Qui déservent tout le district...

Oh ! cette ville où tout est pair
Et enfermé comme en des boîtes ;
Quant ses canaux en lignes droites

D'un large élan, voudraient franchir la mer !

Mais voici que le Poète, dont la fécondité est vraiment admirable, inaugure avec *le Cloître*, la cinquième partie de son œuvre ! Celle où par lui seront posées sans doute, dans l'ardeur de l'action ou dans l'élan du rêve, ces problèmes philosophiques et moraux qui résurgissent à l'heure présente sur les remparts plus qu'ébréchés du scepticisme et qui hantent non moins inéluctablement l'Âme moderne que les énigmes sociales. Eux seuls d'ailleurs lui en pourront livrer les Clés libératrices, à condition qu'elle sache se dépouiller de son risible orgueil et se vêtir — comme Dom Marc ! — de la simplicité, pour parvenir, au préalable, à les résoudre eux-mêmes avec candeur et clairvoyance.

Quand l'inspiration lui vint de créer *le Cloître*, Verhaeren à n'en point douter, dût (avant Balthazar, le héros de ce drame) « avoir l'âpre pensée

D'aller fouiller, jusques au bout, le repentir ».

Or, où trouver la plus haute expression du repentir ? Dans une âme chrétienne. — Mais où, sans remonter en deçà du XIX^e siècle, la dresser avec vraisemblance, comme une tour de cathédrale, au-dessus de la routine et de la médiocrité ambiante, cette âme en éruption vers le ciel pur ? Seuls les cloîtres, verts oasis de la Force spirituelle au milieu du désert plane de ce siècle veule et flasque, où ne s'aperçoivent, de ci de là, que les agglomérats médusiens et gélatineux du plus écœurant bigotisme, seuls les cloîtres renferment encore de ces âmes hautes et embrasées, capables des plus stupéfiants héroïsmes et telles en un mot que l'auteur du *Cloître* en rêvait une pour étudier en elle et jusqu'en son tréfond l'action du Repentir. Cette étude Verhaeren en voulut donc faire un drame qui eut été l'étude du Remords se réveillant épouvantable et brusque en la sénérité d'une âme monacale violente et dominatrice, que le verbe de rémission, le geste absolvant du Prêtre et la vertu des communions eucharistiques avaient pendant dix ans grandie et apaisée.

Et c'est en vérité *le Cloître* ainsi que le devait rêver Emile Verhaeren. Il ne nous y fait point pénétrer, alors qu'il y régnait encore « une paix d'ombre blanche », mais en une heure où les rivalités s'aiguisent, en une heure où Dom Balthazar le moine épique s'en vient crier son trouble intérieur dans l'hostilité du silence. Je dis « son trouble » et non pas son « remords ». Car, en réalité, est-ce bien du remords ce qui agite, abat et fait s'effronder de si haut le rop fébrile Balthazar ? Et n'est-ce pas un mal bien plus physiologique que psychique, celui dont il souffre ?

Dom Balthazar qui veut confesser son parricide ancien devant le chapitre (1) et Dom Marc qui lui conseille ensuite d'aller se dénoncer aux juges, ne seraient-ils pas des malades avant d'être des saints ? Moines aux tempéraments admirables certes, mais atteints grièvement tous deux d'*exhibitionisme moral* ?

Quoiqu'il en soit, c'est, malgré toutes apparences, et en dépit de ses préjugés de caste, le prieur qui est dans le vrai, quand il dit au 1^{er} acte ;

Votre cerveau, mon fils, s'égare et s'hallucine.
 Ce n'est pas Dieu, mais c'est Satan
 Qui vous ravage et vous domine.
 Dom Balthazar, le piège qu'il vous tend
 Il le tendit jadis, aux plus fervents des moines,
 A ceux des temps païens à peine exorcisés,
 A ceux du désert pâle et des rocs convulsés,
 Aux Paul et aux Antoine.
 Votre esprit brûle et votre âme est en feu,
 Vos pas hagards abandonnent nos cimes ;
 Et vous ne songez pas que le plus grand des crimes
 Est de douter, est de désespérer de Dieu ».

Abstraction faite, de sa colère, qui est païenne jusqu'à la brutalité, c'est encore le prieur qui reste dans le vrai, lorsqu'à la fin du III^e acte ils s'écrie :

(1) Il y a là une inexactitude, commise sans doute par le Poète de propos délibéré, et que les exigences de la scène excusent d'ailleurs amplement. En réalité un cénobite ne se peut guère accuser devant le chapitre que de ses infractions contre la règle ; jamais d'un crime perpétré avant son entrée au couvent.

O ! moine Balthazar
Tu t'es moqué de Jésus-Christ,
Qui veut le repentir dans le silence.

Ah ! certes, s'il y avait eu la vie d'un innocent à préserver du baigne, à sauver de l'échafaud, le conseil de Dom Marc et l'attitude de Dom Balthazar eussent été pleinement selon la loi chrétienne. Mais dix ans après l'exécution d'un innocent exiger que le repentir aille se dénoncer aux juges de la terre, sous prétexte de lui faire expier l'assassinat indirect de sa seconde victime, c'est exiger de lui un suicide moral. Or telle est précisément la faute vraiment criminelle dont se rend coupable Dom Marc au début de l'admirable scène des adieux.

Le Cloître, malgré cela, est un très haut chef-d'œuvre. Emile Verhaeren y apparaît dans la maturité de son génie.

En ce drame, ou mieux en cette tragédie, tous les acteurs sont moines ; pourtant point de monotonie ; on y discute, on y dispute, pourtant point de lassitude ; car telle est la diversité des caractères, la vérité du dialogue, l'aveuglante splendeur des images, l'éclatante symphonie des rythmes libres, le pathétique du rôle de Balthazar, la nouveauté et la haute beauté scénique de l'angélique amitié de Dom Marc, que notre admiration est tenue en haleine. On a prononcé à propos du *Cloître* l'épithète : « romantique ». Romantique ? je le veux bien, mais alors d'un romantisme combien rajeuni et transfiguré !

Le Cloître en effet, ce n'est pas seulement le moine Balthazar en lutte avec le remords qui le brûle ; *le Cloître* c'est un microcosme ; c'est l'image en petit de notre société moderne. Lutte des moines sans blasons contre le Prieur et Dom Balthazar, = lutte des classes ; Lutte de Dom Thomas, contre Dom Balthazar et Dom Militien, = lutte de la Science contre la Foi, du Doute orgueilleux contre la Certitude chrétienne. Quant à Dom Marc il est le clair symbole précurseur et vivant, de l'âme nouvelle que l'humanité de demain revêtira pour marcher vers l'Amour, ainsi que clairement le laissent augurer ces paroles de Dom Militien :

Il faut que l'on revienne à la simplicité.
A l'enface. Il faut l'amour et la bonté
Et l'ignorance. Et parmi nous le seul qui vive
Ainsi, d'accord avec la renaissance vive
De demain, c'est Dom Marc.

Dans *le Cloître* comme dans les *Aubes* la prose, ci et là, vient se mêler aux vers et l'on se souvient à la lire que le Poète signa jadis une plaquette de trois contes intitulée *Les Contes de minuit* et plus récemment au *Coq rouge* (3 juillet 1895) un *Conte au village* et quelques courts poèmes en prose. Ajoutons que Verhaeren signa plusieurs critiques, naguère, à *la Nation*, le journal de Victor Arnould, et qu'il publia jadis deux monographies de peintres : celle de JOSEPH HEYMANS et celle de FERNAND KNOPF.

Si je n'ai point analysé ici la philosophie d'Emile Verhaeren qu'on ne m'accuse pas d'omission. J'avoue qu'elle est peu précise et qu'il serait malaisé de la dégager de son œuvre: Parlant ici en panthéiste, il parlera là en chrétien. On l'a dite kantienne sa philosophie, mais Kant, partant du doute, réinstaura la certitude par le moyen de la raison pratique; il en déduisit la loi du devoir pour aboutir ainsi à cette conclusion dernière : Dieu existe, l'âme est immortelle. Mais Verhaeren, lui, n'a-t-il pas écrit :

Pourquoi scruter toutes les causes,
Si la première est inconnue ?
Savoir, n'est qu'éloigner ses doutes
Sur un chemin, creusé par les déroutés ;
Les feux des étoiles, dans la nuit nue,
Brûlent, sans éclairer les déserts de ténèbres
D'un au-delà profond que nul n'explorera jamais,
Tout problème fascinateur
Est tentateur d'erreur,
Et puis — est-ce qu'on sait ce que l'on sait ?

Les sens et la raison qui les contrôle ?
Quels tonnerres célèbres
Rediront, dans les cieus la parole
Qui dirige le monde et l'aurait fait ?...

Sur l'illusoire vérité clos désormais ta porte.
Vivre ? c'est se rouler, en une anomalie
D'efforts sans but, de recherches en vain,
De sciences dont n'apparaît la fin
Qu'en mécaniques d'or tissant de la folie...

Et tiens pour toi qu'il n'est parmi tous les projets,
Qu'un bien : le mors-aux-dents d'une âme
Qui se tue à chercher mais ne conclut jamais.

Dans *les Moines*, déjà, Verhaeren avait écrit ces vers sur la « Nouvelle Idole » :

Toute science enferme au fond d'elle le doute
Comme une mère enceinte étreint un enfant mort,
Vous qui passez, le pied hardi, le torse fort
Chercheurs, voici le soir qui vous barre la route,

Mais ces vers y étaient précédés de ces autres :

Heureux ceux là, Seigneur, qui demeurent en toi
Le mal des jours mauvais n'a point rongé leur âme,
La mort leur est soleil, et le terrible drame
Du siècle athée et noir n'entame point leur foi.

Vous, Dom Marc, qui êtes vraiment le fils spirituel du grand Poète, mais aussi le frère très pur des jeunes poètes franciscains, vous, Dom Marc, aidez-nous donc à prier pour lui l'*Attendue* afin que de nouveau elle apparaisse en ses chemins, et le guide vers le Soleil qui ne s'éteindra jamais, car c'est d'elle qu'il a écrit :

Elle est ma ferveur réorientée
Ma jeunesse ressuscitée,
Un flot d'aurore, en une aurore...
Ses bras en croix devant les sentes
Qui vont vers les périls et les descentes
Me ramènent aux chapelles de la foi ;
Ses pieds laissent des marques d'or
Sur le sable de blanc silence
Qu'épand mon âme en sa présence,
Et je les baise et mon effort
Sera de suivre au loin leurs mystiques empreintes
Jusqu'au moment de notre indubitable étreinte
Et de ma délivrance, en mon dernier soupir...

Et tel vivrais-je en elle afin d'y bien mourir !

Pour moi, me voici arrivé à la fin de ma tâche. Je me suis efforcé de montrer dans Verhaeren le Flamand et le moderniste, l'Homme du Nord et l'Homme moderne. Flamand, il l'est, nous l'avons vu, par la rudesse du langage, la vision d'ensemble, le sens des couleurs, la véhémence des sentiments et l'excessive intensité des sensations. Moderniste, il l'est, littérairement, par son amour du néologisme, de la

liberté prosodique ; par son symbolisme. Il l'est, humainement, par sa noble pitié pour la misère des foules, par les préoccupations sociales, scientifiques et morales dans les deux dernières parties de son œuvre, selon moi les plus belles et les plus grandioses. Il l'est enfin, par son amour chrétien de la Paix, de l'harmonie fraternelle des Peuples, dont son œil de voyant aperçoit se lever, là-bas, l'Aube sainte et tant désirée. Mais il ne l'est que trop par son Agnosticisme.

A considérer la prodigieuse fécondité d'Emile Verhaeren, et son talent dominateur, à la fois emporté et pourtant méthodique, original et pourtant si humain, ne sommes-nous pas en droit d'espérer de lui, sous peu, quelque nouveau chef-d'œuvre ? Certes ! mais il n'est point osé de l'affirmer déjà, telle qu'elle est, dès à présent, son œuvre est une œuvre durable et sa splendeur prophétique et tragique, éclairera les âges à venir.

GEORGES RAMAEKERS.



LE THÉÂTRE

Le Nouveau Drame d'Ibsen



Sous un appareil de symboles dont on a quelque peine à deviner le sens, la dernière pièce d'Ibsen « *Quand nous réveillons d'entre les morts* » est bien l'œuvre la plus incohérente et la plus fausse qui se puisse rêver.

Il paraît que c'est l'avis de Tolstoï. Ce qui prouverait qu'après avoir fait dans « *Qu'est-ce que l'Art* » de la désastreuse esthétique, l'auteur du beau roman « *Résurrection* » est encore capable de critique littéraire sérieuse.

Essayons tout d'abord de dire le sujet.

Rubeck est un sculpteur de génie qui, après avoir produit un chef-d'œuvre, semble être devenu incapable d'atteindre encore les sommets de l'Art. Il a épousé Maïa, une femme très insignifiante, il est très riche et il n'est pas heureux.

Voici que soudain apparaît sur son chemin Irène, la femme qui, il y a cinq ou six ans, a été son modèle lorsqu'il travaillait à son chef-d'œuvre « *Le jour de la Résurrection* ». Pour le suivre et servir ses purs desseins d'artiste cette femme avait quitté sa famille et renoncé à tout. Le chef-d'œuvre achevé elle avait disparu. Et Rubeck n'avait jamais su pourquoi.

Ils se retrouvent et une explication a lieu.

Irène reproche à Rubeck de n'avoir aimé jadis en elle que l'inspiratrice d'une œuvre d'art, non la femme, l'être vivant dont l'enfance tout entière, comme elle le dit, s'éveilla pour le suivre. Elle avait donné sa vie à l'artiste, l'artiste ne s'en est point soucié et depuis ce jour elle passe comme une morte à travers la vie.

En la revoyant Rubeck se sent au cœur pour elle une irrésistible passion d'amour. Il quitte sa femme, l'abandonnant aux mains d'Ulfheim, le chasseur d'ours, qui l'a séduite, puis, avec Irène, il monte vers la splendeur lumineuse des sommets et avec elle est broyé par l'avalanche.

Tel est, très sommairement résumé, ce drame bizarre.

A aucun moment on ne sait exactement où l'on va, les caractères n'ont aucun développement logique, ils semblent faits de psychologies empruntées, si l'on peut ainsi dire, à des individualités très diverses.

Rubeck est-il un artiste, n'est-il qu'un sensuel et un orgueilleux ? on ne saurait dire.

Qu'a voulu Ibsen dans cette œuvre où, en définitive, des questions d'art sont discutées ? Il est impossible de le dire, tant les contradictions éclatent de tous côtés.

Cette Irène qui appelle le chef-d'œuvre, enfanté grâce à sa collaboration, « son enfant », finit par avouer qu'elle le déteste. Elle en veut à l'artiste parce que, devant sa beauté qui s'offrait à lui il n'a été qu'artiste. « Je te haïssais, lui crie-t-elle, parce que je te voyais sans émotion, sans trouble » Mais c'est de l'égoïsme, cela, c'est pis encore, c'est de la plus basse sensualité.

Et Rubeck, est-il assez odieux dans l'attitude où nous le montre Ibsen. D'où vient cette impuissance à créer qui paralyse toutes ses facultés. On voudrait voir en lui plus de tristesse, assister du moins à une de ces crises d'effort désespéré où l'on sombre pour toujours ou d'où l'on sort vainqueur. Mais non, il préfère se rapprocher de cette Irène qui ne sera plus son bon génie, allumer à son contact le feu des sensualités mauvaises et courir avec elle à l'abîme.

Sans doute il se proclame encore artiste. « Je suis un artiste, Irène. Et je ne rougis pas des faiblesses dont je ne parviendrai peut-être jamais à me défaire. Car, vois-tu, je suis né artiste... Et j'aurais beau faire, je ne serais jamais autre chose qu'un artiste ».

Mais ce ne sont là que des phrases creuses, jamais Rubeck n'agit en artiste, il semble qu'il ne soit plus qu'une loque humaine que la tempête va déchirer sans peine.

Au fond tous deux, Rubeck et Irène sont — conformes d'ailleurs, à la psychologie ibsénienne — des êtres à demi fous, épris d'eux-mêmes jusqu'à l'exaspération malade du désir sensuel, faits en un mot pour ce que Rod a appelé « la course à la mort ». Ces êtres en effet sont incapables de vivre patiemment, laborieusement, aussi presque toutes les pièces d'Ibsen ont-elles un dénouement étrange et quasi-fantastique pareil à celui de « *Quand nous nous réveillons d'entre les morts* ».

Pourquoi ce titre ? Je n'en sais rien, il n'y a dans cette œuvre, en dépit des apparences, ni philosophie ni poésie.

La morale qui s'en dégage, il me semble que c'est en une phrase d'Irène qu'il la faut chercher : « Mais moi, dit-elle, j'étais un être humain. J'avais aussi une vie à vivre, une destinée à accomplir. Vois : j'ai tout quitté, j'ai renoncé à tout pour me soumettre à toi... Ah ! ce fut un suicide, un crime contre moi-même. »

C'est l'orgueil s'étalant dans tout son cynisme mauvais. Plus d'abnégation ni de sacrifice, tel est l'évangile nouveau prêché par les personnages d'Ibsen.

Si encore ces personnages, étant admise cette conception, restaient d'accord avec eux-mêmes, mais, nous l'avons dit, leur psychologie est terriblement contradictoire et contribue, pour une large part, à l'incohérence excessive de l'action.

Nous l'avouons donc, en toute franchise, ce drame d'Ibsen est vraiment mauvais. J'imagine que, représenté, il ferait aux spectateurs l'effet d'un mauvais cauchemar. A le lire on a déjà celle impression d'un monde d'âmes et de pensées qui n'est point le nôtre parce qu'il n'est point celui de l'âme soumise à l'Idéal. Et l'atmosphère de mystère qui plane sur ces trois actes naît de l'absence de toute idée de lumière féconde et robuste.

La pièce, de la première à la dernière scène, oscille, sans qu'elle puisse se fixer jamais, entre l'œuvre philosophique et largement idéaliste et la vulgaire comédie passionnelle. L'attitude des personnages est déconcertante plus que je ne puis l'exprimer. L'on ne sait jamais s'ils sont vraiment sincères.

Irène est-elle une malade, une folle ou une courtisane ? Qui oserait répondre ?

L'ombre qui enveloppe ce personnage est d'autant plus épaisse qu'à ses côtés Ibsen a placé un personnage étrange : la diaconesse. En note l'auteur nous avertit que l'on appelle ainsi les protestantes qui volontairement, comme les sœurs de charité catholiques, se consacrent au service des malades.

Irène serait donc une malade, une folle peut-être. Mais d'autre part Irène semble considérer cette femme qui la suit partout du regard comme son ombre mauvaise. Et elle affirme même son intention de la tuer.

Y a-t-il quelque symbole abscons là dessous ? J'en doute fort car le dénouement, banal et vil en dépit de la mise en scène, donne aux tendances vaguement idéalistes éparses dans l'œuvre le plus cruel démenti.

Rubeck a dit à Maïa, en se frappant la poitrine : « J'ai là, vois-tu, un coffret précieux où se conservent toutes mes visions, tout ce qui fut mon idéal d'artiste. Depuis le jour où elle (Irène) a disparu, ce coffret est fermé. Elle en a emporté la clef, et toi, petite Maïa, tu n'as jamais pu l'ouvrir. Le trésor git là, inexploité. Et les années passent ! Et je ne peux y parvenir. »

Or voici que soudain cet artiste en qui semble vivre encore le désir fou de retrouver sa puissance d'autrefois et qui garde en l'âme la passion du Beau, voici que cet artiste devient le prisonnier et la victime d'un amour sensuel infécond et maudit. L'abîme va le manger.

A Irène, toujours incompréhensible s'il faut écarter l'hypothèse de la folie, à Irène qui lui dit : « L'amour, fruit de la vie terrestre faite de beauté, de merveilles, cet amour-là est bien mort en nous. » Rubeck a répondu, avec passion : « Sais-tu que c'est justement cet amour qui me brûle plus ardemment qu'il ne l'a jamais fait ! »

Et tous deux marchent vers les sommets, pour être libres et y célébrer leur fête nuptiale, et tous deux sont broyés par l'avalanche.

M. Schuré l'a déjà remarqué, dans le théâtre d'Ibsen « la force du caractère est presque toujours stérile ; l'amour, si grand qu'il soit, n'y est point fécond et créateur. Tous ses héros échouent. Mais tous ils sont des caractères indomptables et vont jusqu'au bout de leur idée. »

C'est vrai, mais ici où est l'idée ? Rubeck et Irène, ne parlons point de Maïa, n'est-ce pas, sont des inféconds, oui, mais ils sont aussi des lâches, Et si l'on veut descendre tout au fond de leurs âmes l'on verra que la sensualité les avait dévorées. « Que la paix soit avec vous », dit la diaconesse en les voyant rouler dans le gouffre. De quelle paix peut-elle ainsi parler ?

Brand, Jean Gabriel Borckman, Rosmer, avaient du moins en eux je ne sais quelle formidable tenacité de vouloir, même aveugle, dans la poursuite d'un rêve. Rien de tout cela n'est ici.

Et l'on se demande en vain quel a été le dessein d'Ibsen en écrivant cette mauvaise pièce.

Serait-ce la décadence ?

Solness le Constructeur



Si dans le personnage de Rupeck on ne parvient guère à découvrir la passion maîtresse qui le fait agir, il n'en va pas ainsi pour Solness le Constructeur, le héros du drame ibsénien que vient de nous représenter « la Maison du Peuple », grâce au concours de Lugné-Poe.

Solness est un orgueilleux doublé d'un égoïste féroce. De la première à la dernière scène chacune de ses paroles et de ses démarches s'inspire de ce sentiment unique. Il a peur de la Jeunesse qui pourrait un jour rivaliser de gloire avec lui, il va même, dans une incroyable folie d'orgueil, jusqu'à défier Dieu. La catastrophe le frappe, il tombe de la haute tour qu'il vient d'achever et tout autour de lui ce ne sont que paroles de glorification, pas un ne songe à voir dans cette chute le châtement.

Ce qui frappe par dessus tout dans cette œuvre d'Ibsen, — il en est d'ailleurs ainsi pour tout son théâtre, — c'est l'atmosphère de mystère et de vague terreur qui l'emplit d'un bout à l'autre. Ces personnages qui semblent agir librement sont en réalité poussés par la fatalité : Et d'autre part chacun d'eux s'efforce incessamment de deviner ce que pense son interlocuteur. Il y a même — c'est le mot de Solness — du sorcier en eux. Ont-ils par exemple le désir intense de voir se réaliser tel événement, par la force de ce vouloir l'événement se produira, les êtres et les choses perdent ainsi leur indépendance, ils deviennent les jouets de forces cachées qui, à certains moments, agissent sur eux et leurs commandent.

En elle-même, avouons-le, l'action dramatique imaginée par Ibsen n'a rien ni de très original, ni de très profond, par instants elle tient du mélodrame. Ce qui fait son caractère spécial, ce quelque chose d'indéfinissable qui ressemble à du rêve et à du cauchemar, c'est bien ce me semble, ce mélange de fatalisme et de mysticisme ésotérique que nous avons essayé rapidement de préciser.

Puis sur le personnage principal plane perpétuellement un doute agaçant. Comme pour Irène, pour Solness on se demande s'il est fou ou si vraiment il a conscience de ce qu'il dit et fait. Et cela contribue pour une large part à l'impression de malaise qu'on éprouve devant l'œuvre

d'Ibsen. Dans « Solness le Constructeur » tout en effet se rapporte directement à Solness.

Malgré tout l'œuvre ne manque pas de puissance ; par ce qu'il y a de mystère en elle, elle attire, par les mots profonds qui s'y rencontrent elle fait penser. En tout cas l'étude de l'égoïste outranciérement orgueilleux y est vraiment forte et bien menée.

Lugné Poe a été superbe dans le rôle de Solness, il vit ce rôle, il le sent, il le comprend à merveille. Chacun des nuances de ce caractère complexe, grâce à lui, apparaît en pleine lumière, sans effort, sans exagération, sans cabolnage aucun.

Sauf M. Dessonnes qui jouait le rôle de Ragenhar et les deux actrices chargées de ceux de la femme de Solness et de Hilde les autres interprètes étaient plutôt médiocres.

Cette représentation purement ibsénienne se terminait par la lecture d'un poème inédit du dramaturge scandinave. Nous préférons n'en rien dire. C'est du mauvais Mayne-Reid. M. Dessonnes l'a fort bien dit.

V. DE B.



LA CRITIQUE

Les Livres nouveaux

I. LITTÉRATURE.

EUGÈNE GILBERT. « *En marge de quelques pages* », Paris, librairie FLON.

M. Eugène Gilbert est critique par goût et n'est que critique. Ce sont deux raisons pour que sa critique soit intéressante et impartiale. En effet, d'une part on sent qu'à priori toute œuvre lui est plutôt sympathique ; sa courtoisie semble entrer pour beaucoup dans la composition de son talent. D'un autre côté il sera exempt de cette étroitesse de jugement si souvent reprochée aux créateurs qui ont à juger d's poèmes ou des romans différents de ceux qu'ils écrivent eux-mêmes.

Il ne semble pas que ce critique ait un système préconçu ; il se contente d'avoir de vives impressions, ce qui n'est déjà pas commun, et, autant que possible, de les raisonner. Je ne sais si ce dernier point lui réussit toujours ; ça et là, notamment dans l'étude consacrée à M. René Bazin, on voudrait que la louange fût plus nettement motivée. Moi aussi j'admire *la Terre qui meurt* ; toutefois, s'il m'arrivait d'en faire une *épopée grandiose*, je croirais devoir dire pourquoi.

Mais en général il faut admirer la faculté de compréhension qui distingue M. Gilbert. Elle lui permet d'apprécier à leur juste valeur des œuvres aussi opposées que *Sans horizon* de M. Mahutte et

En province de M. Bazin ; grâce à elle encore il discerne ce que peut contenir de réussi une œuvre manquée dans son ensemble (Ne citons pas, pour ne faire de peine à personne). Un autre eût condamné l'œuvre en bloc. M. Gilbert ignore ce genre d'exclusivisme. S'il lui arrive de dépasser la mesure, c'est plutôt dans l'éloge que dans le blâme.

Plusieurs de ces études sont d'une remarquable justesse de doigté. Je ne puis guère apprécier celles où l'auteur parle d'œuvres qui me sont inconnues ; mais je vois bien tout le cas qu'il faut faire, par exemple, des articles consacrés à M. Maeterlinck, à la correspondance de V. Hugo, à *la Cathédrale* de M. Huysmans. Ils sont sincères et portent l'accent de la vérité ; et il est difficile d'observer plus délicatement les nuances.

Cette sympathie, cette ardeur de comprendre, ces généreux enthousiasmes, ce tact charmant sont sensibles dans le style, très en progrès, semble-t-il, et de plus en plus souple et expressif. La phrase est souvent d'une agréable désinvolture, et il règne dans maintes pages une bonne humeur aimable, un esprit léger et sans malice, qui sont pour beaucoup dans l'attrait du livre.

FERNAND SÉVERIN.



II. ESTHÉTIQUE

JEAN DELVILLE : « *La Mission de l'Art* », *Esthétique idéaliste. Préface* de EDOUARD SCHURÉ. — GEORGES BALAT, éditeur, Bruxelles.

La théorie est, en général, chose ingrate. Malgré toute l'admiration qu'on puisse avoir pour une œuvre, il est souvent difficile d'expliquer les causes

du mystérieux plaisir que sa contemplation fait naître en nous. Aussi, tenter d'imposer à l'artiste des règles strictes, dont l'observation le fera parvenir à la beauté, paraît, à première vue, une tentative bien hardie. Le beau existe en soi, et pourtant rien n'est plus subjectif que l'appréciation d'une œuvre d'art. Le temps, le lieu, l'opinion, la mode, toutes contingences qui influent sur notre état d'âme et dont nous ne pouvons faire totalement abstraction, entrent pour une large part dans la raison déterminante de nos jugements esthétiques. C'est donc un grand mérite pour M. Delville d'avoir su fixer des règles telles que l'œuvre conçue et réalisée sous leur direction soit toujours et partout une œuvre belle.

M. Delville a compris que la vitalité d'une œuvre se mesure selon le plus ou moins d'humanité qu'elle contient. Classiques, romantiques, naturalistes furent, comme l'a si bien démontré M. Ch. Morice dans *la Littérature de tout à l'heure*, des analystes, et c'est pourquoi, malgré tant de perfections, leurs ouvrages sont incomplets. L'artiste idéal sera celui qui synthétisera dans l'unité de l'œuvre les différents aspects sous lesquels se présente l'être humain, et réalisera ainsi une figure véritable de la vie. Car, dans la vie, tout se succède, se pénètre et se tient, selon la loi d'une mystérieuse harmonie.

C'est cette grande théorie de la synthèse en art que M. Delville a étudiée dans son intéressant ouvrage, en l'appliquant spécialement aux arts géométriques : la peinture et la sculpture. « En face de l'art sans idéal, écrit-il, où l'éclectisme dissimule mal sa coupable complaisance à la médiocrité des tendances aussi disparates que stériles, où la seule et vaine fantaisie remplace la science de l'art, la tendance idéaliste dresse les principes de la sélection

tion et de la synthèse, résumée dans cette base de la perfection esthétique : la Beauté spirituelle ; la Beauté plastique ; la Beauté technique». L'œuvre suprême sera donc celle où la plus haute idée, réalisée dans le plus beau sujet, sera parfaitement exprimée. Les écoles qui méconnurent l'un de ces trois éléments primordiaux de l'œuvre d'art : idée, sentiment, sensation ; firent fausse route et ne produisirent que des ouvrages partiellement beaux. La place de ces éléments est en raison de leur élévation : l'idée est plus importante que le sentiment ; celui-ci à son tour l'emporte sur la sensation. Dans l'élaboration de son œuvre, l'artiste doit faire descendre l'idée jusqu'à la matière afin qu'elle la vivifie de son pouvoir créateur, ou élever la matière jusqu'à l'idée souveraine. Par l'union de ces grands principes, l'œuvre fera parvenir l'homme à des sphères plus hautes et répondra pleinement à la mission de l'Art.

Telles sont les théories que M. Delville a fort savamment développées dans son livre, en y ajoutant diverses considérations, parmi lesquelles une critique du rôle des souverains dans la vie artistique autrefois et aujourd'hui, nous a vivement intéressés. Nous avons été heureux de trouver, dans *la Mission de l'Art*, l'expression sincère d'une ardente foi spiritualiste. Dans ces temps de négation c'est une grande joie d'entendre un artiste parler en termes émus des rapports de l'œuvre d'art avec Dieu, l'âme, l'immortalité.

CHARLES DE SPRIMONT



LA PEINTURE

La Libre Esthétique



Cénacle privilégié du concept actuel du Beau, le salon de *La Libre Esthétique*, a pour la septième fois, ouvert ses portes à toutes les manifestations de l'idéal contemporain, qui élève peu à peu vers la Beauté, en un essor universel jusqu'aux branches positives de l'Industrie.

Art pictural, et art plastique, précieuses joailleries, délicates orfèvreries, artistiques ferronneries, maroquineries, etc., y voisinent et fraternisent. Mais c'est principalement en peinture que s'avère la loi d'éclectisme par laquelle hautement se recommande le salon du musée moderne. Malgré cet appel généreux abolissant en une large idée tous les préjugés « d'écoles », le salon se résume en une synthèse claire qui jaillit d'un groupement d'exclusifs « avancés ». Nous n'y avons lu qu'une page de l'esthétique contemporaine si libre fut-elle — car de belles théories d'art n'y sont qu'à peine représentées. L'Idéalisme en effet est rare ; à part Jean Delville, Léon Frédéric, en des symboles clairs touchants et profonds et Toorop dans une évocation ésotérique : « Les âmes autour du sphinx », les peintres-poètes ne figurent pas. Aussi, à l'exclusion de ces trois artistes le salon se résume-t-il en nous dans un souvenir de l'Impressionnisme. Souvenir de couleurs et de clartés plutôt que de lignes ; car la tendance luministe

s'affirme de plus en plus à l'exclusion totale du dessin.

Aussi les toiles manquent généralement de dispositions et d'harmonies. Nous en avons pourtant trouvé dans les parcs très conventionnels de Franz Melchers — Les oppositions de *tons* remplacent de plus en plus les *plans*; les œuvres ont des heurts et des duretés, qui tiennent à l'absence de l'ordre et de la clarté, voire même à l'absence des *tintes* intermédiaires. — Les modelages s'effacent avec la vitalité, l'impression totale et spontanée fait place à une évocation peut-être savante, généralement incomprise, toujours lente et confuse. L'équilibre de l'œuvre se disloque — il n'y a plus de centre, ni de synthèse, il y a dispersion de la force esthétique; la sûreté et la souplesse du pinceau que M. Léon Frédéric possède, un des seuls, fait place à des méthodes d'empâtements, qui dégènerent hélas! en pointillés malhabiles — et le pinceau tente vainement d'indiquer le mouvement que le crayon peut seul rendre — « On traite » d'une manière large, on mignarde; les uns en un désir de légitime indépendance, d'autres, à cause d'un travail souvent appréciable, ont désorienté la technique la plus rudimentaire et recherché l'individualisme dans le ton, courant par là le danger nécessaire de monotonie et d'irréalité. MM. Luce, Heymans, Hazledine, malgré les précieuses qualités de leurs œuvres ont une tonalité erronée où, à aucun prix, on ne nous fera voir la réalité la plus lointaine. Cet individualisme sincère, spontané de l'artiste, fait place à la thèse évidente, à l'apriorisme et à la recherche chez MM. Valtat, Ensor, Signac, dont le mérite confus nous a échappé à cause des dimensions restreintes du salon.

La monotonie du ton particulariste est d'ailleurs froide, lourde, la couleur est peu ferme, sans

ressources, sans richesses d'expression, sans âme, et révèle une pauvreté de coloration qui tourne parfois à l'unité. — A côté de ces œuvres, taxés par certaines feuilles de « veules », nous avons éprouvé une jouissance d'art devant quelques noms.

Les paleurs printanières sont un peu molles chez Heymans mais se déploient en d'heureuses qualités en son « Clair de nuit ». M. Luce conserve en des tons acides d'indigo et de violet des clartés étranges, des effets de ciel, des jeux de lumières pleins de vie.

Feu Evenepoel fut avare de ses lumières. Les pastels espagnols de M. Delvin flambent de cuivre et d'or, M. Buysse dans des pochades hardies pose des éblouissements chauds et se révèle coloriste vibrant, M. Claus, traite sa « Journée de soleil » en des lumières riches, souples, pleines de mouvement. M. Pirren exprime sa science des demi-jours, des clartés étouffées, des grisailles. M. Delville dans son « Amour des âmes » joue avec sûreté et souplesse des tons : bleu et orange. M. Léon Frédéric prodigue avec connaissance et tact les lumières éblouissantes ou calmes. Son pinceau tantôt s'attarde aux délicatesses de miniaturiste, tantôt s'adonne au brio large, soit qu'il parle de la vastitude des campagnes ou de l'âme des enfants et des fleurs.

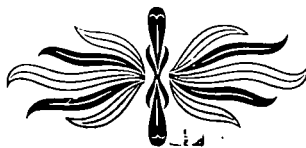
Parmi ces évocations d'impressionnistes-luministes quelques peintres se sont arrêtés à l'action et la vie. M. Luce a donné des pages de mouvement de superbe énergie et d'intense vitalité. M. Evenepoel ses observations si profondément personnelles des foules. M. Zuloaga a campé largement des types nationaux en une lumière aussi énigmatique que quelconque.

M. Delvin est d'une réalité puissante et plein d'émotion, M. Laermans donne sa conception rude de la vie. Les dessins de M. Milcendeau et un pastel d'Israëls, sont empreints de caractère et de compréhension.

M. Léon Frédéric exprime délicatement les joies et les étonnements naïfs des humbles qu'il met si robustement en scène.

Les rares, trop rares adeptes du crayon, signent des œuvres de travail et d'observation d'une ligne généralement souple, nerveuse, expressive, vivante, on y trouve des descriptions de vie et de choses pleines d'émotion, des évocations magistrales comme celle que M. Delville a obtenu en des courbes d'une sérénité et d'une grandeur inimitables. M. Toorop a triomphé en un dessin monotone des difficultés de sa conception. Milcendeau est plein de verve, de souplesse. M. Delvin a exprimé ses pastels avec énergie et une admirable sûreté de coup d'œil; nous aimons la délicatese, des « Fleurs qui chantent » où Léon Frédéric maintient ses qualités de dessinateur. M. Schuster donne une « Diana » d'un dessin très classique. M. Le Brun trahit une âme d'artiste grave et calme, qu'éprend l'attitude des choses. Nous avons admiré aussi d'excellentes eaux-fortes de M. Nieuwenkamp et de M^{me} Destrée; des aquarelles de M. Kamerlingh, largement concues et très originales.

ALBERT DE FROGER



L'ACTUALITÉ

Revue du mois



LE NATIONALISME, LE SOCIALISME ET L'ATTITUDE DES CATHOLIQUES. — LA MORT DU PÈRE DORGÈRE. — LE PROCÈS MARCEL HABERT.

LE NATIONALISME, LE SOCIALISME ET L'ATTITUDE DES CATHOLIQUES. (1) — Deux partis se disputent à l'heure actuelle le pouvoir, en France ; le nationalisme et le socialisme. On sait à la suite de quels malheureux et tragiques incidents naquit le nationalisme. En réalité, ceux-ci n'en furent que le prétexte regrettable. Depuis longtemps, une opposition sourde grandissait dans beaucoup de consciences françaises contre les trop nombreux aventuriers qui bien que le plupart compromis, eux-mêmes ou leurs amis, dans les affaires financières louches du dernier quart de ce siècle, n'en continuaient pas moins de détenir le pouvoir politique sous la protection occulte de la franc-maçonnerie.

Il s'agissait s'opposer un groupement compact d'intelligences et d'honnêtes gens aux innombrables ratés, faux médecins, faux avocats, arrivistes bavards qui depuis des années s'adjugent la mission de diriger l'opinion de la foule française et de la guider dans ses destinées politiques. Mais quand des hommes veulent se grouper dans un dessein de salubrité publique, il est maladroit de leur part de commencer leur œuvre en protégeant d'autres malpropretés, et malheureusement, il y a l'invention du faux patriotisme et de bien autre chose à la base du nationalisme et c'est de quoi le nationalisme mourra. C'est par de successives et toujours plus impudentes canailleries que les coquins se

(1) Le signataire de ces lignes n'entend engager ici que sa propre opinion.

maintiennent puissants mais ceux qui veulent faire œuvre honnête doivent demeurer irréprochablement purs, sinon ils deviennent les pires ennemis de l'œuvre qu'ils attendent d'eux-mêmes. Si des politiciens se maintiennent au pouvoir grâce à l'absence de leurs principes, ce sont seulement des hommes de principes, pourvu que les principes soient en harmonie avec notre temps, qui pourront efficacement les combattre. Or le nationalisme n'a pas été pur dans le choix de ses premières amitiés : il a mal choisi l'occasion de se révéler ; il manque de principes légitimes et sûrs.

Un nationaliste de mes amis, me disait, il y a quelques mois à propos d'une récente affaire, à laquelle on est obligé bien qu'on ne le veuille pas, de revenir chaque fois que l'on veut lire dans les esprits de ce temps, parcequ'elle est un admirable document humain : « Nous nous sommes placés, chacun à un point de vue différent ; vous, vous avez envisagé une question de justice, et moi, l'intérêt supérieur de la patrie ». Tout le nationalisme est dans ces paroles où l'intérêt supérieur de la patrie se trouve en opposition avec une idée de toute éternité comme celle de justice. C'est que pour un Barrès, pour un Maurras et même pour un Lemaitre, rien n'est plus relatif qu'une idée morale. Ce n'est donc pas sur des idées morales que repose le nationalisme et comme il faut bien le faire reposer sur quelque chose, Maurice Barrès nous dit qu'il s'agit de conserver la patrie qui est à ses yeux le patrimoine légué par les ancêtres : voilà une vérité qui nous avance beaucoup. Mais elle semble vouloir dire si l'on examine les actes nationalistes qu'il ne faut avant tout rien faire qui puisse diminuer le prestige de telle ou telle institution que nous léguèrent nos pères et qu'il faut la vénérer même dans ce qu'elle peut avoir de momentanément vicieux ; cela veut dire aussi qu'il nous faut conserver précieusement nos ennemis séculaires, entretenir cette inimitié dans les masses par un certain patriotisme qui cotoie encore la pornographie dans les cafés-concerts de province, fit s'habiller longtemps, le 14 juillet, en Alsace et Lorraine, les dames à soldats dans les maisons closes, entretint la gloire du premier héros nationaliste qui eut comme on sait une mentalité de « calicot », porta un habit de général et fit gambiller Paulus.

Mais non tout cela n'est pas notre grande France ! Maurice Barrès écrit encore : « De plus en plus dégoutté des individus, je penche à croire que nous sommes des automates. Nos élans les plus lyriques, nos analyses les plus délicates

sont d'un ordre tout à fait général. Enchaînés les uns aux autres, soumis aux mêmes réflexes, nous repassons dans les pas et les pensées de nos prédécesseurs ». Le nationalisme formera donc des cerveaux qui soumis aux mêmes réflexes que ceux de leurs prédécesseurs penseront bientôt de même et c'est ainsi que nous constituerons une patrie homogène. Comme on le voit, cette méthode est aussi celle que préconisent les républicains radicaux, et les socialistes, eux aussi pour former une patrie homogène, mais d'un esprit différent, quand ils demandent la suppression de la liberté de l'enseignement et que tous les cerveaux soient formés dans la même usine universitaire. C'est que Maurice Barrès de même que les socialistes se réclame du positivisme. Mais tandis que Barrès et les nationalistes ne songent aux méthodes positivistes que pour travailler à la conservation d'un esprit traditionnel et sont conséquents avec eux-mêmes parcequ'ils restent dans le relatif, les autres inconséquents avec eux-mêmes, voient déjà dans le lointain approcher le règne d'un absolu : la science, et la venue de l'ère où l'esprit scientifique et industriel remplacera l'esprit théologique et miliaire.

Le parti socialiste est plus fort que le parti nationaliste ; il a déjà une organisation et puis, si les socialistes sont divisés sur des questions de détails, du moins s'entendent-ils en un point : « c'est que sous le régime capitaliste, tout ne va pas pour le mieux ; » ce en quoi, ils n'ont pas tout les torts, et comme cela correspond dans la masse malheureuse à des besoins définis, leur parti a par cela même déjà une grande force. Ils s'entendent aussi sur des réformes essentielles : minimum des salaires, maximum des heures de travail, caisses de retraites. Les théories socialistes poussées jusqu'à leurs extrêmes limites nous offriraient une société analogue à celle qui existe déjà quelque part dans les monastères dont les socialistes demandent la fermeture, ô logique des hommes ! C'est qu'ils ne veulent pas comprendre que pour concilier avec la liberté, leur société idéale, cela exige une élévation morale très haute, un esprit de renoncement et de sacrifice mutuels, toutes choses dont ils ne veulent point entendre parler parcequ'ils combattent au contraire au nom du droit qu'ont tous les hommes de jouir le plus possible sur la terre. C'est que ce sont des gaillards aux appétits formidables les leaders du parti socialiste. Il suffit pour s'en convaincre de les entendre dans leurs réunions publiques, hurlant, engueulant leurs adver-

saires, évoquant, lorsque les applaudissements se font rares, l'éternel spectre noir parceque ce moyen réussit d'ordinaire sur les foules, et tous les moyens leur sont bons dans leurs discours et dans leurs journaux, et ainsi, ils noient sous des flots de colère et de haine leur rêve de société fraternelle. A peine au-dessus de ces politiciens émerge la figure peut-être, plus noble ou peut-être seulement plus intelligemment ambitieuse d'un Jean Jaurès. C'est qu'ils n'ont pas une valeur morale assez haute pour porter un rêve aussi haut que le leur ; ce rêve, ils s'en sont emparés, il n'est pas le fils de leur pensée et de leur chair. On le comprend vite quand on les écoute ; leur voix ne possède jamais ces accents profonds qui révèlent une âme et qui sont faits pour prononcer des paroles de paix et convaincre par des raisonnements harmonieux. Individualistes avant tout, ils prêchent cependant la solidarité sociale mais ils comprennent par là, une solidarité, analogue à celle qui unit les pièces d'un mécanisme et ils méconnaissent la douceur de la charité parcequ'ils sont uniquement des cerveaux régis par de gros appétits, et quels cerveaux obstinés et étroits !

On serait tenté cependant de les aimer parcequ'ils paraissent représenter le parti de la paix et par là ils répandent malgré tout des idées bonnes et belles, mais on a bientôt compris que ce n'est pas par horreur du sang et que volontiers, ils emploieraient contre leurs ennemis la guillotine ou la fusillade ; c'est peu dangereux et c'est sûr.

Quelle devra être l'attitude d'un écrivain indépendant entre les deux partis qui ne valent guère mieux l'un que l'autre ? Ira-t-il vers les nationalistes dont les chefs ont plus d'élégance française mais qui barrent l'avenir, saluent trop volontiers les injustices du présent pourvu qu'elles appartiennent au passé, restent adorateurs de la Force, nient les grands principes directeurs des hommes ? Ira-t-il vers les socialistes dont les chefs cachent sous les apparences d'un idéal trop haut pour eux, leur médiocrité et leur égoïsme ?

Celui-ci, s'il a vraiment une flamme dans l'âme, n'ira ni vers les uns, ni vers les autres. Son destin est d'être dans le monde un fier isolé. Il prendra exemple dans un Tolstoï, dans un Ibsen. Il demeurera hors de tout cadre, de toute coterie, prononçant les paroles qu'il croira selon la vérité, sans en jamais rien sacrifier pour se gagner l'approbation des hommes ; il sait trop qu'un tel sacrifice est une mutilation quand ce n'est pas une capitulation de conscience.

Et quelle est l'attitude des catholiques devant les nationa-

listés et les socialistes ? Les catholiques vont en toute simplicité vers ceux qui ne se présentent pas à eux comme leurs ennemis, mais sans se douter que de tels alliés sont plus dangereux que leurs pires ennemis pour l'essentiel de leur foi. Ce que les nationalistes comme Maurras et Barrès admirent dans l'Eglise, c'est surtout sa puissance humaine son admirable organisation, c'est le laboratoire d'esprits et de cerveaux qu'elle est, c'est ce qu'il y a de moins chrétien et de moins essentiel en elle. En plus d'une occasion, Charles Maurras a même opposé le catholicisme au christianisme cependant nombre de catholiques et de prêtres qui n'en savent pas davantage vont vers ces étranges défenseurs qui aiment la puissance humaine de l'Eglise sans même se donner la peine de nier son caractère sacré qui n'a à leurs yeux aucune importance, si ce n'est peut-être celle d'être un mensonge utile pour maintenir la cohésion de l'édifice, et aussi les nationalistes unissent volontiers la croix et l'épée.

Je garde l'espérance heureuse
D'un chef, général vainqueur,
Suivi sur la route poudreuse
De soldats qui chantent en chœur.

Et dans un rêve d'épopée
Je vois le sauveur de demain
Faire le salut de l'épée
A toutes les croix du chemin.

Ces vers sont de M. Coppée qui représente à l'heure actuelle officiellement la poésie catholique et M. Coppée en manifestant un si grand enthousiasme pour les 18 brumaire, les Bonaparte de rencontre et l'épée, ne se doute pas combien il est peu chrétien. Les nationalistes voient dans la croix quelque chose comme un signe héraldique appartenant à de vieilles armoiries de famille et qu'ils vénèrent parce qu'autrefois on fit de la bonne besogne avec, et il faut « qu'enchaînés les uns aux autres, soumis aux mêmes réflexes, nous repas. sions dans les pas et les pensées de nos prédécesseurs », et, comme autrefois, on fit aussi de la bonne besogne avec l'épée, ils lient ensemble la croix et l'épée.

Mais quelle est donc la voix catholique qui s'élèvera pour crier avec les Evangiles, aux uns que l'épée exclut la croix, aux autres que c'est à nous qu'ils ont pris leur idéal de société fraternelle et que si cet idéal s'accorde avec le règne

de la science c'est parceque cette société rêvée est bien dans toute sa perfection celle du Christ, celle de l'Homme parfait en qui s'exprima tout l'Univers, qui exprima toutes ses lois de façon vivante en actes et en paroles et qu'il leur manque d'éveiller leur âme à sa lumière pour que d'égoïste et d'abstrait leur rêve devienne généreux et vivant ; ce jour là, ils voudront le faire triompher dans la paix et dans l'harmonie ; il leur suffira d'être des martyrs sans en faire jamais.

LA MORT DU PÈRE DORGÈRE. — Il fut un de ces oiseaux de la Foi qui vont sur les plages les plus lointaines faire entendre un chant nouveau. Il fut un grand chrétien et un grand français. On connaît sa vie sublime d'héroïsme simple comme le fut sa mort, étant de ceux qui nés pour se donner se donnent encore en mourant. A peine entré dans l'ordre des missions, il alla planter la croix au Dahomey dans le royaume du terrible Behanzin. Arrêté et torturé par les ordres du féroce roi nègre, il montra un tel courage, une telle douceur qu'il inspira un véritable respect mêlé de crainte à celui que les nègres regardaient comme invincible et qui, implacable envers ses sujets comme envers ses ennemis, pour la première fois peut-être s'adoucit devant cet humble moine blanc. Plus tard le père Dorgère retourna à lui mais cette fois comme ambassadeur de la France et il sut amener un arrangement amical ; puis il fut aumônier du corps expéditionnaire dans la deuxième campagne qui se termina par la capture du despote noir. Depuis il occupait sa vie à civiliser et christianiser ce pays ; revenu depuis quelques jours en France, il s'y reposait de ses fatigues dans une humble cure des bords de la Méditerranée à St-Anne près de Toulon. Mais de tels hommes ne veulent du repos que dans la mort : le Père Dorgère à Saint-Anne se reposait en soignant les malades. Un jour, il apporta dans ses bras au presbytère une petite bohémienne qui se mourait de la petite vérole noire et qu'avaient abandonnée ses parents sur le bord d'une route, sans qu'aucun habitant osât l'approcher et deux jours après le pauvre moine mourait à son tour de l'affreuse maladie. Au Dahomey, on se raconte les traits d'héroïsme, d'abnégation du grand et humble père Dorgère à qui les noirs attribuaient des pouvoirs surnaturels et auxquels il faisait connaître par l'exemple de sa vie, la beauté de sa Foi. Il est revenu en France pour y accomplir un dernier acte d'héroïsme dont il ne s'est pas douté, et sa mort est passée presque inaperçue à peine signalée par quelques

journaux, volontairement ignorée de ceux-mêmes qui parlent si fort de fraternité humaine et le gouvernement de la République Française ne s'est pas fait représenter aux obsèques de ce grand Français.

LE PROCÈS DE MARCEL HABERT. — Tous les procès politiques se ressemblent et au lieu des débats du procès de Marcel Habert, il vaut mieux relire les débats du procès du maréchal Ney.

GEORGES LE CARDONNEL



Echos



NOMBRE DE PERSONNES ÉMINENTES du monde enseignant, désireuses de participer aux débats du CONGRÈS DE L'ENSEIGNEMENT DES BEAUX-ARTS ET DES LETTRES, qui devait avoir lieu ce mois-ci à Bruxelles, ayant insisté auprès de la direction de *La Lutte*, organisatrice du Congrès, pour qu'en fût reculée la date, il a été décidé en conséquence que le Congrès serait tenu dans le second semestre de 1900, afin de permettre à chacun des nombreux orateurs, désireux d'y participer, de s'y préparer mieux à l'aise.

LES CONFÉRANCIERS DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE, sont des écrivains de France qui nous viennent tout exprès de Paris ou d'Orthez (basses Pyrénées), pour nous parler tour-à-tour « *des Poètes mis en musique* » et « *des Poètes contre la littérature* ». Grâce au troubadour enchanteur, qui, sous le pseudonyme wagnerien de Tristan Klingsor, a déjà publié maintes ballades jolies, grâce au chant bien conduit de Mlle Claire Friché, grâce enfin au grand talent d'accompagnateur de notre confrère Octave Maus, directeur de *l'Art moderne* et organisateur des salons de la Libre Esthétique, il nous y fût donné le jeudi 15 mars d'admirer la compréhension avec laquelle des compositeurs qui se nomment Ernst Deltenre, H. Duparc, P. de Bréville, E. Chausson, G. Fauré, surent musiquer des Poètes tels que Verhaeren, Verlaine, Baudelaire, Mauclair, Klingsor etc.

Mais voici Francis Jammes, poète « simple », que le 8 mars nous avait vanté M. Th. Braun, Francis Jammes le

tendre poète qui publia naguère au « *Mercur de France* » : DE L'ANGELUS DE L'AUBE, A L'ANGELUS DU SOIR, et ces QUATORZE PRIÈRES, où rayonne dans un sourire l'esprit aimant du Poète d'Assise, et puis enfin cette délicieuse « histoire d'une ancienne jeune fille » qu'il nomma : CLARA D'ÉLÉBEUSE, voici Francis Jammes dont *La Lutte* publie en ce numéro même une *Prière* inédite, et c'est lui qui nous va parler (et nul ne le pourrait mieux faire) des « *Poètes contre la littérature* ». Paul Verlaine avait déjà dit et avec quel air de dédain : « tout le reste est littérature » et Verhaeren dans le *Cloître* ne fait-il pas dire à Dom Militien : « Il faut que l'on revienne à la simplicité ? »

A Francis Jammes, succédera le jeudi 29 mars l'auteur de PALUDES, des NOURRITURES TERRESTRES et du PROMÉTÉE MAL ENCHAÎNÉ : André Gide. Tous recevront chez nous un accueil cordial.

LES PREMIÈRES d'auteurs belges se multiplient en notre capitale. Il était temps vraiment ! Après le triomphe du *Cloître* au Parc, le théâtre de la Maison du Peuple donnera pour la première fois le 26 mars, *les Aubes* d'Emile Verhaeren. Au Parc sera exécuté sous peu *la Mort aux berceaux*, Noël tragique d'Eugène Demolder, musique de Paul Gilson. Sur cette même scène le 29 de ce mois l'*Absent*, autre Noël tragique en vers, de notre rédacteur Gaston Heux. Le même soir on y donnera également une comédie en un acte de M. Emile Valentin, l'éminent Docteur, qui fit paraître récemment son propre portrait au *Patriote illustré*, enguirlandé d'une note élogieuse et à l'insu, nous assure-t-on, du directeur de cet hebdomadaire.

M^{me} SARAH BERNHARDT viendra jouer elle-même aux Galeries durant tout le mois d'août l'*Aiglon* de M. Rostand.

L'ACADÉMIE DES GONCOURT est sortie saine et sauve du procès que lui avaient intenté certaines gens auxquels ses fondateurs eurent la malchance d'être apparentés.

MÉROVACK, « l'homme des cathédrales » va dit-on revenir parmi nous. Le bruit court que des imbéciles se proposent d'exercer à ses dépens leur « zwanze » balourde et grossière. Espérons qu'il n'en sera rien.

M. CHARLES MORICE, fraîchement débarqué chez nous, eût tôt fait de découvrir l'*Esprit* « belge ». L'enquête organisée par la revue *Le Thyrsé* chez des littérateurs de ce pays, touchant notre « nationalisme littéraire », conclut à sa non existence. Alors ?...

Editions de " LA LUTTE ,,

80, RUE DE L'ERMITAGE, 80, — BRUXELLES.

YVES BERTHOU	<i>Le Prince des Prosateurs</i>	fr. 0.50
ALBERT JOUNET	<i>Dieu de Beauté</i>	» 0.50
PAUL MUSSCHE	<i>Simplement</i>	» 2,00
EDOUARD NED	<i>Mon Jardin Fleuri</i>	» 2,00
GEORGES RAMAEKERS	<i>Les Fêtes de l'Eté</i>	» 1.25
GEORGES VIRRÈS	<i>En Pleine Terre</i>	» 3.50

PARAITRONT PROCHAINEMENT

DANS LES

ÉDITIONS DE LA LUTTE :

BON CHARLES DE SPRIMONT

LES HÉROS de l'Amour, de l'Épée et du Rêve

Poèmes

PRIX : 2.00 francs.



ARMAND PRAVIEL

Poèmes Mystiques

PRIX : 2.00 francs.

25 p. c. de réduction aux abonnés de LA LUTTE.

On souscrit dès à présent, 80, rue de l'Ermitage, Bruxelles.



LA LUTTE

80, RUE DE L'ERMITAGE, 80

BRUXELLES

paraît tous les mois en fascicules de 64 pages, et
forme au bout de l'an deux forts volumes in-8° avec table,
d'environ 400 pages chacun.

Belgique Ailleurs

UN AN 5 fr.	UN AN 8 fr.
UN NUMÉRO 1 fr.	UN NUMÉRO 1.25 fr.

LA LUTTE (Série Nouvelle) publiée : CONTES, NOUVELLES, ÉTUDES CRITIQUES, MONOGRAPHIES, LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES, QUESTIONS DE MORALE ET DE PHILOSOPHIE, DRAMES, POÈMES, RELATIONS de VOYAGES, etc.

FONDATEURS : PAUL MUSSCHE, EDOUARD NED GEORGES RAMAEKERS.

COMITÉ DE RÉDACTION. (BELGIQUE) : ERNST DELTENRE, POLDEMADE, HUBERT DE MOOR, YVAN GILON, GASTON HEUX, L'ABBÉ HECTOR HOORNAERT, EMILE JOMAU, PAUL MUSSCHE, EDOUARD NED, GEORGES RAMAEKERS, CHARLES DE SPRIMONT, L'ABBÉ EUGÈNE VAN DER ELST, GEORGES VIRRÈS.

COMITÉ DE RÉDACTION. (FRANCE) : YVES BERTHOU, J. ESQUIROL, ALPHONSE GERMAIN, LOUIS GILLET, ALBERT JOUNET, GEORGES LE CARDONNEL, HENRI MAZEL, LOUIS MERCIER, R. P. PACHEU S. J., ARMAND PRAVIEL, CHARLES DE ROUVRE, LOUIS TIERCELIN.



N. - B. — ADRESSER tout ce qui concerne LA RÉDACTION de la Revue à M. HUBERT DE MOOR, Secrétaire de *La Lutte*, 46, rue de la Croix, BRUXELLES ; — tout ce qui concerne l'ADMINISTRATION, à M. EUGÈNE BECKERS, administrateur de *La Lutte*, 80, rue de l'Ermitage, BRUXELLES. — Siège de la DIRECTION : 114, rue Franklin, BRUXELLES.

CINQUIÈME ANNÉE

TOME 1^{er}
de la
Série Nouvelle

AVRIL 1900



LA LUTTE

Revue mensuelle

FONDÉE EN 1895

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO :

MM. YVES BERTHOU, VICTOR DE BRABANDÈRE,
VALÈRE GILLE, ARNOLD GOFFIN, GASTON HEUX,
GEORGES LE CARDONNEL, GEORGES RAMAEKERS,
CHARLES DE SPRIMONT.

BELGIQUE

5 francs par an | 1 franc le numéro

Ailleurs, le port en sus.



ADMINISTRATION

80, RUE DE L'ERMITAGE, 80

BRUXELLES

Sommaire

5^e Année — Avril 1900. — Tome 1^{er} de la Série Nouvelle

I LE DÉBAT ESTHÉTIQUE :

BON CHARLES DE SPRIMONT :

Le Drame Wagnérien.

(Etude critique, suite et fin).

II ETHNOLOGIE :

YVES BERTHOU :

La Résurrection de la Bretagne.

III FLORILÈGE MENSUEL :

VALÈRE GILLE :

Le Soir, (poésie.)

ARNOLD GOFFIN :

Proses lyriques.

GEORGES RAMAEKERS :

Chasse au cerf. — La Mort du Soleil.

— La Dune des adieux, — La Princesse endormie, (poèmes.)

IV LES ÉCRIVAINS NOUVEAUX :

GASTON HEUX :

FERNAND SÉVERIN (monographie, première partie.)

V LE THÉÂTRE :

VICTOR DE BRABANDÈRE :

« *Le Vertige.* »

VI L'ACTUALITÉ :

GEORGES LE CARDONNEL :

Revue du Mois.

LA DIRECTION :

Echos du monde littéraire.

Le Drame Wagnerien

II

Œuvre de douleur, composée en des moments où la pensée du maître sombrait dans des abîmes de doute et d'inquiétude, Lohengrin donne une désespérante solution pessimiste au problème de l'Idéal. Au jugement du plus grand nombre, dit M. Kufferath, c'est le chef-d'œuvre de Richard Wagner. C'est aussi le plus profondément triste de ses drames. Et vraiment, à voir les plus hautes conceptions des poètes, on se demande si l'art pur n'est pas le sublime langage de la douleur humaine. Pauvres exilés, des vallons de la souffrance, nous élevons nos bras vers l'Idéal inaccessible et le cri que nous poussons jusqu'à lui s'achève en sanglot. L'Idéal ! l'Idéal ! Nous nous consumons dans son attente, brûlés par la flamme de notre propre désir. Et s'il descend vers nous, archange lumineux, de son éternelle patrie, s'il nous prend par la main pour nous conduire au but rêvé, nous doutons de lui et nous lui demandons des preuves de son existence, alors qu'il nous faudrait l'adorer sans chercher à le connaître et mourir. Tel est le symbole profond qui se dégage de Lohengrin.

La tradition où Wagner puisa le sujet de ce poème se rattache au cycle des romans de la Table ronde, chantant l'idéalisme chevaleresque de la race celtique et aux *lieder* mystiques des Minnesinger allemands. Voici comment M. Vape-

reau résume l'ancien poème de Lohengrin, qui, vraisemblablement, date du XIII^e siècle :

« Le chevalier au Cygne, Lohengrin, fils de Parsifal, a quitté les pays indiens où resplendit le Saint Graal; il est venu sur un char traîné par un cygne au secours de la duchesse Elsan de Brabant. Il la délivre et l'épouse, à la condition qu'elle ne s'enquerra jamais du nom et de l'origine de son époux. A la suite de grands exploits de celui-ci, dans une guerre de Henri l'Oiseleur contre les Hongrois, la princesse Elsan demande avec instance au chevalier qui il est et d'où il vient. Lohengrin le lui dévoile et, aussitôt, le cygne paraît et l'emporte dans l'Inde. Elsan meurt de douleur ». Tel est le thème que Wagner a modifié, puisant tour à tour dans le Schwanritter de Conrad de Wurtzburg et le Lohengrin Bavaois.

Selon la plupart des critiques, le mythe du Graal a une origine celtique, mais il a été transformé par le christianisme. De vase sacré conférant les dons de sagesse et de prophétie, le Graal est devenu la coupe eucharistique du Christ. A ceux qui le servent il donne la sainteté et la vaillance. Aussi combien de chevaliers errants n'ont d'autre ambition que de trouver un jour le mystérieux palais où flamboie sa clarté.

Recueilli après la passion du Sauveur par Joseph d'Arimathie, le Graal fut, à la mort de celui-ci, enlevé au ciel par les anges, qui le rapportèrent dans la suite au pieux chevalier Titurel. Titurel édifia dans une forêt inaccessible, au sommet d'une haute montagne de l'Inde, le château merveilleux de Montsalvat, et fonda l'ordre du Graal. Initiés divins, les chevaliers du Graal descendaient parfois vers la douleur de la terre, pour réprimer l'injustice et faire fleurir parmi les

hommes le véritable amour. Mais, durant leur sublime mission, ils ne pouvaient dévoiler à personne ni leur nom, ni leur race. Silencieusement ils accomplissaient leur devoir, car leur noblesse était trop haute pour condescendre à se justifier devant qui que ce soit. Si on ne les acceptait pas tels qu'ils daignaient se montrer, la visière baissée, ils retournaient vers leur lumineuse patrie.

— « Page unique en son genre, écrit Edouard Schuré, le prélude de Lohengrin nous enlève par les harmonies extatiques du St-Graal, dans une région céleste. Aux premières mesures des violons qui chantent pianissimo ce thème mystique dans les notes les plus aigües de leur registre, il semble que l'âme, débarrassée de tout son poids terrestre, monte et flotte subitement dans la nappe dormante, indéfinie d'un éther lumineux et raréfié, où elle nage en une chaste et intense félicité. Comment de là, toujours portée sur les ondes éthérées de sa propre tendresse, elle descend peu à peu avec le thème religieux d'une sonorité grandissante vers les régions terrestres pour s'immerger dans un Océan de feu, où elle se révèle tout entière dans la splendeur de son amour surhumain; comment, après ce rayonnement intense et rapide, elle se retire avec une noble mélancolie et un adieu d'indicible tristesse dans l'éther inaccessible, d'où elle est venue et où elle retourne à jamais : voilà ce que le langage parlé se refuse à rendre et ce que nous fait éprouver ce prélude d'une force et d'une beauté transcendantes. » (1)

C'est tout le drame qui s'annonce, se dessine,

(1) Edouard Schuré : Richard Wagner, son œuvre et son idée, p. 80.

palpite dans ces pages prestigieuses. Les motifs vibrent, se prolongent, s'éteignent pour renaître encore. Le chevalier de Montsalvat prie, transporté en plein ciel par l'hymne ineffable du Graal. Mais, du sein du golfe mystique, monte vers lui le déchirant appel des larmes de la terre. Sublime d'abnégation et d'amour surhumain, pour consoler ceux qui peinent et qui souffrent, il descend vers l'abîme des pleurs, du clair séjour de sa divinité.

Fanfares. Du soleil sur les casques, les cuirasses et les glaives. Au loin la courbe de l'Escaut paisible, se jouant dans la lumière du matin. Devant le roi et le peuple assemblés, la douce Elsa, accusée de fratricide par Frédéric de Telramund, attend le céleste champion que lui a promis son rêve. Déjà, aux quatre points du ciel, les cors ont sonné; l'appel impérieux du cuivre vibre encore. Soudain une rumeur d'admiration s'élève de la foule : Sur les flots bleus du fleuve, une barque glisse légèrement, traînée par un cygne, et, dans cette barque, un chevalier debout, cuirassé d'or. Il est trop beau pour être de ce monde, car il éblouit ceux qui le contemplant d'une surnaturelle clarté. Il débarque, et Elsa, souriante, étonnée, murmure : « C'est lui mon chevalier ». Lohengrin, calme et beau, s'est approché d'elle, et sur un thème inquiétant, qui se fixe dans la mémoire, il lui a dit par deux fois : « Jure-moi de ne jamais me demander ma patrie, ni mon nom, ni ma race ! » Elsa, défaillante de bonheur, a promis, et sur les lèvres de l'initié frémissent les célestes paroles de l'aveu.

Mais les épées ont jailli, les champions sont en présence, le fer flamboie au jour, et Lohengrin triomphant fait grâce au calomniateur.

Il y a, dans ce premier acte, une splendeur que la musique seule pouvait donner. Les paroles

eussent été impuissantes à exprimer la divinité du chevalier et l'absolu de la défense qu'il a prononcée. Mais le prélude nous a enlevés dans des sphères si hautes et si pures, il nous a plongés dans un ravissement extatique tel que nous ne saurions nous en dégager.

Nous comprenons que Lohengrin est l'idéal rêvé, nous jurons d'observer sa défense, de l'adorer sans vouloir le connaître, et nous pleurons avec Elsa les douces larmes du bonheur.

Mais le levain de la vengeance fermente dans le cœur de Frédéric et d'Ortrude, la femme d'enfer. Celle-ci fait naître le soupçon dans l'âme virginale d'Elsa, avec le lancinant désir de pénétrer le secret de son libérateur. Ainsi, c'est la soif de la science interdite qui cause le malheur d'Elsa. Dès que la maudite curiosité a pénétré dans son âme, elle ne peut se défaire de cette perpétuelle hantise. Poussée par la terrible fatalité, elle questionne son époux après les douces exaltations de la nuit d'amour. Et une déchirante tristesse a pénétré le cœur du chevalier.

Une seconde fois, le clair matin sourit au monde. Impassible, coule l'eau du fleuve. Les arômes du printemps enivrent le cœur des choses. Devant le roi et le peuple, Lohengrin accuse Elsa d'infidélité à son serment. Il va partir — il le faut — mais, avant de retourner vers sa lumineuse patrie, il dira son nom.

Alors, l'Initié s'élève prodigieusement au-dessus de la foule humaine. Ses premières paroles révèlent le caractère incommunicable de sa gloire. « Dans un pays lointain, inaccessible à vos pas, s'élève un château qu'on nomme Montsalvat ». Il dit les pures délices des serviteurs du Graal, la mission des initiés, la défense qui les accompagne par le monde. Et alors, pour la première fois, son

nom vibre sur ses lèvres : « Parsifal est mon père et Lohengrin, son chevalier, c'est moi ! »

Lohengrin ! Dans les paroles de l'initié, chante la plainte d'une profonde amertume. Il va quitter les douleurs de la terre pour retrouver la joie sereine où s'épanouissait son âme ; mais, durant son court passage ici-bas, il a compris l'infini de l'amour et désormais un poignant souvenir l'accompagnera dans sa divinité. Il donne à Elsa son cor, son anneau, son épée. Pour la dernière fois, il l'étreint dans ses bras, il sent battre son cœur sur le cœur de l'aimée, il s'énivre d'une douceur qu'il ne connaîtra plus jamais. Hélas ! la barque approche, traînée par le cygne sur l'eau du fleuve impassible ; le Graal attend son chevalier, et, tandis qu'Elsa se meurt d'avoir connu l'Idéal et de n'avoir pu le retenir, Lohengrin désolé rentre dans l'Absolu.

Telle est cette œuvre si désespérément pessimiste. On a critiqué la fin de Lohengrin, en disant que le chevalier du Graal n'est qu'un égoïste qui délaisse Elsa pour retourner dans son séjour de gloire. Ceux qui ont formulé cette objection ne peuvent avoir compris la profonde pensée de l'œuvre. Si Lohengrin est l'Idéal, il ne peut échanger son éternité contre les souffrances de la terre. Il n'est pas de transaction possible. L'Idéal, s'il ne rencontre pas une foi absolue, est condamné à disparaître, et tout l'amour d'Elsa ne saurait empêcher Lohengrin de regagner sa céleste patrie, puisqu'elle a douté.

C'est ce caractère de nécessité inéluctable qui donne au drame son étrange et douloureuse grandeur. Cette nécessité, comme le fait remarquer Lichtenberger, existe aussi bien chez Elsa que chez son amant. Lohengrin sait, il est l'initié du Graal ; l'amour seul lui manque, et c'est pourquoi

il est descendu chez les hommes; mais Elsa ne connaît que l'amour, elle veut savoir, et ce naturel désir sera cause de son malheur.

Lohengrin présente un admirable exemple de ce que peut l'union de la poésie et de la musique. La simple poésie eut été capable de dérouler les péripéties du drame, de chanter l'amour et la souffrance, mais la musique seule pouvait répandre sur l'œuvre une atmosphère de surnaturelle clarté, faire planer dans un sublime rayonnement l'image du Montsalvat, relier toutes les scènes par les magiques ondulations de l'harmonie, élever enfin l'âme du spectateur, au-dessus des vaines contingences, vers l'Idéal dont Lohengrin est la figure, en un ineffable et divin élan.

*
* *

Tristan et Yseult ! Des élans éperdus vers le plus surhumain bonheur, la poussée irrésistible du désir, l'effarement de la passion dévorante : tout cela vibre et palpète dans un merveilleux prélude, plein d'un bruit de baisers, d'étreintes et sanglots. Le maître a voulu, par cette œuvre de fluidité incomparable, élever par l'exaltation passionnelle à des hauteurs inaccessibles, fixer en un poème définitif la fatale dualité de l'Amour et de la Mort, du Désir et de la Douleur. Aussi, il s'est pour ainsi dire contenté de prendre à l'ancienne légende les noms de ses personnages, il a dédaigné tous les détails qui eussent pu gêner le développement de l'action intérieure, il a élevé la poésie à un état d'hyperesthésie où elle confine à la musique si étroitement qu'elle s'y confond.

Pour bien comprendre Tristan et Yseult, il importe de pénétrer les théories de Wagner sur l'amour. Le maître attachait au désir sensuel une grande importance et le considérait même comme

la source et la raison d'être de tout amour. Pour lui, aussi bien au point de vue métaphysique qu'au point de vue matériel, l'amour de l'homme et de la femme crée seul l'être humain parfait. « Aussi, dit-il dans sa lettre à Roeckel, l'être humain ne peut rien faire qui dépasse cet acte par lequel il prend véritablement rang dans l'humanité, l'amour ».

Contrairement aux idées de Schopenhauer, qui considère l'amour comme une cause de faiblesse qu'il faut à tout prix bannir de la vie, Richard Wagner voit dans la passion le chemin de douleur qui peut mener au salut. Son but, en composant *Tristan et Yseult* a été précisément de montrer que l'amour trouve dans la mort sa satisfaction suprême. Quand deux êtres s'aiment à un tel degré que les vaines contingences n'apparaissent plus à leur regard, par une énergique abstention du désir de vivre, ils peuvent se plonger dans l'abîme insondable de la mort. C'est là le secret de ce trépas admirable qui mêle à l'âme du monde les âmes de *Tristan et Yseult* pour l'éternelle volupté d'amour, et c'est ce tragique dénouement que Wagner a préparé, a rendu inévitable, nécessaire, par les puissantes ressources de son génie. Aussi il a voulu montrer l'action simplement dans l'âme de ses personnages; il s'est borné à dépeindre, à suggérer la vie intérieure; et c'est pourquoi, dans ce drame, la poésie s'efface, disparaît presque, se bornant à être l'indication abstraite des pensées et des sensations que la musique seule pouvait exprimer.

Le but de Richard Wagner a été de protester en faveur de la légitimité d'une passion puissante, de montrer que l'amour véritable est au-dessus des conventions et des lois humaines; théorie redoutable, que la beauté de l'œuvre qu'elle inspira peut seule excuser.

Il était donc nécessaire que l'amour de Tristan et d'Yseult fut immense, surnaturel et, selon la belle parole du Cantique « plus fort que la mort ». Ainsi s'imposait le philtre d'amour ; mais Wagner ne pouvait accepter ce procédé dans la naïveté que lui avaient donnée les poètes du moyen-âge. Il a supposé qu'avant que l'écuyer du roi Marck n'allât chercher la sauvage fille d'Irlande pour la remettre à son seigneur, Tristan et Yseult s'aimaient déjà. De là proviennent les farouches imprécations d'Yseult, livrée au roi Marck, livrée, et par celui qu'elle aime ; de là ce terrible désir de tuer Tristan, de se plonger avec lui dans le grand apaisement de la mort ; de là cette résignation suprême avec laquelle le héros accueille l'idée du trépas.

Mais la suivante d'Yseult, Braugäne, a substitué au philtre de mort le philtre d'amour. Les amants ont bu à la coupe fatale. Les lèvres d'Yseult se sont posées là où s'étaient posées les lèvres de Tristan. Un trait convulsif des violons soulève l'orchestre : le grand frisson de l'amour glace et brûle tour à tour les veines des amants éperdus, sortis pour un moment des limites de l'étendue et de la durée.

En consentant à la mort, les deux héros se sont avoué leur amour. Cet aveu, la volonté de mourir pouvait seule le légitimer, et les voilà rivés à la vie, unis l'un à l'autre par la chaîne d'un irrévocable serment. Telle est la signification profonde du philtre d'amour. Par l'aveu de leur passion, les amants se sont consacrés à la mort, ils se sont livrés au désir qui les enserrera désormais dans un cercle de douleurs.

M. Lichtenberger, dans l'ouvrage déjà cité, résume avec une grande netteté cette partie de l'évolution morale de la pièce. « Tristan et Yseult,

écrit-il, abolissent d'abord en eux la volonté *individuelle*, ils se décident au suicide. Ensuite, n'ayant pu mourir, ils arrivent à maudire non pas seulement la vie individuelle, mais toute vie possible, à nier la volonté elle-même. La détresse d'amour purifie leurs âmes et les conduit au renoncement suprême (1) ».

Dans leur haine du jour qui les sépare, avec ses phénomènes, ses apparences, sa pluralité, ils désirent ardemment la nuit plénière de l'inconscient absolu. Leurs sens affinés sont prêts à laisser leurs âmes s'abîmer dans la mort. Ils ne connaissent plus rien de la terre et, véritablement, vivent dans leur amour. Un monde nouveau leur dévoile des sensations étranges. Ils rêvent d'une union plus parfaite où leur dualité s'annihile et devienne une, comme leur amour. C'est là le sens de l'admirable duo du second acte, de ce duo qu'interrompent tragiquement la fanfare des cors et le cliquetis sanglant des glaives. L'inévitable séparation isole les deux amants dans leur douloureux désir.

Dans son vieux château de Bretagne, près du fidèle Kurwenal, Tristan désespéré attend la mort. Alors seulement, il semble revenir à la notion de sa vie antérieure, il se rappelle son lointain passé. Le philtre terrible qui ronge sa vie et lui brûle le sang, ne l'a-t-il pas composé lui-même avec les larmes et les fautes de ses ancêtres? Dans une exaltation grandissante, il *voit* Yseult venir à lui, il désire, il désire la vie. Sa volonté se ranime, et, quand l'amante apparaît, défaillante de bonheur, il débride sa plaie mortelle, il fait un pas

(1) Lichtenberger. Richard Wagner, poète et philosophe.

vers elle et tombe à ses pieds en murmurant une dernière fois le doux nom d'Yseult. Et le thème de l'amour s'arrête, inachevé.

Alors l'amante s'élève à des hauteurs suprêmes. Tandis que l'ombre nocturne tant désirée s'épanche sur les flots sombres de la mer, elle va s'en aller, elle aussi, rejoindre son amant dans l'infinie unité de la mort. Tous les thèmes, toutes les mélodies s'élèvent en flots grandissants autour des dernières paroles d'Yseult. Et quand l'amante s'affaise auprès du cadavre de l'aimé, la chromatique du désir jaillit une dernière fois.

Ainsi s'achève cette œuvre formidable. « Pour rendre de tels sentiments, écrit E. Schuré, la musique a dû à la fois soulever les dernières profondeurs de l'harmonie et pousser l'expression mélodique que renferme la parole humaine à son dernier degré d'intensité et d'amplitude. » La forme du drame musical était seule capable de donner à cette œuvre son caractère de poème définitif du désir, et c'est la gloire de Richard Wagner d'avoir su, pour faire parler la passion victorieuse, élever la poésie et la musique à des hauteurs où elles se confondent en une émotion inexplicable qui saisit à la fois les sens et le cœur.

Ce poème pénétrant nous fait comprendre un des aspects généraux de la vie, la terrible dualité de l'amour et de la mort; il nous transporte en des régions inconnues d'où nous retombons avec le poignant regret de quitter, pour les banalités de la terre, un monde meilleur et combien plus beau.

*
* *

Lohengrin et Tristan peuvent être considérés comme les types du drame musical wagnérien. Dans ces deux œuvres en effet, autour d'une

profonde idée centrale cachée sous le voile d'admirables symboles, s'agite un monde de passions étrangement puissantes. Douleur de l'âme qui voit s'éloigner d'elle l'idéal un instant entrevu, frénésie du désir qui précipite les êtres vers les portes large ouvertes de la mort ; d'un côté comme de l'autre, c'est la vie qui palpite, intense, véridique, éternelle ; c'est la grande symphonie de l'amour qui remplit de ses ondes brûlantes l'univers tout entier.

Nous croyons avoir suffisamment insisté, dans notre analyse même, sur la place importante qu'occupent dans ces œuvres le symbole et la conception philosophique.

Nous nous bornerons donc à y déterminer le rôle distinct de la musique et de la poésie, en montrant successivement ce que pouvait faire l'une ou l'autre, livrée à ses propres forces, et ce qu'a produit leur union.

Nul ne contestera que Lohengrin, abstraction faite de la partie musicale, ne soit une œuvre forte et belle. La situation y est du plus haut intérêt ; les effets scéniques sont habilement ménagés ; la poésie, vibrante et colorée, respire l'intensité de la passion. C'est un de ces drames à conception puissante, comme nos pauvres auteurs contemporains, fascinés par l'éternel et banal adultère, ne savent plus guère en créer. Eh bien, qu'on s'imagine cette œuvre représentée sans le concours de la partition musicale ; qui donc oserait prétendre que l'effet produit serait le même, que le charme irrésistible subsisterait dans son intégrité ? Pourtant, uniquement comme drame, Lohengrin est de tout premier ordre. Voilà certes la preuve de l'incomparable beauté dont l'union de la poésie et de la musique sait revêtir une œuvre.

Quelle est donc cette puissance émotive inconnue que l'accompagnement a donnée à la poésie ? C'est ce que nous allons essayer de fixer.

Toute œuvre dialoguée peut être considérée comme un agrégat, un composé de parties distinctes, qui, bien qu'indissolublement liées au développement de l'action totale, ont néanmoins leur vie propre et individuelle. Il y a donc là des solutions de continuité inévitables, que le plus grand poète ne parviendra jamais à remplir complètement. Or, dans la vie réelle, nous ne remarquons rien de pareil, il n'y a aucune interruption dans la marche des événements, aucun arrêt dans la lente et progressive évolution qui relie le passé au futur. L'anomalie que nous remarquons au théâtre résulte de ce qu'il est impossible de transporter sur la scène la vie tout entière, au moyen du langage parlé seul. Outre la vie extérieure, qui n'est autre que la manifestation successive des choses à nos sens, il y a en effet l'existence intérieure, le drame moral et mental qui se joue dans l'âme des personnages et qu'aucun poète n'a réussi à nous suggérer complètement. La musique, par sa fluidité qui lui permet de s'adapter aux plus infimes variations de la conscience, peut suppléer à l'impuissance où se trouve la poésie de relier parfaitement les éléments divers dont se compose un drame. L'atmosphère harmonique continuelle dont elle enveloppe l'œuvre supprime les interruptions et joint les parties distinctes en une indivisible unité.

D'un autre côté, la parole seule parvient difficilement à nous rappeler, en face d'une situation présente, les divers événements qui la préparent dans le passé. Cette difficulté provient du manque de continuité que nous indiquions il y a un

instant. Or la musique, et particulièrement le leit-motiv, en préparant le retour des mêmes sons, indique et fait sentir d'une façon extrêmement puissante la pesée d'hier sur aujourd'hui.

La mémoire musicale étant d'ordinaire plus développée chez nous que la mémoire des mots, il suffit d'un simple rappel de mélodie pour évoquer, par une association d'images immédiate, une scène entière et nous mettre sous les yeux les diverses péripéties qui causèrent et déterminèrent par leur influence la situation actuelle.

Quelques exemples, tirés des œuvres analysées, feront mieux comprendre l'exactitude de ces constatations.

Au point de vue de la continuité, nous dirions presque de *l'âme de l'œuvre*, Wagner a tiré de ses préludes des effets admirables. Les ouvertures célèbres de Lohengrin et de Tristan et Yseult résument les péripéties du drame qui va suivre et font naître déjà, dans l'âme du spectateur, le germe des émotions que l'enchaînement des faits et des situations lui causera plus tard. Le développement harmonieux de l'œuvre, préparé par la musique, sera désormais soutenu par elle et se fortifiera dans cette union. La part de la musique sera plus ou moins prépondérante suivant la ténuité ou la profondeur des émotions à suggérer.

Aussi, dans Tristan et Yseult, drame essentiellement intérieur, la poésie se contentera simplement d'indiquer l'objet des impressions musicales; dans Lohengrin au contraire, œuvre d'action et de réalité extérieure, elle jouera un rôle beaucoup plus important.

Nous croyons avoir suffisamment insisté, dans notre analyse de Tristan et Yseult, sur la place prépondérante qu'y occupe le motif du philtre. La chromatique du désir revient à tout instant

dans la partition, pour rappeler les causes de l'irréparable et douloureux amour. De même, dans Lohengrin, le thème du Graal formulé d'abord par le prélude, revient à la fin de la pièce, au moment où l'Initié de Montsalvat dévoile à Elsa, devant le peuple, sa patrie et son nom.

Il serait facile de multiplier ces exemples, nombreux surtout dans l'Anneau du Nibelung. Puissions-nous avoir montré, par cette argumentation déjà trop longue, quelle puissance la poésie et la musique se communiquent l'une à l'autre en s'unissant sous l'étreinte d'un génie tel que Richard Wagner.

Nous ne voudrions pas terminer cette étude sans insister sur le caractère profondément religieux de la dernière œuvre de R. Wagner : Parsifal. Dans Tannhäuser, Lohengrin, Tristan et Yseult, la Tétralogie, de nombreux commentateurs ont cru trouver des principes d'une philosophie mystique professée par le maître. Mais ce ne sont là que des probabilités, contre lesquelles M. Chamberlain, un des wagnériens les plus autorisés, a protesté dans un récent ouvrage.

Nous l'avons démontré, l'idée philosophique dans le drame de Wagner n'est pas *a priori*, mais se dégage invinciblement de l'ensemble des œuvres. « Parsifal, au contraire, écrit Alfred Ernst, est une œuvre matériellement et réellement chrétienne. Qu'elle comporte toute une série d'interprétations, nous ne le nions pas ; que tel auditeur ait le droit de n'y voir qu'un symbole, nous l'accordons volontiers. Mais que l'interprétation chrétienne, — sans restrictions, sans subtilités, — soit entre toutes légitime et directe, c'est ce que personne ne doit sérieusement contester (1) ».

(1) Alfred Ernst. — L'Art de R. Wagner, l'Œuvre poétique, p. 308.

Par la nature du sujet, par la morale de renoncement, de pureté, de foi et d'amour qui en découle, Parsifal s'élève au sommet de l'Art religieux, à côté des œuvres de musiciens comme Bach, de peintres comme Fra Angelico, de poètes comme Dante Alighieri. Et ce sera peut-être la gloire la plus pure du maître, d'avoir atteint, par la force de son génie, les régions éthérées où l'Art confine avec le Ciel.

Cette conception hautement chrétienne de Parsifal, provient-elle d'un effort de volonté ou d'une foi sincère? Villiers de l'Isle-Adam a laissé à ce sujet une page admirable, où il montre Wagner s'indignant contre « celui qui, en vue de bas intérêts de succès ou d'argent, essaie de grimacer, en un prétendu ouvrage d'art, une foi fictive » et affirmant l'intégrité de sa foi. Quoiqu'il en soit, il paraît impossible de donner à cette question une solution définitive et catégorique.

Nous avons commencé cette étude en évoquant la puissante image de Goethe, dont le geste, après tant d'années, nous fascine encore.

Pouvions-nous terminer mieux qu'en citant le témoignage du grand poète spiritualiste que fut Villiers de l'Isle-Adam? Il y a entre les génies une parenté sublime. Faust, Lohengrin, Axël, conceptions bien diverses sans doute, sont animées du même souffle éternel.

Au-dessus des vains conflits d'opinions et de modes, loin du flux perpétuel qui emporte les générations tour à tour de la vérité à l'erreur et du doute à la Foi, les grands génies se dressent, inébranlables, et constituent, comme l'a dit un penseur, la conscience glorieuse de l'humanité.

CHARLES DE SPRIMONT.

La résurrection de la Bretagne

« Seize cents ans se sont passés, — Sur cinq Sœurs quatre sont restées, — Quatre restées... faibles, sans pouvoir, — Leur vie noyée dans la tristesse. — En Ecosse et en Irlande elles sont encore opprimées par l'Anglais — Mais la Cambrie à force de se défendre est parvenue à relever la tête. — Pauvre Cornouailles, te voici morte... — Tes sœurs répandent des larmes ! — La Bretagne se réveille : elle a été endormie... — Sur son corps le joug des Gaulois (des Français)... ».

Traduit de AN HIRVOUDOU (les Sanglots) poèmes bretons par Fr. Jaffrennou. Rien de plus vrai que ce tableau, triste et consolant à la fois. Au moment où la nation française se résigne à mourir, voici que les nations celtiques — singulière coïncidence ! — lentement encore, mais avec une force que rien ne saurait vaincre, soulèvent la dalle de granit de leurs tombeaux. On peut déjà prévoir le jour où, dressées sur le champ des Morts, elles se regarderont avec un étonnement joyeux, se réuniront dans un même désir de revivre et de vivre indépendantes et s'ébranleront enfin pour rejeter d'une poussée formidable dans l'Occan tous les oppresseurs qui seize siècles, durant, les foulèrent aux pieds.

Les soixante années de glorieux règne de la gracieuse majesté Victoria 1^{re}, pendant lesquelles trois millions d'Irlandais ont dû quitter le sol fécondé par leur labeur et par leur sang pour édifier un nouveau toit au-delà des mers, comme autrefois nos ancêtres en Armorique, ces soixante années d'inqualifiable tyrannie au cours desquelles trois autres millions d'Irlandais sont morts de faim ou de blessures sur les routes poudreuses et les terres incultes de la patrie qui fut la Verte Erin, n'ont pu rayer du cœur des trois derniers millions de Celtes, errant encore là-bas,

autour des domaines dont ils sont spoliés, le souvenir des siècles héroïques, la fierté d'être d'une race antique restée pure et le désir invulnérable de reconquérir la liberté.

On sait que l'Écosse n'a jamais accepté le joug de l'Anglo-Saxon, que la Cambrie et la Bretagne armoricaine n'ont rien retranché de cette haine fameuse qui remonte si loin dans la nuit des temps. Au seul nom du Saxon les Armoricains sentent leurs cheveux se hérissier et se crispier leurs doigts. La haine de l'Anglais est dans toutes les fibres de notre corps et ne sortira de nous qu'avec le dernier souffle.

Cependant si nous, Bretons d'Armorique, gardons pour les Saxons — c'est sous ce nom que nous désignons les Anglais — cette haine qu'aujourd'hui tant d'hommes ne sauraient ni excuser, ni même comprendre, — ceux-là surtout qui arrivent ici en conquérants et non en exilés — nous n'avons à l'égard de la France qu'une bien faible sympathie. Malgré les quatre siècles écoulés depuis la réunion de la Duché de Bretagne à la Couronne de France, nous nous souvenons, en notre âme de rêveurs et de batailleurs, qu'en dépit de ses plaies profondes, jamais cicatrisées, notre patrie fut heureuse sous ses rois et sous ses ducs, par cela même qu'elle était libre.

Le cours du temps ne nous apporta nul bienfait de la France ingrate, patrie nouvelle à nous imposée par la seule volonté d'Anne de Bretagne devenant reine de France. A celle qui fut appelée la Bonne Duchesse, bien de Bretons ne sauraient pardonner cette arbitraire donation, encore que son doux nom soit vénéré. C'est que la Bretagne a été traitée en conquête et non en amie qui se donne. Nous n'avons pas oublié l'indifférence vaniteuse des Rois de France dont les courtisans et les courtisanes nous considéraient comme des sauvages, ni les horreurs sans nom de Quatre-Vingt-Treize. A ces horreurs que des historiens de mauvaise foi ont cherché vainement à justifier, la Bretagne, en particulier, ne saurait trouver une seule excuse. Si la Révolution a nivelé quelque part, (et c'est là matière à une discussion déplacée ici), elle a tout dénivelé en Bretagne. Les gentilhommes campagnards étaient chez nous légion : On les voyait vaquer aux travaux agricoles, guidant eux-mêmes la charrue pour tracer le sillon, mangeant à la table commune avec les serviteurs. Nous étions presque tous nobles, presque tous propriétaires d'une terre qui nous faisait vivre, maigrement peut-être, mais sans doute d'une

façon honorable. Les familles roturières, moyennant un droit convenancier, payé annuellement au propriétaire foncier étaient propriétaires elles-mêmes. Ces temps ne sont pas encore tellement éloignés de nous que les traditions de famille ne nous en conservent de très précis souvenirs. Et ces traditions ont pour nous plus de poids que l'histoire mensongère. Les usages locaux ayant force de loi en Bretagne sont encore les vivants témoignages de la vérité de ces traditions. La sanglante Révolution n'a engendré en Armorique que la misère et l'inégalité. Les descendants des acquéreurs de biens nationaux qui détiennent une si large part des biens de la plèbe, rejets de la Bande Noire qui pourvoyait la Guillotine, peuvent tendre la main aux cosmopolites qui achèvent de nous déloger de nos manoirs et de nos chaumières. Voici les campagnes désertées, voici les maîtres tyranniques qui n'apparaissent plus dans la salle commune à l'heure du repas. Singulière conséquence d'une révolution qui devait apporter l'abondance et rendre les hommes égaux.

Nous avons assez vécu pour noter la guerre impitoyable faite par les régimes que nous subissons, à toutes nos tendances nationales, à nos mœurs, à nos usages, à notre langue, à nos croyances. Nous en avons assez de répandre nos sueurs et nos larmes sur la terre étrangère, cette terre française si différente du sol natal, où nous errons parmi l'hostilité des êtres et des choses, dans une inquiétude vague, dans la nostalgie incurable de la patrie et de choses qui ne sont plus. Tous tant que nous sommes, aussi bien ceux qui ont conservé leur héritage que ceux qui en furent dépouillés et sont maintenant vagabonds par le monde, nous avons soif de liberté ; de la somme de nos aspirations communes va sortir un ordre de choses nouveau. Les aspirations de combien de générations ne montent-elles pas en nous avec une impétuosité que rien, rien, rien ne saurait plus contenir !

Une nation ne peut subsister qu'autant qu'elle a une langue propre. Les plus obscurs hommes d'Etat français en sont convaincus ; de là la guerre acharnée faite à notre idiome vénéré. Si nos gouvernants étaient autre chose que des sectaires occupés à rabaisser à leur niveau moral tout ce qui est noble et respectable, s'ils avaient la préoccupation constante de l'intérêt général et non celle de leur intérêt particulier, ils diraient bien haut que la richesse de la France est fonction du développement provincial ; loin de chercher

à détruire l'esprit qui caractérise chaque province ils encourageraient celles-ci à se maintenir et à marcher dans leurs voies naturelles. Plus que toute autre province la Bretagne a été détournée de ses destinées. Sa langue est proscrite des écoles, combattue féroceement par les instituteurs publics, fonctionnaires salariés par l'ennemi et intéressés à lui plaire. Mais, par bonheur, les Celtes sont tenaces; nous sommes encore en Bretagne un million et demi de Bretons, une bonne moitié de la population, parlant la langue celtique. Nos écoles libres ont enfin compris le danger qu'il y avait à laisser périr cet idiome énergique, de tous peut-être le plus riche en images. Par cela même qu'il pousse ses racines dans l'antiquité la plus reculée, ses mots ont un unique don d'évocation et une saveur incomparable de fruit sauvage. Nulle langue ne saurait être aussi riche en harmonie imitative et partant plus poétique. C'est grâce à elle que l'âme bretonne a conservé sa poésie, ou plutôt c'est grâce à elle qu'il y a encore une Ame bretonne...

Breiz-Izel c'est de toi que viendra le salut...

La Bretagne a jusqu'ici héroïquement résisté dans tous les combats qui lui furent livrés soit au grand jour, soit occultement par les pouvoirs publics ou secrets. Elle se redresse plus redoutable que jamais devant les ennemis qui en veulent à ses biens et à son âme. Les sectaires de France essaient en vain de semer la discorde parmi nous. Les *Bleus* de Bretagne, inspirés par la marâtre qui les engraisse dans les sinécures de Paris ou d'ailleurs ne parviendront pas à détruire chez les *Blancs* et chez les *ROUGES* que nous sommes le culte des ancêtres et l'amour de la patrie bretonne.

« Je hais l'homme qui n'aime pas le pays qui le nourrit » disait le grand saint Kadok. Le vrai Breton ne peut que répéter encore ces paroles à ceux qui renient les traditions nationales. Il ne nous engageront pas dans la voie bordée des vains et faux décors scientifiques, qui mène à ce que, pompeusement, on nomme le Progrès et qui n'est que le Modernisme, où les autres peuples ne trouvent que la désespérance, la folie et la faim, après les luttes fratricides. Notre nature même nous a jusqu'ici préservés. L'égarément de quelques-uns ne saurait être de longue durée. Mais pourtant, devant cette coalition monstrueuse de quelques compatriotes et de nos adversaires séculaires, ceux à qui

leur désintéressement permet de juger sainement la situation doivent s'unir par des liens indissolubles.

La France est actuellement le rendez-vous de tous les écumeurs de l'univers. Il peuvent y échafauder à l'aise leur fortune sur les domaines ruinés des autochtones. Nous assistons à une nouvelle invasion, à une nouvelle conquête. On ne sait d'où viennent ces Vandales aux dents et aux ongles aiguisés pour la curée. Il faut que l'Armorique, au jour de la catastrophe, soit assez unie et assez forte pour rejeter tout nouveau collier et reprendre sa liberté.

Nous ne devons pas perdre de vue que c'est notre province qui, toute proportion gardée, a donné à la nation française le plus de savants, les plus illustres écrivains, les plus grands capitaines ; que c'est dans son jardin poétique que la France a le plus cueilli ; que ses marins sont les plus braves, qu'il n'y aurait même pas de marine française sans les marins bretons, formant à eux seuls les huit dixièmes de la Flotte de guerre et de la Marine marchande. La Terre bretonne n'est-elle pas un jardin féerique qui ne demande aujourd'hui que des bras pour l'exploiter ? Car hélas ! Paris et les grandes villes, avec l'appât d'un gain imaginaire, ont attiré, pour les asservir et les corrompre, nos jeunes garçons et nos jeunes filles. Et cependant que nos campagnes se dépeuplent, nos primeurs couvrent encore tous les marchés de France et d'Angleterre. Dans tous les domaines nos richesses sont incomparables. Nous pouvons donc envisager avec calme et avec espoir la perspective d'une séparation qui ne saurait être douloureuse pour nous.

Je le répète, la nation se réveille enfin. On discute déjà d'une façon très serrée, au fond des bourgades les plus reculées, les bienfaits aléatoires d'une union qui s'est faite à notre perpétuel désavantage. Nous trouvons enfin nos charges trop lourdes ; qu'il est injuste de peiner pour d'autres provinces ; qu'il est cruel autant qu'absurde d'envoyer nos enfants dans les grandes villes et dans la capitale pour y faire d'ignobles besognes d'esclaves pour lesquelles tous les autres bras se refusent, ou pour y servir de chair à plaisir. Nous trouvons excessif que nos administrateurs, nos fonctionnaires, nos évêques mêmes, soient recrutés dans les Pyrénées, les Alpes, les Vosges ou la Corse, tous gens inaptes à comprendre nos besoins moraux et nos intérêts matériels et dans l'ignorance la plus absolue de notre langage.

La Bretagne, libre, avec ses trois millions d'habitants

qui seraient rapidement doublés et facilement nourris par une terre aujourd'hui délaissée, ne tarderait pas à devenir une puissante nation. L'histoire se charge de nous montrer qu'une nation n'est pas grande par l'étendue de son territoire, qu'elle l'est seulement par sa situation géographique, par l'union de ses citoyens et par le tour particulier de son génie. Il ne faut pas oublier que les Bretons sont colonisateurs et voyageurs, encore qu'ils aient, sous toutes les latitudes, la nostalgie de la patrie. Mille ans avant Christophe Colomb, les moines d'Irlande avaient découvert l'Amérique. Leurs descendants s'en sont-ils souvenus ? Aujourd'hui les Irlandais, chassés par les lords Anglais de leur patrie, sont une puissance aux Etats Unis : ce sont de rudes athlètes admirablement bâtis, redoutables dans toutes les luttes et Dieu sait s'il faut aujourd'hui lutter pour vivre ! Ce sont des hommes qui joueront là-bas un rôle considérable. Celtes d'Armorique prenons aussi conscience de notre force ; l'heure de la lutte est venue.

Je dis que les peuples vont assister au réveil de la race celtique. Et ne sommes-nous pas quinze millions ? Le siècle qui vient verra certainement le choc des races et le nouveau partage du monde. Peut-on nier le brusque réveil de la race juive ? Elle vient de remplir l'univers de ses clameurs. Cette race est heureusement plus redoutable par les richesses que par le nombre de ses fils. Son triomphe ne saurait être que momentané, et la domination universelle qu'elle poursuit ne sera, Dieu merci ! qu'un rêve. L'idée de justice qu'elle voulut fausser et l'idée de patrie qu'elle veut abolir — et pour cause, sa patrie du jour étant celle où sont ses intérêts — doivent triompher avant longtemps et leurs champions les plus valeureux seront les Celtes. Unis désormais malgré les mers et puissants enfin, ces Celtes qui n'ont cessé de maudire pendant seize siècles tous les spoliateurs, voient se lever l'aurore d'un beau jour et la justice radieuse s'avancer dans le ciel. Car si nous sommes aussi le fils de Sem, étant venus jadis des hauts plateaux de l'Asie centrale, nos mains ne se sont jamais souillées au contact des deniers de Judas.

Que les catastrophes et les cataclysmes se déchainent. Les peuples qui semblaient sommeiller pendant que les autres s'épuisaient aux vaines luttes ou à courir follement après les jouissances matérielles d'une civilisation pourrie qui n'offre à ses fervents que les fruits empoisonnés de ses fabriques, ces peuples restés sains de corps et d'âme, vont bientôt se couvrir de gloire.

Nous nous reposions et notre rêve nous faisait vivre au jardin toujours fleuri et embaumé de joies spirituelles. Et quand les autres se meurent de toutes les faims qui ne sauraient être assouvies, nous voici maintenant prêts à donner notre sang pur de tout mélange et nos âmes encore jeunes pour le triomphe de vos belles causes, ô Justice, ô Liberté !

« Seize cents ans se sont passés... » Et voici l'heure du réveil joyeux pour tous les Celtes. Chaque année les délégués de leurs nations se retrouvent soit en Irlande, soit en Ecosse, soit en Cambrie ou en Armorique. Les mains s'étreignent fraternellement. Les nobles pensées fermentent sous les fronts. Les nations prennent conscience de leur état. La justice de leur cause apparaît. Et voici que des voix s'élèvent de partout, tour à tour plaintives et mâles, mâles surtout comme aux matins de victoires. Chacun pressent les grandes journées qui se préparent. Le vieil idiome est remis en honneur et grâce à lui nous touchons à nos origines. La Poésie, couronnée de chêne, passe et repasse parmi nous, bienveillante, pleine de majesté, comme aux temps de notre gloire. Elle touche les fronts et des poètes se révèlent, nombreux comme les constellations. Nulle terre ne produit autant de chanteurs sincères et inspirés. La langue que l'on croyait mourante dit enfin avec tout son éclat, toute son énergie farouche, les aspirations nobles d'un peuple qui ne veut pas oublier son passé et qui ne veut pas disparaître, ayant à remplir son destin. Cette langue a retrouvé sa pureté ! Pendant qu'on cherchait à la détruire parmi le peuple, les lettrés la cultivaient en silence. Montée des bas-fonds vers les hauteurs, voici qu'elle redescend des hauteurs, purifiée, et qu'elle apporte aux humbles l'espérance et la joie, les grands souvenirs et la fierté. Elle est sur les lèvres de tous ceux qui ont quelque chose à dire. Ceux qui naguère rougissaient de la parler s'en feront honneur demain. On ne se croit plus déshonoré d'être Breton. Les sarcasmes des *Gaulois* se brisent sur notre cuirasse.

C'est un réveil, c'est aussi une renaissance. Et nous allons avoir des Bardes, des bardes lettrés, comme autrefois. L'année 1899 en a vu sacrer quelques uns sur le dolmen de Cardiff. Je n'en veux pas discuter les titres. Et je ne songe pas évidemment à trois ou quatre fantoches cyniques ou simplement inconscients et ridicules qui jouent les *Augustes* dans le Cirque parisien. Mais nous avons de vrais bardes,

bardes par l'inspiration, bardes par le génie, bardes par la langue surtout et ceux-là nous conduiront à la victoire.

Non, Arthur n'était pas mort. Ceux qui, la nuit, le voyaient sur les crêtes de nos montagnes, à la tête de ses guerriers ou sur les nuages ensanglantés du crépuscule n'étaient ni des fous, ni des rêveurs. Il va venir. L'un de ses bardes est déjà parmi nous.



Il a vingt ans. Et ses chants ont la noblesse, la beauté, l'énergie, la sobriété, la pureté des chants de Livarc'h-Henn, de Myrdinn, de Tal-Iésin. Tout, jusqu'à son nom étrange — JAFFRENNOU — est fait pour nous surprendre. L'apparition de son livre : *An Hirvoudou*, (les Lamentations, les Plaintes ou les Gémissements) prend l'importance d'un évènement littéraire, d'un évènement national. Chez quelques *Bleus* l'émoi a été tel qu'on y a discuté l'opportunité de précipiter ce Barde, vivant, dans un puits de silence qu'on aurait comblé de mensonges et d'injures, afin que désormais sa voix ne pût monter. Mais il faut croire que ses chants ont produit le même effet que ceux d'Orphée sur les fauves, et les *Bleus* les plus féroces, s'ils ne sont point venus lécher les pieds du Barde, du moins n'ont-ils pas hurlé. Mais il est plus probable que ces Bretons de contrebande n'ont rien entendu à ces beaux poèmes, écrits en une langue qu'ils n'ont jamais parlée et qu'ils ne se sont pas rendu un compte exact du retentissement qu'auraient dans l'âme du peuple breton ces chants d'un Celte qui n'est pas seulement breton de nom.

Jaffrennou a déterré la Harpe que Guenc'hlan avait en mourant, placée dans sa tombe, sur la côte sauvage du Trégor. Mais depuis la mort du vieux Barde les menhirs ont été christianisés et la Croix du Nazaréen se détache sur notre firmament gris au-dessus des pierres mystérieuses de nos landes ; les églises et les cathédrales de granit lancent vers le ciel leurs flèches fuselées et leurs clochers à jour, qu'animent, de l'aurore au crépuscule, les voix de l'airain sacré. C'est l'âme bretonne d'aujourd'hui, rude encore, mais toujours plus poétique, dans ses visions d'un séjour de bonheur que traduit le jeune Barde Jaffrennou. Il exalte tout ce qui est breton et nous fait un commandement de l'aimer par dessus tout. Il enseigne le culte de la petite patrie ; il

prêche la solidarité aux nations sœurs ; évoque le temps passé et ses gloires ; donne un regard de pitié aux humbles et dépose une prière, des fleurs sur leur tombe ; montre la supériorité de l'âme sur le corps ; le peu de durée de cette vie et l'éternité de l'autre ; il dit la paix du cœur des simples ; pleure les disparus ; ressuscite les héros morts en défendant nos libertés bretonnes et chante aussi le cidre généreux qui donne du courage à nos cœurs et de la force à nos bras.

Le titre de Barde, si galvaudé, jeté aujourd'hui à tort et à travers à la tête de pauvres poètes stupéfaits de recevoir un titre dont ils ignorent même les sens, le titre de Barde dont se parent des chansonniers qui ne chantent même pas en langue celtique, s'applique naturellement à ce poète qui puise son inspiration aux sources antiques et dont le bras est assez vigoureux pour porter dans la bataille, sans ployer, le fardeau précieux de la Harpe tragique.

C'est par un chant de guerre digne des grands bardes guerriers que se termine le volume.

Meaz ar c'hwin ! ô klézé dir
 Hon tadou ar Vretouned !
 Tan ha gwád ! Brézel ha tir !
 War ar bod ac'h euz rénet !
 Pa luzornes en ho dornioù,
 Vel aërouant an ifernioù,
 E réde an énébour.
 ... Plouzennigou war an dour

Hors du fourreau ! ô glaive d'acier
 De nos pères les Bretons !
 Feu et sang ! Guerre et terre !
 Vous avez régné sur le monde !
 Quand tu brillais dans leurs mains,
 Comme le monstre d'enfer,
 S'enfuyait l'ennemi.
 ... Fétus de paille sur l'eau !

Ton éclat, ô glaive d'acier ! — Etait comme un rayon du soleil. — Rude, tranchante, lourde et longue — Et sifflante dans le vent ! Quand tu frappais dans le combat, — Les têtes roulaient pour de bon, — Semblables aux fleurs de l'arbre, — Dispersées par le vent.

Ta lame, ô glaive d'acier. — De nos aïeux les Bretons ! S'aignisait en vérité — Sur les cranes des Gaulois ! — Arthur et le mâle Morvan, — Noménoë et Alain — Avec toi, devant la Bretagne, — Etaient d'invulnérables remparts.

En ton fourreau, ô glaive d'acier ! — Depuis bien longtemps tu t'es endormi — Feu et sang ! Guerre et terre ! Terrible tu es cependant, — Comme un lion qui se repose — Au bois profond dans la nuit ! — Ne faites pas de bruit alentour : — Le lion n'est pas mort.

Ne croirait-on pas entendre les bardes fameux qui ont célébré les luttes épiques de Lonk-Porz ou de Kal-Traez ?

Jauffrennou, je l'ai dit, a vingt ans, mais ce n'est plus un enfant. Ce n'est pas non plus un ambitieux de gloire personnelle. Il est de ceux qui savent, qui peuvent tout sacrifier à une grande idée. Il n'est pas de la race des gendelettres qui a poussé même en Bretagne ses rameaux, ses gourmands si l'on peut dire, qui ne travaillent que pour la gloriole, les succès faciles. C'est un Celte de la vraie souche, né au fond de notre Cornouaille montagnaise où il a grandi loin de tout contact impur parmi des âmes droites. Le Barde a reçu une mission et il la remplira sans faillir. Ce n'est point ici un joueur de flûte, impatient de cueillir les baisers ou les applaudissements des femmes et des efféminés. Avec le tempérament poétique qui est le sien, Jaffrennou est fait pour parler aux foules et pour les entraîner. Nous pouvons compter sur cet homme.

Jaffrennou a écrit ses poèmes en langue celtique : c'est la preuve la meilleure de sa sincérité et de son désintéressement. Il n'a pas daigné en donner la traduction française. Une seule page de français en tête du volume, pour rappeler qu'il y a treize cent mille Bretons en Armorique parlant leur vieille langue, — ces treize cent mille lecteurs lui suffisent — et que les Celtes en général ne pourront que l'approuver d'avoir fait uniquement œuvre bretonne. Quelques lignes de gallois aussi, car à ce jeune érudit toutes les langues celtiques sont familières, le gallois, le gaël aussi bien que le breton. Le succès du livre a été ce qu'il devait être, considérable. Au milieu d'une foule athée, il exalte cependant ces trois nobles choses conspuées : Dieu, la patrie, la famille. L'Espérance, contrainte à remonter au Ciel par la puanteur horrible de la Terre, est redescendue.

La publication de ce livre, ai-je dit, est un événement littéraire et national qui marquera une date. L'œuvre, virile par la forme et par la pensée, est celle d'un enfant par l'âge ! Quelle consolation ! Nous voyons deux générations se tendre la main : Celle qui monte et celle qui descend. Celle qui s'agite entre ces deux là ne comptera que par les points de ressemblance qu'elle aurait eu avec elles.

An Hirvoudou auront une énorme portée. Notre renaissance celtique sort de la période des tatonnements. Notre personnalité s'affirme par une œuvre littéraire qui est une œuvre civique. — Nous avons déjà des musiciens, des sculpteurs, des peintres. — Que le Barde attaque maintenant les cordes d'airain. Arthur et ses guerriers se préparent... Les Bretons sont dans l'attente...

— Barde, touchez les cordes de la Harpe tragique. Le chant de guerre nous monte à la gorge et nous étouffe. Nos lèvres se crispent...

« Hors du fourreau, glaive d'acier ! » pour l'Idépendance !

YVES BERTHOU.



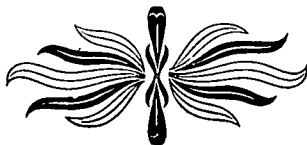
FLORILÈGE MENSVEL

Le Soir

Voici la grande paix du soir et le silence.
Les anges, dont on sent l'invisible présence
Dans l'espace étoilé, calme et religieux,
Écotent s'élever chagement vers les cieus
La respiration tranquille de la terre.
Quel Dieu va naître? Quel ineffable mystère
S'accomplit dans la nuit sur le monde étonné?
Tout rayonne; le mal de vivre est pardonné.
On dirait à présent l'innocence première :
Chaque colline est un autel, chaque chaumière
Est un berceau d'amour candide et fraternel.
L'ombre est sacrée et tout repose en l'Éternel.

Anges! ô vous gardiens de ce vaste silence,
Vous, qu'une brise lente et mystique balance
Comme des palmes, dans l'azur diamanté,
Reployez doucement vos ailes de clarté.
Rassemblez vos essaims et vers celle que j'aime,
Portant au front les astres d'or en diadème,
Descendez, descendez en neigeux tourbillons.
L'âme de parfums pleine et pleine de rayons,
Par vos célestes chants à la terre ravie,
Elle n'entendra plus l'orage de la vie.
Voyez! paisible, et sous la garde de vos yeux
Elle a senti son cœur se fondre dans les cieus.
Comme un lys elle s'est assoupie en son rêve;
Sa poitrine enfantine à peine se soulève,
Et son visage clair dans cette nuit qui dort
A la sérénité sublime de la mort.

VALÈRE GILLE.



Proses Lyriques

SOIR A FLORENCE.



Le rapide crépuscule précipite ses ombres. Projetant de suprêmes gerbes rougeoyantes de rayons, le soleil disparaît derrière les collines de San Miniato, dont les ifs, la cime éclaboussée de lumière, élancent, de place en place, comme des cierges de verdure, gracieux et sombres, dans le soir exalté.

L'adorable feu d'artifice éteint ses dernières fusées qui enluminaient de pures lueurs violettes, de transparentes flammes incarnadines, d'un prodigieux vert humide et mordoré, la vallée illustre, les sommets sanctifiés, les villas des Apennins et le haut firmament inaccessible.

Les marbres colorés du Campanile de Giotto et de la façade de Santa-Croce luisent encore cependant, retiennent ainsi qu'un regret de clarté, le reflet presque posthume du jour révolu. Silhouette ardente, vigie profilée au-dessus de l'agglomération nocturne, — étonnant cyclope, fruste et splendide, le Palais-Vieux dessine ses àpres machicoulis, ses durs créneaux que surplombe la roideur héraldique du beffroi, la fière tour lancéolée dans son inflexible posture, violente plus que jamais et altière...

— Attardé sur la terrasse supérieur du jardin

grand-ducal, un passant contemple s'obscurcir la trop courte vision évanouie, le panorama de cette contrée heureuse, avec les avides yeux jaloux, le regard tristement émerveillé, chagrin de la proximité appréhendée du départ. Guidé par le cours du fleuve, la ligne scintillante des quais, mentalement il chemine le long des rives que, de distance en distance, des ponts rejoignent, voûtes noires sous un tablier de clarté vive — et, une fois de plus, refait, avec une piété déjà nostalgique, les éblouissantes stations de ce pèlerinage de beauté : Monuments où la Foi et l'Art rivalisèrent de miracles et dont l'inaltérable prestige concerté continue de conquérir les âmes...

Et le seul plaisir d'énumérer ces étapes embrase sa pensée et l'enivre, car, à se remémorer leurs noms, il se sent extasié, d'avance, de la chère superstition et de l'enthousiasme du souvenir : Cité qu'une fleur armorie, fabuleuse et pourprée, — non le lys de fer strict et ardu, le lys forgé des Valois, — mais le lys déchiqueté et vermeil dont l'élégante et svelte énergie, la fantaisie hautaine, la nerveuse grâce ornée substituent et symbolisent ces caractères essentiels, ô capitale de la Beauté juvénile !

— Esprit orgueilleux, tu te dilates ici, jouis et t'affliges de même que si, depuis toujours exilé parmi des peuples hostiles, hôte méprisé et taciturne d'un foyer étranger, la joie venait de t'être donnée, soudaine et enfiévrée d'amertume, de revoir l'inespérée patrie, la fugitive terre inconnue de ton rêve originel ; — et ta faiblesse souffre en même temps et se console à s'imaginer que ce sol béni aurait pu féconder l'activité vaine, l'œuvre stérile de ta vie, épanouir en toi les fleurs outrées, sanglantes et candides, du véritable amour et de l'Art...

CRÉPUSCULE

Le profond cristal lucide de la large fenêtre outre encore, aujourd'hui, l'ordinaire magnificence de la montagne plantée de sapins trapus et sombres, auxquels les houx démesurés font une luisante lisière ardue.

Les teintes exaspérées des murailles s'enluminent d'étranges mordorures glauques : — car la tenture symétrique, alternée de vert cru et de rouge criard, dont la stridente assonance ravit l'hystérie du jeune prince a pris, ce soir, l'irritante splendeur ensanglantée et fleurie du mystère, l'indicible harmonie sourde et ambiguë de quelque fanfare mortuaire et triomphale, d'on ne sait quelle héroïque marche funèbre : le charme capiteux d'une ineffable caresse prolongée — et mortelle... Comme du bout magique d'un pinceau de lumière, le crépuscule moire la paroi vide de la Galerie Réservée de figures éphémènes, la diapre de vols migrateurs d'oiseaux ignés ou blasonne sa nudité de grandes fleurs déchiquetées d'un fabuleux incarnat morbide... Mais le loisir impatienté de l'adolescent se désintéresse du faste douloureux de cet intermède, de ce passager isolement quotidien en l'unique salle dont sa volonté éloigne même ses plus familiers favoris, à l'heure où la féerie uranienne hyperbolise jusqu'à la souffrance l'habituelle beauté désolée du paysage. Son âme incertaine s'abandonne à la rude oppression, toujours accrue, de ce site inanimé, des épaisses frondaisons de ces sapins qui rétrécissent l'orbe de leur faction innombrable et farouche autour du château, semblent serrer leurs rangs, grandir avec la nuit, dans l'obscurité morne et le silence épouvanté...

Les ombres, cependant, achèvent de brouiller le contour livide des choses ; mais, mortondu déjà de la frileuse insomnie dont son sang charrie les anguleux glaçons, l'enfant ne bouge : — l'imperméable masque morose qui protège le fragile secret de son rêve ne se dénoue point, et, sous leurs sourcils froncés, ses yeux dardent encore leur dur regard d'apparat...

« L'imbécile gloire humaine de cette existence, à la fin m'injurie, le servage, les vilénies et la stupidité illustre de cette valetaille palatine... Sous ma main, au contact de mes lèvres fiévreuses, tout se métamorphose en or mythologique, insensible et stérile...

» Creuse emphase de la vie ! l'amour n'emprunte-t-il point, sur ce théâtre, la hideuse face postiche de la soumission et de la flatterie ? Pauvres créatures étourdies, obséquieuses de leur corps, dont la frivole ignominie, l'orgueilleuse bassesse et l'emulation apitoieraient encore mon indifférence ! Unique source pestiférée où ma soif s'étanche et m'empoisonne ; fleurs artificielles qui, jamais, ne vécurent sous le ciel immense, n'aspirèrent l'haleine du vent, et ignorent la terre nourricière et les astres...

» Trahison quotidienne du monde dont l'expérience blasa précocement l'amertume — et que le dédain et le silence ne consolent pas.

» Hélas ! ceux qui croient me connaître m'ignorent davantage ! L'imposture universelle me créa cette âme de proie, la fauve âme forcenée d'une bête carnassière que la vue, la grisante odeur du sang, seules, excitent et réjouissent, et l'atroce plaisir désintéressé de la souffrance humaine. .

» Ah ! qu'une autre vie s'improvise donc, humble et humiliée, car l'obéissance et la fidélité

m'offensent et me contrarient : je veux combattre, vaincre, agir ! — conquérir enfin ma couronne !...

» — Bois royaux, merveilleux pour m'avoir appris, pendant l'horreur monotone des soirs, à me chercher hors de moi-même, que ne puis-je devenir digne de la suprême amnistie, de l'absolution et de l'oubli... »

ARNOLD GOFFIN

Chasse au Cerf

Hallali des chasseurs au fond du bois sonore
Où le cuivre a jeté l'éclat de ses concerts
Que les échos lointains repercutent encore
Tayaut ! tayaut ! la meute a débusqué le cerf.

Dans la clairière immense où le matin ruisselle
De son dernier refuge il a soudain jailli
Le cerf est aux abois ; hallali ! hallali !
Mais l'effroi de la mort lui a donné des ailes !

Cette clairière d'or qui s'ouvre devant lui
En ses yeux affolés allume des vertiges :
Il passe sur les fleurs sans en briser la tige,
Mais sur les fleurs hélas ! c'est son sang qui reluit.

Et la meute toujours bondit à sa poursuite
Et la voix des veneurs haletante l'excite !
Déjà les crocs des chiens s'accrochent à la chair
Et ses bois impuissants frappent en vain les airs.

Il brame de douleur, la chasse le rattrappe ;
Des larmes ont voilé ses yeux — Ah ! c'est la fin :
Le pauvre cerf tué roule dans un ravin
Entrainant les limiers qui le mordent en grappe.



La Mort du Soleil

Le soleil va mourir qui fit s'emplir les granges
Et combla les celliers de raisins et de miel.
La terre a célébré la fête des vendanges
Et sur l'ordre de Dieu le geste d'or des anges
Accomplit au couchant les vendanges du ciel.

Plus rouge que le jus rubicond de la vigne
Sous l'ombre qui descend comme sous un pressoir
Le sang clair du soleil dans la fête du soir
Coule, o ! nuages blancs, sur vos blancheurs de cygnes !

Et roi, qu'en plein triomphe une flèche à touché,
Dans son manteau royal le soleil s'est couché
Et les cloches des morts grondent dans les clochers.

Tout le ciel est en deuil, car la vie est éteinte.
Nul bruit ne s'entend plus que le lugubre bruit
Des glas, dont la terreur si profondément teinte
Qu'il semble que la terre enfonce dans la nuit.

Mais les moines debout dans leurs saintes murailles
En la rigidité impassible des frocs,
Afin de bénir Dieu d'avoir béni leur soc,
Chantent pour le soleil le chant des funérailles...



La Dune des adieux

Malgré l'éclat du soir, à la mer empourprée
La dune aride et morne oppose sa pâleur.
O ! mer, pourquoi jeter vers sa blême douleur
Tes chatoyants bouquets de vagues diaprées ?

Espères-tu qu'un soir leurs germes de lumière
Y pourront faire éclore un calice pareil
A ceux des grands pavots que la clarté dernière
Essaïme sur tes eaux en l'honneur du sommeil?

Fleurs de silence heureux, fleurs d'oubli, fleurs de cloître,
Pavots incandescents de l'océan du soir,
Si du moins l'un d'entre eux pouvait renaître et croître
Sur la dune où, jadis, nous fûmes nous asseoir,

Peut-être que mon âme oublierait l'Apparue
Qui dans mes bois d'Avril a semé ta douleur
Automne! et dont l'amour a fait que sur mes fleurs
L'orage à coups d'éclairs se déchaîne et se rue!...

Mais la dune à jamais est de sable stérile
Où je lui dis adieu devant la vaste mer;
— Un adieu sans baiser. — Et ma lèvre fébrile
Conserve depuis lors un goût de sel amer.

De ce sable, blafard pour les lueurs nocturnes
Nul parfum ne naîtra près des flots cajoleurs,
De peur qu'en l'aspirant, son parfum taciturne
Dans les bras de la nuit n'endorme ma douleur.

Il faut, chère douleur, que tu sois éveillée
Pour que saigne ce cœur que l'amour a flétri,
Car c'est grâce au sang pur de mon cœur tôt meurtri
Que fleurira là-haut mon âme émerveillée.



La Princesse endormie

Au fond des bois obscurs par l'Hiver exilée
La Princesse endormie attendant le réveil
Rêve amoureuxment qu'un rayon de soleil
Illumine soudain leurs sombres propylées
Et ce rêve enchanteur éblouit son sommeil.

La Princesse endormie eût le front ceint de roses,
Mais le froid fût cruel à leurs fraîches couleurs
Et la jeune beauté de celle qui repose
N'a plus pour couronner son étrange pâleur
Que ce qu'il reste, hélas! de la beauté des fleurs
Quand leur âme a quitté leurs corolles flétries.

La dormeuse l'ignore; elle est au jardin clair
Où les fleurs à foison croulent dans l'eau fleurie,
Où des milliers d'oiseaux, fleurs vivantes de l'air
Dans des étangs d'azur semés de pierreries
Viennent lustrer joyeux leur plumage éclatant.

Là-bas, au ressui d'or, sous le jour qui ruisselle,
Errent, l'oreille au guet, daims, biches et gazelles,
Tandis que par essaims les mouches étincellent
Dans l'ombrage embaumé des sous-bois du Printemps.

Dans les prés sont les paons à la marche orgueilleuse
Et les cygnes altiers sur les lacs argentés.

Tout ce que la nature a jamais inventé :
Saveurs, senteurs, chansons et couleurs merveilleuses,
Exhalent ta jeunesse en ces lieux enchantés
O! Princesse endormie en ta couche de neige!

Le vent hurle. Il fait noir. Ah! n'ouvre pas les yeux
Car tu verrais passer la Mort et son cortège.
Heureux sont les yeux clos que le rêve protège!
Demeure au jardin clair des rêves radieux.

Fais-y tout à loisir, suivant ta fantaisie
Une cueille de fleurs et de fruits printaniers.
Vois, la fière pivoine aux lèvres cramoisies
Semble baiser ta main afin d'être choisie
Et les fruits sont jaloux qui restent les derniers.

Ils t'offrent à l'envi leur douce chair fondante
Et la bonne fraîcheur d'un parfum bienfaisant.
Mais tes yeux ont surpris un superbe faisán
Dressant sa tête d'or parmi les fleurs ardentes.

D'un bonheur inconnu ton âme est débordante;
Tu marches cependant vers des bonheurs nouveaux
Selon les courbes d'or des routes sinueuses.

Voici qu'autour de toi les blés du Renouveau
 Prophétisent déjà les moissons somptueuses.
 Le coq au col brillant chante près des chevaux,
 La vache et la brebis ruminent l'herbe douce,
 L'aile des papillons a fait la fleur jalouse;
 Beauté majestueuse en sa simplicité,
 La plaine généreuse ondule sans secousses,
 Et l'hymne de la vie emplit l'immensité.

— « Princesse, éveille-toi ! »

— : « O ! vous qui m'éveillez

« Vous ne saurez jamais quel rêve ensoleillé

« Disparaît à mes yeux, ni quel Printemps je pleure!...

« Mais quoi ? le vrai Printemps luit dans mes yeux

[mouillés.

« Mon rêve ensoleillé n'était donc pas un leurre ?

« Merci, Prince charmant, pour ce joyeux réveil,

« Où m'apparaît vivant le décor de mes songes.

« Ces bois sont parfumés, verdoyants et pareils

« Aux bois où m'égara leur radieux mensonge

« Et j'y sens sur mon front le baiser du soleil ! »

GEORGES RAMAEKERS.



Fernand Sév^erin⁽¹⁾



Il en est qui ont conçu la Douleur, comme une vierge qu'une fierté discrète réduit au silence, pâle d'une blessure inutilement dérobée, brisée d'un sanglot vainement retenu. Sous des cils baissés, elle s'efforce de cacher une larme éternelle ; mais un humide scintillement trahit toujours, au coin des paupières, sa douloureuse présence. Et l'on n'en sait rien d'autre, sinon qu'elle pleure. Car elle n'a rien de ces âmes blessées, mal résignées au mystère des larmes, qui appellent à hauts cris les confidences profanes. La Douleur n'est jamais si belle, que nimbée des brumes indécises des lointains. Il ne faut point qu'à travers ses pleurs, peut-être sincères, quelque chose de la flamme ardente des premières initiations brille fiévreusement d'une intensité charnelle ; et nous regretterions la beauté compromise des âmes, dont les regrets seraient moins purs que les désirs.

Les *Poèmes ingénus* forment un livre de pure tristesse : Je n'en veux attester que l'enveloppante mélancolie qui en émane. Il est vrai qu'une fierté attentive a veillé pudiquement à chaque confidence.

(1) A propos des : *Poèmes ingénus*.

Le cours harmonieux et délicat des vers et des strophes, emporte, comme de pâles et souriantes Ophélie fleuris de roses et de myosotis, les pensées et les mots qui font chanter leur gravité douce. Si le désir d'en fixer le charme me faisait rechercher une image propice, il me plairait de comparer ces poèmes, à des rivières pures et lentes, pénétrées d'un peu d'ombre et d'un peu de clarté, où l'ombrage des feuilles suspend et fait trembler une brume mouvante, frôlées d'ailes fugitives, éclairées frêlement de rayons, et s'en allant, avec une chanson paresseuse, égarer sous les bois une exquise et mélodieuse rêverie.



Ce serait une tâche à tenter l'analyse que d'approfondir l'âme moderne, lui demander le secret de cette immense langueur qui a fait pleurer les strophes les plus majestueuses des poètes de ce siècle.

Dès les premières générations, les plus nobles des âmes sentent sur elles un poids de désolation : la douleur se cache mal dans la piété de Lamartine ; elle est la passante mystérieuse de l'œuvre entière de Hugo, comme elle se tord les mains dans l'ombre voluptueuse et grave des « *Nuits* » — Certes, le siècle est né vieux, d'une vieillesse morale et malade ; mais du moins au début, connaissait-il la plainte, et rien n'est si près de la confiance que la consolation. Malgré tout, le culte de ses poètes se partage, et dans leur âme, l'inspiration se consomme autant devant l'Espérance que devant l'éternelle Douleur : l'un a la foi, l'autre l'oubli qui lui fait espérer encore en

les rayons du soleil (1) ; Hugo n'a-t-il point fini par rêver l'impossible rédemption, et le baiser immense qui réconcilierait Dieu même avec Satan !

Il y a donc dans la désolation de ces premiers poètes quelque chose de l'enfant, qui s'exagère, oserai-je dire à *plaisir*, le mal dont il souffre et qui fait se recueillir autour de lui une pitié attentive.

On frappera des vers superbes pour dire la souffrance féconde :

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître (3)

Tu fais l'homme, ô Douleur, oui, l'homme tout entier. (4)

On se souvient que parmi les chants désespérés,

Il en est d'immortels qui sont de purs sanglots. (5)

Puis l'enfant grandira ; son âme virilisé se gardera des aveux trop faciles, comme d'une lâcheté morale : une seconde génération est née. La plainte ne plaît plus pour sa seule harmonie, une volonté impose aux lèvres comme un doigt impérieux. L'acte apparaît désormais supérieur à la plainte ; la fatalité qui épie sa victime, erre toujours au fond de l'horizon, alors les plus fermes essaieront la révolte, les autres en sentiront l'inutilité. L'un fera se dresser l'action contre le Destin implacable, et l'autre son mépris. Et tandis que Leconte de Lisle regarde audacieusement se

- (1) Viens voir la nature-immortelle
Sortir des brumes du sommeil ;
Nous allons renaître avec elle
Au premier rayon du soleil !

(MUSSET : Nuit d'octobre)

- (2) La Fin de Satan.

- (3) et (5) MUSSET : Nuits de mai et d'octobre.

- (4) LAMARTINE : Hymne à la Douleur.

lever, sur la plus haute tour d'Hénochia, l'ombre sénile et rude de son vengeur Kaïn, de Vigny « *cherchant en vain aux cieux de muets spectateurs, conseil au juste d'opposer le dédain à l'absence,*

*de ne répondre plus que par un froid silence
au silence éternel de la Divinité ».*

Que transperce-t-il sous ces mots ? L'absolue négation ? Non, mais une sorte de révolte passive, de hautaine indifférence. Se révolter, c'est croire encore. Ce stoïcisme ne pouvait s'imposer qu'à des races énergiques, et non à celles plus chétives de leurs descendants : l'indifférence peu à peu se transforme en doute, la hauteur en ironie ; déjà ces symptômes morbides assombrissent d'un morne sourire le vers de Baudelaire :

« Sois sage, ô ma douleur, et tiens-toi plus tranquille ».

Sentez-vous ce qui se cache-là de désillusion résignée, d'ironique et de froide expérience ; le poète ne peut guère parler le langage de la familiarité qu'avec une amie bien connue, qu'une longue intimité à initiée aux moindres secrets de son cœur.

« *Sois sage, ô ma douleur !* » redira en somme la bouche moqueuse d'un Verlaine qui s'est depuis démenti, lorsqu'il jetait, au début de son œuvre, cette sorte de jeu de mots superbe :

Est-elle en marbre ou non, la Vénus de Milo ?

« Ne pas vouloir de la douleur *qui dérange la ligne* » sera le précepte désormais, et pour s'y conformer les uns banniront toute émotion de leurs vers lapidaires ; tel autre cherchera dans le passé quelque sœur aînée de son âme, à qui faire exprimer l'émotion qui l'étreint — Héritiers d'un

malaise séculaire, trop orgueilleux pour croire encore, d'autres ne sauront plus de certitude en dehors de leur propre analyse — Nombreux sont les poètes, depuis les plus classiques jusqu'aux plus novateurs, qui auront poussé leur cri d'angoisse, soit devant le monde qu'ils pensent vide, et sonore seulement de son néant :

« Je ne vois rien du tout devant moi... c'est horrible ! »

SULLY PRUDHOMME (Les Epreuves)

soit devant les ruines de leur propre existence :

« Quelqu'un m'avait prédit, qui tenait une épée,
 » Et qui riait de mon orgueil stérilisé ;
 » Tu sera nul, et pour ton âme inoccupée,
 » L'Avenir ne sera qu'un regret du Passé. »

E. VERHAEREN.

Quelques-uns, conscients de leur mal, ont su se ressaisir à temps, ils ont choisi comme un refuge, les uns, la foi aveugle et presque malade du second Verlaine, d'autres, la science : aux voix qui en prophétisaient la ruine prochaine; ils répondent :

Ce n'est pas vrai, tout le futur lui reste encore !

de là les préoccupations sociales ou philosophiques qui transparaissent dans des œuvres si différentes d'un Sully ou d'un Verhaeren : ce qui les rattache, c'est l'amour de l'analyse.

Il est pourtant des poètes qui n'ont point renoncé à l'oisiveté du rêve, ont préféré l'exil à la patrie forcée que leur assignait leur temps : Une des œuvres les plus marquantes de ces dernières années n'a-t-elle point nom : *Hors du siècle* ? En ceux-là vivent bien les derniers venus d'une race tourmentée. Telle en ces pâles dauphins,

si aimés des Giraud, s'épanouit, comme une fleur morbide et svelte, l'enfantine, la noble et fragile beauté d'une race ancienne.



J'avais besoin d'établir cela, pour m'expliquer le charme inquiétant qui émane de ce frêle bouquet des *Poèmes ingénus* : une candeur apparente endort l'âme, une musique ineffable de mots la berce ; les vers semblent évoquer la forme harmonieuse des lys, et ce n'est qu'assez tard qu'un délicieux malaise révèle à qui s'abandonnait au charme, la nature morbide du sol où ces fleurs ont éclos.

M. Fernand Séverin a, comme tant d'autres, ressenti le toucher de l'indicible mélancolie ; il souffre de leurs tristesses, mais je ne sais quoi épure les siennes ; aucune de leurs sensations raffinées qui lui soit demeurée étrangères ; la même hésitation le prend devant la vie, le même tourment lui fait regretter de chers horizons, où ses rêves entendent bruire, comme un appel, les feuillages tentateurs de leurs Eldorados.

Au fond de sa forme, si calme en apparence, pleure une lassitude ; et je doute pourtant que ce vague effroi de la vie soit l'effet unique d'épreuves personnelles : il est plutôt l'inconscient rendez-vous de toute cette lassitude dont j'ai tenté de fixer la lente et sûre progression à travers les générations antérieures. Nulle désillusion si forte ne me semble l'avoir accablé qui puisse expliquer ce désir de retraite qui perce partout dans ses poèmes. Mais c'est *La désillusion* même dont il souffre ; d'une souffrance peu précise, immense et vague.

La vie aura pu lui être clémente ; il lui suffit que d'autres en aient souffert, pour en rapporter son *butin de tristesse et d'ennui*. Il a moins souffert dans son âme que dans l'âme d'autrui, et de cette clémence du sort, une sorte de candeur lui est restée, *un don d'enfance* qui le fait s'arrêter en extase devant les formes radieuses que lui offre la nature.

Mon cœur est éperdu des étangs et des bois,
Comme s'il les voyait pour la première fois !
Mais je me sens troublé d'une étrange science,
Et mon cœur est pensif, malgré ce don d'enfance.

Certes il est lui-même du grand crépuscule moral qui pèse sur tant d'âmes supérieures ; mais une lueur, demeurée de son enfance, erre encore dans la pénombre comme un sourire qui serait de la lumière, et il me plairait de redire pour lui : « que l'aube douce et pâle, en attendant son heure, semble toute la nuit errer au bas du ciel. »

Séverin c'est l'expérience désabusée, unie à l'étonnement ébloui de la jeunesse ; c'est l'enfant le plus candide d'une race très vieille.



Extase et lassitude se partagent également l'œuvre de ce poète, et comme dans la pénombre on devine, plutôt qu'on ne voit, l'intime fusion des ténèbres et des clartés, de l'union si étrangère de ces deux éléments naîtra une âme flottante, hésitante dans ses manifestations, se rattachant à la vie par une ingénuité qu'attendrit encore la nature, mais s'en éloignant tantôt par je ne sais quel sentiment de crainte, quelle gravité inquiète.

Sa douleur ressemble parfois au sourire de la résignation, et nul mieux que lui n'insistera sur :

« Ce deuil des yeux avec ce sourire des lèvres ».

(La sœur qui n'est plus)

On en conclura, par une infaillible logique, que la douleur non maîtresse d'elle, comme aussi la grande joie, lui seront toute deux inconnues. Son inspiration est sœur de la *Mélancolie* de Vigny :

*« Car il faut que ses yeux, sur chaque objet visible,
Versent un long regard, comme un fleuve épanché ;
Quelle interroge tout avec inquiétude,
Et, des secrets divins se faisant une étude,
Marche, s'arrête et marche avec le col penché ».*

L'inquiétude ! c'est là, je crois, le mot qui pourrait s'attacher en épigraphe sur l'œuvre du poète : conscience vague qui *pressent* (et le mot est fréquent dans « les Poèmes ingénus ») une marche invisible et fatale d'événements. Qu'apporteront-ils avec eux ? peut-être le bonheur, peut-être la tristesse : interroge-t-on l'inconnu ?

C'est par elle que pèse sur les plus sûres d'entre les joies qui lui sont offertes, une sorte de suspension, qui le fait douter de la loyauté du destin :

*« Hélas ! tu n'oses croire à tout ce que tu vois,
Mon cœur deshérité, fait à trop de misères !
Est-ce pour moi, mon Dieu, l'haleine des grands bois ?
Pour moi, toutes ces fleurs ? pour moi, ces primévères ?*

(La chanson du Pauvre)

Le ciel voulût-il combler ses vœux les plus secrets ; lui fût-il permis, dans le jardin de sa destinée, de cueillir les plus mûrs, les plus dorés de ses fruits, que la crainte du ver et de sa hideuse

morsure, le ferait encore hésiter : voyez le plutôt reculer devant le bonheur suprême :

Je n'eusse pas osé les vœux que vous comblez ;
C'est trop vite rouvrir l'Eden aux exilés :
Nous ne sommes pas faits à ces grâces soudaines.

(Le don d'Enfance)

Avais-je le droit de parler de suspicion ? La crainte du réveil est-elle assez évidente. M. Séverin a la certitude profonde que tout bien est éphémère ; la crainte le tourmente que rien ne soit qu'une ombre, sur qui la main n'a point de prise ; aussi son cœur balbutie-t-il, à l'heure où l'âme n'eût dû songer qu'à l'allégresse :

« *Sœur naguère ignorée,*
Et trop céleste, hélas ! pour n'être point un songe,
NE VOUS EN ALLEZ PAS TROP VITE, cher mensonge ! »

(Son doux parler)

Rêver une présence éternelle ! l'expérience ne lui permet plus l'inutilité d'un pareil vœu : « Ne vous en allez pas *trop vite* » supplie-t-il.

C'est pour moi une joie de retrouver un même sentiment dans le noble esprit qui a nom de Vigny : lui aussi avait déjà noté, dans les vers qui closent *la Maison du Berger*, cette tendresse craintive,

Pleurant comme Diane, au bord de ses fontaines,
Son amour taciturne et toujours menacé.

Qu'un site lui plaise, qu'un vallon s'ouvre à lui, que les forêts, en agitant leurs ramures où dégoutte la rosée, lui promettent en un murmure le divin apaisement de leurs retraites, l'enchantelement qui lui emplit les prunelles le ramène aussitôt aux temps des paradis et des pures

délices, et, presque malgré lui, lui vient aux lèvres un mot : l'Eden !

*L'hiver n'a point touché le val et la forêt :
C'est un pareil silence autour de mon secret
Et l'Eden est le même, en un plus fier mystère*

(Un soir)

Descendons vers les bois : c'est l'Eden qui s'éveille.

(L'Appel vers les bois)

*Le paradis perdu de l'antique plaisir
Se rouvrirait...*

(Le Retour)

Quelle Eve m'égara vers la paix de ces bois

(Le Don d'Enfance)

*Au doux jardin de rêve, au parterre d'erreur,
Où croît pour ses cheveux une flore idéale,
Comme un bel enfant nu tout vêtu de candeur,
Sans effroi, s'assoupit une EVE liliale*

(La Dormeuse)

Il me serait facile de multiplier les exemples. Ici encore il apparaît que, si douce soit-elle, nulle évocation présente n'est jamais, chez lui, pure de regret. Il semble qu'il voie toute chose à travers un deuil ancien : il est, autant que les premiers hommes, le banni de l'Eden.

Avec cette vision idéale, et sans cesse présente, de la nature jeune de sa jeunesse première, quelle retraite si douce supporterait sans pâlir la comparaison. Peut-être pourra-t-elle l'abuser un temps, mais l'éveil inévitable l'emmènera tenter de nouveaux inconnus :

« *Il s'en souvient enfin, sa patrie est ailleurs* »

(Réveil)

Ici encore la comparaison s'impose avec la haute conception de Vigny, roulant par tous pays, sans espérer trouver l'idéale retraite, la Maison farouche du Berger.

Plus d'une fois déjà le nom *de Vigny* s'est retrouvé en cette étude. C'est qu'en effet plus d'un rapprochement s'impose : tous deux goûtent une même ivresse dans la solitude ; tous deux ont un égal respect de la souffrance, et, au ton près, n'est-ce point la même affirmation de la croyance en la douleur que ces vers :

J'aime la majesté des souffrances humaines

(La Maison du Berger)

Ma douleur de naguère a grandi dans les pleurs !

(SÉVERIN : le Don des lys)

Tous deux se sentent pris au charme de cette heure douteuse, où l'ombre insinuante, imprécisant les contours, mêle un peu, semble-t-il, les êtres et les choses, dans l'incertitude d'un demi-jour ; où la pénombre grandissante fait croire aux formes continuées. J'ai l'impression de retrouver une même tendresse dans la notation de ces tableaux crépusculaires :

*« Le crépuscule ami s'endort dans la vallée
Sur l'herbe d'émeraude et sur l'or du gazon,
Sous les timides joncs de la source isolée,
Et sous le bois rêveur qui tremble à l'horizon
Se balance en fuyant dans les grappes sauvages,
Jette son manteau gris sur le bord des rivages,
Et des fleurs de la nuit entr'ouvre la prison.*

(Maison du Berger)

M. SÉVERIN annonce :

PRIMAVERA

*Dans le soir sérieux, dans le soir violet
Où le beau jour vécu laissait un pur reflet,
Je ne sais quel frisson de feuilles nouveau nécs
Environnait tantôt nos têtes inclinées,
Ni quelle obscurité pleine d'éclosions,
Tombée autour de nous, pendant que nous rêvions*

*Sans doute, mille fleurs éphémères et douces
 Nous souriaient dans l'ombre, au sein des jeunes mousses,
 Et, par le soir propice et lourdes de ses pleurs,
 Les feuilles s'entr'ouvraient, plus frêles que les fleurs !
 O jeunesse ! Et là-haut déjà gonflés de sève,
 Les arbres qu'éveillait autour de notre rêve
 Le souffle délicat du printemps renaissant,
 Déployaient, en tremblant, leur feuillage innocent,
 Et le premier frisson d'une forêt fragile
 Montait, en murmurant, dans la clarté tranquille.*

Quels attendrissements chez tous deux, pour celle que leur amour auréole ; c'est parmi les fleurs que de Vigny endormira l'Eva de ses poèmes,

*Et là, parmi les fleurs, nous trouverons dans l'herbe
 Pour nos cheveux unis un lit silencieux.*

c'est parmi la flore idéale d'un clair jardin qu'est assoupie l'Eve de la « Dormeuse » :

*Et tandis que la nuit pare de tous ses pleurs
 Mon trésor ignoré qui s'endort sous ses ailes,
 Je veux faire à sa grâce un vêtement de fleurs,
 Un beau manteau vivant de fleurs pâles et frêles.*

Mais le premier, en misanthrope qu'il est, n'aime le crépuscule que parce qu'il lui promet une solitude, non point encline aux attendrissements du cœur, mais *délivrée* de la présence profane des êtres ; l'autre, même séparé des hommes, n'est jamais vraiment solitaire ; son existence propre se dédouble, il parle une langue extasiée qui s'émerveille de la nature, lui donne l'être, lui prête une vie, croit aux attendrissements profonds de la création. — De Vigny la prétendait d'une beauté impassible, « *sa froideur n'aurait jamais un cri d'amour de lui* », « *on la croit une mère, elle n'est qu'une tombe ! son printemps ne sent point nos*

nos adorations ». — Rien de ces dédains préconçus dans l'œuvre de Séverin : il aime le soir qui tombe, il l'aime dans les bois qui « s'offrent » à son rayonnant trésor ; il aime la nature pour ses fleurs, pour ses parfums qui en sont les sourires, pour ses rosées qui en sont les pleurs ; et Dieu sait s'il croit à la beauté des larmes ! Les feuillages sont « *innocents* » comme son âme, les forêts sont « *fragiles* » comme son être ; la mer ne soupire que pour l'endormir (1) ; les rameaux n'ont tant de souplesse que pour ceindre son front d'une fraîche couronne. Non ! la Nature mérite son nom de mère, elle est la consolatrice : elle parle par les lèvres des fleurs (p 30), elle emplit « le calme chant des bois montant dans le soir d'or ».

Elle chante, pourtant, la Voix, la bonne voix :
« Je suscite les fleurs pour que tu les effeuilles.
Retrouve en leur baiser ton baiser d'autrefois,
Et ceins un front fiévreux de la fraîcheur des feuilles.
Cœur frère du matin, regarde le matin ! »

Une âme, qui est celle de la création, est toujours présente auprès de l'homme. En quelque endroit que l'ait entraîné le désir de l'action et les entreprises de la vie, « loins des pays conquis et et des bornes atteintes »,

« Que nul être, ici-bas, ne réponde à tes plaintes
Le jour où tu voudras reposer un instant
Ton front lourd de pensée et ton cœur haletant,
Si ce n'est vous, ô fleurs de l'antique parterre
Par qui l'âme éternelle et bonne de la terre
Verse à l'homme meurtri ses consolations ».

(1) Le rythme de la mer berçait notre paresse.

(Un soir d'été)

Les poèmes de Séverin sont pleins de ces affirmations optimistes, et la nature y exhorte sans cesse au calme, des cœurs impossibles à jamais apaiser. Ah! comme dès longtemps il eût recouvré le repos,

*Si la paix que les bois épandent de leurs faites,
Suffisait à combler le cœur mystérieux !*

Mais n'oublions pas que ce poète porte en lui les germes morbides de la douleur d'une race. Si la nature s'est complu à ce rôle de consolatrice, c'est qu'une souffrance est là, éternelle, qui réclame sans fin une bonne parole.

Cette souffrance, malgré les affirmations consolantes de la Bonne Voix, a si bien affiné ses sensations, qu'un rien la trouble : les splendeurs magiques du soir emplissent les yeux de larmes. (1) Il semble qu'une onde, une vibration mystérieuse, se détache, bien avant leur heure, des événements futurs, et frappent déjà les sens d'une conscience vague : c'est pour cela sans doute que les mots « Sentir, deviner, pressentir » (2) sont si familiers à notre poète. Bien plus, il prête, dirait-on, une pareille sensibilité aux choses elles-mêmes ; il me suffira de citer ces vers :

Le seul pressentiment de l'approche des nuits
Attriste au fond des eaux le bleu reflet des cieux !

A paysage de rêve, peuple de fantômes. Pour habiter l'effacement de ces sites, baignés d'une

(1) Et les roses du soir me troublent jusqu'aux pleurs !

(2) Les brises de la nuit, dans leur vague langueur,
Apportent d'heure en heure, à nos mélancolies,
Le pénétrant parfum de ses fleurs *pressenties*.

(La Vie en songe).

La brise, on le *sentait*, avait frôlé des fleurs
etc.

ombre transparente ou d'une lumière adorable, ces « côteaux couronnés d'arbres frères », sonores du chant des sources, si clairs que l'idée d'un Eden s'évoque, et qu'ils n'ont de matériel que ce qu'il faut pour être, — que pourrait-on rêver sinon des passantes légères comme des âmes, aux pieds qui ne font qu'effleurer, aux yeux qui ne font que poursuivre un songe intérieur. On sent à la tendresse que le poète met à évoquer ces formes, qu'il retrouve en elles les éléments de son « moi » idéal, ce « moi » que la vie l'empêche de vivre.

Est-il, dans la langue française, une page qui corresponde à celle que je cite :

L'OMBRE HEUREUSE

J'évoque, sous un ciel ignoré des regards,
 Au pays pacifique où des clartés sereines
 Attardent plus longtemps leur doux sourire épars,
 Un bois tout murmurant de sources léthéennes...

Un soupir est dans l'air !... Tout le ciel en frémit !...
 Au gré de la lueur plus vive ou plus tremblante,
 Le bruit mélodieux s'élève ou s'assoupit,
 Si vague, qu'on dirait de la clarté qui chante.

Au loin, par les sentiers, de beaux couples s'en vont...
 Au loin, par le mystère adorable des sentes,
 Le charme souverain de la douce saison
 Mêlé plus tendrement les bêtes innocentes.

Ces cœurs adolescents s'aiment sans le savoir !
 Etrangement heureux, pleins d'obscur alarmes,
 Ils respirent partout, dans la beauté du soir,
 Comme un pressentiment d'ivresses et de larmes.

Mais d'autres, absorbés en un songe sans fin,
 — A quoi sert de parler ? Les choses sont si belles !
 Parcourant les forêts et l'horizon divin
 Comme un livre ineffable entr'ouvert autour d'elles.

Les plus sages, pourtant, les yeux clos à jamais
Au mirage incertain qui trouble leurs sœurs pâles,
Regardent défilér, sous leurs fronts ceints de paix,
Des cortèges muets de formes idéales.

Heureux qui, déjouant l'énigme du destin,
Du songe ou de la vie a préféré le songe ;
Même la pureté de ce ciel enfantin,
Au prix de ses pensers, n'est qu'un divin mensonge !

L'air vague et lumineux, du calme paradis
Où glissent, deux à deux, ces âmes apaisées,
Fait, dans l'ombre des bois, sur ces sommeils bénis,
Trembler comme un halo la douceur des rosées.

L'une d'elles, parfois, parlant comme à regret,
Avec la voix lointaine et tendre qu'ont les ombres,
Semble vouloir livrer un peu de son secret
A la complicité taciturne des ombres.

Que dit-elle ? Des mots de paix et de pitié...
Des mots calmes, hélas ! tels qu'une âme fiévreuse
N'en saurait, désormais, saisir le sens altier ;
Et l'on ne comprend rien, sinon qu'elle est heureuse...

Que lui sont les amants ? que lui sont les aimés,
Et ces cœurs enfantins que la terre émerveille ?
Le plus beau songe encore est sous les yeux fermés,
Il n'est rien au-dehors qui vaille qu'on s'éveille !...

Jamais manifestation du trouble intérieur ne pourrait mieux transparaître que dans cette page, toute de calme cependant ; on sent que pour y atteindre, il a fallu au peuple léger des ombres puiser l'onde enchantée des sources de l'oubli. La douce supériorité des songes qui passent sous les yeux clos, ne peut si bien se goûter qu'à les comparer aux rêves angoissants de la vie ; et ce n'est pas sans en avoir subi l'amère expérience que l'on affirme avec tant d'austère assurance : « Il n'est rien au dehors, qui vaille qu'on s'éveille ».

(A suivre.)

GASTON HEUX.

Le Vertige

J'imagine que M. Fritz Lutens a voulu faire une comédie psychologique. En ce cas il a complètement échoué, ce qui manque le plus à son œuvre, c'est la psychologie. Il y manque d'ailleurs bien d'autres choses, par exemple l'originalité.

Il y a de tout dans le *Vertige*, du « *Torrent* », du « *Petit Chagrin* », du *Pailleron*, du *Donnay*, du *Lavedan*, que saisis encore. Ces mœurs parisiennes d'un certain monde, ont été vues par l'auteur à travers les comédies d'autrui et les journaux boulevardiers, de là quelque chose d'artificiel et d'agaçant, qui fait que l'on ne peut ni s'intéresser, ni s'émouvoir.

Au surplus le sujet s'y prête peu.

Suzel, la courtisane ayant bon cœur, doit rompre avec le marquis d'Auvray, que son père oblige à se marier. Elle est fort triste. Tel est le premier acte. Ceux qui suivent, il y en a trois, sont consacrés à la peinture de son état d'âme. Au deuxième acte, elle se livre à toutes les débauches pour s'étourdir, au troisième, elle semble revenir à des sentiments plus honnêtes et accepte l'amour — bien entendu hors du mariage — de l'excellent et naïf Turigny, enfin au quatrième, reprise par la nostalgie de la fête, elle retourne à son monde de viveurs et de courtisiers.

Et voilà. C'est peu, d'autant plus que ce caractère de Suzel, le seul important de l'œuvre, n'est absolument pas étudié. Pourquoi se jette-t-elle à nouveau dans la vie du plaisir ? Il semble que durant ses trois ans de liaison avec le marquis, elle n'en ait jamais eu le besoin irrésistible, elle paraissait faite plutôt pour l'amour enveloppant et caressant. Or voici que s'est présenté à elle le brave Turigny. Aime-t-elle encore le marquis ? On ne sait trop. Disparu au premier acte, celui-ci ne revient plus. Et jamais Suzel n'exprime le désir fou, naturel cependant, si l'amour la possédait encore, de le revoir, fût-ce de loin.

En réalité, il n'y a aucune crise dans ce cœur léger. M. Lutens avait décidé à l'avance que Suzel retournerait au plaisir, et Suzel y est retournée. C'est tout simple. Cela n'oblige pas à faire effort de psychologie.

Pourquoi, d'ailleurs, nous parler de vertige à propos de cette petite folle, aussi légère de cœur que de tête. Seules les âmes puissantes peuvent être possédées de ce mal, une âme de Lamennais par exemple, âme de géant et d'orgueilleux, non point des âmes de sensuelles et de détraquées.

Comme dans toutes les comédies de ce genre, le genre éminemment parisien, c'est entendu, les personnages de convention abondent. C'est le prince d'Americœur, le noceur de haute race, outrageusement ramolli, c'est M^{me} Patin, la manicure aux métiers variés, c'est Marion la courtisane bruyante, mais il n'en est pas de plus étonnant que cet incroyable docteur Blanchard.

Chez ce bon docteur, le monde de fêtards et de noceurs, presque tous abrutis, est comme chez lui, il n'a pas à se gêner. Tous ces viveurs, non seulement il les reçoit, mais encore il les fréquente. Encore un peu il les inviterait à venir visiter ses malades, sans doute pour les égayer. De temps en temps il philosophe, mais si légèrement, si à fleur d'idées que l'on conçoit qu'il ne convertisse personne. Il semble plutôt qu'il les excuse ; du moment que l'on aime, fût-ce en passant et comme en ce jouant, tout est bien.

Quant à Turigny, le bon garçon qui veut repêcher Sybel, il est franchement insignifiant, il est surtout absurde. Ne s'imagine-t-il pas que cette Suzel est décidément convertie, et n'en arrive-t-il pas à exiger d'elle une rigidité de vertu à laquelle ne l'ont habituée ni le docteur Blanchard, ni le monde qu'elle fréquente ou a fréquenté.

Il y a peu de chose à dire du style, gentil par instant, mais sentant trop le « plaqué », il est en général dépourvu de toute robustesse. C'est une langue frêle qui court à la surface et ne pénètre jamais, d'une irrésistible poussée, dans l'intimité obscure des âmes.

En définitive, le « Vertige » est une pièce médiocre, sans valeur comme étude de mœurs, sans originalité et sans littérature. Et j'entends littérature au sens loyal et grave du mot.

M. Fritz Lutens a fait un exercice de mauvaise rhétorique mondaine. A-t-il songé à faire œuvre d'art ? J'ose croire qu'il n'en est rien.

VICTOR DE BRABANDÈRE.

Extrait du *Matuu*, le désopilant journal théâtral hebdomadaire que dirige avec tant d'humour M. CÉSAR LECRIN, ce compte-rendu signé par Lui :

L'Absent

Nous avons donné ici une scène de la pièce de M. Gaston Heux; *l'Absent* a été joué au Parc par des élèves des athénées et des artistes des théâtres. Son succès a été complet.

L'Absent c'est, un soir de Noël, malgré la fête religieuse, la fête de famille, la fête de la rue, le souvenir d'un en-allé qui tient dans le deuil toute une famille prête à se livrer à la joie. La mère de l'absent, vieille un peu faible, a apporté avec elle une atmosphère lourde de deuil qui glace tous les invités. Près d'elle une jeune fille la console : elle aime l'absent. Mais au dehors des larmes d'argent de la neige qui glisse dans le ciel noir, les détonations des pétards, les flammes de bengale ensanglantant les flocons créent un décor qui épouvante l'âme de la vieille mère. Et elle meure hallucinée, désolée, à l'effroi de tous.

Cette pièce simple a été bien rendue par MM. Cateau et Delacre qu'assistaient MM^{mes} Herdies et Salvadora, de l'Alhambra, gracieusement prêtées par M. Lafeuillade.

M^{me} Herdies a joué admirablement, son art est sobre, très juste, et poignant. La pièce d'ailleurs lui est dédiée. On déplore que pareille artiste soit délaissée ou ne joue que dans de mauvais mélodrames. M^{lle} Salvadora a récité gentiment son rôle et son minois spirituel fut applaudi. — Il y a dans *l'Absent* quelques longueurs; mais certains vers y sont superbes; la scène du madrigal est charmante; c'est une trouvaille.

D'ailleurs, je ne vous citerai rien; achetez la pièce, elle est imprimée.

Le succès de *l'Absent* est d'autant plus intéressant que M. Heux est préfet de l'Athénée d'Ixelles; l'éducation des jeunes gens est en bonnes mains.



La Formule

M. Valentin, l'auteur de *La Formule*, est, lui, élève de l'athénée; cela se voit, il a tout à apprendre; mais en s'ap-

pliquant il arrivera peut-être car il a des sentiments religieux. Il est un peu grivois, mais cela ne messie pas à la jeunesse, Il fait dire à la charmante mademoiselle Montmain :

Moi je ne voudrais pas d'un mulet pour mari.

C'est un peu fort, mais voici une image audacieuse :

Aveugles ne voyant que le but poursuivi...

D'ailleurs soyons indulgents; la jeunesse est toujours charmante, et moi qui vous parle, j'ai dit à vingt ans des choses plus cochones encore. Le jeune Valentin s'amendera.

Sa formule n'a pas paru claire :

Dieu est loué, la table est servie ?

On n'a pas bien compris ce que ça voulait dire.

Les jeunes élèves des athénées se sont montrés sévères pour leur camarade; ils l'ont sifflé. Ce n'est pas charitable d'autant plus, me disait-on, que le jeune auteur était dans la salle avec sa mère.

Enfin comme dirait M. le préfet Heux qui connaît ses classiques :

Cet âge est sans pitié.....

Peut-être pourrait-on conseiller au petit Valentin d'écrire des vers libres. Je crois que voilà sa vraie vocation.

C. LECRIN.

P. S. Dans le dernier n° du *Matutu* qui vient de nous parvenir M. FERNAND DE MALSÉANT rectifie l'erreur d'ailleurs pardonnable du vénéré LECRIN. C'est M. HEUX qui fut élève à l'athénée d'Ixelles et c'est M. VALANTIN qui en est le préfet !



Revue du Mois.

PROPOS APRÈS UN INCENDIE NOTOIRE — LA MORT DU PÈRE DIDON ET L'ÉLOQUENCE DOMINICAINE — LA LAÏCISATION DE « LA CROIX ».

PROPOS APRÈS UN INCENDIE NOTOIRE. — Le grand événement du dernier mois a été l'incendie du théâtre français. Durant plusieurs jours, il donna lieu dans les gazettes à des développements somptueux sur la fragilité des choses humaines et le manque de précautions contre l'incendie. Chacun, selon son tempérament, y alla de son petit accès de douleur, cependant qu'au lendemain des obsèques de cette malheureuse M^{lle} Henriot, la comédie, qui y pleura au grand complet, dut faire rire aussi au grand complet, en jouant le *Malade imaginaire*. O destinée triste des acteurs! « Il y aura cortège disait l'affiche. Il n'est pas bon que la douleur pèse trop longtemps sur les foules, et puis le théâtre où l'on joue tout ce qu'on veut, doit jouer, n'est-ce pas, le triomphe de la vie sur la mort. Mais, au-dessus de tous ces visages fardés, de cette foule curieuse, de ces gazetiers détaillant pour faire de la copie une frêle beauté figée dans le repos éternel, comme il apparaît plein de tragique le destin de cette morte qui avait rêvé de faire une Ophélie.

Il faut observer attentivement l'attitude des hommes en présence de telles catastrophes qui apparaissent inouïes, et cependant sont tout aussi naturelles que tant d'autres qui arrivent à nos côtés tous les jours. Les hommes de notre temps en parlent néanmoins avec un effroi religieux. Ils font comprendre l'adoration des peuples rudes devant les forces obscures de la nature. Il semble qu'ils prennent conscience d'une puissance à laquelle ils ne croient que depuis qu'elle les a vaincus.

A propos de cet incendie du théâtre français, certains écrivains ont essayé de formuler des lois. Les uns ont constaté qu'un rythme présidait à la succession de tels malheurs; d'autres ont parlé de la fatalité; nulle doute que

certaines âmes sombres qui se croient chrétiennes n'y aient vu à leur tour un châtement divin.

Qu'il y ait un rythme, cela est explicable, car rien n'a lieu dans l'univers, sans qu'un rythme n'y préside, et si tout désordre est une blessure au grand rythme de la vie, un rythme préside cependant à l'accomplissement même de ce désordre.

Quant à la fatalité, elle n'explique rien : elle est la solution d'une équation que l'on ignore.

Il reste le châtement divin. Pour ma part, je serai toujours rebelle à la conception d'un Dieu incendiaire qui surprendrait de pauvres malheureux entre quatre murs pour s'offrir la douleur de les faire rôtir. Cette conception m'apparaît barbare et blasphématoire ; et si je crois à la valeur du sacrifice pour rétablir l'équilibre dans le plateau de la balance, parcequ'à chaque instant dans la vie, le sacrifice apparaît comme la condition de tout développement humain, de toute ascension vers Dieu, je crois précisément que c'est parcequ'alors, il y a vraiment sacrifice, et sacrifice conscient en vue d'une fin bien définie. Or, les malheureux qui cernés par les flammes se débattent contre la mort ne se sacrifient pas plus que les agonisants du choléra, de la fièvre typhoïde ou de n'importe qu'elle maladie dite naturelle. Les uns et les autres sont victimes de forces désagrégeantes et aveugles, et ils luttent contre elles selon leur destinée d'homme. Quelle différence y a-t-il en fin de compte entre le travail souterrain d'un microbe qui désorganise un tissu, et celui d'une flamme révoltée qui, elle aussi désorganise et consume ? Dans les deux cas, il y a désordre. La flamme était domptée, canalisée, assernée par l'homme, et un désordre lui a permis de reprendre sa fougueuse liberté ; c'est un désordre aussi, une corruption de la matière qui a permis au microbe de se développer. Dans les deux cas, il y a un triomphe des forces aveugles qui nous révèle une désharmonie évidente entre l'homme et les forces naturelles qu'il doit sans cesse dompter ; lutte inégale, dont l'homme se retire en définitive toujours vaincu dans son corps. Et quelle peut être l'origine de cette désharmonie, si elle n'est pas quelque attentat de l'homme aux lois de la vie, attentat depuis lequel le monde est plein de révolte : c'est là ce que nous appelons le péché originel. Toute paresse, toute inattention dans la lutte pour l'asservissement des forces naturelles, l'homme l'expie aujourd'hui par une catastrophe. Il doit contenir les eaux des fleuves, dompter le feu, pro-

tèger la croissance des végétaux qui aideront à sa nourriture, se protéger lui-même contre les changements des saisons, lutter contre la corruption de la matière qui engendre les maladies. Dans cette lutte de chaque moment, il développe avec l'aide de la grâce de Dieu, son intelligence et sa force; au prix de ses sacrifices et de ses efforts, il guérit la nature blessée et il se rapproche de Dieu, jusqu'au jour où en apparence vaincu par la mort, il quitte la terre embelli dans son immortalité.

Ainsi lutter contre les forces naturelles est le châtement de l'homme victime de sa propre révolte, en retour, il trouve dans cette lutte l'occasion de sa rédemption. Les plus belles occasions de sacrifice lui sont en effet offertes par les plus grandes catastrophes. A la faveur d'un incendie, comme celui du théâtre français se révèlent des héros : des hommes vulgaires, il y avait un instant, perdus dans la cohue de la foule se grandissent par le plus bel acte que puisse accomplir un homme, le sacrifice de sa vie pour sauver celle de son frère. Ce soldat qui passait par hasard devant le théâtre qui brûlait, comme il y était passé sans doute tant de fois, et qui ne se devait pas ce jour là avoir une âme plus héroïque que d'ordinaire, s'est endormi le soir l'âme agrandie, plus lumineuse, plus près de Dieu, pour avoir au péril de sa vie sauvé un vieillard qui allait mourir.

Et ce qui est vrai sur le plan physique, est vrai sur le plan moral qui en est le prototype. Là aussi le désordre nous guette et il se révèle par la désharmonie de nos facultés; là aussi éclatent de terribles catastrophes et nous devons lutter sans répit avec les forces passionnelles; là aussi, il y a des héros, et ces héros s'appellent des saints.

LA MORT DU PÈRE DIDON ET L'ÉLOQUENCE DOMINICAINE. — Peu de moines soulevèrent autant de polémiques que le père Didon. Il fut une grande force; on doit regretter qu'il n'eut été davantage autre chose. Mais il est dangereux d'être le disciple d'un grand maître : après un Lacordaire, un ordre devrait cesser durant un certain temps de former des prédicateurs. Un Lacordaire est un aboutissant; les religieux qui voulurent l'imiter commirent des maladresses et furent des poncifs, car on n'imité pas le génie, aussi depuis des années, ne compte-t-on plus les maladresses de l'éloquence dominicaine. Elle est faite de fausse violence, d'attitudes théâtrales, de trémolos dans la voix. Ces imprécations, ces colères n'ont rien de celles d'un St-Jean Chrysostôme : elles ont été soigneusement pré-

parées, le geste qui les accompagne a été merveilleusement étudié; telle hardiesse a été calculée; de belles élégantes l'attendaient pour frissonner un peu et elles en parleront tout à l'heure en mangeant des gateaux. Tout cela appartient à la littérature dramatique ou bien sent le bon discours français.

Le Père Didon eut la force du geste et de la voix; il lui manqua peut-être la force soutenue de la pensée. Ce qu'on ne saurait en tous cas lui refuser, c'est la force du caractère. Il en donna un grand exemple quand la disgrâce qui l'exilait au monastère de Corbara vint le frapper au milieu de ses succès. Il dut se livrer alors une terrible lutte dans la conscience de ce moine qui possédait un cou de taureau devait être sujet plutôt à de violentes colères. L'esprit de sacrifice et de renoncement l'emporta: il apparut plein de grandeur. Son exil dura dix années, durant lesquelles il écrivit la vie de Jésus-Christ pour refuter Renan. Malheureusement, ce livre causa des déceptions parce qu'il fallait le silence ou une œuvre de génie pour répondre au chef-d'œuvre littéraire qu'est *La vie de Jésus*.

Jean de Bonnefon a publié dans le *Journal* une lettre dont il garantit l'authenticité et qu'aurait écrite le Père Didon, de ce monastère de Corbara. Elle dut surprendre plus d'un de ceux qui se sont rappelés le discours qu'il prononça à Arcueil, il y a deux ans, mais que corrigea heureusement celui de l'année suivante.

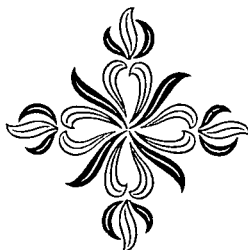
A cette occasion, Péladan le dénomma, si l'on s'en souvient, « Père adjudant »: le mot était drôle et descriptif. Dans cette lettre, c'est l'esprit du Père Lacordaire qu'on aime, et on se rappelle que le Père Didon entra dans l'ordre de Saint Dominique, poussé par son admiration pour le grand moine. Elle révèle d'excellentes intentions, mais comme beaucoup d'orateurs, le P. Didon devait subir surtout l'influence des milieux dans lesquels il parlait, au point que la communion parut s'établir certaines fois, comme à Arcueil, bien plus entre lui et l'assistance qu'entre l'assistance et lui.

LA LAÏCISATION DE LA *Croix*. — Les Pères Assomptionnistes ont dû, sur l'ordre de Léon XIII, quitter la rédaction de la *Croix*. Nous ne danserons pas la danse du scalp autour de cette décision du Souverain Pontife; il suffit que l'on se souvienne qu'ici même, il y a peu de temps, l'esprit qui animait les *Croix* fut apprécié plutôt durement. Nous en profiterons seulement pour constater une fois de plus, en toute indépendance, que la mauvaise foi des journaux

anticatholiques vaut celles des journaux catholiques; il n'était pas besoin de cette occasion d'ailleurs pour nous démontrer que l'esprit que l'on assigne de préférence aux jésuites anime tous les partis. Si *l'Aurore*, avec la grossièreté qui lui est coutumière a vu dans la décision romaine une ruse de Léon XIII, la plupart des journaux catholiques, plus onctueux mais non moins perfides ont prétendu qu'elle avait été prise par Léon XIII, sous la pression du gouvernement français.

Les Pères Assomptionnistes vont maintenant retourner à leur véritable mission, qui est de prêcher aux infidèles d'Orient, la doctrine du Christ, qu'ils faussaient en le mêlant à nos luttes politiques, et en même temps leur reviendront tout notre respect et toute notre vénération.

GEORGES LE CARDONNEL.



Echos

LE SALON DES BEAUX-ARTS. De M. Lucien Solvay dans le *Soir* : « Les expositions de la Libre Esthétique, jadis batailleuses et hardies, nous ont montré, en ces deux dernières années, un apaisement, une lassitude, presque un découragement. Celle de la Société des Beaux-Arts n'a rien moins que des allures guerroyantes. On dirait d'une collection d'amateurs extraordinairement éclectiques, de goûts très discrets et très arrêtés. Un vrai Salon rétrospectif, bourré d'œuvres déjà très anciennes dont la vue, probablement à cause des tendances réactives qui se manifestent dans tous les domaines Artistiques, n'est cependant pas déplaisante. Salon si pacifique, que les lumineux paysages de M. Claus y semblent détonner, et que ceux de M. Verheyden, dans leur radieuse et saine splendeur et de M. Courtens, dans leur robuste majesté, y font l'effet de fenêtres, que brusquement, dans une chambre bien close, on ouvrirait sur la nature ».



HYMÉNÉES. Le mercredi 18 avril furent célébrés simultanément : en l'église de Vances (Luxembourg belge) le mariage du poète Edouard Ned, de *la Lutte* avec M^{lle} Félicie Reumont ; et en l'église St-Rombaut de Malines le mariage du compositeur Ernst Deltenre, de *la Lutte*, avec M^{lle} Maria Seutens. MM. Ramaekers et Mussche étaient les témoins de leur ami. La rédaction toute entière tient à réitérer ici aux nouveaux époux ses vœux les plus fervents de clair bonheur et de chrétien amour.



PHRASE KILOMÉTRIQUE. Dans la *Villa Palmiera*, le 7^{me} (par ordre chronologique) des 29 volumes qui forment la série des *Impressions de Voyage* de Dumas, nous relevons la plus longue phrase que nous ayons jamais lue. A propos de Benvenuto Cellini p. 79. Elle comprend 108 lignes d'une moyenne de 45 lettres. Elle renferme 68 virgules et 60 points-et-virgules. On y voit 195 verbes dont la plupart à la 3^e personne du singulier de l'indicatif présent, et 122 noms propres » !

(*Intermédiaire des Chercheurs*).

PARAITRONT PROCHAINEMENT dans les Editions de *la Lutte* ; *Poèmes mystiques* par ARMAND PRAVIEL, rédacteur à *la Lutte* et directeur de *l'Ame latine* la vaillante jeune revue catholique de Toulouse. Le poète CHARLES DE SPRIMONT met la dernière touche à son premier volume de vers : *Les Héros de l'Amour de l'Épée et du Rêve*, qui doit paraître bientôt dans les mêmes éditions. On souscrit dès à présent à ces volumes au siège de la revue 80, rue de l'Ermitage, Bruxelles. On peut également se procurer par notre intermédiaire des exemplaires de l'ouvrage de notre nouveau rédacteur M. DANIEL COPPIETERS, *Les Emplois-sonneuses*, au prix de 1 fr. 50. (port compris).



L'INEFFABLE GODEFROI (*Alias* EMILE VALENTIN, le Docteur-Préfet de l'Athénée d'Ixelles), parlant de FRANCIS JAMMES dans *le Patriote Illustré*, appelle ce Poète « un des nouveaux dieux de *la Lutte*, depuis que celle-ci se mouche et crache dans son drapeau ». Que l'immortel auteur de *la Formule* pense de JAMMES et de nous mêmes tout ce qui lui plaira, bien ou mal, peu nous chaut ! Mais où diable a-t-il trouvé que *la Lutte* ait déifié le Poète, très discutable certes, mais souventes fois très pur et très beau qui, écrivit : *De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir* ? Nous avons publié dans notre florilège de mars une *Prière* inédite de JAMMES. Est-ce là ce que l'éminent barnum littéraire du *Patriote Illustré* appelle une déification ? Il en est bien capable. Apprenons lui donc que nous publions en notre florilège des poésies des poètes les plus en vue, à titre purement documentaire et sans que cette insertion entrave le moindrement notre liberté de critique à leur égard. Nous voulons faire en notre florilège montr d'esprit impartial. Voilà tout.

LA DIRECTION.

Editions de " LA LVTTTE,,

80, RUE DE L'ERMITAGE, 80, — BRUXELLES.

YVES BERTHOU	<i>Le Prince des Prosateurs</i>	fr. 0.50
ALBERT JOUNET	<i>Dieu de Beauté</i>	» 0.50
PAUL MUSSCHE	<i>Simplement</i>	» 2,00
EDOUARD NED	<i>Mon Jardin Fleuri</i>	» 2,00
GEORGES RAMAEKERS	<i>Les Fêtes de l'Eté</i>	» 1.25
GEORGES VIRRÈS	<i>En Pleine Terre</i>	» 3.50

PARAITRONT PROCHAINEMENT

DANS LES

ÉDITIONS DE LA LVTTTE :

BON CHARLES DE SPRIMONT

LES HÉROS de l'Amour, de l'Épée et du Rêve

Poèmes

PRIX : 2.00 francs.



ARMAND PRAVIEL

Poèmes Mystiques

PRIX : 2.00 francs.

25 p. c. de réduction aux abonnés de LA LVTTTE.

On souscrit dès à présent, 80, rue de l'Ermitage, Bruxelles.



LA LUTTE

80, RUE DE L'ERMITAGE, 80

BRUXELLES

paraît tous les mois en fascicules de 64 pages, et forme au bout de l'an deux forts volumes in-8° avec table, d'environ 400 pages chacun.

Belgique

UN AN . . . 5 fr.
UN NUMÉRO 1 fr.

Ailleurs

UN AN . . . 8 fr.
UN NUMÉRO 1.25 fr.

LALUTTE (Série Nouvelle) publie : CONTES, NOUVELLES, ÉTUDES CRITIQUES, MONOGRAPHIES, LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES, QUESTIONS DE MORALE ET DE PHILOSOPHIE, DRAMES, POÈMES, RELATIONS de VOYAGES, etc.

FONDATEURS : PAUL MUSSCHE, EDOUARD NED GEORGES RAMAEKERS.

COMITÉ DE RÉDACTION. (BELGIQUE) : DANIEL COPPIETERS, ERNST DELTENRE, POLDEMADE, HUBERT DE MOOR, YVAN GILON, GASTON HEUX, L'ABBÉ HECTOR HOORNAERT, EMILE JOMAU, PAUL MUSSCHE, EDOUARD NED, GEORGES RAMAEKERS, CHARLES DE SPRIMONT, L'ABBÉ EUGÈNE VAN DER ELST, GEORGES VIRRÈS.

COMITÉ DE RÉDACTION. (FRANCE) : YVES BERTHOU, J. ESQUIROL, ALPHONSE GERMAIN, LOUIS GILLET, ALBERT JOUNET, GEORGES LE CARDONNEL, HENRI MAZEL, LOUIS MERCIER, R. P. PACHEU S. J., ARMAND PRAVIEL, CHARLES DE ROUVRE, LOUIS TIERCELIN.



N. - B. — ADRESSER tout ce qui concerne LA RÉDACTION de la Revue à M. HUBERT DE MOOR, Secrétaire de *La Lutte*, 46, rue de la Croix, BRUXELLES ; — tout ce qui concerne l'ADMINISTRATION, à M. EUGÈNE BECKERS, administrateur de *La Lutte*, 80, rue de l'Ermitage, BRUXELLES. — Siège de la DIRECTION : 114, rue Franklin, BRUXELLES.

CINQUIÈME ANNÉE TOME 1^{er}
de la N°5 — MAI 1900
Série Nouvelle



LA LUTTE

Revue mensuelle

FONDÉE EN 1895

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO :

MM. YVES BERTHOU, VICTOR DE BRABANDÈRE,
ALPHONSE GERMAIN, LOUIS GILLET, GASTON HEUX,
FRISTAN KLINGSOR, GEORGES LE CARDONNEL,
HENRI MAZEL, GEORGES RAMAEKERS.

BELGIQUE

5 francs par an | 1 franc le numéro

Ailleurs, le port en sus.



ADMINISTRATION

80, RUE DE L'ERMITAGE, 80

BRUXELLES

Sommaire

5^e Année — Mai 1900. — Tome 1^{er} de la Série Nouvelle

I SCIENCES RELIGIEUSES :

ALPHONSE GERMAIN :

L'Esotérisme dans l'Égypte antique.

HENRY MAZEL :

Raymond Lulle. (Hagiographie).

II FLORILÈGE MENSUEL :

TRISTAN KLINGSOR :

L'Enlumineur. (Poème).

GEORGES RAMAËKERS :

*Un Saint du Castel. (Chapitre 1^{er}
feuilleton de la revue).*

LOUIS GILLET :

Reliures. (Poème),

III LES ÉCRIVAINS NOUVEAUX :

GASTON HEUX :

FERNAND SÉVERIN (monogra-
phie, suite et fin.)

IV LE THÉÂTRE :

VICTOR DE BRABANDÈRE :

« *Le Mirage* » (de G. Rodenbach).

« *L'Aiglon* » (de M. Rostand).

YVES BERTHOU :

« *Les Amants d'Arles* » (de H. Mazel).

V LA CRITIQUE :

BON CHARLES DE SPRIMONT :

« *Les Médailles d'Argile* ».

GEORGES RAMAËKERS :

De l'Influence en Littérature.

VI L'ACTUALITÉ :

GEORGES LE CARDONNEL :

Revue du Mois.

L'Esotérisme dans l'Égypte antique

En ces temps lointains que Manéthon appela le règne des dieux, sous les Shesou-Hor ou serviteurs d'Horus, derniers représentants de cette dynastie sans histoire, l'Égypte connut les premières lueurs d'une délicate civilisation, grâce à la caste sacerdotale toute puissante alors. Celle-ci, qui se prétendait inspirée d'en haut pour légiférer et gouverner, aurait reçu son organisation et sa doctrine de Thoth lui-même. D'après Manéthon, ce dieu fut le premier Hermès, et les principes des sciences qu'il grava sur des stèles, en langue et en caractères hiéroglyphiques, furent traduits, après le déluge, par le second Hermès, fils du bon démon et père de Tat.

Faut-il voir en les pontifes auxquels les égyptiens durent l'écriture, le grand Sphinx et son temple, les initiateurs d'une théo-cosmogonie, d'une méthode de magisme et peut-être d'une métaphysique? La raison ne s'y oppose pas. Mais il n'est pas admissible un instant que cette doctrine primitive, embryonnaire, ait été acceptée comme tradition immuable par les âges postérieurs; car, de Ménès aux Ramessides, les idées religieuses subirent maintes transformations.

On ne peut donc prétendre que le livre grec connu sous le nom d'Hermès Trismégiste, et dont la rédaction est du début de l'ère chrétienne, soit un reflet fidèle de la doctrine des premiers initiés d'Égypte.

Au temps des Ptolémées, on regardait encore le légendaire Hermès comme roi, législateur et prêtre, d'où l'épithète de « trois fois le plus grand », et on attribuait à cet ancêtre génial de nombreux ouvrages sur toutes les sciences, les quarante-deux livres dont parle Clément d'Alexandrie.

En réalité, rien n'est moins prouvé que l'existence d'un héros appelé Hermès, et, à ce propos, il n'est pas inutile de relever la version de Jamblique. « Hermès qui préside à la parole, dit l'auteur des mystères d'Égypte, est, selon l'ancienne tradition, commun à tous les prêtres ; c'est lui qui conduit à la science vraie ; il est un dans tous. C'est pourquoi nos ancêtres lui attribuaient toutes les découvertes et mettaient leurs œuvres sous le nom d'Hermès ».

Galien affirme aussi que les prêtres avaient accoutumé de tracer leurs découvertes sur des colonnes, sans nom d'auteur. Colonne se dit thoth en égyptien selon Jablonski ; les colonnes d'Hermès auraient été, en ce cas, les premiers textes écrits avant l'invention du papyrus. Aussi quelques occultistes modernes supposent-ils, et cela peut s'admettre, qu'Hermès ne fut qu'un nom collectif mis en usage, on ne sait à partir de quelle époque, ni par qui, pour désigner l'antique caste sacerdotale, puis les collègues possesseurs de la tradition, qu'ils appellent l'Université d'Égypte.

Les bas-reliefs et les peintures, de même que les papyrus, montrent que le polythéisme ne cessa de régner depuis les temps les plus anciens ; il est certain, cependant, qu'il n'empêcha point, ainsi que l'affirme M. de Rougé (1) la croyance à l'unité de l'être suprême. « Une stèle de Berlin de la XIX^e dynastie le nomme le *seul vivant en substance*. Un autre stèle du même musée et de la même époque l'appelle la *seule substance éternelle*, et plus loin, le *seul générateur dans le ciel et sur la terre qui ne soit pas engendré*. La doctrine d'un seul Dieu dans le double personnage du père et du fils était également conservée à Thèbes et à Memphis. La même stèle de Berlin, provenant de Memphis, le nomme *Dieu se faisant Dieu, existant par lui-même, l'être double, générateur dès le commencement*. La leçon thébaine s'exprime dans des termes presque identiques sur le compte d'Ammon dans le papyrus de M. Harris : *être double, générateur dès le commencement, Dieu se faisant Dieu, s'engendrant lui-même* ».

M. Maspero, après avoir cru que les premiers égyptiens étaient monothéistes et adoraient le « Un unique », se rendit compte du contraire lorsqu'il avança dans l'étude des documents. Il reconnut que, dès l'époque des premières

(1) *Étude sur le Rituel funéraire.*

dynasties, les nomes avaient chacun leurs dieux spéciaux, et il ne fit commencer le monothéisme qu'à la xx^e dynastie. « Tout le système religieux d'autrefois, dit-il, (1) fut adapté insensiblement aux idées nouvelles, et une cosmogonie habilement combinée montra le dieu unique à l'œuvre sur les éléments ». Encore restreint-il cette conception d'un culte perfectionné aux prêtres et aux esprits d'élite. L'objet de ce culte presque ésotérique aurait été Ammon-Râ, considéré par la plupart comme le soleil lui-même. En réalité, on ne peut voir encore dans cette assertion qu'une hypothèse, car les textes subsidiaires sont en nombre insuffisant, mais elle est séduisante et fort plausible. En ce qui concerne la masse, lorsque les dieux des éléments, comme Sib, la Terre, Nout, le Ciel, Nou, l'eau primordiale, furent négligés pour les dieux solaires, rien ne prouve que le culte de ces derniers ait prédominé exclusivement. Et Thoth, et les divinités protectrices des morts, Sokari, Isis, Anubis, Nephthys ? Nous sommes encore mal renseignés sur l'olympé égyptien. Dans l'état actuel des connaissances linguistiques, il n'est pas possible, sans une interprétation arbitraire, de déduire du *Livre des Morts* la croyance exotérique à un dieu national unique.

À la vérité, dans certaines régions, le culte d'une divinité prédomina. Osiris était vénéré plus spécialement à Mendès (Pa-Ba-neb-Dad) et à Abydos, Knoumou aux cataractes ; Héliopolis rendait de particuliers hommages à Râ, Memphis (Man-nofér ou nofri) à Phtah, Thèbes (T-Ape) à Ammon, Thini (Teni) à Anhour, Edfou à Hor, Dendérah à Hathor, Saïs à Nit, El-Kab à Nekhab. Mais on ne voit pas qu'aucun de ces cultes ait empêché de sacrifier à d'autres divinités ; rien n'autorise donc à supposer qu'il y ait eu un monothéisme local.

En certains endroits, on avait inventé des dieux composés. Deux divinités implorées concurremment, trois quelque fois, s'unifiaient dans la piété populaire : Sévek-Râ, Phtah-Sokari et Phtah-Sokari-Osiris, par exemple. Ici, c'était la réunion de deux personnages masculins, tel l'An-hour-Shou de Thini ; là, l'accouplement d'un mâle et d'une femelle, tel le Shou-Tafnout d'Héliopolis. On se plaisait aussi à combiner des triades divines, sous forme de père,

(1) Histoire ancienne des peuples d'Orient.

mère et fils, à l'imitation de la famille humaine. Osiris avec son épouse, Isis et son fils Horus, étaient surtout honorés dans la vallée du Nil, et leurs plus magnifiques sanctuaires s'élevaient dans l'île de Philæ. Comme dans les ménages humains, l'un des deux conjoints l'emportait sur l'autre, sans distinction de sexe. Hathor de Dendérah éclipsait son époux ; Mout de Thèbes, au contraire n'était que la doublure d'Ammon. Il arriva que chaque nome eut sa triade et l'invoqua comme dieu un, dieu unique. Mais, ainsi que le montre Lepage-Renouf (1), ce n'était jamais *dieu* tout court. Il y avait le dieu unique Ammon, le dieu unique Phtah, le dieu unique Osiris, etc., question de territoire, non de théologie, chacun d'eux adoré à l'exclusion des autres, sans que leur unité, toutefois, impliquât la négation de leur confrères. Puis, les triades avaient incité aux neuvaines (paout noufirou), et celles-ci se multiplièrent au point que, dès les temps les plus reculés, on voit, dit Lepsius, vingt-sept dieux, enclos dans une même expression, agir comme une seule personne pour créer et ordonner le monde (2).

Dans chaque nome, le dieu-homme se complétait d'un dieu-bête, culte qui se développa sous les premières dynasties. Déifiés d'abord par crainte, par admiration ou par reconnaissance, les animaux ne furent plus considérés dans la suite, du moins parmi les prêtres, que comme une demeure choisie par telle divinité. On ne prit plus pour le dieu lui-même, mais pour l'incarnation de ce dieu, le cynocéphale et l'ibis (Thoth), l'épervier (Hor), le crocodile (Soucrou), l'oie (Ammon), le chacal (Anubis), le bœuf (Phtah). L'âme de Râ se plaisait dans le bœuf Mnévis, celle d'Osiris habitait à la fois le bouc de Mendès, l'oiseau Bonou, (le Phénix d'Iléiopolis) sorte de vanneau à tête empanachée de longues plumes, et le bœuf Hapi de Memphis, (divinisation du Nil), que d'aucuns proclamaient aussi la « seconde vie de Phtah ». De là, cette triple représentation des dieux, tantôt humaine, tantôt animale, et parfois zoo-anthropoïde.

La masse resta donc polythéiste, à n'en pas douter ; quant aux esprits supérieurs, qu'ils se soient élevés à la

(1) Lectures on the origin and Growth of Religion, as illustrated by the Religion of ancient Egypt (Londres 1880).

(2) Aeber den ersten Ægyptischen Götterkrein. (Berlin 1852).

conception monothéiste ou panthéiste, cela n'a rien qui puisse surprendre, l'Inde et l'Hellade présentent le même phénomène.

Lorsque Ménès (Minis ou Mèna), le fondateur de la 1^{re} dynastie, eût transformé la constitution de l'Égypte, la caste sacerdotale, quoique privée du souverain pouvoir, n'en conserva pas moins une autorité considérable. Les rois restèrent entre les mains des prêtres qui surent s'en faire des alliés, sinon de véritables disciples, en les initiant comme ils l'entendirent aux mystères, en leur conférant un grade dans la hiérarchie ésotérique, d'où le titre de fils des sages pris par chaque pharaon. Tous les monarques autochtones et tous ceux favorables aux croyances indigènes furent certainement inspirés par les prêtres ; ceux-ci pouvaient d'autant mieux influencer le souverain qu'ils étaient renseignés sur ses actes par les fils des principaux pontifes, tous chargés de services à la cour. Il n'était point rare, d'ailleurs, que des membres de la famille royale exerçassent le sacerdoce. Parmi les prêtresses de Thoth, figura la reine Mirisankh, épouse du roi Khéphrèn (IX^e dinastie) ; et certain parent de ce monarque, le prince Minan (ou Khem-An) fut grand prêtre du même dieu.

C'est après l'invasion des nomades sortis de la Chaldée, les Hiq-Shous, que les prêtres, voilant leur tradition de symboles et popularisant la légende et le culte d'Osiris et d'Isis, créèrent les mystères, afin de maintenir la religion nationale. De la sorte, quoique inclinés devant l'envahisseur, ils restaient une force redoutable et pouvaient préparer, à l'abri du sanctuaire, un relèvement de la patrie. De ce jour, l'ésotérisme exista officiellement, il fallut pour connaître la doctrine dans son intégrité une initiation avec épreuves, et la peine de mort fut prononcée contre l'adepte qui violerait son serment de garder le silence sur les mystères révélés. En agissant ainsi, les prêtres innovèrent-ils complètement ou ne firent-ils qu'étendre à la défense de leur théologie un système employé déjà pour tenir secrètes leurs connaissances scientifiques et magiques ? Aucun document ne nous éclaire à ce sujet. On ne saurait dire davantage s'il y avait un ésotérisme unique, commun à tous les initiés d'Égypte, ou s'il y en avait plusieurs. Car enfin, les inévitables questions de jalousie et d'intérêt ne furent pas sans exciter maintes compétitions entre les collègues sacerdotaux ; d'autant plus que ces collègues jouissaient de leur autonomie et que beaucoup n'étaient reliés

par aucune unité de croyances dogmatiquement définies. On initiait aux mystères d'Isis ; de même à ceux d'Hâpi. Ces mystères différaient-ils quand à l'explication de la doctrine ou seulement par le rite et le service cultuel ? Demandez son secret au sphinx.

Les Egyptiens avaient au plus haut point la préoccupation de l'au-delà, leur religion en était imprégnée ; ils vivaient ici bas en vue de la vie future et s'y préparaient de bonne heure, avec la meilleure grâce. Dans le curieux dialogue, dont un fragment se retrouve sur le papyrus de Berlin (1), une âme s'évertue à persuader au corps habité par elle qu'il est sage d'envisager la mort sans crainte aucune.

Avant de s'incarner ici-bas, l'être humain avait eu, selon leurs croyances, des existences antérieures ; après sa mort terrestre, une autre vie encore l'attendait, dont le commencement et la fin lui étaient inconnus. L'existence sur notre monde ne constituait qu'une des phases, un des devenir (khopriou) de cette vie ailleurs.

Aussitôt dégagée du corps matériel, l'âme commençait une évolution pendant laquelle elle se perfectionnait. Aux ténèbres de la mort, succédaient les lumières d'une naissance, et, pendant plusieurs cycles, l'être traversait une série de nouvelles existences durant lesquelles il devait lutter contre le mal jusqu'à ce que, victorieux, il se confondit avec l'essence divine ou que, succombant sous le poids de ses fautes, il retombât dans le néant. Ces vies de combat contre les penchants mauvais, d'une part, et contre les forces de la nature, de l'autre, trouvaient leurs symboles dans le soleil chassant les ténèbres et s'élevant au ciel, (Osiris, l'être bon par excellence (Ounnofri) en guerre perpétuelle avec Sit Typhon, le maudit, dieu des ténèbres et de la nuit), et aussi dans le Nil rejetant, par ses crues, les sables au désert. L'aube et le crépuscule du soir figuraient ces naissances et ces morts successives. On comprend l'importance du culte rendu au soleil, Râ, Ammon ou Phtah, tandis qu'il resplendissait, Atoumou, avant son lever, Harpechroud, Hor enfant, à sa naissance, Aton, considéré dans son disque, Osiris Khont-Amenti, depuis sa mort jusqu'à ce qu'il ressorte glorieux du sein de Nout ou Hathor, sa

(1) Lepsius (Denkm. VI).

mère. On l'appelait encore Shou ou Khou le lumineux, Anhourî, celui qui entraîne le ciel à sa suite, Khopri, celui qui naît.

Les égyptiens prêtèrent d'abord à l'homme une double nature, un corps (chat), un double (ka). Le corps enserrait son double ou son ombre tant qu'il n'entraît pas en décomposition, il conservait cette aponévrose, même dans le tombeau, et c'est pourquoi l'on embaumait les corps des défunts; une forme matérielle corrompue eût entraîné l'anéantissement du double, or on entendait qu'il vécût. La bonne exécution des rites et des prières suffisait pour valoir au ka une félicité éternelle, quelle qu'eût été la moralité du défunt; les formules et les amulettes arrivaient à tenir lieu d'une vie de vertus.

Mais lorsque les esprits se furent affinés, on prit conscience de l'âme, les théologiens se la représentèrent sous forme d'oiseau (bi ou baï) (1), et la regardèrent comme l'essence de la nature humaine. En outre, douée des mêmes propriétés que la matière, cette âme servait d'arche, d'enveloppe à une parcelle de flamme ou de lumière (khou, la lumineuse), étincelle divine devenue son guide, son aide, son viatique ici bas; c'était l'intelligence. Selon les nouvelles croyances, le baï, après sa sortie du double, prenait son essor vers « l'autre terre », et le khou, n'ayant plus rien à apprendre ici-bas, allait se mêler au cortège des dieux. En même temps se modifiait le concept de la vie future; il changea, d'ailleurs, prétend M. Maspero, et cela ne saurait surprendre, aussi souvent que changea l'idée de l'âme. La vie qu'avait menée l'âme pendant son incarnation compta pour quelque chose dans le sort qui l'attendait. De ses actions, pesées dans la balance infaillible de justice et de vérité, devant le tribunal d'Osiris, maître de l'occident, de ses actions, dépendit son arrêt. Il convenait qu'elle eût été pieuse et compatissante, qu'elle fut renseignée sur la nature des dieux et celle de l'univers; néanmoins, un point resta important, celui de mourir selon les formules. Large, souple, quant à la morale, la doctrine ne transigeait pas au sujet du talisman d'outre-tombe; malheur à l'âme qui ne le

(1) Dans les miniatures qui décorent le chapitre LXXXV du *Livre des Morts*, cette âme est représentée par un épervier à tête humaine.

possédait point. Aussi plaçait-on sous la tête des momies un exemplaire du fameux *Livre de la sortie au jour* (1). Grâce à cet écrit, dénommé par Lepsius *Le Livre des Morts* (Totdenbuch), l'âme séparée de son corps matériel recevait toutes les instructions et tous les moyens nécessaires pour supporter les épreuves qui l'attendaient avant d'arriver au terme final. Il s'agissait de traverser l'Amenti et de ne pas mourir ni se corrompre dans la région inférieure, il fallait repousser les reptiles et les crocodiles ravisseurs des charmes magiques de l'homme, conjurer les yeux-uraeus (Naja hajeh), bref déjouer les multiples attaques de l'esprit mauvais. Aussi, sans le secours d'Isis, de Nephthys et des divinités bonnes, l'âme n'aurait-elle pu parcourir, saine et sauve, les régions célestes et accomplir dans les champs d'Aïlou les cérémonies du labourage mystique. *Le Livre des Morts* contient tout ce qu'il importe de dire, aveux et plaidoyer, aux 42 juges infernaux (ch. cxxv), afin d'être justifié par Thoth « le scribe de la vérité des neuf dieux » ; il fournit toutes les incantations, toutes les formules à prononcer pour vaincre le mal et recevoir assistance, pour obtenir l'ouverture des vingt portes de la demeure d'Osiris, et voguer, enfin, dans la barque du soleil, transfiguré dans la lumière du dieu. On pouvait manquer des « Lamentations d'Isis et de Nebt-hat », non pas du *Livre de la sortie au jour*, manuel de magie pratique autant que formulaire de dévotions. Le passage suivant schématisme assez nettement la doctrine des prêtres.

« Le défunt par qui auront été faites toutes ces choses parmi les vivants ne souffrira jamais aucun dommage. — Il sera à l'état de dieu auguste... Il sera comme dieu, adoré des vivants, ainsi que Râ ». Mais ceci était une façon de parler qui sent son panthéisme, la nation n'adorait pas d'autres défunts que ses maîtres les Pharaons, les fils du soleil (se Râ) tabernacles du dieu pendant leur vie, divinisés aussitôt après leur mort.

(1) Du moins, à partir de la XI^e dynastie, car auparavant on n'en trouve pas trace dans les sépulcres. Ce livre, dont on ignore l'origine, a été fait par morceaux, au cours des âges ; les différentes parties qui le composent sont de dates différentes, et les exemplaires complets ne se trouvent pas avant la XVII^e dynastie. Les miniatures en sont, à cette époque, artistement tracées.

Le *Livre des Morts*, si propre à renseigner sur les idées religieuses des égyptiens, reste, hélas ! obscur sur plus d'un point. Déchiffrer ces textes n'est point une tâche aisée ». On se heurte à chaque instant, dit M. P. Pierret, le savant traducteur, à un mysticisme d'expressions dont la clé est à trouver, à des allusions, à des faits mythologiques supposés connus du lecteur et que sans doute nous ignorerons toujours ». Veut-on quelque exemple de ce style énigmatique, sybillin ? Voici un passage des plus typiques :

« ... Tendez-moi vos bras, progéniture divine sortie de la bouche (à la parole du dieu primordial) qui êtes les levers de

» L'œil du soleil. Je suis debout, je me reconstitue, je m'envole au ciel, je me repose sur la terre, chaque jour. J'embrasse mon Oudja dans ma marche, je suis enfanté par Hier, maître de ma transformation,

» en serpent aker de la terre. Je me recommence à l'heure (voulu). Le dieu qui cache sa lutte est enveloppé ; son enveloppe marche derrière moi. Mon pouvoir magique donne la vigueur à mes chairs. Je suis protégé

» par la protection de mes mains. A cet instant de s'arrêter pour conserver, la collection des dieux se lève à mes paroles. O lion du soleil levant le bras dans Toser, tu es en moi et je suis en toi,

» tes formes, sont mes formes. Je suis l'Inondation ; le *grand liquide ignoré* est mon nom. Les transformations de Toum, (variante : de Khepra), la végétation terrestre de Toum est pour moi. J'entre dans Sekhem et j'en sors en pur esprit. Moi l'Osiris N

» Je vois les formes des hommes éternellement. Celui qui sait ce chapitre, sa parole fait la vérité sur terre et dans la divine région inférieure ; il prend toutes les formes des vivants, grâce à la protection du dieu grand... »

Ce chapitre, le LXIV^e du livre, était attribué à Thoth et on y attachait une importance extrême. Au temps du roi Menkara, le prince Har-titi-f l'avait découvert à Hermopolis, disait-on, au cours d'un voyage d'inspection à travers les temples, gravé en lettres bleues, sous les pieds de la statue du dieu.

Qu'on nous permette encore une citation, elle est empruntée, au chapitre LXXXV, c'est un dieu qui se définit : « Mon nom est Celui qu'on n'endommage pas. Je suis l'âme créatrice de l'abîme céleste, auteur de sa demeure dans la

divine région inférieure. On ne voit pas mon nid, on ne perce pas mon œuf. Je suis le seigneur

« de l'escalier, auteur de mon nid aux confins du ciel... »

Le reste est à l'avenant ; posséder le sens de ce chapitre, c'était assurer son salut. On comprend qu'il est impossible de préciser une doctrine d'après ces textes tout en images et qui se lisaient probablement de deux ou trois manières, selon le système cher aux prêtres. Ce *Livre des Morts*, quoique pénétré de la religion osirienne, ne prouve rien, nous l'avons dit, en faveur d'un monothéisme national. Plus rares encore sont les fragments où se puisse lire une affirmation du panthéisme. Le plus caractéristique, celui que nous donnons, est tiré d'un hymne relevé par M. Brugsch sur les murailles du temple de l'oasis El-Khargeh.

Dieu qui est immanent en toutes choses,

Ame de Scheou dans tous les dieux.

Caché en permanence dans toute chose

Le Un vivant

En qui toutes choses vivent éternellement.

On ne saurait conclure à rien de général d'après de tels documents ; certains collèges sacerdotaux ont pu professer le panthéisme, il ne s'ensuit pas que tous les collèges aient connu et adopté cette métaphysique.

Mais, de ces indices, et des tendances manifestées dans les textes, si aucune doctrine ne se peut préciser, il n'est pas téméraire de déduire que certains initiés des temples, les plus haut gradés, par exemple, étaient, en philosophie, au moins dès la fin de la XIX^e dynastie (1), les uns monothéistes, les autres panthéistes, à moins qu'ils ne soient tombés du monothéisme dans le panthéisme. Ceux-là ne considéraient-ils les divinités que comme des symboles ? C'est la théorie chère aux occultistes, mais elle ne repose sur rien de certain. Il en faut dire autant de l'interprétation des symboles esotériques que donnent les mêmes occultistes ; il est facile de constater qu'eux-mêmes ont forgés presque toutes les explications, avec beaucoup d'ingéniosité (2),

(1) M. Lenormant fait commencer l'ère vraiment religieuse et philosophique à la XI^e dynastie.

(2) Un exemple. Le sphinx, d'après M. Schuré, représenterait l'Isis terrestre ou l'homme se dégageant de l'animalité, ou encore la nature dans l'unité vivante de ces règnes.

reconnaissons-le, pour servir leur système. On pourrait soutenir, avec plus de logique, étant donné le mysticisme égyptien, que les philosophes-théologiens s'imaginaient le panthéon des fidèles comme un monde d'esprits.

Si l'on ne sait rien des mystères, quant à la doctrine qu'ils voilaient, on ne sait pas grand chose en ce qui concerne les épreuves et les cérémonies de l'initiation. Diodore de Sicile, acceptable comme éthopoète, ne présente aucune garantie comme historien (1), ayant compliqué d'évhémérisme ses compilations sans contrôle, et l'on ne saurait prêter qu'une médiocre attention à l'ouvrage anonyme sur Isis et Osiris. Porphyre ne connut réellement que des mythes de l'Hel-lade sans corrélation dûment établie avec ceux de la terre des Pharaons ; et nous croyons avec M. Ménard que Jamblique attribua aux Egyptiens (*De mysteriis Ægypt.*) ses propres idées». Quand les Grecs, dit, d'ailleurs, le judicieux critique des livres d'Hermès (2), commencèrent à étudier la religion égyptienne, la symbolique de cette religion était déjà une lettre morte pour les prêtres eux-mêmes. » Enfin, l'Égypte, déjà en décadence sous la xxii^e dynastie, était une nation entièrement transformée lorsqu'Apulée se fit initier vers 140 après J.-C. Rien ne nous garantit que la doctrine et le mode initiatique se soient maintenus dans leur intégrité jusqu'à cette époque. Le contraire paraît d'autant plus plausible que les maîtres de l'Égypte, depuis Cambyse, n'ayant pas adopté, comme les barbares Hiq-Shous, les pratiques nationales religieuses, avaient échappé à l'influence des prêtres. Les Romains, surtout, ne devaient pas traiter avec les collègues sacerdotaux de puissance à puissance.

Il faut donc n'accorder qu'un crédit relatif aux récits laissés sur les mystères. L'aspirant se présentait-il seul ou se faisait-il recommander par un initié, avec l'agrément du monarque ? Les versions ne sont pas d'accord sur ce point, non plus que sur la durée du stage préparatoire imposé au postulant. Les textes diffèrent aussi quant aux détails des épreuves; ce que tous reconnaissent, c'est qu'elles avaient lieu à Thèbes et présentaient force complications. L'aspirant était éprouvé dans son courage physique et sa force

(1) De judiciis Ægyptiorum. De Ægypt legum latoribus.

(2) Hermès Trismégiste, p. xxv.

morale, sa volonté, son caractère et ses sens ; après quoi, s'il avait satisfait à tout, on l'acceptait comme adepte et on lui faisait prêter le serment du silence et de la soumission. L'initiation proprement dite commençait aussitôt et elle exigeait certainement plusieurs années. On ne sait rien d'exact relativement au nombre de grades qui constituaient cette initiation, ni quant à leur nature. Les plus éminent de ces grades, d'après Synesius (*De Providentia*) accordait le privilège de contribuer à l'élection d'un roi. Les grades se conféraient au temple, voilà ce qui paraît certain. L'initiation aux derniers degrés impliquait, par conséquent, la consécration sacerdotale ; et comme les prêtres avaient aussi le dépôt des sciences connues alors, il est logique d'en déduire qu'ils instruisaient leurs adeptes sur ces sciences en même temps qu'ils leur expliquaient les arcanes de la doctrine, les symboles du culte et de l'écriture, la signification des peintures allégoriques et de leur inscriptions. Leur suprématie reposant sur la possession de ces connaissances, on comprend que les prêtres aient pris les plus grandes précautions pour s'assurer du silence de ceux qu'ils acceptaient dans leur collège. Il paraît donc plus que probable que la formation des adeptes consistait en deux ascèses principales ; la culture de l'intellectualité et de la volonté (être un esprit cultivé et un *homme*) ; l'étude des sciences et de la magie (être un savant capable de diriger les forces cachées de la nature).

La culture morale, plutôt sommaire à en juger d'après les actes des prêtres, se fondait avec la culture intellectuelle. L'adepte devait triompher de ses sens, plutôt pour assurer sa force que pour garder la continence et se conserver pur ; la sagesse orientale enseignait moins la pratique des vertus naturelles que l'art de se conduire dans la vie avec habileté. Les initiés pouvaient sans doute se marier, puisque les textes parlent des fils et des filles des grands prêtres. Les textes mentionnent aussi que plusieurs de ces filles se prostituaient aux rois le plus aisément du monde, et cela ne choquait point. Par ce détail, que l'on juge du sens moral des hautes classes d'alors. Quoique supérieurs aux mœurs, les écrits ne révèlent pas une haute notion de l'éthique. Le traité de Kaqimma, (ou Kaqimmi) dont la fin se trouve sur le papyrus Prisse (1) et qui date du roi

(1) Bibliothèque nationale.

Snéfrou (III^e dynastie) est une collection de maximes bourgeoises ; et l'on ne trouve qu'un code de civilité puérite et honnête, selon l'expression de M. Lenormant, presque une mathèse du parfait courtisan, dans cet amas confus de pensées et d'instructions tracé, sous la V^e dynastie, par le prince Phtahotep (ou Phtah-hotpou). Quels moralistes pouvaient-ils former, d'ailleurs, les pontifes qui acceptaient qu'on symbolisât sur des murailles sacrées la création et la fécondation par l'anti-physisme de Khem, qui laissaient, dans leurs enseignements populaires, les aberrations sexuelles de Thum-Kheper et du créateur Khepra, qui définissaient le dieu de l'Amenti, (2) l'âme de Râ, « celui qui jouit de lui-même », *qui mæchatur in se ipso* ?

Quant à la culture spirituelle, nous doutons que les prêtres en aient pratiqué quelqu'une au sens réel du mot. En tout cas, leur méthode pour arriver à une vie intérieure n'avait rien d'anagogique, leurs actes le prouvent encore. Apprendre à se posséder soi-même afin de diriger autrui, faire converger ses énergies et son savoir de manière à commander aux éléments, toute l'initiation se résumait en cela, l'orgueil en était le seul moteur. Et pouvait-il en être autrement, puisque les initiés, ne bénéficiant pas des secours de la grâce, devaient se développer, se conquérir sur la matière, par les seules fessources de la raison et de la volonté humaines ! Ces magiciens qui brûlaient d'un ardent désir de connaître les secrets de l'univers, afin d'être comme des dieux ici-bas, avant de s'identifier à l'essence divine, ne connurent pas la vie du cœur ; dans tout ce que l'on nous rapporte d'eux, dans tout ce que nous pouvons lire de leurs hymnes, on chercherait en vain un cri d'amour. Aussi quel bien firent-ils ? Aucun. L'histoire ne leur attribue aucune fondation charitable, aucune œuvre utile aux humbles, et la légende reste muette aussi. Les peuples, avec lesquels ils n'entrèrent jamais en communion, et qu'ils ne tentèrent peut-être même pas de protéger contre l'oppression, ne leur conservèrent pas la moindre reconnaissance. On les respectait comme dépositaires de la Tradition sacrée, comme possesseurs de redoutables secrets ; la crainte dominait en ce respect. Est ce assez éloquent ?

(2) Livre des morts, chapitre XVII.

Tous les initiés au dernier degré étaient prêtres, cela se conçoit, mais tous les prêtres conquerraient-ils ce grade suprême? Autre énigme : ce qui paraît certain, c'est que l'action ésotérique des sanctuaires sur la société, si tant est qu'elle rayonna, se confondit tellement avec l'action sacerdotale qu'il est impossible de l'en abstraire.

Ces prêtres initiés étaient certainement d'habiles psychologues et d'avisés politiques; leur science occulte, c'était avant tout l'art de mener les peuples et les rois. On les voit, dès l'origine, très préoccupés de maintenir leur crédit, d'assurer leur puissance et c'est beaucoup pour cela, sans doute, qu'ils entourent leur savoir de mystère. Rien ne montre qu'ils se soient mis en peine, après le règne des Hiq-Shous, de spiritualiser, de moraliser la multitude et de mettre obstacle à ses pratiques grossières, à la zoolatrie, par exemple. Aller contre les superstitions établies si profondément, blesser les opinions reçues, c'était risquer leur puissance, accepter la vie apostolique avec toutes ses misères et ses fatigues. Or ces prêtres étaient des docteurs, non des apôtres, ils préféreraient constituer un collège des privilégiés. Quelques occultistes répondent à cela que la diffusion des hautes vérités n'eût pas rendu de réels services à la masse, que, d'ailleurs, l'initiation était ouverte à qui voulait s'instruire dans les mystères. « On ne prodigait pas les mystères, dit Fabre d'Olivet, (1) parce que les mystères étaient quelque chose; on ne profanait pas la connaissance de la divinité, parce que cette connaissance existait; et pour conserver la vérité à plusieurs on, ne la donnait pas vraiment à tous ». L'explication laisse à désirer. Sans livrer les mystères en pâture, sans révéler l'essence de la théologie, il était possible d'élever les profanes à la connaissance d'un dieu unique, de les approcher insensiblement de la vérité connue. On ne voit pas en quoi cela eût profané la divinité et nui à la vérité; on voit fort bien, par contre, en quoi cela eût nui aux intérêts sacerdotaux. Tous les hommes ne peuvent supporter les épreuves longues et pénibles d'une initiation, tous, cependant ont droit à la vérité, cela n'est pas contestable; mais tous, évidemment, ne peuvent la recevoir de la même manière, la posséder dans les mêmes proportions. Aussi la mission des grands édu-

(1) *La langue hébraïque restituée, 2^{me} vol.*

cateurs, des psychagogues, este-llc de rendre accessible cette vérité à tous, de la doser avec art. Attendre de la foule qu'elle se hausse à la vérité, c'est vouer cette foule à l'ignorance. Attend-on des enfants qu'ils aillent d'eux-mêmes à l'école ? En usant des mythes, les pontifes-hiérophantes rendirent la vérité insaisissable aux incultes et les poussèrent dans le polythéisme et ses misères. Le seul fait d'avoir abandonné la masse à son pieux abrutissement, à ses dévotcs aberrations, à son état déplorable, les peint et les juge. Ce n'est point ainsi qu'agissent ceux qui aiment d'amour pur et la vérité et l'humanité.

ALPHONSE GERMAIN.



Raymond Lulle

Raymond Lulle?... Ah oui l'astrologue! — Mille pardons, Raymond Lulle n'a jamais été astrologue, ni alchimiste ni souffleur de quoi que ce soit. — Tiens !... Mais oui, comment donc ? Raymond Lulle, l'inventeur d'une machine à raisonner, un « *ars magna* » quelconque : *Barbara celarent baralipton*... — Mille excuses encore ; cet *ars magna* n'était qu'un essai de classification des sciences, sujet toujours d'actualité puisqu'il est traité en des thèses sorbonicoles. — Ah ! Dans ce cas je ne vois plus guère mon Raymond Lulle.— Rendez donc grâce à M. Marius André qui vous le présente et vous l'explique, mieux qu'avec science, avec amour.

Et d'abord, ce fut un saint (ce qui, aujourd'hui serait tout à fait ridicule, mais en ce temps là, entre 1232 et 1315, on n'était pas parfait) et l'Eglise l'a admis dans ses propres locaux : *Raymundus pretiosæ laudis abundus, doctor profundus, regnat sine fine jucundus*. C'est à lui qu'arriva la fameuse histoire, prêtée à tant de pénitents, du coureur de femmes qui se convertit parce que celle qu'il presse lui découvre soudain son sein rongé d'un cancer.

Puis, ce fut un savant. Il parlait je ne sais combien de langues sarazines et discutait avec tant de sûreté et de méthode (bien avant Descartes il prôna le doute méthodique) qu'il faisait quinauds tous ses interlocuteurs. Ce fut même à la suite d'un succès de ce genre qu'il eut l'imprudence de remporter en terre musulmane, qu'il reçut la palme du martyr. Sur ce terrain scolastique, quelque chose subsiste de lui : le cathéchisme, dont il inventa la forme par courtes demandes et réponses.

(1) D'où la place qu'occupe le livre de M. MARIUS ANDRÉ, *Le Bienheureux Raymond Lulle*, dans la collection « *Les Saints* », de l'éditeur V. Lecoffre, à Paris.

En troisième lieu, ce fut un bon politique. Il vit très bien que si les Mongols, alors hésitants entre Mahomet, le Christ et le Bouddha, se faisaient chrétiens, c'en était fait de l'Islam, et il s'efforça d'obtenir cette conversion.

Enfin, ce fut un grand poète mystique, le digne frère de Ste-Thérèse, de St-Jean de la Croix, de St-François d'Assise, son père spirituel. C'est en lui que la poésie provençale trouve sa fleur suprême ; toute la poésie amoureuse des troubadours s'épure, s'exalte, se sublimise en amour mystique, aboutissant à ces merveilleux dialogues de l'Ami et de l'Aimé, qui ne ressemblent à rien et dont certains sonnets de Verlaine pourraient seuls aujourd'hui donner l'idée.

« Quel est le nom de ton maître ? — L'amour. — De quoi es-tu fait ? — D'amour. — Où naquis-tu ? — Dans l'amour. — Qui t'as nourri ? — L'amour. — De quoi vis-tu ? — D'amour. — Quel est ton nom ? — Amour. — D'où viens-tu ? — De l'amour. — Où vas-tu ? — A l'amour. — Où es-tu ? — Dans l'Amour. »

Il faudrait lire ses poèmes en entier, *le Désespoir, le Livre des contemplations, la Philosophie d'Amour*, pour sentir jusqu'à quels replis profonds de l'âme peut vous transpercer la lance de son mysticisme, « bon chevalier masqué qui chevauche en silence ». Et ces poèmes, grâce à M. Marius André, qui les a traduits du catalan, on peut les lire, notamment cet étrange, ce troublant, ce merveilleux *Livre de l'Ami et de l'Aimé* que publia naguère *Le Spectateur Catholique*.

Heureux ceux qui marient ainsi leur nom à celui d'un grand poète, surtout d'un grand poète mystique :

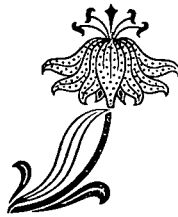
Je te donne ces vers pour qu'un jour si mon nom
 Aborde heureusement aux époques lointaines
 Et fait rêver, un soir, les cervelles humaines,
 Vaisseau favorisé par un grand aiglon,
 Ta mémoire, pareille aux fables incertaines,
 Fatigue le lecteur ainsi qu'un tympanon
 Et par un fraternel et mystique chaînon
 Reste comme pendue à mes rimes hautaines...

Puisse ainsi le nom de M. Marius André, lui-même mystique et poète, rester attaché à celui du bienheureux Raymond Lulle, de ce Saint qui fut un brillant chevalier avant d'être un doux martyr, et qui, (petit détail qui a bien son prix) même au plus âpre des tournois scolastiques,

n'oublia pas la charité, et dans son *Livre du Gentil et des trois Sages*, où il fait discuter tour à tour un païen, un juif, un chrétien et un musulman, termine par ce trait exquis :

« Là ils prirent congé et chacun pria les autres de lui pardonner s'il avait dit contre leur loi quelque vilaine parole, et ils s'octroyèrent ce pardon ».

HENRI MAZEL



FLORILÈGE MENSVEL

L'Enlumineur

à MAX ELSKAMP

Le vieil enlumineur a des rides au front,
Des revers de velours à ses manches,
La barbe carrée et le bonnet rond,
D'où sortent les fils d'argent et ses boucles blanches.

Il est assis sur l'escabeau de bois
Avec ses pinceaux de poil de cochox ou de blaireau,
Devant sont grimoire d'autrefois
Plein de belles images de vitraux.

Il y a des anges et des saints du vieux temps,
Des princes, des bouffons et des sots,
Et de bizarres charlatans
Qui sautent comme des puces dans leurs cerceaux.

Il y a le bourgemestre pansu
Avec sa houppelande à tulipes brodées,
Qui cause à sa commère et qui sue
A regarder les joueurs de dés.

Il y a ce sorcier de Hans
Qui râcle sur sa vielle fausse
Un air magique de danse
Aux morts qui sortent de leurs fosses.

Il y a, à la fin du livre,
L'image de madame Elisabeth
Avec ses roses, oisive,
Son lévrier fin, ses oiseaux et ses bêtes.

Le vieil enlumineur met une dernière touche
De carmin et d'or
Sur les cheveux et sur la bouche,
Puis, doucement s'endort.

Alors la dame sainte
Se lève sans bruit du papier raidi
Prend l'âme du pauvre vieux peintre
Et la porte en paradis.

Le vieil enlumineur y voit le Bon Dieu beau
Comme un roi de la terre avec sa barbe en fleur,
Et retrouve sur un escabeau
Son livre, ses pinceaux et ses couleurs.

Et pendant ce temps sa servante effrayée.
Qui l'a trouvé mort et couché
Sur sa manche pour oreiller
Avec son bonnet rond tombé sur le plancher,

Fait sonner jusqu'au ciel les cloches de l'église
Dont le battant trotte sans cesse
Comme la langue des filles qui devisent
Avec leurs amoureux à la messe.

TRISTAN KLINGSOR.



Un Saint du Castel

CHAPITRE PREMIER

LE CAMP

Le navrant insuccès de leur croisade avait contraint Louis VII et Conrad à faire voile vers leurs états.

Après le départ attristé du Roi et de l'Empereur, le royaume de Jérusalem s'était trouvé livré au plus périlleux abandon.

Les monarques partis, de funestes rivalités, qui déjà sourdement grondaient en leur présence, s'étant donné libre carrière, avaient partout semé la zizanie et fait s'entretuer les Chevaliers chrétiens sur le sol même où le Christ était mort — le Christ, Agneau de Dieu et Prince de la Paix !...

C'avait été d'abord le spectacle honteux d'une reine et d'un roi se disputant un trône conquis par le martyr de milliers de croisés et qu'avait illustré Godefroy de Bouillon. La reine avait nom Mélisande ; le roi rival était Baudouin III. Ayant armé leurs partisans ils marchèrent l'un contre l'autre. Or cette reine avait autrefois été mère. Le roi son ennemi était son propre enfant. Celui-ci n'eut point d'ailleurs à s'enorgueillir longtemps d'avoir triomphé de sa mère. Cinq années à peine après sa victoire il vit retomber au pouvoir de l'Islam toute la partie de son royaume qui s'étendait à l'est du Jourdain.

A la mort de son successeur (son frère Amaury,

comte de Jaffa), un enfant lépreux, dit Baudouin IV, était devenu l'impuissant héritier d'un patrimoine sacro-saint.

Mais ce fut à partir du jour où Sybille (sœur aînée de ce malheureux prince et veuve après deux ans d'union de Guillaume de Montferrat) eût épousé, car les instances de son frère, Guido de Lusignan, que le royaume s'enlisa dans la plus vaseuse anarchie. Quant mourut Baudouin V, fils de Guillaume de Montferrat et de Sybille, Lusignan, vit s'élever contre lui un rival dans la personne de Conrad de Montferrat.

Les deux ordres guerriers de la Palestine : les Hospitaliers et les Templiers prirent parti, l'un pour Conrad, l'autre pour Guy de Lusignan. Et la guerre éclata de nouveau, fratricide, entre les soldats de la Croix. Dans l'aveuglement de la haine Conrad de Montferrat poussa l'aberration jusqu'à contracter alliance avec le Sultan Saladin. Celui-ci, comprenant jusqu'à quel point ces épuisantes querelles intestines avaient anémié le royaume latin, profita de cette alliance pour reconquérir à l'Islam le fief divin conquis par les preux d'Occident au prix de tant de sang et de tant d'héroïsme. Il espéra détruire alors sans trop de peine l'œuvre auguste de Godefroy. L'évènement devait prouver trop tôt qu'il avait bien fondé son espérance.

« Jérusalem est retombée au pouvoir des fils du Prophète ! » S'envolant par delà les mers le cri d'alarme a retenti jusqu'aux confins de l'Occident. Et l'Occident pour le mieux écouter a fait taire aussitôt l'énorme cliquetis des armes fratricides ; et voici qu'il s'ébranle, oubliant ses querelles, prend la Croix et s'embarque au cri de : « Dieu le veut ! »

Guido de Lusignan ignorait quels renforts allait

bientôt lui amener la mer, quand au mois d'août 1189 il vint, ne possédant guère que neuf mille hommes tout au plus, dresser témérairement ses tentes sur la colline de Theuron, d'où l'œil dominait à la fois les remparts de Ptolémaïs et l'immense horizon des flots.

C'est de là-haut qu'après le prime assaut (où une panique causée par la nouvelle de l'approche de Saladin avait chargé la victoire en déroute), c'est de là-haut que les soldats de Lusignan, que les moines bardés d'acier aperçurent dans leur détresse une ville flottante arrivant sur la mer. Cinquante dromons lents et magnifiques s'approchaient avec majesté du brûlant sablon de la côte...

Hourrah ! car voici qu'ils sont reconnus ! Hourrah ! ces vaisseaux sont ceux des Danois. Hourrah ! et ceux là sont ceux des Frissons !

L'indescriptible explosion d'allégresse, qui fit s'acclamer de loin, puis s'embrasser en pleurant les rudes croisés du Nord et les croisés de la plage, n'était pas près de s'apaiser que déjà, au loin des eaux, fut signalée une flotte nouvelle.

Quand les croisés de Flandre et de Brabant conduits par Jacques d'Avesnes et les croisés anglais guidés par l'archevêque de Caunterbury lui-même, atterrirent par milliers au son des joyeuses buisines, l'enthousiasme dans le camp s'éleva au paroxisme. Aux cris de joie des chrétiens d'Orient les Frissons et les Danois mêlaient leurs clameurs gutturales. A ces clameurs et à ces cris Anglais, Flamands et Brabançons répondaient en poussant des hourrahs frénétiques et puis courraient vers les preux d'Orient depuis les rives de la mer.

Et les cris des armées s'entrecroisaient dans l'air, et dans la formidable unanimité de cet

immense enthousiasme le bruit des armes et des voix, qui éclatait en même temps hors de milliers de boucliers et hors de milliers de poitrines, dominait le bruit de la vague ; et l'on eût dit d'une houle dans l'air qui déferlait, délirante et terrible, contre le sommet des remparts de Ptolémaïs infidèle !

Or, parmi les croisés branbançons, qui s'étaient joints aux mâles preux flamands commandés par Jacques d'Avesnes, un chevalier entre tous attirait sur lui les regards des soldats de Lusignan, des Danois et des Frisons, à cause de l'éclat de sa superbe armure.

L'acier en était si brillant qu'on l'eût dite forgée dans le brasier du soleil pour l'archange Saint Michel, ou pour Monseigneur Saint-Georges, glorieux patrons des croisés.

Mais dès qu'il eût oté son heaume clair apparut l'imberbe menton d'un jovencel au visage très doux. C'était Walter de Bierbeeck. Son illustre lignée était, dit-on, issue des comtes de Louvain ainsi que clairement l'indiquait une frappante similitude entre les armes de cette ville et celles qui enlumaient l'écu flambant neuf du fier damoiseau.

Pendant que les gens de leur suite se hâtaient de tout côtés à dresser sur le sable chaud les tentes de leurs seigneurs, Walter de Bierbeeck et ses compagnons, conduits par les soldats du Temple au camp de Lusignan, furent introduits dans la tente d'un vieux templier brabançon afin d'y fraterniser avec les moines guerriers, qu'ils venaient si à propos seconder et secourir.

Ce fut avec une fierte naïve que Walter, tout en mangeant leur narra et l'engoûment des barons de Brabant pour la croisade nouvelle, et l'inexprimable émoi qu'il avait ressenti lui-même à l'annonce de départ.

Il n'était encore que simple écuyer lorsqu'un soir des pèlerins vinrent au manoir de ses pères annoncer que les Flamands prenaient vaillamment la croix, ayant grand soin d'insinuer que déjà tel et tel haut baron de Brabant se disposaient à suivre un aussi saint exemple.

« Alors, continua Walter, alors je n'y pus plus tenir et bien que je n'eus pas encore atteint la fin de ma vingtième année je réclamai à voix très haute qu'on me laçât incontinent le heaume sur la nuque, qu'on m'attachât de clairs éperons d'or, qu'enfin l'on me ceignît épée et baudrier, selon que me l'avait promis ma mère, ce jour qu'elle m'avait surpris à sanglotter derrière les barreaux de ma fenêtre, tandis qu'à travers le vitrail je regardais partir — *sans moi !* — nos barons et leurs écuyers ! Je voulais à tout prix qu'on m'armât chevalier afin d'être sûr cette fois de partir ainsi que les bannerets avec les Flamands de Jacques d'Avesnes.

« Et sans attendre que ma mère eût acquiescé à ce désir qui depuis longtemps me brûlait, je courus avec mes amis, — les gentils damoiseaux que vous voyez ici autour de moi, — arracher dans le parc les rameaux des buissons, afin d'attacher leurs branchages verts en forme de croix sur notre poitrine.

» Quand nous revinmes au manoir ma mère était sur le perron, environnée des seigneurs nos voisins et des gens de notre maison. D'aussi loin que nous les aperçûmes, tous ensemble, à pleins poumons, nous criâmes : « Dieu le veut ! »

» Alors, voilà que d'une seule voix les barons, qui pour la plupart venaient faire leurs adieux à ma mère, répondirent à nos cris en clamant : « Jérusalem ! »

L'émotion nous étranglait ; mais moi, fou,

délirant à ce nom trois fois saint, j'eus la force pourtant de leur crier : « Barons ! nous partons avec vous ! Armez-nous demain chevaliers ! »

« M'élançant à ces mots dans les bras de ma mère, je l'embrassai avec grande ferveur et répétant toujours entre chaque baiser : « Je veux être croisé, tu me l'as tant promis ! »

« Le lendemain devant ma mère et tous les bannerets du pays assemblés, on nous adouba chevaliers. Et le surlendemain nous partions pour la guerre ! Le trajet fut long, mais plein d'espérance ! Le vent fut propice et la mer clémente. Notre-Dame est bonne. Remerciez-là, car c'est grâce à Elle — entendez-moi bien — oui, c'est grâce à Elle, que sans nul péril nous venons à nous ».

Walter tout en parlant se grisait de bonheur à ses propres paroles.

Les templiers qui l'entouraient croyaient revivre à l'écouter ces heures inoubliées de fierté et d'allégresse, qui, pour les vétérans eux-mêmes environnaient toujours de lumière et de joie — telle une apothéose au fond du souvenir — le rite à la fois sacré et guerrier, selon lequel chacun d'entre eux jadis avait été armé chevalier du Seigneur. De leurs yeux de preux, obstinément secs sous la ruée des douleurs, la douceur émue du cher souvenir fit jaillir — comme une eau, tout à coup d'un rocher — un flot miraculeux de larmes. Leur regard s'étonna, leur émotion s'accrut à la vue même de leurs pleurs.

La fougue ardente et guerrière qui animait le cœur de Walter de Bierbeeck, l'émoi du débarquement, le délirant enthousiasme qui l'avait accueilli au milieu du camp chrétien et le récit fait par lui-même de son émouvant départ, tout cela n'avait cessé de l'attiser depuis le lever du jour.

Elle s'exalta au jour couchant devant la splendeur du soir,

Lorsque avec ses amis, les nouveaux chevaliers, le jeune baron de Bierbeeck quitta le camp des Templiers, le soleil se noyait à l'occident des eaux. C'est par là qu'ils étaient venus le matin même, seconder si nombreux Guido de Lusignan.

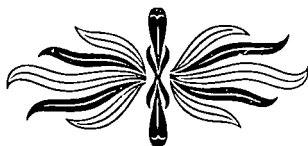
Avant de descendre la pente du Theuron et de gagner sur la plage, à travers l'infinité des pavillons bariolés couverts de soies élatantes, ceux-là que leurs hommes liges y avaient dressés pour eux, sur un signe de Walter les bacheliers firent halte au sommet de la colline, afin d'admirer à loisir le féérique embrasement du ciel, qui se reflétait par brisures dans les remous chatooyants de la mer.

La splendeur tragique du soir, ensanglantant les vagues bondissantes et ricochant comme en éclaboussures sur les tentes multicolores qui se multipliaient au loin, dans l'ombre déjà descendue, le long des rives du Bélus, évoqua à ces jeunes preux qui frémissaient d'enthousiasme des scènes rouge et or, visions de pourpre et de lumière, mêlées de gloire et d'héroïsme.

Et l'éclat d'or de la Victoire s'allia dans leur rêve altier au sang fulgurant des Martyrs.

(*A suivre*)

GEORGES RAMAEKERS.



Reliures

Relieur, penche-toi sur les eaux qui croupissent,
Et que les dessins des fossés,
Par l'eau dormante et par le soleil commencés,
Au cuir des livres se finissent.

Sors de ta chambre quand avril lave le ciel
Après les noires giboulées :
Alors toutes les eaux sont hautes et gonflées
Sous un soleil torrentiel.

Des graines, des pollens merveilleux dans les mares
S'égarer en cette saison,
Glissent entre les doigts du vent : leur floraison
Plus que les chapes et les tiares
Fait riche l'eau qui stagne au pied vert des talus,
Et chaque route où l'on chemine,
Tout sentier défoncé dans les champs s'enlumine
Pour quelque passage d'élus.

L'herbe du tertre au bord de la flaque s'effrange,
Et ses doigts distraits sur l'évier
Cherchent, telles des mains émouvant un clavier,
A jouer la chanson étrange
Que leur soufflent les vents ; et les vents l'oublieront.
L'eau qui pourrit pour toi travaille :
Relieur, si tu veux ouvrir œuvre qui vaille,
Observe l'eau qui se corrompt.

Regarde les dessins que sur l'eau les épaves
Des vents composent pour ton cuir :
Poussières, feuilles, joncs, bois en train de rouir.
Parmi des escades de braves.
Vois, les tronçons flottants des herbes et des joncs
Sont des glaives et des épées ;
Il se fait des radeaux de feuilles attroupées
Et de rameaux de sauvageons.

Il monte de la vase une toison d'écumes ;
La terre des talus rongés
Fond en savons huileux, et la gorge des geais
A moins de reflets dans ses plumes.

La mare orfèvre fait aux tronçons des roseaux
Des sertissures de globules ;
Et les feuilles sont par des chaînettes de bulles
Mises à l'ancre sur les eaux.

Et de partout, en des îles vertes ou rousses,
En cyclades, en archipels,
Naissent, s'attirent de mystérieux appels
Les constellations des mousses,
Si nombreuses, qu'avec leurs astres on pourrait
Rallumer les nuits magnifiques,
Et que pour tous les vers, les contes, les musiques,
L'artiste y trouve un signe prêt.

Et l'eau dormante prend aux noires pourritures,
A la verte écume, aux humus •
Où se forment et sont tranquillement émus
Des germes de choses futures ;
Elle prend aux charniers des automnes défunts
Gisant au fond de chaque ornière
La couleur des cuirs bruts à tes yeux familière,
Artiste, et leurs âcres parfums.

Les mares sont de rêve et de formes repues ;
Va donc, et fais toi leur pillleur.
Toute corruption est belle. Relieur,
Observe les eaux corrompues.

Mais s'il te faut pour quelque livre tout puissant
Des reflets de crime et de cuivre,
De femmes et d'or, va les voir glisser et vivre
Dans la corruption du sang.

LOUIS GILLET.



Fernand Séverin

II

Ce sont des pages semblables à l'*Ombre heureuse* qui permettent de croire à la profonde lassitude de qui les écrits; et leur acuité une fois pénétrée, il ne resterait qu'à nous étonner devant l'harmonie de ces confidences, si le poète ne nous avait lui-même avertis du don miraculeux d'enfance, qui est aussi son partage :

*Car si le deuil de vivre attriste tes paroles,
Ta voix restée enfant est douce et nous console.*

D'un enfant, en effet, ces attendrissements devant la terre en fleur, cette ingénuité aimable des premiers âges dont les sensations personnelles se séparent encore mal des choses créées : c'est ainsi que l'enfant voit un rayon de soleil et s'en emplit les yeux et croit que ce sourire est de sa propre essence.

Il y a un peu de cela dans certaines pages de M. Séverin, et lorsqu'il parle de « feuillages *ingénus* », de « feuillages *innocents* » il est tentant de croire qu'il leur prête, en les animant d'une vie bruisante, un peu de l'ingénuité de son âme et de l'innocence de son cœur. C'est par un dédoublement analogue qu'il parle des « pierres sans pitié », et « d'une nature qui se *veut* meilleure pour qui l'a mérité ».

Elle-même a je ne sais quoi d'enfantin, cette pitié qui lui fait épargner les corolles :

« *Je n'ose vous cueillir, fleur trop frêle, ma sœur !* »

dit-il adorablement dans *la Chanson d'un Pauvre* ; et c'est l'enfant encore qui demande à ses larmes d'exprimer une admiration, qui désespère la parole :

Ils sont beaux jusqu'aux pleurs, ces jardins inconnus !

Sa jeunesse s'est grisée de songes ; sa fantaisie, doucement tentée par l'inaction, s'est complu à orner, des exquises arabesques de merveilles illusoires, une réalité qu'elle voulait plus belle ; (1) c'est elle qui a pu dire de soi-même :

Je suis allé si loin dans le pays du rêve
Que ceux qui m'y suivront marcheront dans mes pas.

Hélas ! celui qu'a trop gagné le songe, est perdu pour la vie : quel vers a donc fixé cette pensée ? — L'indécis de tantôt, sera l'indécis de demain. A l'âge où la volonté s'affirme, où l'énergie de l'homme naissant vainct les dernières résistances, où le vague enchantement des premières aurores s'est embrasé insensiblement jusqu'aux feux aveuglants des midis ; où un seul but fait se concentrer en une seule aspiration toutes les forces jadis éparses, le poète des *Poèmes ingénus* reste encore diversement tenté par deux puissances qui luttent entre elles : *l'Action* à quoi l'amène naturellement sa sortie de l'enfance, *l'Amour* qui n'est que son besoin de rêve transformé.

(1) Et l'on rêvait encore un pays illusoire
Avec ce qu'on savait des pays existants.

(Enfance).

Une femme est venue qui lui a dit :

« Si je lis bien au fond des larges yeux limpides
 Que mes baisers de sœur ont maintes fois fermés,
 Tu seras de ceux-là qui veulent êtres aimés...
 « Mais qu'importe ? Ton âme, enfant, est de ces âmes
 Que hausse vers leur songe un orgueilleux espoir...
 Et je me jugerais sacrilège le soir
 Où ma bouche amoureuse irait chercher la tienne,
 Et, se complaisant trop dans une extase vaine,
 Peut-être aspirerait ta force et ta fierté.
 Reste seul, et grandis dans cette royauté,
 Et que la songerie éparse en tes yeux vagues
 Soit pleine d'un lever de glaives et de dagues !...
 « ... Et que, tout à son rêve il mêle dans son âme
 Le mépris du baiser au dédain de la femme ».

(Présomption).

Autre ⁷voix, autres conseils. L'adolescent n'a
 qu'à descendre en soi-même, pour se prouver que
 la nature l'a fait avant tout un être de tendresse :

*En moi, je sens mourir un cœur prédestiné
 Meurtri de tout l'amour qu'il n'aura pas donné... »
 « Tu n'a point vu venir dans la paix de tes soirs
 Ces pensives enfants qu'appelaient tes espoirs,
 Et tu te meurs de tout cet amour inutile,
 Cœur à jamais meurtri, mon pauvre cœur stérile !*

Et toute sa vie d'amour, avec ses hésitations,
 ses ruptures et ses retours, sera l'histoire même
 de ces voix tentatrices qui le sollicitent en sens
 contraires.



Les *Poèmes ingénus* se développent en trois parties : L'HUMBLE TRÉSOR, UN CHANT DANS L'OMBRE, LES MATINS ANGÉLIQUES.

Des poèmes épars les composent : chacun d'eux

fixe un moment, une sensation de l'âme du poète. Trouver le lien subtil qui les unit l'un à l'autre, serait œuvre puérule et vaine. Le poète a suspendu le souvenir comme une lampe d'or, dans l'ombre discrète de sa vie ; des rayons indécis et presque d'au-delà, ont révélé dans les ténèbres la vie insoupçonnée de formes, pâles au point d'en paraître lointaines, et entre deux échappées lumineuses il flotte une nuit volontaire.

Ainsi donc, point de composition d'ensemble ; quelques strophes notées d'un beau poème intérieur, le choix exquis de sensations idéalisées. Un éloignement voulu y efface, chez la pure théorie des amants, toute rudesse de contours, et peut-être croirait-on à des phantasmes, animés seulement par l'imagination du poète, si l'émotion intense des paroles qu'ils prononcent ne sortait si visiblement du cœur.

Etc'est d'abord l'adolescent, insoucieux jusquelà de l'amour et qui tremble devant des joies, dont l'initiation est proche :

En quel jardin fermé me suis-je réveillé ?
Ah ! rien que les sanglots d'un cœur émerveillé !
Des mots ne diront pas ce que l'âme veut dire.

Quelle Eve m'égara vers la paix de ces bois ?
Pardonnez-moi, mon Dieu, si je reste sans voix :
Mon âme est une enfant, et ne sait que sourire.

O toi, dont les beaux yeux me regardent mourir
Sans qu'un pleur de pitié vienne les obscurcir,
Cette félicité ne t'est donc pas nouvelle ?

Etrange et triste cœur que rien n'étonne plus,
Tu l'as vécu, sans doute, en des soirs révolus,
Le bonheur inconnu que ce soir me révèle ?

Ne me raconte pas quelle nuit vint après !
J'en mourrai, je le sais, sous ces calmes forêts ;
Elle me saisit trop pour n'être point mortelle.

(Le don d'Enfance).

Et sa crainte est si lente à s'apaiser :

Qu'alors, en souriant, et comme font les mères,
 Elle apaise mon front entre ses mains légères.
 « Encore, ô mon enfant, cette peur enfantine ? ».
 Mais, ton front que ridait la mémoire chagrine,
 L'ai-je fait moins morose avec les mains d'une ombre ?
 Un clair matin de mai se lève en ton cœur sombre :
 La voix qui te console est-elle d'un fantôme ?
 Si tu ne m'en crois point, ah ! respire l'arome
 De ma beauté terrestre ! Entr'ouvre enfin ces tresses
 Et ces voiles ! Egare, aujourd'hui, tes tendresses,
 Tu n'en flétriras point la neige de mes ailes,
 Par ce jeune parterre aux frêles fleurs mortelles ;
 Et, tandis qu'un tel soir est sur notre vallée,
 Dépense le trésor de ma beauté voilée ! »

(Son doux parler).

On le voit même ici la douleur ne perd pas ses droits, mais elle participe encore à la tristesse d'une âme toute d'ingénuité. C'est ainsi que s'expliqueront ces colères puérides qui font des roses les victimes innocentes d'une indifférence mal supportée :

« Ses dédains m'ont brisé, j'en châtierai les fleurs ! »

(La cruauté du Printemps)

Plus tard, pourtant, sa tendresse connaîtra vite la satiété. Désormais quelque profil féminin dont s'enchantait sa vie, il semble que, dans l'aveu déjà sonnent les paroles des prochaines ruptures ; et que ce soit Iseult, la superbe, celle que le poète chante :

Ton front puissant, Iseult, et tes sombres prunelles,
 Sont des gages certains d'extases éternelles :
 Mais j'ai peur du baiser de tes lèvres païennes

(Vers pour Iseult).

qu'Elle ait les tristesses de l'Euryante, celle qui lui inspire :

« Si tu foules des fleurs trop pleines de rosées
Mes baisers tout à l'heure essuieront tes pieds nus ».

qu'Elle soit calme ou languissante, toute de hautaine indifférence ou de profonde tendresse, l'heure finit toujours par se rappeler au poète, et par l'arracher à son rêve.

Il ne faut pas même toujours la curiosité d'une Elsa, pour rappeler au rivage les cygnes du départ...

« *Que vous ai-je donc fait qui rappelle vos cygnes ?...* »

Et pourtant, parmi ces claires passantes, il en est qui laissent à l'esprit la fraîche impression d'un matin : de la candeur et de la grâce ; enfants pensives qu'une nature portée au rêve désignait comme l'idéale Compagne :

Ton doux sceptre, ô candeur, est posé sur mon âme :
Ce sont des yeux de paix qui m'ont laissé tremblant.
Une petite enfant est à présent ma Dame,
Et je la briserais en le lui révélant.

(Aveu trop tendre).

Mais pourquoi fut-elle si lente à venir ? L'heure des tendresses ingénues est déjà loin !

Ma sœur, pure aujourd'hui comme l'étaient mes lys,
Que vous arrivez tard, douce enfant désirée !
Ma robe nuptiale a perdu ses grands plis ;

Bien des soirs, trop de soirs, j'ai fixé l'avenir,
Comme un bel horizon où fleurira l'aurore ;
Vous n'aurez de mes lys qu'un plaintif souvenir.

(Le Don des Lys).

Et ce sont alors les longues extases devant la « *Dormeuse* », puis les fêtes toutes idéalisées, les

joies tremblantes des « *Noces Ingénues* », de la *Chanson douce* :

« Je t'aime... En cette nuit, toute claire d'opales,
Où monte en frissonnant la lune à son lever,
Les fleurs qui font aimer, adorables et pâles,
Se mêlent sur ta tête aux fleurs qui font rêver.

et les *Eglogues* aussi, dont les halliers gardent les enivrants secrets :

Ivre du vent nouveau qui souffle des halliers,
Je t'emmène aujourd'hui vers les bois familiers,
Toute pâle en tes pleurs, pour les amours futures.

Et puis, après l'exaltation ineffable de ces épanchements, c'est le réveil: un cor a sonné dans les bois:

J'ai dénoué soudain l'étreinte commencée...
Tu m'avais désarmé, je n'étais plus mon roi...
Mais enfin, malgré toi, je renaiss à moi-même
Un chant s'est élevé de ce pays suprême
Où la fleur de ma gloire est à cueillir encor !

(Réveil)

Et maintenant que l'action le sollicite, ce sont « *Adieux au bord de la mer* » ou « *l'Orgueilleuse solitude* »:

*Excédé de bonheur, las du calme lui-même
Puissé-je cette fois, dans le jour vaste et clair
Appareiller enfin vers quelque exploit suprême,
Avec les vents fougueux qui soufflent vers la mer!*

Et il y a dans ces ruptures, une sorte de fatalité, dont l'homme, dans l'œuvre de Séverin, semble ne point vouloir même tenter de s'affranchir. Est-ce résignation, est-ce la suprême sagesse qui se veut au-dessus des troubles vulgaires ?

Il ne faut point pleurer ce qui finit un jour.
Nul encor, dans son vol, n'a pu fixer l'amour :
Il unit à son gré les rêves et les charmes ;
Mais le divin passant qui ne voit point nos larmes

En brise quand il veut le chaste rendez-vous.
 Que je ne sois pour toi qu'un souvenir très doux!
 Une ombre aura passé... *D'autres viendront peut-être...*
 Mais celle là, du moins, n'a point troublé ton être,
 Et portait pour tout philtre, en ses regards lointains,
 Un peu de la clarté des immortels matins.

(L'Adieu sans Pleurs)

Mais plus souvent encore, c'est que la délaissée est sûre de son pouvoir, et, comme l'Ombre de ce « *Jardin Hanté* », elle pourrait se surprendre ce murmure aux lèvres :

« Tu restes, malgré toi, le fiancé d'une ombre!
 Partout, présent au cœur invisible aux regards,
 Mon souvenir te suit, fidèle comme l'ombre;
 Tu n'en briseras point l'enchantement épars. »

Et de si loin qu'il vienne, les chemins ramèneront à l'Emma du *Retour*, à la *Dame d'autrefois*, celui qui se croyait libre à jamais d'une étreinte dénouée. Que lui restera-il de ses vaines tentatives d'indépendance : Un peu plus de désolation issue d'une fierté humiliée :

« *Un privilège amer de pleurs inessuyés,
 Et tous les maux naissant de plus de conscience* »

Dès cet instant en effet une conscience, maîtresse d'elle, précise, sinon la plainte, du moins l'aspiration à un calme souhaité.

Dormir est doux... rêver console un peu de vivre...
 Mais rien, ni le sommeil, ni les songes heureux
 N'excitera jamais le désir de revivre
 Chez ceux qui sont partis par les sentiers ombreux (1)

(La vaine conquête)

(1) Cfr., Leconte de Lisle.

Ne valent pas la paix impassible des morts.

On le voit, c'est la mort qui est maintenant l'Oasis suprême, la terre promise du repos. C'est alors, aux heures de désolation, que le cœur, meurtri de caresses passionnées (1), revient de lui-même aux tendresses bien autrement reposantes de la simple amitié : aussi M. Séverin a-t-il consacré à l'amitié des pages délicieusement émues et désolées :

« On se fait de l'amour lui-même une habitude :
Hélas ! Il m'a suffi d'un peu de solitude.
Pour sentir, à jamais, combien tu m'étais cher ! »

(Le Vœu comblé).

O mon ami lointain, tu n'avais pas senti
Quel besoin de caresse et de sollicitude,
Me détournait vers toi, sous tant d'inquiétude.
Car ce n'est pas assez qu'on aime ! Un rien détruit.
Ce temple frère et clair que l'amour a construit.
Il faut qu'à chaque instant une pitié voilée
S'en vienne rassurer cette âme désolée ;
Et mon cœur se résigne, en gémissant tout bas :
« S'il me connaissait mieux, il ne m'oublierait pas ».

(Délaissement).

Lorsqu'on songe au cri désespéré qui termine
« *le Chant dans l'Ombre* »

« *Ne pas penser ! ne pas vouloir ! ah, ne pas vivre !* »

on conçoit le titre de *Matins angéliques* donné à la troisième partie des *Poèmes ingénus*. Non pas que là enfin brille dans toute son insouciance et sa gaîté la pure lueur du matin : l'aurore y est une « *convalescente* » ; le cœur mal rassuré balbutie à peine ; ce n'est encore qu'un espoir d'aube :

« Des fleurs, mon Dieu, des fleurs ? Suis-je donc pardonné ? »

(Rédemption).

(1) Nous nous étions fait mal dans toutes nos caresses.

(Les adieux au bord de la mer).

et plus loin :

« Ce n'est pas qu'éclairé d'une grâce suprême
Je me sois, sans retour, évadé de moi-même ;
Mais, encore que mon cœur ait longtemps hésité,
De lueur en lueur, j'arrive à la clarté... »



L'art de M. Séverin n'est pas, on l'a vu, l'ennemi des sensations rares. S'il est vrai que le souci d'épurer la forme, d'en élaguer tout élément de vaine redondance, apparente son talent à l'œuvre si pure et si fière d'un Racine, l'incontestable modernité de ses procédés s'affirme tout aussi nettement pour ceux qu'arrête semblable vers :

« *De quelles douces voix est donc fait le silence ?* »

Il est certain qu'il y a là l'indice d'un réel raffinement d'esprit et que si la simplicité est encore dans la forme, celle-ci n'est déjà plus le vêtement d'une pensée vraiment naïve. La naïveté me semble supposer l'insouciance : elle est une sorte de don négatif que fait à l'enfant toute l'expérience non encore éprouvée, et que la vie jalouse aura tôt fait de lui reprendre.

Rien n'est donc moins naïf que ce candide et simple enfant, qui est resté *tel* malgré l'expérience vécue.

*Je me remets, Seigneur, en vos mains tutélaires,
Et voyez combien seul, et combien alarmé!
Confiant dans vos dons, j'ai visité mes frères:
PARDONNEZ-MOI, MON DIEU, S'ILS NE M'ONT PAS AIMÉ.*

*Que sais-je? Ils m'ont parlé de haine et de colère...
O ! Vous qui savez tout, quel langage est le leur ?
Mon âme, en ce pays, est-elle une étrangère?
OU M'AVEZ-VOUS FAIT DON D'UNE RARE CANDEUR ?*

*Hélas! car je ne sais qu'aimer! Qu'il vous souviennne,
Mon Dieu, de vos présents célestes, et voyez :
De grâce, enseignez-moi la colère et la haine,
Que j'aie enfin ma part à ces DONS oubliés.*

(Amour)

Remarquez que cet enfant a conscience de son enfance, que ce candide sait qu'il existe une candeur! La pensée n'a donc ici de vraie simplicité qu'autant qu'en permette la vie à l'homme moderne et qui sait de quels raffinements elle se compose, comme plus haut, de quelles douce voix est fait le silence.

Pour se défendre de l'affectation, où trop de subtilité a conduit tant d'esprits doués, M. Séverin avait un goût impeccable, ami de l'abstraction, si l'on n'attache point à ce mot une idée de sécheresse.

Ses paysages se ressentent du goût de l'abstrait, car la vision dont ils sont nés, peu soucieuse du détail, semble s'être enivrée des ensembles, plus larges, et par là même plus imprécis. Aussi, la langue qui se parle dans les « Poèmes ingénus » est-elle éminemment classique, et le choix, lorsqu'il s'impose entre le terme général et l'expression particulière, n'est jamais hésitant: la langue y gagne une noblesse dont la nature de la pensée s'accommode à ravir.

L'image répond à cette conception, sévère et pure, de la beauté. Simple et noble, elle emprunte ses éléments à la flore, à la faune vivante de la nature :

Va, mon faon, que j'admire au moindre de tes pas,
Le beau geste inappris de tes pieds délicats!

Elle se dégage en général de l'appareil habituel et trop pesant de la comparaison, et lui préfère

l'image flottante et imprécise, qui imprègne pour ainsi dire chaque mot:

« Et cueille au rosier perlé
De la pudeur des rosées
Le bouquet immaculé
Des roses qu'elle a baisées! »

(Au jardin)

*« Je ne savais, enfant, quel diadème amer
Froissait de ses joyaux vos tempes puérides... »*

Qui ne sent là que chaque mot est comme le reste d'une image, dont il serait loisible à notre volonté de reconstituer les éléments, et que tout dans cette langue est une exquise audace; la phrase en est restée riche de force évocative: comme ce coffret qui a gardé, des précieuses essences qui lui furent confiées, une âme odorante et complexe qui évoque à la fois tous les parfums disparus.



Que l'œuvre de M. Séverin se soit acquis dans la littérature française, une place fière et discrète parmi les poèmes de pur sentiment, il me plairait que cette étude en eût apporté la preuve, à qui sait apprécier encore le dédain de l'artiste pour toute transaction qui payerait d'un succès éphémère la noblesse avilie de son rêve.

Je crois que M. Séverin peut attendre le jugement de l'avenir avec calme, et si quelqu'un faisait à son œuvre le reproche de n'être point virile, des voix se trouveraient pour lui répondre, que si le jour est beau de l'éclat du soleil, la nuit est belle aussi du scintillement à peine deviné des discrètes étoiles.

GASTON HEUX.

LE THÉÂTRE.

Le Mirage

DRAME EN 4 ACTES DE GEORGES RODENBACH

C'est une œuvre étrange que ce drame du romancier de « Bruges-la-Morte » qui vient d'être publié dans *la Revue de Paris*.

Voici le sujet. Hugues, après avoir perdu sa femme qu'il adorait, est venu se réfugier à Bruges. Une chambre de la maison qu'il habite a été transformée en une sorte de chapelle toute remplie des reliques de la morte.

Tout-à-coup, dans les rues de la vieille cité, Hugues rencontre une femme qui ressemble étonnamment à cette Geneviève qu'il pleure toujours. C'est une danseuse, pis encore, une courtisane vulgaire. Mais Hugues ne veut voir en elle que Geneviève. Il revit autre fois, ainsi qu'il le déclare à son ami Joris Borlunt.

Mais voici que cette Jane, qui ne comprend rien, elle, à cette poésie du souvenir revécu, peu à peu s'empare de l'âme de Hugues. Et Hugues, impuissant à réagir, sentant sa misère et, pourtant, ne pouvant se passer de ce joug, en un moment de fureur et de folie, finit par étrangler sa maîtresse avec les cheveux de la morte.

Tel est le drame.

Faut-il y voir une simple fantaisie d'artiste? faut-le considérer comme un essai de psychologie? Je ne sais.

Bruges-la-Morte n'intervient guère dans l'action. Sans doute l'œuvre se termine tandis que dans les rues se déroule la procession du Saint-Sang, dans la musique des serpents et des ophicléides. Mais ce n'est là qu'un peu de mise en scène, un contraste de mélodrame, rien de plus.

Quant à la psychologie de l'œuvre elle est singulièrement déconcertante. On ne s'explique guère comment Hugues qui, tout semble le prouver, est paisiblement fidèle à sa Geneviève morte, ose l'aimer et la retrouver en une femme ignoble, au langage grossier, au cynisme écœurant. Hugues, pourtant, n'apparaît point comme un sensuel, c'est plutôt une âme triste, repliée sur elle-même, éprise de solitude et de silence. La révolution morale qui s'accomplit en lui est vraiment trop rapide et elle est inexplicée, d'autant plus qu'elle aboutit au meurtre et à la folie.

N'y aurait-il là qu'un cas d'hystérie morale?

On conçoit fort bien qu'à un moment de sa vie la solitude pèse à Hugues, ce que l'on ne conçoit pas c'est qu'il en arrive à se jeter dans les bras d'une misérable de bas étage. Et on le comprend d'autant moins que très vite il s'aperçoit de la différence qui existe entre la morte et Jane. Le mirage, dès lors, n'existe plus, l'enchantement est rompu. Pourquoi donc Hugues ne se ressaisit-il pas et ne chasse-t-il pas loin de lui cette drôlesse qui va jusqu'à bafouer la fidélité de son souvenir?

En réalité et cela explique tout — Hugues n'est qu'un sensitif, une petite âme frêle et malade, sans énergie sérieuse et sans vouloir.

D'ailleurs presque tous les personnages de Rodenbach sont des rêveurs ambulants qui s'en vont par la vie enveloppés d'une brume mystérieuse et d'une inquiétude subtile que rien ne peut dissiper. Hugues est bien de cette race.

Le personnage de Jane est insignifiant. C'est le type de la courtisane sans pudeur, sans cœur, sans amour, se livrant à qui veut la prendre. Il finit même par agacer et l'on se demande comment Hugues a pu s'éprendre d'une pareille créature.

À côté de Hugues et de Jane s'agitent les personnages secondaires de Joris Borlunt, l'artiste ami de Hugues, de Barbe, la vieille servante et de Sœur Rosalie.

Ces deux dernières figures sont joliment dessinées, particulièrement celle de Barbe. Toutes deux symbolisent, dans la pièce, l'influence de Bruges-la-Morte. Malheureusement, ni Barbe, ni Sœur Rosalie, n'ont une véritable action sur le drame.

Pour finir, disons un mot du style. Il est très agréable, avec, parfois, des recherches d'originalité qui ne sont point déplaisantes, et une atmosphère de mélancolie très douce qui pénètre l'âme. Somme toute l'œuvre n'ajoutera rien à la gloire de Rodenbach. Outre qu'elle rappelle un peu trop son roman « Bruges-la-Morte », elle manque, non pas de puissance dramatique, mais de psychologie profonde et son héros manque, plus qu'il ne convient, de noblesse d'âme.



L'Aiglon

Cette fois il semble que la critique ait enfin compris son devoir. Elle a été sévère à M. Rostand et elle a pleinement raison.

On ne peut en effet rien imaginer de plus sot, de plus plat, de plus vide que ce mauvais mélodrame de l'auteur de « Cyrano de Bergerac ».

Nous ne dirons que fort peu de chose de la poésie, nous réservant d'en parler avec documents à l'appui, quand le drame paraîtra. Contentons nous de juger l'action de l'œuvre et la psychologie générale des personnages.

Mais peut-on bien parler d'action à propos d'un drame où, durant cinq actes, on piétine sans cesse sur place. Ce semblant de conspiration qu'a imaginé l'auteur ne nous intéresse pas. Tout y est factice. C'est au personnage de « l'aiglon » que nous allons tout droit, c'est sa vie à lui qui doit faire l'action, or qu'est-elle cette vie? Hésitation et faiblesse, pas autre chose. « Le caractère étant établi, dès les premières scènes, tel qu'il restera jusqu'à la fin, on ne peut dire, a écrit fort justement M. René Doumic, que l'action qui n'est pas dans les faits soit dans le progrès de l'étude morale ».

Le prince hésite perpétuellement. Et ce mouvement de va-et-vient est d'autant plus énervant que, pour le maintenir ou même pour le provoquer, Rostand se sert moins de psychologie pénétrante et forte que de trucs de mélodrame ou de vaudeville. Il a de plus commis la faute énorme de ne placer autour du héros que des personnages, ou totalement ridicules comme le sergent Flambeau, ou invraisemblables et caricaturaux comme Metternich. Le reste ne compte pas. Dès lors, au lieu de racheter la monotonie du type central par

l'attrait piquant ou sérieux des figures d'à côté, tous ces types accessoires engendrent, eux-mêmes, indépendamment de la monotonie, la plus formidable répulsion.

Dans le fameux tableau du champ de bataille de Wagram la convention théâtrale, le truc étouffent et suppriment la puissance de l'inspiration et jusqu'à l'émotion sincère.

Ainsi l'œuvre apparaît comme une des plus incohérentes qui soient au théâtre. Il y a là tout à la fois du mélodrame et du vaudeville, un lyrisme de pacotille et de la drôlerie de cirque.

Au point de vue de l'étude des âmes, c'est le vide le plus absolu. Le poète — peut-on le qualifier ainsi ! — a le don de l'ingéniosité, et il en abuse.

Incapable de concevoir largement, il accumule, sur une trame plus que légère, les idées et les incidents de détail. L'essentiel de son dessein dramatique ne tarde guère à lui échapper et l'on n'a pour oublier le néant de l'action dramatique et de l'étude psychologique que l'extraordinaire et insupportable abondance verbale de l'écrivain. Aussi les tirades abondent-elles. C'est un vrai torrent, par exemple, qui se déverse sur le petit chapeau. A force d'enjoliver des idées petites et fines comme de jolis bibelots très fragiles, Rostand ne voit même dans les grandes idées qu'un prétexte à fioritures de style, à jeux d'esprit et à préciosités d'expression.

Nous aurons l'occasion d'y revenir plus tard.

Bref, et pour conclure, « l'Aiglon » est un mélodrame manqué. Rostand est un mauvais élève de Scribe et il s'efforce d'imiter, très gauchement, les jongleries littéraires de Banville.

Il est grand temps, s'il veut enfin avoir l'approbation des lettrés sérieux, qu'il aille à l'école des

maîtres, s'inquiète un peu moins du public et de la grande Sarah et qu'il se défie de ses dons.

Peut-être pourra-t-il alors écrire une œuvre à peu près convenable.

Je le souhaite de tout cœur et très sincèrement.

V. DE BRABANDÈRE.



Les Amants d'Arles

HENRI MAZEL. *Les Amants d'Arles*. Paris, librairie du « Mercure de France ».

Un critique influent proclamait naguère, à propos d'un auteur gâté par quelques succès faciles : « Non, Corneille n'est pas mort » Il n'y a donc pas de limites à l'impudence ! Cette exagération de la part d'un homme du métier qui ne se respecte guère, mais qui s'y connaît néanmoins, ayant écrit parfois des œuvres qui ne sont pas sans beauté — à côté d'œuvres abjectes, — cette exagération, dis-je, a son excuse. Nul n'ignore qu'on fait aujourd'hui métier de louer ou de tomber tel livre, telle pièce, comme un vulgaire produit commercial. Les Oisons qui se dandinent sur nos scènes ne s'en croient pas moins volontiers, non seulement des aiglons... espagnols, mais encore des aigles adultes et se gardent bien de rougir quand on les compare à l'Unique, à celui qui fut, qui est et qui sera, n'en déplaît aux thuriféraires du succès, l'immortel et l'incomparable auteur du *Cid*, le père éternel de la Tragédie française. Cependant entre le soleil et les chaudrons enfumés qui gravitent à des milliards de lieues autour de lui, le champ est vaste et si nous ne vivions au fond des caves de notre planète, d'autres astres, non sans éclat, attireraient nos regards.

M. Henri Mazel est notre premier dramaturge catholique. C'est à la fois un penseur et un artiste, un poète et un sociologue et, ce qui ne gâte rien, un écrivain très fécond. Le cinquième de ses drames, pour ne parler que de ceux-ci, *les Amants d'Arles*, vient de paraître à la grande joie de

ceux qui savent encore goûter les œuvres harmonieusement ordonnées et sobrement écrites. Ce drame égal, où jamais n'apparaît l'effort, ne verra pas de sitôt l'électricité de la rampe ; la vieille grande tragédienne ne demandera pas à créer le rôle de la jeune Félicie. Au reste M. Mazel ne semble pas briguer les honneurs de la scène. Le besoin de paraître ne tourmente pas l'auteur qui laissa dormir cette œuvre pendant six ans dans ses cartons. La soif de la réclame n'altère pas un dramaturge en chambre, persuadé, non sans raison, que tout art qui s'adresse à la foule est un art inférieur qui doit répugner à l'artiste. Ce n'est pas à dire que les drames de M. Mazel ne se puissent porter à la scène, mais l'éducation du public n'est pas encore à leur hauteur.

II. Mazel ne sort pas ici de sa note habituelle ; il force la note déjà connue de ses poèmes en prose. La mélancolie est poussée à l'extrême noir, pourrait-on dire. On peut s'en étonner de la part d'un écrivain qui ne perd plus une occasion de proclamer — et c'est où je me sépare de lui — qu'il faut être de son siècle et y conformer sa vie. Ici même quand Césaire déclare : « La vie est-elle bonne ? Je ne sais, mais c'est un impôt de Dieu auquel nul ne se doit soustraire », c'est évidemment M. Mazel lui-même qui parle. On devra se rappeler cette parole virile lorsque tant de découragement se manifestera par la suite.

Mais avec toutes ses images de deuil, de détresse et de mort, n'est ce pas une leçon qu'il voulut nous donner ? Et pouvait-elle venir plus à propos ? En peignant magistralement cette fin de l'Arles antique, ne fut-il pas hanté par la vision de notre France qui s'anéantit, elle aussi, par la veulerie de son peuple ? Et ce rêve de poète, ancien de quelques années, ne semble-t-il pas se réaliser ? L'œuvre a pris soudain un surcroît d'actualité.

Majorien Fevréol, préfet des gaules, a vu mourir tous ses enfants et ses petits-enfants ; il ne lui reste que trois arrières petites-filles qu'une langueur morbide incline vers la tombe et que nous voyons sans cesse errer, avec leurs fiancés, aussi pâles qu'elles, dans les funèbres Alyscans. Seul Césaire, le fiancé de Félicie, montre encore un peu de vigueur. C'est en lui qu'Arles a mis son unique espérance. Il est, à vingt ans, le chef des légions narbonnaises, légions qu'on ne voit d'ailleurs jamais. Lorsque Gondovald, l'envoyé du roi des Francs, viendra déclarer que son maître Haribert désavoue la majesté de l'Empire et menace la

Rome des Gaules, c'est à lui qu'on aura recours et c'est lui que l'on déléguera vers la Ville éternelle pour lui demander son appui.

Mais, Césaire parti, quel sera le défenseur de la Cité ? qui chatiera l'insolence du barbare quand il osera porter les regards et la main sur la fille de Majorien ? Un vieillard plus que centenaire, effroyable fantôme, Tonnance Ferréol, père de Majorien, qui commanda jadis les légions victorieuses de Julien et qui vit maintenant, solitaire et farouche, au fond de ses appartements, fidèle encore aux dieux de Rome, symbolisera seul la résistance. Lorsque Félicie, menacée par Gondovald au fond du palais désert, en appelle à l'image même de César Auguste, c'est l'ancêtre qu'elle n'a jamais vu, le spectre de la puissance écroulée qui apparaît aux yeux étonnés du Barbare : « Je fus l'Empereur Tonnantius et je suis encore Ferréol l'ancien. J'ai cent ans et mes yeux se voilent et mes genoux me portent à peine, mais mon cœur reste indomptable. Me voici. Je porte dans mes murs les statues de Rome et de la Victoire, parce qu'à l'éclat des voix pénétrant jusqu'en mon lointain silence, j'ai deviné qu'un péril hantait ma demeure. Grâce aux dieux, ce n'était qu'un seul barbare ». Et l'envoyé des Francs se retire, mais c'est la bouche pleine de menaces et crispé de fureur.

Césaire est revenu. Arles et Félicie mourantes l'attendaient. Hélas ! c'était donc vrai ? Par l'état de la cité gallo-romaine on pouvait juger de celui de Rome. Rome n'est plus que ruines et les vaches paissent dans le Forum. Il n'y a plus de Sénat, plus de légions. Seules quelques bandes de mercenaires promènent leur insolence dans les villes qu'ils oppriment. Où est l'Empereur ? Les chefs barbares revêtent et dévêtent de la pourpre impériale l'éphémère jouet de leur caprice. Qu'Arles n'entende plus rien de Rome. Et que pourrait-elle attendre maintenant d'elle-même ? Il n'y a plus à songer à la résistance. A la nouvelle de l'apparition prochaine des Francs on abandonne la ville. Pendant que les Sénateurs se sauvent nous assistons aux derniers moments de Félicie parmi les tombes de ces Alyscans où se passa sa courte et mélancolique existence. Voici maintenant les fugitifs acculés au rivage de la mer, grelottant de fièvre. « La nuit tombe, les marais respirent ». Césaire est lui-même frappé. Le seul vaillant qui voulut sauver la Patric, mais que ses forces trahissent à son tour, sent que l'heure est venue. Cependant une voile

a paru. Dans son délire il distingue les galères impériales qui abordent : « C'est l'Empereur d'Orient qui revient, il est vainqueur des Perses et des Arabes. Il vient pour chasser les Barbares et sauver Arles »

Hélas ! hélas !

Certes une leçon profonde se dégage de cette fresque harmonieuse aux couleurs pâles, conçue par un clair génie du midi. Nous sentons bien que l'émotion n'est pas seulement provoquée par l'action qui se déroule. En même temps que nos regards sont occupés aux gestes d'un peuple agonisant qui cherche encore, à la hâte, à se draper majestueusement dans les plis de son immense orgueil et de ses grands souvenirs, notre âme est agitée par le presentiment d'un malheur inévitable et prochain qui nous menace. Les Barbares qui font trembler Rome et Arles et qui n'auront qu'à se montrer sur l'horizon des villes pour en faire fuir les habitants ne sont-ils pas déjà parmi nous ? Plus de Sénat ? plus de légions ? des mercenaires insolents !... Certes nous avons mieux soutenu le choc ; ou plutôt, l'invasion s'étant faite par voie d'infiltration, le choc n'a pas eu lieu ; nous nous sommes trouvés entravés sans nous en douter. Notre fuite, toute morale qu'elle fût, en est-elle moins complète ? Nous nous sommes habitués à respirer l'air empesté des marécages comme les habitants de cette Arles dont la mer salubre s'est retirée. Ne disions-nous pas aussi comme eux : « A quoi bon vivre puisqu'il faut mourir ? » Nous sentons-nous assez de force pour gravir les collines où la brise est pure et d'où l'on découvre les vastes horizons, les villes, la mer, d'autres montagnes et cette Rome, peut-être, la ville des glorieux ancêtres ? Rome !... Toute énergie n'est-elle pas morte ? « Malheureuse ville où les vierges ne brûlent plus du désir d'être mère ! » où l'amour naît sur des sarcophages. « Malheureuse ville où il n'y a plus de vierges ! » pourrions-nous à notre tour crier. Nous renonçons à la vie comme ces jeunes et faibles amants, ou, quand nous n'y renonçons pas, nous la souillons ; ou encore, semblables à ces vieillards qui se traînent péniblement, nous nous fions au prestige de notre ancien renom, comme au palladium qui doit nous garder à jamais et nous dispenser de tout effort.

Mais en sommes-nous vraiment là ? Lorsque retentira le suprême appel, les voiles qui s'écarteront ne montreront peut-être pas seulement les spectres décharnés de quelques Tonnantius Ferréolus, mais aussi de jeunes hommes pleins

de vigueur et prêts à se jeter ardemment dans la mêlée. Qu'importe ! Les œuvres comme celles-ci sont bonnes : elles sont à la fois des œuvres d'art où nous trouvons de grandes jouissances morales et des œuvres utiles qui, nous faisant penser, nous mettent sur nos gardes et dans le chemin de la victoire.

YVES BERTHOU.



LA CRITIQUE

Les Livres nouveaux

HENRI DE RÉGNIER. « *Les Médailles d'Argile.* »
(Paris. *Mercur de France*).

Effigies héroïques ou amoureuses, incises en l'argile d'un sonnet ou d'un court poème, retours mélancoliques vers un passé plus beau, petits tableaux intimes esquissés à travers l'an et impressions notées sous l'arbre de la route, les derniers vers de M. Henri de Régnier affirment une fois de plus les nobles et précieuses qualités poétiques qui caractérisent leur auteur. Cette grâce hautaine des sentiments, cette tristesse qui tâche parfois de s'abriter sous le masque d'un sourire factice, ce désir d'éloignement, nostalgie des douces et mélodieuses patries d'autrefois : tout ce qui nous enchantait si souvent dans les autres œuvres du poète vibre et palpète ici d'une vie nouvelle. L'élégante pureté des expressions, jointe à une chatoyante orfèvrerie de mots et à l'harmonie du vers, charme d'une manière délicieuse celui qui s'est laissé captiver un jour par le rythme tour à tour tendre et grave des *Poèmes Anciens et Romanesques* et de *Tel qu'en Songe*.

Cependant, malgré tout l'attrait de l'œuvre actuelle, nous ne pouvons donner aux *Médailles d'Argile* une place égale à celle que conquièrent, parmi nos préférences littéraires, d'autres recueils

du poète. Dans l'ensemble de l'œuvre, déjà si considérable, de M. Henri de Régner, ce livre ne se détache pas avec cette netteté lumineuse, cette originalité puissante qui firent des *Poèmes Anciens et Romanesques* une des productions les plus marquantes de la jeune poésie française. Ce qui surtout nous charme, dans le talent de M. Henri de Régner, c'est un don de composition merveilleux et une incomparable aptitude au symbole. Aussi, d'amples poèmes comme l'*Alérion*, la *Gardiennne*, la *Demeure*, dans *Tel qu'en Songe*, comme l'*Homme et la Sirène*, dans *Aréthuse*, nous apparaissent fort près des âmes inaccessibles, brillant au ciel de l'Art d'une clareté sereine. Or, dans les *Médailles d'Argile*, quelques poèmes seulement : *Hélène de Sparte*, la *Nuit des dieux* et le *Bucher d'Hercule* peuvent, quant à l'envergure du sujet et à la splendeur de la composition, soutenir la comparaison des chefs-d'œuvre que nous citons plus haut.

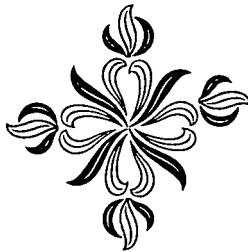
Il est vrai que ces poèmes sont d'une beauté véritable et profonde. Avec quel art subtil, quelle puissance verbale claire et nombreuse, le poète nous montre les ombres ensanglantées de ceux que la fatale beauté d'Hélène a rués vers la mort, accueillant auprès du fleuve silencieux, bordé par les pâles prairies d'asphodèles, l'adorable ennemie. Les héros se vengeront-ils enfin des souffrances endurées pour la femme fatale ?

Non. Tous debout, les bras tendus vers la Beauté,
Au lieu de la maudire, eux qui sont morts par elle,
D'une bouche muette où nul cri n'est resté
Acclament en silence, Hélène toujours belle.

De tels vers sont suprêmes, et à les lire, on regrette que M. de Régner ait fait, dans ses *Médailles d'Argile*, une place trop grande à des

piécettes, charmantes sans doute, mais faibles en regard de ces poèmes, dont nous citons les titres, clairs chefs-d'œuvre qui font de leur auteur, parmi les porte-lyres d'aujourd'hui, l'un des plus merveilleux et des plus purs.

CHARLES DE SPRIMONT.



De l'Influence en Littérature

A propos d'une conférence de M. ANDRÉ GIDE, et des influences qui se rencontrent dans les œuvres de MM. RUYTERS, EDOUARD DUCOTÉ, YVANOË RAMBOSSON, St. GEORGES DE BOUHÉLIER, HENRY GHÉON, THOMAS BRAUN.

Dans la spirituelle et très lumineuse conférence qu'il nous donna naguère sous ce titre à « la Libre Esthétique » et qui publie ce mois-ci l'*Ermitage*, notre confrère André Gide (que M. Christian Beck, le directeur de *Vie Nouvelle*, appelle en sa revue : « le tendre Héros André Gide, » encore que celui-ci ne soit point naturiste,) émit et défendit avec méthode cette thèse : « Les faibles, les pauvres d'âme ont seuls à redouter de perdre, par la fréquentation des ouvrages d'autrui la personnalité qu'ils s'attribuent. André Gide s'élevait ensuite avec quelque raison et beaucoup d'ironie contre l'attitude de ces jeunes écrivains exclusivement en proie à la peur en question. Que notre confrère se console ! D'autres jeunes auteurs se rencontrent encore, en nombre, ma foi assez respectable, qui selon toutes apparences n'y sont en proie le moins.

Voici par exemple André Ruijters. L'influence qu'exerce sur ce jeune et très laborieux auteur un écrivain que M. André Gide doit connaître mieux que personne, est incontestable. Prétendre que cette influence n'est point du tout à déplorer voilà qui le serait peut-être moins.

Soit par hasard, soit par calcul, la conférence de Andre Gide ne pouvait mieux paraître qu'en l'*Ermitage*. En effet, M. Ed. Ducoté, le très aimable directeur de cette sympathique revue, adore l'influence; celle des classiques, de tous les classiques; à tel point que son ambition paraît bien celle d'être *envoûté* par eux. M. Ducoté recherche avec une égale avidité l'influence des classiques grecs et celle des classiques romains. Mais c'est dans les œuvres des classiques français du XVII^e siècle qu'avant tout il la va chercher, de même qu'il semble chercher l'influence de ces derniers dans les œuvres des classiques français du XVIII^e siècle. Avant de faire paraître *Merveilles et Moralités*, M. Ducoté écrivit des Fables et nous reservit *Télémaque*. Or n'y a-t-il pas là, o! André Gide, de quoi vous combler d'aise? Esope influença Phèdre, Esope et Phèdre influencèrent La Fontaine; La Fontaine influença Florian; Florian influença Edouard Ducoté. D'où il appert évidemment que l'influence est féconde qui fait procéder M. Ducoté à la fois de Florian, de La Fontaine, de Phèdre et du Phrygien; de même que l'influence des poètes grecs sur Fénélon, et de Fénélon sur l'abbé Barthélémy, fait procéder M. Ducoté à la fois de l'abbé Barthélémy, de Fénélon et des Grecs.

Parlerais-je à présent de M. St.-Georges de Bouhéliier et de l'influence qu'exercèrent — hélas! — sur l'inventeur du Naturisme M. de St-Pierre et Jean-Jacques? Ou bien par des exemples puisés aux livres de son excellent ami Henri Ghéon, montrerais-je celle non moins évidente de Jammes sur l'auteur des *Solitudes de l'Eté*? Contentons-nous pour le moment de constater combien M. Yvanhoé Rambosson fut malheureusement influencé par Verlaine dans *les Actes* de foi qu'il

vient de publier et arrêtons-nous enfin un court instant au *Livre des Bénédiction*s de M. Th. Braun.

Ce petit livre savamment édité par le *Spectateur catholique* (qui va reparaitre sous peu) et par « le vieil imprimeur » Buschman d'Anvers, (« *Al wat de Buschman plant, gedije voor het land.* ») rachète un peu par son type archaïque (Ohé ! le modernisme !) la déplorable affectation de naïveté sous laquelle transparait hélas ! l'intolérable snobisme de son auteur. Sans contredit l'énumération est la forme du discours que prédilectionne Monsieur Th. Braun et je m'empresse d'ajouter qu'en cela l'influence de Jammes n'opéra qu'indirectement sur lui.

Ce n'est point de cette manière qu'il faut aider au renouveau de la sainte Flore chrétienne, mais par la vraie simplicité, celle qui n'est point d'attitude littéraire, mais de spontanéité de cœur et de vacuité d'âme. Au fond, c'est toujours le futile souci, très décadent, d'être simple, malgré soi-même, qui influence Th. Braun et qui fait qu'il ose, *s'adressant à Dieu*, écrire de telles choses :

*Daignez bénir l'opoponax et la valériane,
Le chiendent, la réglisse et les calmes tisanes,
La camomille, la guimauve et l'ellébore
Pour ceux dont la raison à nouveau s'élabore ;*

Et encore à propos de fromages :

*Bénissez les, Seigneur ! Bénissez le Présent
Le Chester roux et le Gruyère larmoyant,
Le Kantercaas et les rondelles de Mayence,
Où se mélent les grains d'anis et les semences
L'Edam, le Pottekees, fromage des Marolles,
Et ceux auxquels on dit « Monsieur » comme à des hommes.*

Le temps, l'espace et le désir me manquent pour en citer d'avantage. Ceci suffira d'ailleurs, j'imagine, à prouver qu'il est des jeunes que ne hante point la peur de perdre, par l'influence des ouvrages d'autrui, « leur personnalité ».

GEORGES RAMAËKERS.

L'ACTUALITÉ.

Revue du Mois

A PROPOS DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE. — UNE IDÉE DE
M. BARRÈS. — L'ARRIVISME.

A PROPOS DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE. — Tout le monde a plu les discours d'inauguration. Ce n'est pas au point de vue littéraire que j'en parlerai, bien qu'il y ait à souhaiter, en passant, que l'art collabore davantage à ces manifestations nationales. De tels discours que chacun lit, le lendemain, dans les gazettes, devraient contenir de grands enseignements et être écrits dans une langue lapidaire.

Il faut louer M. le Président de la République et M. le Ministre du Commerce d'avoir, chacun dans son discours, exprimé la signification profonde de cette exposition, que certains, un peu trop dédaigneux, voudraient réduire à une kermesse internationale ; cependant de cette appellation, nous retiendrons le mot international qui nous plaît. Ce que nous trouvons à cette exposition de beau et de grandiose, c'est qu'elle réunit dans une même enceinte, des hommes de tous les pays et venus de toutes les latitudes pour glorifier la Beauté et le Travail, par lesquels, l'homme se fait tous les jours davantage à l'image de Dieu. Elle montre ce que peut la collaboration de toutes les volontés humaines quand elle veulent travailler à l'embellissement de la vie, et embellir la vie est encore une des plus belles façons de glorifier Dieu.

On a reproché à ces discours d'inauguration de ne pas contenir le mot Dieu. Il y a de la faute de tout le monde dans l'omission de ce mot merveilleux ; il a été si souvent mal placé, lui, qui ne devrait être enchâssé que dans des phrases magnifiques, qu'il a pris aujourd'hui, hélas ! un sens... politique pour les cervelles médiocres, et nous savons qu'il y en a beaucoup.

Un jour, Mallarmé, disait à un jeune poète qui prononçait trop facilement le mot unique dans un de ses poèmes :

« Voyez-vous, ce mot, Dieu, voudrait être tout seul sur la page blanche ; il n'en supporte pas d'autre à ses côtés parcequ'il les contient tous et parcequ'il est à lui seul le plus beau des poèmes ».

Cette raison, n'est probablement pas celle qui a fait que nos hommes d'Etat l'ont proscrit de leurs discours, mais remarquons qu'ils ont exprimé une partie de ce que le mot signifie et consolons-nous en pensant qu'ainsi leurs paroles n'ont du moins pas dépassé leur pensée. C'est que l'homme, reflet de Dieu, n'échappe pas, quoiqu'il fasse à Dieu : l'homme peut proscrire le mot, mais dès qu'il veut parler avec force et grandeur dans une occasion solennelle, c'est malgré lui de Dieu qu'il parle et c'est de Dieu qu'a parlé M. le Ministre du Commerce. Certes quand il a exalté la science et ses découvertes, il ne s'est pas élevé jusqu'à la transcendance du divin, mais il s'est élevé jusqu'à son immanence ; et quand il nous a parlé de l'humanité et de la société, il ne nous a parlé que de son Dieu relatif et mortel, mais pour nous, celui-ci est la manifestation du Dieu absolu et éternel, et il a dit d'excellentes choses auxquelles nous devons nous empresser d'applaudir.

M. le Président de la République a prononcé de son côté, une parole très chrétienne quand il a dit : « Autant le génie domine l'aveugle matière, autant il est inférieur à la justice et à la bonté ».

Sans rejeter les conceptions positivistes qui sont devenues des conceptions d'Etat comme autrefois il y avait une religion d'Etat, nous nous voulons seulement aller plus loin. A nos yeux, les positivistes sont un peu comme les hommes de la caverne de Platon, qui ne veulent accepter comme seule réalité que les ombres qui passent, mais quand ils nous disent sur ces ombres ou à leur propos des choses intéressantes, nous devons les approuver.

Les catholiques ont grand tort quand ils médisent des positivistes et les positivistes sont ridicules quand ils affectent vis-à-vis des catholiques, de petits airs supérieurs de gens qui reviennent de visiter le Soleil. Le véritable positivisme, celui qui reste logique avec lui-même et ne veut pas devenir une métaphysique plus absolue que les autres, le positivisme qui se contente de constater des lois qui sont des faits ou des faits qui sont des lois, comme vous voudrez, s'accorde parfaitement avec la pensée catholique et ses données corroborent même la morale catholique.

Quand l'étude scientifique de la nature nous enseigne,

par exemple, qu'il n'y a pas de vie sans solidarité, comme nous savons déjà dans notre conscience que la solidarité est bonne parce qu'elle crée l'ordre, parce qu'elle est une manifestation d'amour, et qu'elle est à cause de tout cela un devoir pour l'homme tel qu'il vit sur la planète, nous constatons une fois de plus, l'harmonie qui existe entre des faits naturels et les lois de l'esprit humain. Aussi, au lieu de se mépriser et de s'injurier, les esprits catholiques et les esprits positivistes devraient collaborer ensemble dans la partie du domaine de la pensée qui leur est commune.

Aux yeux de ceux qui voient à chaque instant dans le monde, l'expression d'une même volonté, la découverte des lois du monde deviendrait ainsi une façon d'adoration, et un moyen d'approfondir l'intelligence de leur vérité, en même temps qu'il est un devoir pour eux de travailler à l'amélioration du sort de l'homme sur la planète en harmonisant l'homme et la nature.



UNE IDÉE DE M. BARRÈS. — C'est un terrain d'entente qu'offre M. Barrès dans un article paru au *Journal*, le 12 avril, intitulé *La Morale nationaliste*.

« Sans briser, nous dit-il, la soudure avec les vieilles doctrines de notre pays, avec la morale du passé, nous fournissons à tous, aux agnostiques, aux incrédules comme aux croyants, le moyen d'admettre qu'il y a un mal et un bien, un mérite et un démérite, et enfin une réversibilité du mal et du bien, de ces mérites et de ces démérites »

Cela, à propos d'une admirable nouvelle de Paul Bourget : *L'Échéance* dont voici en quelques mots le sujet. Eugène Corbières est le fils d'un huissier de ministère. Un certain M. Haudric protecteur de la famille Corbières fait appeler à son lit de mort, le père d'Eugène et lui confie trente six mille francs, pour remettre à un fils adultérin dont sa famille ignore l'existence ; comme le jeune homme est un mauvais sujet, le père Corbières ne devra lui remettre cette somme qu'à l'âge de trente ans. Au lieu d'accomplir sa promesse, le père Corbières emploie la somme pour l'éducation de son fils qui devient médecin, tandis que le fils de M. Haudric tombe dans la misère et dans l'ignominie.

Eugène Corbières en apprenant la vérité se retourne contre ses parents, leur reproche leur fraude et veut réparer l'injustice commise envers le fils Haudric, mais comment la réparer ? Quand il aura restitué l'argent au bâtard, il ne lui aura restitué ni sa jeunesse, ni ses possibilités perdues. Et alors voici comment raisonne Eugène Corbières : « S'il y avait un Dieu, si l'action humaine avait un autre horizon que celui-ci, je pourrais « mériter » pour ce malheureux. Ce n'est pas d'aujourd'hui que ces idées me hantent. Depuis que j'ai vu les sœurs dans les hôpitaux, faire le service des malades sans autre soutien que l'idée qu'elles « méritaient » pour d'autres, j'ai beaucoup pensé à ce que les chrétiens appellent la réversibilité. Toute la question est de savoir si l'expérience nous montre ou non le phénomène dans la nature... Voici des années qu'il m'apparaissait comme la seule interprétation de tant de choses, et je ne puis expliquer autrement la dure épreuve qui m'accable. Oui ou non, suis-je frappé par la faute de mes parents ? Et ce bâtard, lui-même, de quoi est-il victime, si ce n'est de la faute de son père ? Que j'en ai vu des répartitions ! et derrière elle, il faut bien un pouvoir répartiteur. S'il y a une réversibilité du mal, il doit y avoir une réversibilité du bien... Ce ne sont pas des théories, cela, c'est de l'expérience. Et c'est de l'expérience aussi, que cette justice inévitable dont ma pauvre mère a eu l'épouvante, dix ans durant, et qui l'a frappée comme elle a dit, à travers moi. Derrière la justice, il faut bien un juge. Derrière l'échéance, il faut un créancier... Je conclus que si Dieu n'existe pas, je ne peux pas rendre le dépôt. Je le peux... s'il existe ». Eugène Corbières conduit ainsi à un acte de foi, se fait moine, et ainsi Haudric participera à la perfection qu'il atteindra en vertu de la croyance catholique à la communion des saints, qui établit une chaîne admirable entre le Christ, la Vierge, les Saints, les morts et les vivants et exprime comme elle s'est exprimée nulle part ailleurs, la solidarité divine et humaine.

Cette conception gêne M. Barrès. Il préférerait que le héros de Bourget distribuât honnêtement des timbres et du tabac derrière un guichet : « Ainsi Eugène Corbières, désireux de réparer le mal qu'il avait occasionné et dont il ne pouvait indemniser directement la victime, eût été amené à servir la coopération sociale et selon moi, l'Etat ».

A ce compte là, il aurait bien fait de rester médecin, car il me semble qu'il aurait alors pu mieux exercer son dévouement

qu'en vendant du tabac. Mais ce qui importait, c'est que Corbières récoltât des mérites dont profiterait le fils Haudric ; il pouvait certes en récolter en faisant un excellent fonctionnaire. Cela n'en exige pas moins la croyance à un répartiteur. Cette croyance qui gêne M. Barrès pour applaudir à l'acte de Corbières se faisant moine devrait, s'il était logique, le gêner tout autant pour vouloir qu'il devienne un bon buraliste ; car dans ce cas encore, le répartiteur est nécessaire, si nous voulons que la raison de l'acte de Corbières subsiste.

C'est cependant à des conceptions d'une telle médiocrité que descend ce merveilleux artiste qu'est Maurice Barrès pour vouloir donner quelque grandeur à une pauvre formule politique.

« Que descend » ; j'ai tort ; il n'y descend peut-être qu'en apparence, car à cet homme qui possède une des plus belles sensibilités du temps présent, il manque le plus souvent une foi vivante dans les paroles qu'il prononce.

« L'homme qui me plaît, dit, quelque part, un de ses personnages, dans *l'Ennemi des Lois*, je le compare à une belle troupe dramatique, ou divers héros tiennent leur rôle pour rien, pour employer leurs forces ».

Tout Barrès est dans cette phrase. On disait à un moment que M. Barrès avait bien changé. Il a déclaré le contraire. Il n'en était pas besoin. Non, M. Barrès est bien toujours l'homme de ses livres. Mais qui saura jamais quelle solitude porte avec elle, cette âme ambitieuse ? Tout dernièrement, on a compris qu'il saluait dans cette tragique Elisabeth d'Autriche, une âme sœur de la sienne, cette âme, selon sa propre expression « capable d'inventer sa conviction ». J'ai pensé alors à quelques passages de *sous l'œil des Barbares* :

« La réflexion et l'usage m'engagent à ensevelir au fond de mon âme une vision particulière du monde. La gardant immobilisée, précise et consolante pour moi, à toute heure, je pourrai parce qu'il le faut supporter la bienveillance, la sottise et la vulgarité des gens. Je saurai que je ne m'avilis pas, alors même que mes camarades et moi, nous plairons par quelles approbations, dans les couloirs du Palais-Bourbon.

Et M. Barrès se disait, en fumant son quatrième cigare : « ... Oui, je me sens le frère trébuchant de ces âmes fières qui se gardent à l'écart une vision singulière du monde. Les choses basses peuvent limiter de toutes parts ma vie, je ne peut point participer à leur médiocrité ».

On trouverait sans doute, là, le secret de certaines attitudes de M. Barrès : (Toutes les attitudes ne sont-elles pas égales et justifiées), comme il l'a écrit un jour.



L'ARRIVISME. — Certains affirment que le *Barrésisme*, dont fut longtemps victime la jeunesse, est mort. Il semble au contraire qu'il fleurisse, de plus en plus, avec, seulement moins d'élégance même chez beaucoup de ceux qui annoncent à grands cris, sa mort. Non le *Barrésisme* n'est pas mort. Il a fleuri dans les deux partis durant l'Affaire. Il fleurit en littérature, en politique. Il fleurit chez tous ceux qui s'inventent des convictions, qui tiennent des rôles pour rien, « pour employer leurs forces », et ils sont nombreux. Il fleurit chez les écrivains qui changent tous les trois mois de direction intellectuelle, et chaque fois écrivent de lourdes études et souvent des livres pour vanter les qualités du nouveau cheval de bataille qui les conduira à une victoire qui n'arrive jamais.

Mais, je ne sais pas s'il ne serait pas plus exact d'appeler ce *Barrésisme*, plutôt arrivisme. Si un écrivain choisit entre plusieurs convictions, celle qu'il s'imposera, pour employer ses forces, toutes attitudes étant égales et justifiées, n'y a-t-il pas de grandes chances pour qu'il choisisse celle qu'il pensera, devoir lui attirer le plus d'honneur, d'argent, de notoriété.

Il y a différentes sortes d'arrivisme : d'abord l'arrivisme intellectuel, la plupart s'y brûlent les ailes, aussi volettent-ils de bonne heure mais il ne planent jamais. Il faut pour y réussir avec quelque apparence de noblesse, un coup d'œil rare, car il s'agit de savoir discerner entre tant de directions, celle qui a quelque chance de subsister avec assez de force et assez longtemps pour que s'édifie votre propre gloire. Le théâtre est assez propice à ce genre d'arrivisme.

Une âme sans singularité peut encore marcher dans le sillage d'un maître reconnu. (1) Cela assure des articles dans

(1) Je n'entends pas attaquer ainsi l'esprit traditionnel, sans lequel il n'y a pas d'œuvre forte et durable.

les gazettes, mais comme les maîtres reconnus sont toujours d'un certain âge, on risque d'avoir, avant quarante ans, les cheveux blancs en littérature ; alors on essaye de se rajeunir en changeant de direction, si on en a la force et la souplesse ; ce genre d'arrivisme mène quelquefois à l'Académie.

Il y a un arrivisme plus grossier qui consiste à charmer avec art, lecteurs et lectrices, dans la partie inférieure de leur personne. En général, ces œuvres bien lancées ont un gros succès et il se trouve toujours un vieillard de lettres pour en détailler la Beauté.

Il y a l'arrivisme politique. Celui-ci est le plus grossier de tous. Pour ne parler que des gens de littérature, il est pratiqué d'ordinaire par des écrivains sans noblesse, mais à l'appétit formidable, et qui attendaient de leur art, de gros salaires qui ne sont pas venus, en honneurs et en argent. Il s'agit là encore pour l'arriviste, de pressentir des directions ; alors il fait des conférences, remplit d'une prose violente les journaux de Paris et de province ; il parle de sauver la patrie où bien la république ou bien l'armée. De temps en temps il lance un roman, puis il retourne au peuple, avec un cœur sec et des poches qui se remplissent. (1) Aujourd'hui de nombreuses directions sollicitent ces arrivistes qui voudraient prendre place ; il y a des enrôlements tous les jours ; mais il faut à l'arriviste un flair particulier pour qu'il ne se trompe pas ; comme les valeurs de bourse, les directions politiques qui s'offrent subissent alternativement des hausses et des baisses, aussi assiste-t-on à des revirements bizarres.

Mais si tous ces arrivismes semblent mener à quelque chose, en réalité ces arrivistes n'arrivent à rien. Même notoires, ils conservent un air de raté arrivé. Il y a une aristocratie native qui leur manque toujours et ils portent leur notoriété, comme certaines femmes portent de faux bijoux.

Et j'ai parlé de l'arrivisme à cette place, par ce qu'il me semble que c'est là de l'actualité, tout autant que l'exposition.

GEORGES LE CARDONNEL.

(1) Je ne parle ici que de ceux qui jouent l'apostolat social, étant de ceux qui pensent qu'aller au peuple est le devoir unique du penseur et du poète.

Editions de " LA LVTTTE,,

80, RUE DE L'ERMITAGE, 80, — BRUXELLES.

YVES BERTHOU	<i>Le Prince des Prosateurs</i>	fr. 0.50
ALBERT JOUNET	<i>Dieu de Beauté</i>	» 0.50
PAUL MUSSCHE	<i>Simplement</i>	» 2,00
EDOUARD NED	<i>Mon Jardin Fleuri</i>	» 2,00
GEORGES RAMAEKERS	<i>Les Fêtes de l'Été</i>	» 1.25
GEORGES VIRRÈS	<i>En Pleine Terre</i>	» 3.50

PARAITRONT PROCHAINEMENT

DANS LES

ÉDITIONS DE LA LVTTTE :

Don CHARLES DE SPRIMONT

LES HÉROS de l'Amour, de l'Épée et du Rêve

Poèmes

PRIX : 2.00 francs.



ARMAND PRAVIEL

Poèmes Mystiques

PRIX : 2.00 francs.

25 p. c. de réduction aux abonnés de LA LVTTTE.

On souscrit dès à présent, 80, rue de l'Ermitage, Bruxelles.



LA LUTTE

80, RUE DE L'ERMITAGE, 80

BRUXELLES

paraît tous les mois en fascicules de 6½ pages, et forme au bout de l'an deux forts volumes in-8° avec table, d'environ 400 pages chacun.

Belgique	Ailleurs
UN AN . . . 5 fr.	UN AN . . . 8 fr.
UN NUMÉRO 1 fr.	UN NUMÉRO 1.25 fr.

LA LUTTE (Série Nouvelle) publie : CONTES, NOUVELLES, ÉTUDES CRITIQUES, MONOGRAPHIES, LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES, QUESTIONS DE MORALE ET DE PHILOSOPHIE, DRAMES, POÈMES, RELATIONS de VOYAGES, etc.

FONDATEURS : PAUL MUSSCHE, EDOUARD NED GEORGES RAMAEEKERS.

COMITÉ DE RÉDACTION. (BELGIQUE) : DANIEL COPPIETERS, ERNST DELTENRE, POLDEMADE, HUBERT DE MOOR, YVAN GILON, GASTON HEUX, L'ABBÉ HECTOR HOORNAERT, EMILE JOMAU, PAUL MUSSCHE, EDOUARD NED, GEORGES RAMAEEKERS, CHARLES DE SPRIMONT, L'ABBÉ EUGÈNE VAN DER ELST, GEORGES VIRRÈS.

COMITÉ DE RÉDACTION. (FRANCE) : YVES BERTHOU, J. ESQUIROL, ALPHONSE GERMAIN, LOUIS GILLET, ALBERT JUNET, GEORGES LE CARDONNEL, HENRI MAZEL, LOUIS MERCIER, R. P. PACHEU S. J., ARMAND PRAVIEL, CHARLES DE ROUVRE, LOUIS TIERCELIN.



N. - B. — ADRESSER tout ce qui concerne LA RÉDACTION de la Revue à M. HUBERT DE MOOR, Secrétaire de *La Lutte*, 46, rue de la Croix, BRUXELLES ; — tout ce qui concerne l'ADMINISTRATION, à M. EUGÈNE BECKERS, administrateur de *La Lutte*, 80, rue de l'Ermitage, BRUXELLES. — Siège de la DIRECTION : 114, rue Franklin, BRUXELLES.

TOME 1^{er}
CINQUIÈME ANNÉE de la N°6 — JVIN 1900
Série Nouvelle

LA LUTTE

Revue mensuelle

FONDÉE EN 1895

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO :

MM. EDGAR BAES, YVES BERTHOU, GEORGES
LE CARDONNEL, EDOUARD NED, ARMAND PRAVIEL,
GEORGES RAMAEKERS.

*(Ce numéro contient la table du Tome I^{er} de la
série nouvelle).*

BELGIQUE

5 francs par an | 1 franc le numéro

Ailleurs, le port en sus.



ADMINISTRATION

80, RUE DE L'ERMITAGE, 80

BRUXELLES

Jun Sommaire

5^e Année — Mai 1900. — Tome 1^{er} de la Série Nouvelle

I LE DÉBAT ESTHÉTIQUE :

GEORGES RAMAEKERS :

Un Enquête sur « l'Art et la Religion. »

(Réponse à « Terre Nouvelle »).

II LA PEINTURE :

EDGAR BAES :

La Madone de Gloire. (Iconographie).

III FLORILÈGE MENSUEL :

EDOUARD NED :

La Louange de la Terre (poème).

GEORGES RAMAEKERS :

*Un Saint du Castel. (feuilleton de
la revue; chapitre II et III).*

IV LE THÉÂTRE :

ARMAND PRAVIEL :

Deux théâtres.

V L'ACTUALITÉ :

GEORGES LE CARDONNEL :

Revue du Mois.

YVES BERTHOU :

*Lettre à la Revue Naturiste sur le
clergé breton.*

INDEX ALPHABÉTIQUE

DU TOME 1^{er}

(de la série nouvelle.)

Une Enquête sur L'Art et la Religion.

Aussi longtemps qu'elles n'apparurent dans les revues qu'à l'état endémique, les enquêtes offrirent un intérêt réel. Mais depuis trois ou quatre ans c'est une épidémie ! Parmi tant de questions hétéroclytes récemment posées aux écrivains par les revues de Belgique et de France, l'une des dernières en date, celle de la revue lyonnaise *Terre Nouvelle*, mérite pourtant qu'on s'y arrête. Que la question de savoir s'il convient, oui ou non, de créer à Bruxelles une Académie belge des lettres françaises soit palpitante ; que celle de connaître — déjà — s'il existe ou non une littérature « belge » le soit davantage encore, loin de nous le falacieux dessein de le nier.

On nous accordera pourtant qu'une enquête sur LES RAPPORTS DE L'ART ET DE LA RELIGION est d'intérêt primordial et de portée un peu plus haute. *Terre Nouvelle*, la revue de M. Louis Aurenche, l'a compris semble-t-il ; et c'est un grand honneur pour elle d'être la première à interroger sur un tel sujet les écrivains et les penseurs de France.

« Pensez-vous, leur est-il demandé, (nous citons textuellement le questionnaire) pensez-vous que, en son ensemble, le Catholicisme nuise ou contribue à la prospérité de l'Art et des Lettres ? ou croyez-vous qu'à cet égard le Protestantisme lui soit préférable ? Pour parler d'une façon générale, pensez-vous encore qu'une Foi confessionnelle soit indispensable à l'essor de l'Art ?

« Il est bien entendu que la discussion sur les dogmes est réservée. Il ne s'agit pas de savoir, en effet, si les dogmes sont vrais ou faux, mais dans quelles limites les religions sont une source d'art féconde. »

Nous ignorons absolument en quel sens abondent les réponses faites jusqu'à présent à la direction de *Terre*

Nouvelle, qui ne les rendra publiques qu'en son fascicule de Juillet, mais nous serions peu surpris, — quel que invraisemblable que cela puisse paraître à la plupart de nos lecteurs — de rencontrer au cours de cette enquête l'un ou l'autre néo-païen aveuglé par la haine anticatholique, au point d'oser prétendre en sa réponse que le catholicisme nuit à la prospérité des Lettres et des Arts. »

Car, opprobre des temps présents, ils sont plus nombreux qu'on ne les soupçonne les païens façonneurs d'idoles, que Dieu a fait semblables aux œuvres de leurs mains.

Comme elle, ils ont des yeux, des yeux pour ne point voir et ne point admirer — eux qui se proclament artistes ! — les prodiges réalisés dans l'Architecture, la Musique et la Poésie, par les grands génies orthodoxes.

Comme elles ils sont restés de marbre devant les dômes radieux des basiliques byzantines et le témoignage écrasant des églises médiévales, survivant encore innombrables, en dépit des iconoclastes, des incendiaires protestants et des bandes septembriseuses, n'a pu faire voir à ces aveugles volontaires que la merveilleuse Splendeur de la Vérité catholique qui pendant quinze siècles a ébloui le monde, confond leur mensonge insensé.

Inertes comme leurs idoles, leurs regards n'ont point pénétré la profondeur de tes arcanes sainte et sublime Symbolique de nos fresques ecclesiales. Pas plus que leurs idoles matérielles, ils n'ont d'âme pour éprouver devant l'Œuvre visionnaire du catholique Angelico ce frisson du divin que tout sincère artiste, quel qu'incroyant qu'il soit, ne peut, en la voyant, s'empêcher d'éprouver.

Ni les verrières éblouissantes que l'Art catholique inventa, ni les châsses et les reliquaires, ni les calices et les ciboires, ni les ostensoirs, ni les remontrances, ni les encensoirs, les chandeliers d'or, ni les pavillons ouvragés des crosses d'abbés et d'évêques, ni les savantes reliures des antiphonaires, des livres d'heures et des missels, ni les miniatures inimitables, ni les broderies des bannières, des chapes, des chasubles, des mitres et des tiaras ; ni la céleste statuaire ; ni la sculpture aux inépuisables trésors, qui dentella l'élan chétien des cathédrales et fit grimper depuis la base jusqu'au faite de leurs clochers vertigineux de merveilleux jardins de pierres, peuplés de bêtes et d'oiseaux, ne parviendront par la formidable clameur de leurs démentis unanimes à troubler la négation inflexible et sereine de ces fanatiques du Néant.

Comme leurs Idoles ils ont des oreilles, des oreilles pour ne pas entendre le jeu palestrinien des orgues catholiques souligner de leurs voix profondes les hymnes d'un Thomas d'Aquin.

Divin chant grégorien ! Musique inégalable ! Dans aucun autre culte en aucun autre temple l'âme des foules orantes ne se sent transporter comme en nos cathédrales, lorsque les orgues magisantes subliment ta magesté !

Mais ceux-là qui sont sourds à tes sourds vers Dieu, comme à tes voix du ciel, o ! Musique des temps chrétiens, sont sourds aussi aux poésies eucharistiques du grand Génie Dominicain. La plupart d'ailleurs les ignorent, (car leur ignorantisme est plus vaste, souvent, que le désert de Pharan même !)

Et comme ils ignorent en outre les proses latines d'Adam de St-Victor, les vers flamands de Ruijsbrœck l'Admirable, les vers italiens de François d'Assise, et du grand moine Jacopone, direct inspirateur de l'orthodoxe Génie de Dante; comme ils ignorent également l'œuvre de Raymond Lulle, celle de Jean de la Croix; et l'*Internelle Consolation*, et les œuvres de Thérèse, de Bonaventure, de François de Salles, voire celle de Bossuet lui même ! qu'il n'ont lue que par le dos, ils affirment avec suffisance que le Catholicisme est l'ennemi des Lettres et de la Poésie !

Détourne de ces ignorants la menace de ta Colère, o ! Maître, et fais leur grâce, ainsi qu'à nous, pour la Gloire de ta Pitié !

Que peut leur négation ? Fera-t-elle s'effriter plus vite la pierre de tes cathédrales ? Pourrait-elles hâter la disparition des trésors de Beautés accumulés en ton honneur depuis des siècles, par les peintres, par les sculpteurs, par les verriers et les orfèvres, sous leurs voûtes polychromées ? Empêcherait-elle les Pugin d'en édifier de nouvelles ?

Et qu'ils nient donc ! puisqu'ils ne peuvent que nier. Leur négation est telle qu'une ombre qui rend plus éclatante encore la lumière de ta Parole :

« *L'Arbre se connaît à ses fruits.* »

Que quiconque possède des yeux capables d'admiration, et l'ouïe apte à communiquer à l'âme qui attend, l'extase musicale, pénètre dans l'église d'un vieux cloître ogival, qu'il la visite et la contemple dans son silence et dans sa solitude ; puis, quand les moines seront entrés dans le

chœur, qu'il se mêle dans la vaste nef à la foule des fidèles, qu'il s'agenouille et qu'il écoute, qu'il multiplie ensuite en son esprit ce qu'il voit et ce qu'il entend, qu'il peuple tout l'Occident de *milliers* de tels sanctuaires, alors peut-être, commencera-t-il à faiblement appercevoir dans cette évocation, d'ailleurs forcément imparfaite, la façon vraiment prodigieuse dont le Catholicisme a su faire prospérer les Arts pendant les quinze premiers siècles de son existence ici-bas. »



Mais les quinze siècles sont révolus où l'Art chrétien fit entrevoir aux hommes l'Éternelle Beauté de Dieu.

Voici se ruer sur nos églises en prières et sur les cloîtres de paix les hordes en fureur du « plus pur Évangile ».

Ce que le Protestantisme a fait pour l'Art dans le passé ? Il a pillé, il a détruit des milliers de chefs-d'œuvres, à la voix de Martin Luther. Il a banni à la voix de Calvin de ses faux temples sans autels le Drame quotidiennement miraculeux du Sacrifice non-sanglant de la Messe ; il a proscrit l'imarcessible poésie de nos rites sacramentels, il a frappé d'inférial ostracisme les pompes du culte ancestral, il a fermé l'oreille à nos chants liturgiques et si le Saint Esprit ne l'avait entravé il eût frappé de mort en sa colère néfaste l'Arbre de l'Art chrétien, Arbre miraculeux, quinze fois séculaire, mais qu'une inépuisable sève faisait ployer — lorsqu'il vint pour l'abattre — sous le faix glorieux de la surabondance de ses fruits.

Par contre le Protestantisme a produit, c'est vrai ! forces pamphlètes incendiaires et maints paraphrases des Psaumes. Mais qu'est-ce en vérité que tout cela, auprès de ce qu'il a détruit : Tableaux, vases sacrés, statues, églises entières livrés par lui au plus ignoble des pillages ? A part cela qu'a-t-il encore produit ? sinon quelques avatars de l'Immense Art chrétien.

Derniers bouquets de fleurs jaillies hors des branches déjà coupées et que le Maître de la Vigne mutilée va lier et jeter au feu ; mais branches tellement gonflées de vie, que, séparées du tronc qui les vivifiait, leur sève avant de se sécher donna des fleurs encore, — superbes fleurs morbides — à leurs propres bourreaux !

Les Protestants de bonne foi, qui déplorent ces excès honteux des aînés du « Pur Évangile », avec la même sincérité que nous fait réprouver, à nous « Romains, » les très

damnables représailles dont se rendirent alors coupables sur la personne des saccageurs, les plus impurs d'entre les nôtres, (1) les Protestants de bonne foi nous objecteraient c'est certain, d'un air d'ironie triomphante (si nous ne les prévenions) :

Et le *Choral* de Luther ? Et le *Paradis* de Milton ? n'est-ce pas de l'Art Protestant cela ?

Nous leurs répondrons d'avance que le *Paradis perdu* eût pu fort bien être signé par un grand Poète catholique. Qu'il n'y a rien de *Protestant* dans l'œuvre de Milton, puisqu'il n'y est point question de nier les dogmes chrétiens; qu'elle est d'inspiration non évangélique, mais biblique, et que le protestantisme n'a pas, du moins nous nous l'imaginons, le monopole de celle-ci ? *L'Esther* et *L'Athalie* du très catholique Jean Racine, à ce compte-là, seraient également de l'Art protestant ! Nous leur répondrons enfin avec Albert Jounet que le *Choral* de Luther est bel et bien catholique, au même titre que le style gothique des nouveaux temples anglicans. Pour être logique avec lui-même le Protestantisme devait bannir de ses temples sans tabernacle tous les modes d'expression du Beau. Les calvinistes l'ont compris.

Aussi est-ce avec netteté que le protestant Kierkegaard, dans son ouvrage *Christentum u. Kirche*. (Hambourg 1864), soutient que « le culte du Beau n'est autre chose que la défection du culte chrétien » ! (2) Et par contre ne voyons-nous pas, aujourd'hui même, un rédacteur de la *Revue chrétienne* (3) écrire textuellement ceci : « L'Adoration ! la vraie adoration ! Y a-t-il quelque chose de plus beau, hélas ! et de plus rare, surtout dans notre protestantisme intellec-

(1) « Où le huguenot est maître il ruine toutes les images..., démolit les sépulcres et les tombeaux, enlève tous les biens sacrez et vouëz aux églises. En contre échange de quoi le catholique tuë, meurdrit, noye tous ceux qu'il cognoit de ceste secte, et en regorgent les rivières. (ETIENNE PASQUIER, lettre à M. de Fonsomme ; *œuvres* t II. p. 99.)

(2) Cfr. E. Hauviller. A propos de *l'histoire de l'Art chrétien*. par F. X. Kraus. *Revue Générale* février 1900).

(3) M. Pierre Dieterlen. *L'Architecture religieuse protestante*. (*Revue chrétienne*, avril 1900. p. 308).

tualiste et froid ? Eh ! bien s'il est vrai que l'homme peut adorer et a adoré partout, il est également vrai qu'il y a des lieux de culte qui poussent à l'adoration, comme il y en a qui en éloignent. Repoussons l'art qui trompe l'âme en lui faisant prendre une émotion de sens pour un réveil de la conscience, tenons nous soigneusement à distance du ritualisme, qui nous ramènerait tout doucement au catholicisme, mais NE REPOUSSONS PAS TOUT ÉLÉMENT ARTISTIQUE ». Voilà ce qu' « au risque de froisser bien des huguenots » se voit obligé d'écrire et de conseiller à ses coreligionnaires, un protestant intelligent et perspicace que fascine malgré lui la splendeur inégalée de l'Art catholique.

Mais la Foi du Moyen-Age a uni si étroitement l'Art et la Religion qu'admirer l'Un c'est rendre implicitement hommage à l'Autre. Aussi ne faut-il pas trop s'étonner en entendant ce protestant sincère faire ce suggestif aveu : « Comment orner une église protestante ? Il fut un temps où cette seule question eût scandalisé comme un blasphème, ou comme une confession de retour au papisme ». (1)

Que conclure de tout cela ? sinon ce que le collaborateur de *La Revue Chrétienne* en conclut lui-même : « A côté de l'Architecture catholique, reconnaît-il loyalement, l'Architecture protestante fait maigre figure. À VRAI DIRE ELLE N'EXISTE PAS ». (2)

— : « C'est un protestant qui l'avoue ; soit, nous en faisons notre deuil, nous répondent les protestants de bonne foi. Mais puisque « nous avons admis la musique » cet art là nous reste du moins. Voyez la luthérienne Allemagne, Est-il races plus musicales que celles qui la peuplent ? »

Certes ! répondrons-nous, il n'en est point. Mais en ce domaine de la Musique comme dans tout les autres domaines esthétiques que constatons-nous ? Dès qu'un grand compositeur allemand, qu'il s'appelle Bach, Mozart, Mendelsshon, Weber ou Schumann, veut aborder la musique religieuse, où va-t-il, dites-nous, puiser l'inspiration ! Est-ce dans vos temples vides et mornes ? ou dans nos cathédrales avivées de mille lumières, animées de couleurs vivaces,

(1) Ibid. mai 1900.

(2) Ibid. avril 1900. (p. 303).

pleines de chant et de parfums, et que rend sacrées le Mystère la Présence eucharistique ?

Ah ! c'est ici surtout qu'apparaît triomphale, l'écrasante supériorité artistique de l'Eglise, sur vos églises ! Nés dans le Protestantisme les génies musicaux de la moderne Germanie *sont obligés* de se tourner vers Rome et ce sont des *Messes*, ce sont des hymnes catholiques qu'il composent à la gloire de Christ !

En résumé, si peu érudit que l'on soit touchant l'histoire de l'Art dans la religion et les sectes, l'on doit forcément arriver à dire avec le protestant Rieghel : « *A proprement parler il n'y a point d'Art protestant, car dès que l'Art se met au service d'une Eglise, il devient et DOIT NÉCESSAIREMENT ÊTRE CATHOLIQUE* ». (1)



Maintenant que voilà faite notre réponse à la première question de TERRE NOUVELLE : « Pensez-vous que le Catholicisme nuise ou contribue à la prospérité de l'Art et des Lettres ? Ou croyez-vous que le Protestantisme lui soit préférable ? ; répondons brièvement à la seconde qui se formule ainsi : « Pour parler d'une façon plus générale, pensez-vous encore qu'une Foi confessionnelle soit indispensable à l'essor de l'Art ? »

Posée de cette manière la question apparaît quelque peu tendancieuse ; mais foin de la chicane ! Et sans plus de détours, nous y répondons par un « *oui* », qui, nous l'espérons bien, fera grimacer un rictus à tous les magots anticléricaux.

Mais il convient d'argumenter. Argumentons !

« Tous ce qui ne réussit qu'en flattant les passions inférieures de la nature humaine, ne saurait être appelé du nom d'Art, dont le caractère est de s'adresser à ce qu'il y a de plus noble en nous et de réveiller les sympathies puissantes, mais cachées de l'âme avec la Vérité, par l'intermédiaire de la Beauté employée comme une forme de la Vérité elle-même. Le beau est agréable et l'Art plait sans

(1) Cfr. *Le Correspondant* du 25 oct. 1899, note (p. 1195).

doute ; mais l'agrément n'est pas la Beauté, et l'Art se propose autre chose que faire plaisir. Ce qui substitue l'agrément à la Beauté et cherche seulement à plaire n'est donc pas un Art, « c'est une pratique servile, dit Platon, un métier comme la cuisine ». Vous pourrez relire cela, si le cœur vous en dit dans : *Le Gorgias de Platon*, traduction VICTOR COUSIN, (arg. tome III, p. 140).

Tel est aussi notre humble avis. Tel fut celui du glorieux Moyen-Age, où « l'Art avait pour mission de glorifier Dieu, d'édifier le peuple, de seconder dans les âmes l'essor de la piété, et, d'autre part, d'embellir et d'ensoleiller le foyer domestique et *la vie de tous les jours*. Tout son effort tendait à ennoblir l'âme populaire. D'après la croyance alors généralement reçue, toutes les choses créées ont dans la révélation leur principe, leur mesure et leur fin ; *tout dans la vie naturelle* comme dans la vie spirituelle doit servir le dessein de Dieu sur l'humanité, et contribuer à fortifier notre foi dans une sagesse supérieure. Il en résulte que c'est *sur tout* à l'Art, l'expression la plus noble de l'enthousiasme humain, qu'il appartient de rendre témoignage à la Vérité divine et de la rendre sensible et lumineuse par l'image. Il doit se constituer le maître, l'éducateur du peuple, l'élever au-dessus des soucis vulgaires et de la multiplicité des intérêts passagers, pour fixer son regard sur les biens impérissables, s'efforcer d'incarner l'idéal dans ses formes transparentes, se servir de son charme souverain, pour éclairer les intelligences, échauffer les cœurs, fortifier les volontés, se faire le compagnon de l'homme pendant tout le cours de son laborieux pèlerinage, et s'associer fidèlement à ses joies comme à ses douleurs. Telle était au Moyen-Age la manière dont on envisageait la mission de l'Art ». (1)

Si donc le Moyen-Age a pu produire avec une profusion et une puissance qui semblent tenir du miracle, une infinie diversité d'œuvres vraiment surnaturelles, offrant pourtant dans leur catholique harmonie la plus émerveillante et frappante unité, qui oserait nier que le génie humain est

(1) *L'Art au Moyen-Age et l'Art de la Renaissance en Allemagne* (trad. du vol. récent de Janssen par M^{me} E. Paris. « Correspondant » du 25 juin 1899).

redevable d'un tel héritage à l'harmonie psychique, à l'unité de Foi des siècles très chrétiens qui le lui ont légué ?

Tous les esprits le reconnaissent. Jean Jaurès, l'éloquent leader des socialistes français, parlant en avril 1900 au *Théâtre Civique* à la Porte St-Martin, a célébré lui-même la fécondité unitive de la Foi religieuse sur les Arts des siècles passés quand il a dit :

« Il n'y a plus dans l'ensemble de l'œuvre d'Art, de la création artistique des hommes depuis un siècle et demi harmonie et unité ? Pourquoi ? Parce qu'il n'y a plus d'idées communes, de conceptions communes qui rapprochent, réunissent, confondent tous les hommes et qui permettent par conséquent à l'œuvre d'Art, expression de la Vie, de coordonner et d'harmoniser toutes les forces ». (1)

C'est ce manque, si néfaste à l'Art, d'idées communes, et d'unité d'aspiration, que déplorait à son tour André Gide dans la partie la plus logique et malheureusement la plus vraie de sa conférence sur « *L'Influence en littérature* » : « À notre époque, que j'admire et que j'aime, il est bon je crois, disait-il, de chercher d'où vient cette règnante anarchie, qui peut nous exalter un instant et nous faire prendre la fièvre qu'elle nous donne, pour une surabondance de vie ; — il est utile de comprendre que ce qui fait, dans sa plantureuse diversité, l'unité malgré tout d'une grande époque, c'est que tous les esprits qui la composent se viennent abreuver aux mêmes eaux... Aujourd'hui nous ne savons plus à quelle source boire — nous croyons trop d'eaux salutaires, et tel va boire ici, tel va là. C'est ainsi qu'aucune grande source unique ne jaillit, mais que les eaux surgies de toutes parts, sans élan, sourdent à peine, puis restent sur le sol, stagnantes — et que l'aspect du sol littéraire aujourd'hui est assez proprement celui d'un marécage ».

Avant Jaurès et André Gide, le député socialiste Jules Destrée avait déclaré au parlement belge : « Ce qui fait la grandeur de l'Art chrétien c'est la Foi chrétienne. Lorsqu'un sentiment profond soulève l'âme humaine, il rend capable de grandes expressions ».

(1) Discours de Jean Jaurès au « Théâtre Civique ». (*Revue socialiste*. Mai 1900).

Mais il s'empresait d'ajouter :

« Une autre foi pourrait faire naître, une nouvelle explosion d'Art ». (1) On entend bien ce que ces mots font sous-entendre et que, dans la pensée de l'orateur, cette foi nouvelle ne serait autre que « la foi communiste » (si tant est que ce soit une foi ?) ; foi matérielle en tous cas, foi sans levier spirituel, et qui ne produira pas plus de chefs-d'œuvres que n'en a produit le culte païen de la Déesse Raison.

Le socialisme sent bien, ainsi que l'on senti les théophilantropes du Directoire, qu'il faut un culte, une religion pour remuer profondément et soulever l'âme des foules et que l'éveil des appétits sensuels, est bien faible et bien peu poétique en face d'une foi idéaliste aussi prestigieuse que la Foi catholique. Voilà pourquoi il en est réduit à parodier honteusement nos fêtes religieuses. L'idée d'une fête du travail est noble et grande car elle serait en vérité la glorification de l'obéissance au commandement divin. « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ». De cette idée réellement poétique, qu'à donc fait le socialisme ? Il l'a ravalée, il l'a dégradée jusqu'en faire une manifestation politique, où sous la conduite de ses meneurs les troupeaux prolétaires s'égosillent à brailler la satanique *Carmagnole*, le jour même où dans nos églises la très suave Hyperdulie fait entonner par la chrétienté toute entière *le Magnificat*, immortel cantique de la Servante du Seigneur !

Entre le cortège des douces sœurs de charité, guidant les simples orphelines au pied de l'autel de Marie, qui s'érige dans le transept au milieu des fleurs printannières et des fleurs d'or des cierges blancs, entre ce cortège naïf qui se déroule dans les églises, ou résonnent encore ces paroles du saint cantique :

*Il a renversé les puissants de leurs trônes
Et il a élevé les humbles
Il a comblé de biens les affamés
Et renvoyé les mains vides ceux qui étaient dans l'abon-*
[dance ».

(1) *Annales parlementaires*, 1897.

et l'autre cortège, celui de la rue, où, parmi les hoquets de l'ignoble ivresse les manifestants de la Sociale dégoissent l'immonde chanson :

« *Le Christ à la voirie !
La Vierge à l'écurie !* »

les meneurs s'imaginent-ils que les Poètes hésiteront ?

Et ce n'est pas assurément leurs Pâques rouges qui nous inspireront jamais... autre chose que du dégoût. Envisagé au seul point de vue de l'impression poétique, ce déjeuner en musique, qu'ils appellent Pâques rouges et par quoi ils voudraient remplacer le rite ineffablement beau de l'affolant mytère d'Amour où le Verbe Incarné, où le Petit Jésus donne à manger sa Chair divine et son Sang rédempteur à boire aux enfants du Pauvre et du riche, ce déjeuner en musique apparaît à tout poète, comme la plus ignoble profanation de la plus sublime tragédie ! comme une parodie deux fois sacrilège, car sacrilège aussi de la sur-humaine Beauté, émanée d'un acte si grand.

Aussi combien de jeunes Poètes sont déjà revenus, soulevés de dégoût, de leur « emballement » candide pour l'Art de la Sociale !

Mais une foi, fût-elle « *confessionnelle* », est tellement « *indispensable encore* » à la jeunesse littéraire d'aujourd'hui que la plupart de ces jeunes ont cherché, à tout prix, la foi qui serait leur et qu'ils voulaient *nouvelle*. Car, épris ainsi que nous de nouveauté artistique, ils se sont imaginé que la foi des littérateurs devait varier — est-ce assez fou ? — avec les modes littéraires !

— « Le Catholicisme ! Vous en êtes encore là, pauvre ami, à vouloir au XX^e siècle célébrer la foi du XIII^e ! Ah ! non ! mais laissez-nous rire. Il nous faut du neuf à nous, de l'*inédit*, quoi ? Votre Catholicisme ? Il est démodé, voyons. Il est bien trop vieux ! »

— « Prenez garde, mes chers confrères ; le soleil et les étoiles sont encore un peu plus âgés, peut-être ? Cela vous empêche-t-il, dites-moi, de les chanter en des poèmes qui pourtant sont bien « nouveaux ?... » Mais passons... à votre « *inédit* » doctrinal. L'avez-vous déjà trouvé ?... »

Ils ont trouvé, en effet, Archimède, ils ont trouvé !

« *Paganisme* », « *Panthéisme* », voilà ce qu'il ont trouvé !

Les jeunes Poètes catholiques laisseront ces intransigeants novateurs s'essayer en vain à galvaniser des philo-

sophies mortes, encore plus mortes en vérité que les idiomes grecs, dans lesquels on les enseigna.

Connaissant bien que le Christianisme a noyé pour à jamais dans le sang de ses premiers Martyrs les statues brisées des faux dieux, ils admireront, en priant pour eux, l'ahurissante crédulité de ces étranges incrédules, qui ne croient pas à la Résurrection de Jésus-Christ, mais qui ne désespèrent pas tout de même de ressusciter Priape, après dix-neuf siècles de Christianisme !

Ils se souviendront surtout qu'à travers tout ce siècle, prétendument athée, il n'est pas en France un seul grand Poète dont la Foi n'ait un jour illuminé l'esprit, pas un qui n'ait lancé vers Dieu le cri libérateur de l'Espérance et l'hosanna du saint Amour !

Les jeunes Poètes catholiques, Provençaux, Bretons, Brabançons, Flamands, n'oublieront pas en effet que c'est au XIX^e siècle (non au XIII^e) qu'un écrivain catholique du nom de Chataubriand a célébré dans une œuvre immortelle *le Génie du Christianisme*. Sans se lasser ils reliront cette œuvre, qui domine le siècle et c'est là qu'ils iront puiser « la meilleur part » de leurs inspirations.

Ah ! François-René de Chataubriand ! Il fut vraiment, celui-là, le grand « semeur évangélique » « dont le geste semblait d'accord avec le ciel. »

Semé par lui aux glèbes poétiques, (honteusement laissées en friche par le sans-cultottisme qui ne leur donna rien... que le sang de Chénier) l'Idéal chrétien a germé, a grandi, a fleuri depuis lors au dessus de l'ivraie comme au dessus des ronces.

LA BIBLE — Testament des siècles dans l'attente, où Moïse inspiré par l'Esprit Créateur révèle l'origine et le passé du monde, et dans lequel le vers des Voyants prophétiques entr'ouvrent l'Avenir au Drame de la Rédemption;

L'ÉVANGILE — Épopée divine, ou le Verbe du Dieu, devenu Fils de l'Homme, prêche à l'Humanité au prix de tout son Sang sa Doctrine de Foi, d'Espérance et d'Amour;

ET L'UNIVERS CRÉE — cette Bible vivante, où chaque atome est un vers éternel du Poème que chanta Dieu !

La Bible, l'Évangile et l'Univers crée, voilà indéniablement les trois Livres par excellence, où tous les Poètes modernes ont puisé leurs inspirations les plus hautes.

C'est la Bible, c'est l'Évangile, c'est la contemplation de l'Univers crée, qui du cerveau des géants romantiques : Chataubriand, Vigny, Hugo et Lamartine, ont fait jaillir

ces chefs-d'œuvres impérissables *Moïse, Eloa, Les Martyrs, La légende des siècles, les Harmonie poétiques et religieuses et les Méditations.*

Les jeunes Poètes catholiques se souviendront de telles œuvres et de celles encore plus récentes de Barbey d'Aurevilly, de Villiers, de l'Isle Adam, de Louis Veuillot, de Blanc de St-Bonnet, de Lammenais, de Hello, de François Rio, de Montalembert, de Bloy, de Verlaine, de J. K. Huysmans.

Ils liront et reliront le livre où Ozanam rend enfin noblement justice aux grands *Poètes franciscains*. Puis ayant connu l'éloge ils voudront tous connaître les chefs-d'œuvres d'un Jacopone de Todi, d'un Jacomino de Verone, d'un Bonaventure.

Ils graveront dans leur cœur la très belle traduction qu'a fait Arnold Goffin de ces ineffables *Fiovetti* qui sont la bible en quelque sorte du naturisme catholique. Et j'entends ici naturisme dans le réel sens de ce mot.

A tant de sources poétiques ils auront bien soin d'ajouter nos saints livres liturgiques, car *il faut*, que le XX^e siècle, ainsi que l'annonçait naguère l'illustre historien Godefroy Kurth, soit littérairement « Le Siècle de la Liturgie catholique ».

Oui, tel est notre trésor, et c'est bien là que nous irons chercher les germes féconds de nouveaux poèmes, car c'est en lisant de tels livres que nous connaissons dans sa plénitude la Vérité de la parole :

« Pour comprendre et pour exprimer les Symboles de la Nature, il la faut contempler avec un cœur chrétien ».

Que M. Constant Smeesters avait donc raison, quand, dans la *Revue Générale*, en réponse à Jules Destrée, il écrivait : « Grâce à Dieu une foi nouvelle ne sera pas nécessaire. La poésie chrétienne n'est pas encore épuisée. Les eaux religieuses ont baissé, mais le flux succède au reflux.

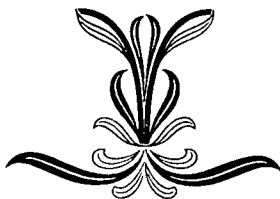
« La marée monte, monte, monte plus vite que vous ne le pensez. Et voici qu'avec elle, elle ramène l'Art, pauvre braque égarée, que la tempête avait jetée loin de la cote. Sur le drapeau qui flotte au haut du mât nous lisons la fière et chrétienne devise : « L'Art pour Dieu ! »

« Nous ne savons encore d'une façon très précise ce qu'elle nous apporte ; mais, que ce soient les éblouissantes richesses des grandes épopées, ou, dons plus modestes, les mélancoliques rêveries des ballades et des chansons, je salue son retour avec un délirant enthousiasme et je chante

au Dieu qui l'a sauvée du naufrage, le triple hosanna des victoires chrétiennes. » (1)

Voilà ce que nous avons à répondre à l'intéressante enquête de *Terre Nouvelle*.

GEORGES RAMAËKERS.



(1) CONSTANT SMEESTERS. « Art et socialisme. » *Revue Générale*, Mars 1900 p. 373.

La louange de la Terre

Simple et naïf ainsi qu'a l'époque lointaine
Où, jeune enfant dans le hameau religieux,
Mon âme en fleur vivait avec la marjolaine,
Je suis venu vers la Terre de mes aïeux.

Je suis venu chantant lon laine aux routes blanches.
J'ai reconnu débouts en marges des chemins
Dans la claire musique accueillante des branches
Mes frères les ormeaux qui me tendaient les mains.

J'ai goûté le baiser de la brise sapide
Qui descend des côteaux où dorment les forêts ;
J'ai reniflé, porté sur le souffle rapide
Du vent, l'âcre parfum des pins et des cyprès.

J'ai perçu dans les prés au ras des herbes vertes,
Parmi le frisson bleu des sources d'alentour,
Parmi le rire blanc des corolles ouvertes,
Le jeune printemps blond qui frémissait d'amour.

Alors j'ai dit : Voici s'accomplir le mystère
Ineffablement beau dans son éternité
De la jeunesse blonde et claire de la terre
Au cœur gonflé d'amour malgré sa vétusté.

O Terre, tu es belle ainsi qu'une amoureuse
Qui s'étend languissante et tiède à son réveil,
Dont la bouche est exquise et la chair savoureuse,
Comme d'un beau fruit mûr bruni par le soleil.

Ton fiancé Printemps connaît donc la magie
De filer améthyste, émeraude et rubis
Et sur le métier d'or de l'aube résurgie
De ces fils précieux te tisser des habits !

La violette embaume humble parmi les haies,
 La cardamine en fleur émaille les gazons,
 L'anémone se joue aux brises des futaies.
 La bruyère rosit au loin les horizons.

Regarde moi. Je suis venu chercher la joie
 Préparée à mes yeux de poète naïf
 Dans l'herbe qui frémit, dans la fleur qui chatoie,
 Ton charme réjouit mon cœur de sensitif.

Je suis venu chercher la paix de tes fontaines,
 Les mille chants ailés de tes bois printaniers,
 Le calme ecclésial de tes cimes hautaines
 Qui bondissent au ciel ainsi que des béliers.

Je suis venu pour te louer dans la lumière ;
 Car tu es belle et bonne et ton cœur est rempli
 De cet amour puissant de mère nourricière
 Vers lequel on revient après les jours d'oubli.

Je suis venu chantant vers les courbes jumelles
 Et l'ondul gracieux bellement velouté
 De tes collines sœurs ainsi que des mamelles
 L'rémissantes d'amour, de force et de santé.

O frères qui passez, interrogez les êtres,
 Interrogez les cerisiers et les pommiers,
 Interrogez les monts dont vous êtes les maîtres
 Et les vallons qui travaillent pour vos celliers.

Les arbres vous diront : Nous n'auront point de trèves
 Par les jours de soleil et par les tièdes nuits
 Que nous n'ayons formé du doux suc de nos sèves
 Pour vous et vos enfants les meilleurs de nos fruits.

Les prés verts vous diront : Nous ferons les délices
 Au banquet parfumé du trèfle violet
 De vos brebis, de vos taureaux, de vos génisses
 Vous aurez en retour leurs laines et leur lait.

Le chaume répondra : Frères, je vous convie
 A chanter avec foi les joyeuses chansons ;
 N'ayez crainte ; je suis le pain, je suis la vie
 Que vous viendrez cueillir aux prochaines moissons

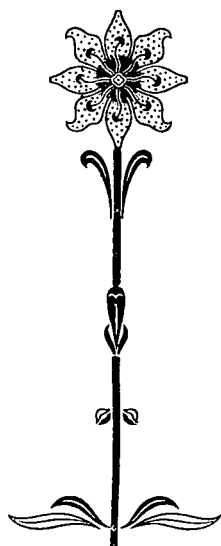
Vous entendrez enfin les entrailles profondes
 Où gisent les charbons, les marbres et les ors
 Vous crier : Ouvrez-nous par les pics et les sondes
 Et nous vous livrerons infinis nos trésors.

O Terre, tu es belle et bonne et tu es mère,
Et je te chante, moi poète, moi terrien
Comme un enfant pieux qui courbe sa chimère
Devant l'autel immense où ton culte se tient.

Et je bénis aussi la mort selon la norme
Qui viendra me surprendre en un jour de soleil
Puisque tu m'ouvriras ton sein pour que j'y dorme
Dans l'éternelle paix, mon éternel sommeil.

O Terre, et dans tes flancs d'où ta chanson s'élève
Mon pauvre corps très las en poussière émiétté
Continuera son rêve doux avec ton rêve
Ton rêve infiniment d'amour et de bonté.

EDOUARD NED



Un Saint du Castel

CHAPITRE II

LE CASTEL

Enfin ! On allait donc enfin pouvoir « behourder » à loisir, s'adonner à nouveau sur le pré des castels au courtois jeu des lances. Cette pensée remplissait d'aise ceux de nos chevaliers, qui, retour d'Orient, regagnaient en vainqueurs le manoir anxieux.

Walter parmi tous ces barons était peut-être le seul qui n'aspirât pas à entrer en champ clos dès le retour au pays.

Il avait l'âme trop portée à la contemplation, à la prière, trop orientée vers le Rêve et le Ciel, pour ne pas répugner à ces tournois sauvages, où les orgueils de faste et de blason se défiaient non moins que les lances fraisines. La vue d'un gonfanon, entré avec le fer du tournoyeur dans la plaie de son adversaire, pour en ressortir tout gluant de sang, n'offrait pas à ses yeux un spectacle charmeur.

La voix des souverains pontifes était venue d'ailleurs renforcer sa répulsion naturelle de toute la puissance morale de leur réprobation. Fidèle à son rôle pacificateur l'Eglise, « qui a horreur du sang », ne défendait-elle pas aux riches par la bouche de ses Papes de verser à plaisir tant de

sang fraternel dans ce jeu stupide et barbare, sous peine d'être mis en terre, comme les bêtes, hors du champ sacré du repos ?

Avant son départ pour la guerre sainte, Walter dans sa toute candeur se figurait tous les croisés picux et purs autant que lui. Pour l'avoir entendu si souvent exalté, il avait cru ce simple en son enthousiasme, il avait cru que l'état militaire était la véritable école de l'Honneur, du Renoncement et du Sacrifice.

Il s'était hélas ! aperçu depuis que si le type idéal du vrai chevalier chrétien — (dont l'église du Christ, qui poétise tout, avait fait le défenseur du Droit et le Protecteur des faibles) — offrait d'admirables exemples d'héroïsme, le métier de guerroyeur réveillait chez la plupart le barbare à peine assoupi, aussi prompt qu'un païen à entrer en fureur, aussi porté que lui à la haine, aux vengeance, aussi féroce, aussi cruel ; et le dégoût lui vint avec des larmes quand il connut que dans les chars qui suivirent partout les armées chrétiennes jusque sur le sol des lieux saints, se trouvaient comme chez les turcs, des histrions et des filles !...

Dans le superbe emportement de sa jeunesse il s'était donné corps et âme à la cause qu'il voyait sainte. Joyeusement il s'en était allé, là-bas, dans ce pays de feu, exposer sa jeune poitrine aux traits des archers musulmans, afin de délivrer le tombeau du Sauveur et d'obliger par là les infidèles à respecter la Foi des pèlerins.

Maintenant il revenait, triste et morne, sur son cheval, le seul vrai compagnon auquel il avait à mi-voix confié sa désillusion devant le silence étoilé des grandes nuits orientales.

Et maintenant il revenait n'ayant gardé de son séjour en Palestine — il y était resté deux ans

devant les murs de Saint-Jean d'Acre — qu'un lamentable et sanglant souvenir.

Au lieu de cette armée réellement chrétienne et qu'il avait rêvée étroitement unie dans l'unique Amour de la Croix, il n'avait rencontré que souverains se jalousant, que la haine ouverte ou cachée des races chrétiennes entre-ellés ; que rapines et convoitises, que parjures et cruautés.

Sans doute il revenait vainqueur, ayant vu Ptolémaïs faire enfin sa reddition à l'Occident coalisé. Mais qu'était-ce, en vérité, cette ville reconquise au prix de plus de vie humaines qu'il n'en eût fallu vraisemblablement pour chasser l'Islam de Jérusalem, voire de la Terre Sainte entière ?

Qu'était-ce après tout ce gain matériel d'un seul port de la Palestine au prix du désastre moral que l'animalité de la vie militaire infligeait chaque jour à la Vertu chrétienne dans les rangs même des Croisés ?

Combien il aspirait au calme, à la retraite, à la paix du manoir, des forêts et des champs !

L'âme la plus sereine et la plus élevée se dégrade et s'enfièvre dans les aventures guerrières, quelque noble qu'en soit le mobile apparent. La conscience la plus pure s'y macule de sang humain.

Son âme, il la voulut saintement apaiser dans la quiétude de l'amour que sa claire virginité professait envers Notre-Dame.

Notre-Dame ! Elle était au noble adolescent à la fois une Mère et une Fiancée. Mais Elle était aussi, mais Elle était surtout la Vierge, la Reine et l'Immaculée, dont la prime faveur à l'enfant qui l'aimait fut de désincarner ce rayonnant Amour que déjà, tout petit, il éprouvait pour Elle.

Amour infiniment plus pur et plus serein que la flore des prés aux matins du Printemps, que la candeur, le soir, des limpides étoiles ; Amour dont la fraîcheur des nuits orientales favorisa deux ans la fraîche chasteté.

Maria ! Miriam ! Oh ! ce nom sur ses lèvres, plus suave que les fruits mûrs des grappes d'or de l'Orient !

Maria ! Miriam ! Nom plus embaumant que le nard ; Nom combien plus céleste et plus harmonieux que le son argentin des cythares intimes, vibrant là-bas dans la paix du manoir sous les tendres doigts de sa sœur !

« Toi qui enfantas le Dominateur, l'Agneau si longtemps désiré de la Nouvelle Alliance, ô ma Dame, ô ma Suzeraine ! n'était-ce pas, en vérité, la chair de ta chair, cette chaire divine qui se déchirait, tombait en lambeaux sous les coups féroces des flagelateurs ?

« N'était-il pas, ma douce Bien-Aimée, ton sang de Vierge à jamais impeccable, ton sang par l'Esprit Saint jadis divinisé, ce sang pur empourprant le tronc vert de la Croix ?... »

Ainsi priait Walter en rentrant au pays, tandis que l'Automne opulent parait ses bois amis d'une couronne d'or.

Petit à petit barons et vasseaux s'étaient disséminés aux haltes de la route. Walter enfin n'eût plus pour compagnons que les jeunes chevaliers, ses amis et ses féaux, adoubés comme lui — voici deux ans passés ! — à la veille de leur départ ; ceux dont les alleuds et les fiefs environnaient sa baronnie.

Beaucent, son cheval, son fier destrier, ainsi dénommé pour la couleur pie de sa robe, semblait reconnaître à présent le site apaisé que l'on traversait.

On eût dit que l'animal, de ses grands yeux allumés, avait aperçu le premier en gravissant la colline, ce donjon dominant au loin, dans l'air atédi du soir, la forêt fauve de Meerdael.

Walter se tenant à l'écart, chevauchait en silence.

Il priait.

Dans sa pensée retentissaient les cris d'amour qu'il jetait en esprit, vers la beauté de Notre-Dame.

A son bonheur de l'aimer toujours plus, de se savoir toujours plus aimé d'elle, vint s'ajouter quand il leva les yeux, l'émoi qui fait pleurer de joie tout chevalier, si tôt qu'il aperçoit en rentrant au pays le donjon du castel.

Il ne lui apparut point triste ou comme en deuil, à cause de sa longue absence. Si vive était sa joie de le revoir, enfin, que ses regards prêtaient au château retrouvé l'air de fête et la clarté de leurs radieuses prunelles.

Nul cependant au manoir de Bierbeek ne se doutait du retour de Walter.

Devant l'âtre aux langues d'or se jouant dans la pénombre, la baronne apprenait à sa fille Yolande, l'art exquis de la broderie.

La jeune fille, dont le bliaut gothique dessinait si purement la frêle virginité, suivait du regard les doigts fuselés de sa mère, faisant courir avec agilité la fine aiguille enfilée d'or, sur une manche de velours.

Bien qu'elle s'appliquât de son mieux à concentrer toute son attention sur l'ouvrage minutieux, dont l'exécution patiente lui était depuis quelques temps une vraie fête chaque jour, Yolande trahissait par son mutisme rêveur que son âme était absente. Ses yeux langoureux, tournés vers l'âtre clair, s'avivaient aux lueurs des flammes du foyer, qui se déroulant en onduls

brillants bien au-dessus des bûches résineuses, lui évoquèrent soudain, dans le vent frais du soir, l'envol d'un ange aux boucles de lumières.

L'Ange aussitôt se précisa dans le décor embrasé de son rêve. Sur le visage éclairé de Yolande fleurit la rose de l'Amour.

L'Ange qui s'approchait, souriant et léger, avait les traits charmeurs de celui qu'elle aimait.

C'était pour lui qu'elle brodait, ici, aidé des conseils de sa mère, les armes comtales d'Arschot unies aux armes de Bierbeeck, sur cette manche de velours.

Un tournoi sous peu devait avoir lieu, sur le pré du castel d'Aerschot, où maintenant sans doute il ne rêvait que d'elle, tandis qu'autour de lui tous ces gens empressés hâtaient les apprêts de la fête.

Elle vêtirait ce jour là ses plus somptueux atours.

Sa mère la voulait plus bellement parée que nulle autre pucelle, en ce jour de splendeur, car le tournoi fini, c'était elle, ô ! bonheur, qui devait *lui* donner — son cœur était certain qu'*il* serait le vainqueur — la manche de velours et le premier baiser.

Yolande fascinée par le feu du foyer imaginait un tournoi magnifique, où la bravoure de l'aimé le consacrerait preux entre tous les seigneurs.

Elle entendait déjà les barons et les dames acclamer son fier chevalier, tandis qu'il recevrait de sa bouche fleurie le plus doux prix de sa haute vaillance.

Il lui semblait que sa félicité susciterait alors la joie universelle.

Une seule ombre entachait, hélas ! la sérénité de ce cher tableau, où se complaisaient ses beaux yeux de rêve : Walter, son meilleur confident, son frère et son ami d'enfance, Walter ne la reverrait pas, vraie reine ce jour là, au bras de son ami.

Doux seigneur Christ ! si la nouvelle de sa mort venait brusquement endeuiller l'éclatant azur d'un tel jour !...

Un cri à ce moment, un grand cri jeté par sa mère fit tressaillir la fiancée.

Walter qu'à l'instant même elle appréhendait mort, s'était précipité tout-à-coup dans la chambre, et leur mère à sa vue avait cru défaillir

L'imprévu du retour en décuple la joie. Walter, qui le savait, avait fait à dessein de n'envoyer nul écuyer devant, pour annoncer son retour auprès d'elles.

Dans l'affusion de leurs premiers baisers, ils ne trouvèrent point de paroles.

Mais au repas du soir, les châtelains du voisinage ayant été mandés pour fêter le retour, Walter et ses écuyers contèrent des aventures.

Si la troupe du baron de Bierbeeck est revenue intacte après deux ans de guerre, sans qu'on ait à déplorer nulle éclaircie dans ses rangs, il en faut rendre grâce, attesta bien haut Walter, à Notre-Dame la bonne.

Il attribuait d'ailleurs à la constante protection de la céleste Bien-Aimée, tous les coups d'éclats, toutes les promesses que ses écuyers rapportaient de lui.

Cette intime conviction d'avoir été, durant le siège, le protégé de la Mère de Dieu, en agréant à son amour, annoblissait sa modestie.

Il s'était, quant à lui, simplement comporté selon les impulsions qui lui venaient de Marie.

Si de sa part mérite il y avait, ce mérite à coup sûr était des plus minimes, lui-même le réduisait à l'aveugle docilité qu'un enfant craintif témoigne à sa mère.

Si de réels prodiges de valeurs ont été accomplis devant Ptolémaïs, ils le furent précisément par

ceux des soldats de la Croix qui plaçaient leur confiance non eux-mêmes, mais en Dieu.

Certain jour, narra Walter, les assiégés tentèrent une sortie. Leur flot s'échappa, bondit si rapide au milieu des nôtres surpris, que ce torrent de Sarrasins fanatisés par la faveur du sort, nous rejeta en déroute vers les rives du Belus. Quand la multitude en fuite fit irruption dans le camp, le désarroi devint indescriptible : Clameurs d'effroi, cris de douleur, trépignements de rage, se mêlaient assourdissant, au formidable bruit de fer produit par la course affolée de ces milliers de guerriers cuirassés, se culbutant, se piétinant entr'eux, ou s'écrasant sous le poid de leurs destriers tués... Ce tumulte épouvantable tira de son rêve heureux un adolescent blessé qui, doucement, somnolait sous sa tente. C'était Théodoric, le frère entre tous vaillant du noble seigneur Cumont de Ruland; atteint d'un coup de cimetière, lors du précédent assaut, il s'était vu contraint de rester étendu sans force, loin de la lutte enfiévrée, dans le silence du camp.

« Aussitôt qu'il eût appris la raison d'un tel émoi, il se dressa sur son séant, se revêtit sur son lit de ses habits de guerre, en se cramponnant à ses écuyers; se fit hisser par eux sur son cheval ferrant, parvint à s'y maintenir, malgré sa faiblesse extrême, et malgré la vue de son propre sang qui dé coulait de la selle sur le nielle des arçons. Lors s'étant écrié d'une voix soudain ferme et forte : « Doux Seigneur Jésus-Christ, secourez-moi et votre St-Sépulcre ! », il se rua, lance au poing, à travers nos vainqueurs, les repoussant, les contournant, les pourfendant de dos, de flanc, de face, avec une si rare impétuosité que par son seul courage il ranima, réconforta tous les chevaliers fuyards, au point que nous, à notre tour,

d'une unanime volte face rejetâmes l'ennemi dans le camp de Saladin.

« Cela fait, le blessé vainqueur regagna son lit sous la tente, et, trois jours après, remit sa belle âme aux mains du Glorieux qui est dans le ciel. »

Dans son impatient égoïsme d'amoureuse, Yolande n'avait pas attendu la fin du récit de son frère, pour annoncer à mi-voix à tous les vaillants, rentrés avec lui, qu'au castel de son bien-aimé, afin d'y célébrer leurs blanches fiancailles, un grand tournoi s'allait frapper sous peu, qui dépasserait en luxe et gaité tous ceux dont ils avaient conservé souvenance.

Elle allait de l'un à l'autre, leur chuchottant à l'oreille, avec des rires nerveux, que l'avant-veille de leur retour — qui présentement faisait déborder pour elle la coupe déjà-trop remplie du vin capiteux de la joie — le roi d'armes de la contrée, messire Hugues de Wortel, s'en était allé en grand apparat vers le château de Gaesbeek, ayant reçu de celui qu'elle aimait, mission de signifier au maître de ce domaine que le noble fiancé de Yolande de Bierbeeck désirait frapper contre lui un grandiose tournoi ; et d'ajouter : que sous les pavillons, longtemps avant l'ouverture des lices, s'admurerait au jour fixé la plus brillante affluence qui se serait jamais pressée sur l'estrade des champs clos.

« Le sire de Gaesbeek n'a pu certes qu'accepter une offre aussi honorable », questionnait avec des airs d'enfants heureux tous ces jeunes chevaliers qui, revenant en vainqueurs, prévoyaient déjà tout-bas combien les dames leur feraient fête en ce tournoi, dont la nouvelle mettait pour eux le comble à la joie de leur retour.

Yolande affirmait de la tête et prévenant les questions de ses auditeurs avides, ne leur laissait

pas le temps de demander les noms des tournoyeurs, les citait tous à la file, (c'étaient les noms les plus illustres du duché), puis, sans prendre le temps de respirer, entamait la nomenclature des juges diseurs, des hérauts, des valets honnêtes, entrait dans mille détails touchant l'organisation, les cérémonies d'avant le tournoi, s'attardait, même à décrire avec une rare minutie l'escarboucle sortie d'or que telle haute damoiselle donnerait pour prix le soir de la fête à l'heureux vainqueur de son choix.

Celui des poursuivants d'armes que l'on avait envoyé vers le seigneur défendant était revenu porteur, non seulement des lettres de créances qu'il avait reçu mission d'obtenir pour les juges diseurs, mais en outre d'un mantel du plus luxueux drap d'or, présent du comte au roi d'armes.

Celui-ci, s'était empressé d'y faire broder aux quatre angles les écus des juges diseurs. Puis se l'étant attaché sur l'épaule s'était sans retard mis en route en compagnie de trois hérauts, afin de crier le tournoi dans tous le manoirs de Brabant.

A leur entrée dans les cours seigneuriales ils n'avaient rencontré lui et les poursuivants qu'un unanime enthousiasme.

« D'ailleurs, — concluait Yolande, dont l'intarissable babil, montait à présent clair et vif comme un vrai babil d'oiseau, — il vous suffira, beaux sires, pour augurer sûrement du succès de notre fête de pousser demain vous même jusqu'en la ville d'Arschot, vous y pourrez admirer à loisir les pennons des chefs du tournoi et les blasons et les bannières de tous nos nobles tournoyeurs : ils étalent leurs couleurs vives aux fenêtres du couvent gris... »

CHAPITRE III

L'ABBAYE

L'abbé de Villers était à genoux dans son oratoire quand un frère convers le vint informer que deux religieux de leur ordre, arrivés à cheval de l'abbaye d'Hemmerode et demandant tous deux à être reçus membres de la communauté, venaient d'être introduits au chauffoir du couvent par le père hospitalier.

L'abbé resté à genoux fait signe au convers qu'il descend de suite, et sans que cette arrivée le distraie le moindrement, il achève tout d'abord l'oraison interrompue.

Le symbolique élan des trois fenêtres ogivales, donnant sur « la cour des poules », l'évasement ferme et gracieux des chapiteaux sans volutes, surmontant quatre colonnes d'où sortaient des arcs doubleaux, toute cette architecture à la fois si svelte et si riche, qui caractérisait le chauffoir de Villers, avait excité tellement l'admiration des nouveaux arrivants qu'ils ne virent pas entrer l'abbé Charles de Sayne.

Ce fut lui qui le premier leur adressa des paroles d'accueil. Mais son étonnement surpassa sa joie même dès que le son de sa voix leur eut fait tourner la tête. Le plus âgé de ces moines n'était autre que l'abbé Eustache d'Hemmerode, son propre successeur au siège abbatial de ce cloître d'Allemagne.

Dieu seul et leur anges gardiens pourraient dire la dilection avec laquelle les deux abbés se donnèrent alors le baiser fraternel.

Après le repas frugal et silencieux du soir, l'ex-abbé d'Hemmerode, accepté avec bonheur, comme l'hôte de Villers, révéla à l'abbé Charles la très haute sainteté de son humble compagnon, passé presque inaperçu et qui déjà s'était mêlé à la foule des moines blancs.

« Vous veniez à peine de quitter Hemmerode, très vénéré père, pour prendre la direction de cette illustre abbaye, quand un seigneur étranger fit mander au parloir votre indigne successeur. Je m'y trouvai en présence du plus humble chevalier que j'ai jamais rencontré.

» Sans la moindre ostensation, sans la plus légère apparence de fausse modestie, il me déclina simplement son nom et sa qualité, en me tendant ses lettres de créances.

» C'était Walter, le fils unique du feu baron de Bierbeek.

» Voici trois lunes, à peine que je suis revenu, me dit-il, du siège de Ptolémaïs. Tout le temps du long retour il s'était senti attiré irrésistiblement vers la vie méditative.

» Un grand tournoi frappé par le comte d'Arschot trois jours après son retour au pays, pour célébrer les fiançailles de son fils Aubri avec Yolande de Bierbeek, fut l'occasion providentielle qui s'offrit au baron Walter d'affirmer haut et devant tous quel dégoût lui inspirait la vie sanguinaire et frivole des nobles de ce duché.

» Ayant accoutumé d'assister chaque jour au divin sacrifice, il se rendit donc ce jour là en l'église d'Arschot pour y entendre la messe en l'honneur de Notre-Dame.

» Or il y vint précisément à l'heure où les premiers rayons du jour projetaient sur les dalles l'image des vitraux, à l'heure où sur le pré de la ferté commençait déjà cette fête impie.

» L'étonnement fut grand parmi les tournoyeurs quand ils apprirent que le jeune baron, dont les prouesses devant Ptolémaïs était devenues légendaires, ne se trouvait pas parmi eux. Des dames qui l'avaient aperçu se rendant à l'office proposèrent qu'on l'allât quérir.

» Telle était l'inconscience de ces riches, qu'ils ne soupçonnaient qu'à peine l'antinomie de leur conduite et de celle des vrais chrétiens et trouvaient tout naturel que le baron, après la messe, vint prendre part à leur jeu criminel

» Mais les écuyers revinrent penauds. Ils rapportaient le refus de Walter, basé sur les décrets des souverains pontifes !

» Voulant prévenir à tout prix le malaise qu'eût provoqué la réponse du chevalier, qui rappelait ainsi ces nobles au devoir, le fils du comte d'Arschot menaça les écuyers de sa colère s'ils révélaient à quiconque l'attitude protestataire du frère de sa fiancée.

» Pour récompenser son ami d'avoir aussi crânement affirmé, à propos de ce tournoi, son intrépide volonté d'être en toutes circonstances le croyant observateur des préceptes de l'Église, Notre-Dame témoigna combien elle lui en savait gré par un éclatant miracle, que l'on dénomma depuis : « *le miracle de la croix d'or* ».

» Je tiens ceci, vénéré père, non de Walter, lui-même, — (son humilité se tait sur les célestes privautés que Notre Dame lui prodigue), — mais du baron de Gaesbeek qui assistait à la messe où le miracle éclata.

» Ce matin là l'anniversaire d'une victoire avait réuni au pied de l'autel un grand nombre de chevaliers.

» Au moment miraculeux de la transsubstantiation l'officiant vit soudain une croix d'or briller puis se poser sur le bord du calice.

» A la croix d'or était joint un minuscule parchemin, où se lisait ces mots, que l'on eût dit écrits avec de la lumière : « *Porte cette croix d'or de la part de Marie, Mère du Christ Jésus, à son ami Walter, chevalier de Bierbeeck* ». Sitôt l'office terminé, le célébrant monte en chaire et s'écrie : « Est-il ici un chevalier qui réponde au nom de Walter de Bierbeeck ? On le lui désigne aussitôt plongé en ses adorations. Le prêtre alors se dirige vers lui et lui remet, je vous laisse à penser avec vénération, cet inestimable présent de la Reine du Paradis

» Ainsi la Dame de son cœur discernait au jeune baron le prix du mystique tournoy que sa vaillance avait frappé contre l'enfer et d'où il était sorti victorieux, ayant paré tous les coups, que la rage des démons c'était efforcé, mais en vain, de lui porter à l'âme.

» Ce miracle de la croix d'or décida de sa vocation.

» Devant si rare faveur sa résolution est prise et c'est alors qu'il vient à Hemmerode me demander humblement de lui faire ce grand bonheur de l'accepter parmi nous.

» J'ai pu maintes fois depuis proposer Walter en exemple aux plus exemplaires de nos religieux. Au sortir du noviciat, pour sa douceur à chacun serviable, notre chapitre le nomma magister hospitum. »

L'abbé Charles de Villers qui avait écouté avec ravissement l'abbé Eustache d'Hemmerode, admira hautement les desseins de la Providence qui faisait à son abbaye l'honneur de compter désormais deux hôtes aussi purs, aussi chéris du Ciel que l'étaient son interlocuteur et son doux compagnon l'humble moine Walter...

Le lendemain, malgré le harcèlement des longues distances couvertes les jours précédents,

Walter triompha du sommeil et se rendit, perdu parmi les autres moines, au chœur de leur nouvelle église, pour y chanter avec eux les matines.

L'admiration l'empoigna dès le seuil. Tout le temps que dura l'office matinal il ne put s'empêcher de diriger constamment ses regards vers l'immense vaisseau qui s'ouvrait devant lui.

Il se sentait remuer jusqu'au plus profond de l'être par la simplicité sublime, dont un Art enivré de Dieu environnait sa prière en ce temple surhumain, où les pierres faisaient prier.

Le givre de la nuit étincellait déjà sur les vitraux en clairs dessins arborisés, quand les moines quittant le chœur, entrèrent au réfectoire pour y prendre en silence le repas du matin.

L'éclatante blancheur du réveil hivernal mettait vivement en lumière les pieuses polychromies dont les bâtisseurs chrétiens avaient, dès le début du siècle précédant, enrichis ses murs spacieux.

L'œil de Walter se réjouit surtout à contempler à la place d'honneur, peinte là-haut du côté du midi, l'image de sa Bien-Aimée : Assise sur un trône d'or, vêtue d'un long b্লাiut tout constellé d'argent, la Vierge souriait à ses bons serviteurs, muets et receuillis dans leurs coules gothiques, les invitant de son geste de Reine à adorer leur Dieu en son petit Enfant.

Après le repas très frugal, les moines s'en furent vaquer aux besognes quotidiennes ; quelques uns se dirigèrent vers le moulin de la Thil, quelques uns vers la brasserie, mais la plupart gagnèrent leur cellule afin d'y mettre l'ordre et pour y méditer.

Walter et l'abbé Eustache guidés par le prieur et par l'hospitalier visitèrent alors cette abbaye, où ils avaient décidé de passer, avec l'assentiment du ciel, le reste du terrestre exil.

La neige qui couvrait la terre enrobait aussi

de candeur les tours inachevées de la nouvelle église dont ils avaient entrevu la beauté.

Au-dessus du portail d'un style de transition, où le roman plus timide et plus lourd, modérait encore les élans vers Dieu des premières audaces gothiques, quatre statues exécutées selon une compréhension parfaite de leur rôle en ce décor, symbolisaient aux yeux des visiteurs la Foi, l'Espérance et l'Amour.

En pénétrant dans le couloir qui séparait le cloître de l'église, Walter remarqua l'entrée surbaissée d'une crypte : « Dans cette crypte, lui dit l'hospitalier, reposent nos bienheureux morts. Les macérations que plusieurs se sont imposées dans le temps, nous est le sûr garant de leur joie éternelle ». Et l'hospitalier de Villers se mit en devoir de résumer à son nouveau compagnon la vie des plus parfaits d'entre ces morts pieux ; vies toutes de candeur, de miracle et de ciel.

Quand ils eurent rassasié leurs oreilles du récit de tant de vertus, et leur yeux de la Majesté du temple, sous la conduite de l'abbé, ils prirent un petit sentier, escaladant les bois neigeux du Robermont, à gauche de l'abside.

Les deux prieurs se suivant, puis les deux hospitaliers.

La similitude des occupations et l'égalité du rang les ayant ainsi rapprochés plus étroitement l'un de l'autre.

Du glacis, dont leurs pas avaient lustré la neige, Walter conclut que les hôtes de l'abbaye devaient monter souvent par ce petit sentier, qu'ombrageraient au printemps vert les boqueteaux des aubépins fleuris.

A chaque fois que la neige glissante les faisait presque trébucher, les quatre religieux riaient de

tout leur cœur. Et leur rire qui fusait clair dans l'engourdissement du bois funèbre et sourd, attestait à la fois en sa naïveté la simplicité de leurs âmes et l'ignorance des remords.

Enfin s'ériqua devant eux, au sommet du Robermont, un chêne énorme dont l'hiver accusait mieux l'isolement.

La gaité de l'abbé Charles tomba en l'apercevant ; il prononça d'un ton plein de respect :

« Voici, mes frères, la retraite bénie, où Bernard, notre père, après avoir prié, planta en terre son bourdon. Celui-ci, dans la nuit suivante, se métamorphosa en cet arbre géant. »

Alors, dans la neige éclatante, les quatre moines blancs se mirent à genoux ; le Souvenir du Patriarche aviva leur mystique ardeur et Walter en se relevant pleurait des larmes de lumière.

Ils s'étaient à peine engagés dans le chemin vers la Garenne, qu'un cri d'extase s'échappa du cœur d'Eustache et de Walter.

De ce sommet, l'abbaye toute entière se présentait à vol d'oiseau et combien plus majestueuse en sa parure hivernale que la plus belle des reines en ses pelichons d'hermine !

Rien d'aussi imposant que ce cloître ogival, dont l'hiver immobile aggravait le silence. Rien qui proclama plus éloquemment la Majesté de la Prière que la calme grandeur de ce temple élané, dont les lignes montaient vers Dieu, graves comme le chant des hymnes psalmodiées, droites, comme les consciences, hautes, comme l'esprit des docteurs inspirés.

En vérité, le monastère s'offrait digne des saints qui habitaient en lui.

A l'époque, en effet où Walter y entra pour y finir sa vie, la sainteté des moines de Villers environnait d'un nimbe éblouissant le nom de ce

vallon boisé, au fond duquel l'eau vive de la Thil ébranlait en chutant la roue de leur moulin.

Dès son arrivée en cette retraite, Walter se sentit une inclination intuitive vers ceux d'entre les cénobites, qu'il reconnut bientôt être les plus parfaits.

Le mystérieux aimant qui fait se rapprocher les âmes de lumière, l'avait de suite lié de sympathie à Césaire de Heysterbach, venu lui aussi d'Hemmerode, avec l'abbé Charles de Sayne, et dont la plume fraternelle devait lui consacrer, à lui Walter, des pages où transparait envers sa sainteté la plus haute vénération.

Césaire y rapporte lui-même qu'un matin de décembre — il gelait à pierre fendre — Walter et lui, se rendant au voisin village pour y consoler les malades, rencontrèrent chemin faisant un loqueteux qui cheminait pieds nus sur la neige glaciale. Alors, sans hésiter et le plus simplement Walter se déchausse et attache ses sendales de cuir aux pieds gourds du mendiant qui pleure de reconnaissance.

A leur retour au monastère les pieds déchaux de Walter gonflés et bleuisant se contractaient de froid et l'on eût grand peur tout d'abord qu'il ne devint impotent, pour avoir en sa charité, enduré spontanément le supplice affreux du gel.

Là ne se bornaient point les bienfaits de ce héros. Walter en soulageant les corps ne cherchait rien tant qu'atteindre les âmes, afin de les penser, de les guérir, ces âmes à leur tour, de leurs maux autrement graves, autrement contagieux.

Grandement désireux d'affermir les chancelants, il ne leur cachait point quels rudes assauts lui avaient livrés, au temps qu'il vivait dans le siècle, le démon de l'orgueil et celui de la chair.

Nul ne priait avec tant de ferveur, nul ne possédait comme lui le don sacré des larmes.

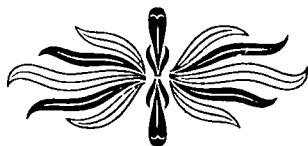
Par la vertu de sa prière il chassa les anges damnés du corps d'un malheureux que leur tourment tordait.

Et voici qu'un pur soir de gel, à l'heure où les mondes brillants s'allumaient dans la nuit d'hiver, pour comble à sa félicité, Notre-Dame « sa fiancée », lui apparaît resplendissante en sa cellule de Villers !

C'est le regard encore toute ébloui au souvenir de cette apparition que le 12 janvier 1222, le moine Walter de Bierbeeck abaisa doucement ses paupières glacées sur ses yeux d'où venait de s'échapper la flamme.

Les moines de Villers ses frères par la Foi, en étaient encore pour la plupart à ignorer la mort de leur ami, que déjà son âme ravie, transfigurée en un instant par le feu purificateur, épanouissait sa fleur immortelle sous les rayons de la lumière où habite Celui au pied duquel Marie se révèle aux élus, dans toute sa splendeur...

GEORGES RAMAËKERS.



La Madone de Gloire

La naissance du Christianisme n'a point eu immédiatement pour effet une sérieuse modification de la situation sociale de la Femme.

Aucun revirement brusque ne pouvait s'opérer en une période initiale où les disciples de la religion nouvelle, révolutionnaires traqués, martyrisés, ne se réunissaient qu'en secret, où ils étaient forcés de partager ostensiblement les devoirs politiques de leurs frères païens, où l'esclave ne cherchait à conquérir la confiance d'un maître que pour l'amener peu à peu à renier les faux dieux.

Mais si, dans Rome comme parmi les Barbares du Nord, une transition était possible, naturelle même, entre la Vestale ou la druidesse et la vierge chrétienne respectée, entre la matrone et la mère honorée ou la pieuse veuve, quel bouleversement dans tout l'Orient ne dut point provoquer la désertion du culte d'Astarté, la ruine des temples de Cybèle d'Arsinoë Aphrodite, de la Dea Siria ? Seule, la religion judaïque aurait pu allier, dans la continuation des siècles, un relèvement moral (très incomplet pourtant) de la femme, à la satisfaction des appétits sensuels de l'Orient. — Mais les temps étaient comptés. — Les Croix lançant des éclairs, était dressée sur les débris phaliques et sur les ossements des victimes du Moloch !

La croix seul préoccupa les esprits. Sourde-

ment, comme un mystère, l'image de la Vierge-Mère, vouée aux douleurs, se mêlait au drame sublime de la Passion de l'Homme-Dieu. Dans une attitude secondaire, selon le rôle dévolu à la femme depuis les origines, Marie, avec les apôtres préférés, assistait résignée aux luttes tragiques qui, de jour en jour, devaient étendre les limites du domaine du Christ.

La magnifique épopée des croisades fut un simple élan vers le signe de la Rédemption, et pourtant, quel progrès immense avait déjà fait dans les esprits, sous l'influence civilisatrice du clergé premier, le respect de la femme, symbolisée aux yeux des rudes paladins par la Sainte Médiatrice ?

Dans les représentations murales des premiers siècles, rien ne distingue la Mère de Dieu des autres saintes femmes de la Bible. Dans des mosaïques, elle nous apparaît au même titre qu'Eros et Psyché ou que les cortèges impériaux bysantins. — L'art religieux, asservi à la tradition, semble destiné à la glorification du principe mâle, actif et supérieur, dépositaire du pouvoir, du savoir primordial et créateur.

Cependant, vers les approches de l'an mil, cet art traditionnel nourri dans les cloîtres de l'Orient semble s'émouvoir de l'importance d'un motif jusqu'alors négligé.

L'image de la Vierge s'auréole d'icônes d'un symbolisme encore incomplet mais se précise comme forme, comme costume et physionomie, et des Temples nombreux érigés à la gloire de Marie attirant l'attention fervente des artistes et des théologiens sur la personnalité décorative de cette Sainte de pureté, de miséricorde et de résignation.

Aussi l'étude de cette iconographie à travers les

siècles impose-t-elle une certaine rigueur de classement : La glorification de la Mère de Jésus doit être séparée de sa vie terrestre et même de ces circonstances solennelles où Marie put s'enorgueillir pieusement d'Adorations et de marques de respect destinées à l'Enfant. Il en est ainsi de la Salutation angélique, de la Nativité, etc.

L'Assomption même n'est point le triomphe symbolique proposé à la vénération des fidèles, et dans les Saintes Familles ou les Mariages mystiques, Marie préside à la scène sans en être l'objet véritable.

Au contraire, quand elle trône, portant le diadème ou le recevant par un divin couronnement, quand elle est l'emblème de la gloire maternelle ou le but des louanges angéliques ; mieux encore, quand elle est, de même qu'une Reine de la terre, gardée par des Saints, courtisans, parfois guerriers, ou entourée de Saintes qui sont des dames d'honneur, de composition indique la volonté spéciale d'affirmer son triomphe idéal, analogue à celui que figure Murillo quand il dresse la Madone comme une Diane antique, debout sur le croissant lunaire.

Dans l'art médiéval, cette Madone de gloire symbolise absolument la splendeur divine de la Pureté, sertie de l'or précieux de la Prière.

La Souveraine byzantine avec ses vingt anges gracieux, qui fit la réputation de Duccio et de l'école de Sienne, n'était qu'une sorte de répétitive de celle du vieux Guido qui dès 1271 ornait l'église de San Domenico et qu'avait précédée l'œuvre de Cimabue, Santa Maria Novella.

On sait l'enthousiasme qu'excita en 1267, dans le peuple entier, ce brusque progrès dans la peinture religieuse.

Dès lors, nous nous trouvons en présence de la

Mère glorieuse qui sera l'impératrice de tout l'art chrétien, et qui apportera dans les mystères sanglants et rigoureux, le rayonnement de la chasteté gracieuse, de la pudeur angélique, car ce n'est pas vainement que les troupes de chérubins font cortège à leur Reine. C'est elle qui sera l'initiatrice de l'idéalisme dans les formes, des célébrations de la paix familiale, de la maternité touchante, de la pitié consolatrice, de l'intercession auprès du Tout Puissant, enfin la Régulatrice de la vie terrestre elle-même.

C'est là une figure admirable, certes digne de l'auréole victorieuse que l'art du monde catholique s'est plu à lui décerner.

Désormais, tradition asiatique, toute lubricité païenne devait sombrer dans le resplendissement de l'angélique candeur, de la céleste continence que réprouvaient les immondes sectateurs des cultes de volupté bestiale.

Substituée à l'Héva cédant aux suggestions du serpent cosmogonique, à Miriam l'Anadiomène, à l'Anaïtis Priapine, à la Bonne Déesse enveloppée dans ses voiles, surgit la Chasteté entourée de l'arc-en-ciel, nimbée des douze étoiles, fontaine jaillissante des vertus; c'est la Tour d'ivoire érigée dans les lis et les roses, c'est Marie enfin au cœur transpercé de poignards et qui offre ses douleurs maternelles pour la salvation de l'Humanité !

— Saint Epiphane a tracé au IV^e siècle, selon des traditions maintenant effacées, le portrait charmant de la Vierge, et Saint-Denis l'Aréopagite avouaient «qu'il l'eut adorée comme une déesse, s'il n'avait su qu'il n'y a qu'un seul Dieu» !

Notre Dame du Puy en Velay possède une des plus anciennes images de Marie, une statuette en bois de cèdre, d'un caractère égyptien et que l'on suppose façonnée par les premiers chrétiens du Liban.

En 224, en 320, en 501, en 546, en 621, mais déjà même, (selon la légende de St-Jacques le Majeur) en l'an 36 où fut bâtie la première église dédiée à la Vierge, l'histoire enregistrée à Byzance, en Espagne, à Tripoli, en France, la consécration d'autels primitifs élevés en son honneur. Le pèlerinage de Roc-Amadour date, dit-on du III^e siècle et fut visité par Roland en 778.

Notre Dame de Monserrat se révéla au IX^e siècle à des bergers catalans.

Depuis la mort du christ, ses disciples ont donc honoré la Vierge.

Toutefois c'est vers le temps millénaire, et sous la préoccupation de la rénovation de l'architecture religieuse que se réveilla l'idée de la figuration plastique de la Reine des Anges.

Jusqu'à-là, à l'exemple de Pulchérie qui avait obtenu une effigie que l'on disait peinte par St-Luc, les dévots s'étaient contentés des nombreuses répétitions de ces Vierges byzantines que l'on emportait à l'armée sur des chars attelés de chevaux blancs et qui causaient la victoire (*necopésiôn*).

Dans les villages de la Morée on en est encore là; on chante des litanies devant la *Panagia* barbouillée en rouge sur un mur peint en bleu.

Et cette mère si humble a, selon l'expression de Saint-Augustin, coopéré par sa charité à la naissance spirituelle de tous les membres de l'Eglise

Le second concile de Nicée semble avoir inauguré la tendance à honorer Marie par des bijoux et des ornements luxueux, pour marquer au peuple la gloire de la Vierge et environner la Reine du Ciel de toutes les splendeurs de la terre. Des fleurs encore dans nos campagnes, ne sont-elles pas disposées autour de son image, touchant symbole du luxe de la nature et de l'épanouissement de la Beauté idéale?

Giotto, le novateur, à la fois symboliste, monumental, synthétique et vivant dans son expression, semble avoir négligé quelque peu l'attitude solennelle et sereine de Marie pour donner cours à son goût pour la peinture épisodique. Cependant les grandes compositions relatives à S^t-François et surtout la glorification du Saint sous un dais céleste, au milieu des anges chanteurs et musiciens, et le couronnement de la Vierge, de la chapelle Baroncelli, suffisent à prouver qu'il ne voulut pas laisser aux mosaïstes du Baptistère le monopole de ces sujets profondément décoratifs et stylisés.

Il inaugurerait cependant un type de composition plutôt destiné à la peinture de chevalet et qui obtint une vogue étonnante dans l'art du Nord de l'Italie.

C'est celui de la Madone entourée de Saints, dont l'Eglise d'Assise possède un spécimen, et qui excita la rivalité de Simon di Martino et de Lippo Jemmi, dont la calme Maestà du Palais public de Sienna nous offre le saint faisant cortège à Marie, intrusion curieuse du réalisme dans le sujet le plus idéaliste peut-être du moyen-âge.

D'ailleurs la Vierge avec l'enfant, du Musée de Berlin, celle de Milan, celle de Florence, avec ses anges et ses saints, sont encore de vraies amplifications des primitives œuvres qui firent tant d'effet sur Charles d'Anjou et sur les Florentins, et Giotto s'y montre encore l'élève de Cimabue mais dès lors, les Triomphes et les Gloires se multiplient, malgré l'adjonction de figures qui mêlent à une sorte de vision céleste, un souvenir trop palpable de l'humanité, voir des portraits de commande.

Déjà point à l'horizon de l'art la première Renaissance de Masolino et de son disciple; le naturalisme des Van Eyck se laisse soupçonner, et cette étrange et intéressante expression de tout le

quinzième siècle, sorte de problème que se pose le psychologue, se prépare dans une fusion occulte des éléments de la plus haute poésie avec la puérité, la conscience rigoureuse et même parfois la fantaisie la plus grotesque.

Pourtant, si Orcagna glorifie le Christ, si Traini exalte S^t-Thomas d'Aquin et S^t-Dominique, c'est à la célébration de la triomphante beauté de la Madone que se voue presque tout l'art de l'Italie du Nord, par une multitude d'œuvres gracieuses et pénétrées sans conteste d'un sentiment poétique dont les fluctuations sous l'effort de personnalités éminentes sont au moins aussi attachantes que les élans sublimes des grands idéalistes protégés par Léon X et par Jules II.

Et d'abord, apparaît la Vierge entourée d'anges, faite pour l'église de l'Issole: cette œuvre rêvée, d'un pur symbolisme canonique qui peut, à elle seule caractériser l'angélique et béat moine de S^t-Marc, bien que l'émotion y soit remplacée par le faste et la sérénité d'une majesté divine.

Vasari a laissé une description enthousiaste de ce Couronnement de la Mère par le Fils.

Il dit que les esprits des Bienheureux ne sauraient être autrement dans le ciel, s'ils avaient un corps, et que le coloris de ce tableau paraît lui-même être l'ouvrage d'un esprit céleste.

De chaque côté du trône douze anges portant de grandes ailes de pourpre, des robes flottantes et de petites flammes rouges sur la tête, chantent ou accompagnent un motet solennel. Il est indubitable que Roger Van der Weyden a été ému à la vue de cette superbe composition et du grand tableau d'autel de Pérouse: La Vierge glorieuse escortée par les anges.

— Il ne fut pas le seul: Les écoles du Nord de

la Péninsule nous ont transmis aussi, par Andrea Castagno et D. Veneziano le souvenir du doux et patient moine. Mais quel contraste brusque avec le sensuel Fra Filippo Lippi ! Ici, c'est à l'état de tentative que demeure l'idéalisation de la pure et virginalité beauté féminine. Le souvenir impérieux de l'amoureuse Lucrezia Buti vient mêler une pensée profonde au très consciencieux effort de l'ancien religieux repentant. Son enfant, le petit Filippino, nous sourit sous la forme d'un *putto* réjoui, car le naturalisme le plus expensif vient égayer une scène plutôt terrestre dont le succès fut pourtant extrême jusque dans le monde religieux du temps.

Il reprit souvent ce sujet et sa Gloire de la Vierge, datant de 1438 (aujourd'hui au Louvre) et ses tableautins de Madones pourraient être placés (avec avantage, au point de vue d'un réalisme joyeux et vivace), à côté des panneaux les plus intimes de nos peintres de l'école brugeoise.

Aussi ce fut par une Vierge que Benozzo Gozzoli, son élève commença sa carrière; c'est une Madone sur un trône qui, en 1461, consacra la réputation de ce peintre à Florence.

L'exemple de Fra Angelico et de Filippo Lippi tourna d'ailleurs plus d'un artiste vers le sujet du Couronnement de la Vierge, plus mouvementé, plus varié, mais qui s'écarte déjà du caractère grandiose et majestueusement syntétique de la simple gloire virginalité.

Mais le type spécial de composition qui doit nous attacher d'abord, parcequ'il est intimement lié à l'art flamand, c'est celui qu'illustra surtout Mantegna, ce singulier grand maître qui sut plier à un apparent paganisme ou plutôt à un extraordinaire souci archéologique son naturalisme vraiment académique et une élévation de sentiment surprenante.

N'est-ce pas de lui que procèdent les Vivarini, les Bellini, les Palma le Bassan, Lorenzo di Crédi, Antonello de Messine, Giorgion et tous les Vénitiens, enfin le plus extraordinaire de tous : Cima le méconnu, l'admirable jeune homme qui fut l'iconographe parfait des Madones de gloire ?

Et, malgré les hypothèses hasardées concernant l'influence qu'obtient l'art flamant à Venise, peut-on se refuser à voir, par les gravures tout au moins, Mantegna projeter sa lumière sur Albert Dürer et sur tous nos maîtres italianistes des premières années du XVI^e siècle ?

Le fier buccinateur de César, d'Orphée, d'Hercule et aussi des Gonzague, terminera sa carrière dans une sincère admiration de la Madone et dans la plus profonde vénération pour une Beauté féminine, non plus païenne ni matérielle en sa plastique, mais pieuse absolument et comportant une exécution précieuse, mystiquement énamourée.

La Vierge de la Victoire, ses petites Madones, son incomparable retable de San Zeno, où Marie, presque byzantine, trône au milieu d'un décor romain, sous les guirlandes affectionnées par le Maître, et en compagnie d'Angelets louangeurs, ont dû produire sur les contemporains du Padouan une impression écrasante.

Chose étrange, un autre académique, anatomiste, celui-ci : Signorelli, finit comme Mantegna sa vie de labeur et de recherches pratiques, par un retour vers ses débuts, par une série d'œuvres consacrées à la Madone et à son solennel cortège de saints. Pourrait-on s'empêcher de voir là une synthétique récapitulation de sa vie d'artiste, un aveu humble de la supériorité idéale rencontrée en la beauté de la Vierge-Mère, et rien qu'en la pureté chrétienne ?

Chose remarquable encore, le profane et rêveur S. Boticelli, ce demi-hérétique, n'ayant pu empêcher de grouper autour de sa Vierge du Louvre, qui déjà annonce la période raphaélesque, des anges et le jeune St-Jean, a pourtant fait apparaître l'archange Saint Michel qui pose sur la tête de Marie la couronne étoilée reflétant les rayons du soleil en symbole de divine splendeur.

Les noms immortels de Sanzio, de Michel Ange du Corrège et même celui de Vinci; (qui atteint une perfection inestimable dans l'impression de la beauté surhumaine), appartiennent pleinement à ce néo-paganisme que l'on s'efforce d'évoquer encore aujourd'hui, mais qui rompt décidément avec le sentiment médiéval. Mais Venise et l'école flamande appellent puissamment notre attention.

Dès 1446, en effet, A. Vivarini exécute le portrait d'une Vierge triomphante, œuvre antérieure à celles de Mantegna; mais avant cette date, sous l'impulsion de Spuarsione, l'art padouan était sollicité à la fois par l'idée chrétienne et par la forme antique. Ce fut certes Andréa qui imposa aux Vénitiens sa loi nettement formulée de grandiose naturalisme, et si Giorgion attribue à sa Madone assise sur une estrade et gardée par un moine et un chevalier, un luxe cérémonieux et un symétrique appareil, si le décoratif Corrège, initiateur de toute l'école bolonaise et de Rubens, témoigne, dans sa Vierge avec St-François et St-Jean Baptiste, (du Musée de Dresde) d'un style franchement moderne, (car c'est celui du XVII^e siècle) avant lui Mantegna a pour ainsi dire transformé l'école flamande, et c'est de lui que provient l'art compliqué de Gérard David, laissé à lui-même après la disparition de Memling,

Tout artiste subit, à son insu, des influences continuelles.

La grande *Conservation sainte* du peintre de l'Hopital St-Jean, qui orne le musée du Louvre, fut le modèle préféré de David, mais sans nul doute Memling avait connaissance des prestigieuses Madones vénitiennes aux arrangements simples et opulents, et Gérard, les premières années du XVI^e Siècle, quand l'Italie devint un pèlerinage, en fut littéralement hanté. L'entourage de la Mère et de l'Enfant à la grappe de raisin devint alors sous son pinceau la réunion de Saintes du Musée de Rouen, ou la Madone de Darmstadt, mais il concentra toutes ses forces pour produire une œuvre de synthèse : La Madonna di Gloria, somptueuse Vierge sur un trône, qui brille d'un grandiose éclat dans la cathédrale d'Evora.

-- Mais, comme par un legs des anciens, la Beauté était l'objet primordial de l'art méridional. Celui du Nord, consacré plutôt à la Piété, nous paraît plus approprié aux aspirations de Foi, peut-être en grande partie par pénurie de modèles et de science.

Car l'école des Van Eyck avait puisé ailleurs, sans doute à Cologne, l'ordonnance de ses madones abritées sous un dais, comme dans l'œuvre de Mantegna ou entourées de roses, de fleurs et d'oiseaux comme chez Martin Schongauer. Dans l'Adoration des Mages du Dôme, œuvre de Stephan Lochener et qui n'est à proprement parler qu'une Vierge trônant entourée de sa cour, il y a un sentiment de douceur suave qui se retrouve dans les figures de Memling, lui aussi d'origine germanique. Dans les Madones de Wilhelm de Herle, si mystiques et élégantes il y a peut-être directement l'influence d'œuvres italiennes.

Nos peintres, moins favorisés que leurs rivaux

du Midi, durent s'en tenir comme inspiration à certaines types de femmes chrétiennes, de pieuses bourgeoises et surtout de religieuses, qui vivaient dans leurs villes étroites, et leurs œuvres acquièrent ainsi un caractère d'intimité bien différent de l'opulence souveraine de l'Italie.

Mais quel eût été leur élan s'ils avaient pu contempler une des Madones de gloire de Cima de Conegliano !

Aucun peut-être de nos Flamands ne connut en effet Cima, un peintre sans génie (si l'on croit avec quelques-uns que désordre est synonyme de génie), mais un peintre de talent incomparable, presque surhumain, ignoré, inaperçu. Mort à trente sept ans, en possession d'un procédé étonnant de calme, de tranquille et rayonnante splendeur, il a voué ses plus belles années au culte artistique de ce que ses prédécesseurs avaient imaginé de plus beau dans la nature humaine et il a dépassé ce but. La Vierge fut le motif presque unique de ses admirables et patients travaux, et en vérité, quand on s'est tout-à-coup introduit dans la salle où l'on conserve une de ses Vierges glorieuses, comme celle de Bologne par exemple, on se sent envahi par l'émotion pénétrante que produisent les chefs d'œuvre complets.

Justice ne lui est pas rendue, et pourquoi ? Par fatigue de vision ou torpeur de goût ? Ou bien considère-t-on comme une tare, comme une absence d'inspiration ce dévouement de l'élève de Bellini à la continuelle vénération, durant sa trop courte existence, du type de la parfaite beauté chrétienne ? — Qui le saura jamais. ? —

L'esthétique contemporaine n'est-elle pas un véritable tissu d'illogismes ? Quant aux Flamands, ils ne semblent pas avoir soupçonné que l'intuition secondée par le talent et surexcitée par la Foi

peut élever le rendu de la vérité palpable jusqu'à une apparence divine.

De Van Eyck, la Madone de Lucques, allaitant dans une chambre d'apparat, celle de Dresde qui fut l'autel de voyage de Charles V, et don l'analogie avec la simple et intime Madone de Pala (de Bruges) a été remarquée plus d'une fois ; de Roger van der Weyden, les quatre saints entourant la Vierge debout, (triphyque des Médicis dont il rapporta l'inspiration de la Péninsule) ; de Metsys, la Vierge avec l'Enfant (de l'Ermitage à St-Petersbourg) : d'Albert Dürer même les Vierges allaitant, les Madones d'Augsbourg, de Vienne, de Florence, de Madrid, de Berlin portant l'empreinte de la Flandre, rien ne saurait atteindre l'exaltation de la Madone sur fond d'or de Fra Angelico que l'on voit au Musée Stœdel de Francfort et le charme de ses douze anges louangeurs, ni même le sentiment étrangement pieux de la soi-disant Nativité d'Isenheim célèbre par toute l'Allemagne et où le pinceau de Schongauer a retracé une arcade gothique, des ornements contournés, des anges musiciens, avec une tendre naïveté visant à l'idéal. Mais il faut avouer que c'était dans un esprit presque identique qu'était conçue la riche Marie de gloire de H. Memlinc qui fut brûlée en 1870 durant le siège de Strasbourg.

Seul, sans doute, dans l'art flamand, et peut-être par atavisme, il s'élève au dessus de la prosaïque perfection professionnelle, et il est un des derniers *gothiques*.

Au seizième siècle d'ailleurs, paraît s'affaiblir la tradition de la cérémonieuse majesté de la Reine angélique. Raphaël, dans son tableau de la Nationale Gallery (la Vierge entre les Saints Jean et Nicolas) ne s'écarta point sensiblement de Lorenzo di Crédi et se montre plutôt conventionnel qu'inspiré.

Une technique nouvelle, une tendance décorative différente, sous l'impulsion des grand Maîtres de la Renaissance, suivis aussitôt par les manéristes et les éclectiques, par les ouvriers habiles, ambitieux mais de peu de foi, se montre alors dans des sujets plus mouvementés, charpentés comme l'indiquent leur nom typique de *machines*; ils envahissent les voûtes, les autels, les piliers, s'unissant bientôt à une architecture fantasque et tourmentée.

L'éducation de la Vierge, l'Assomption, le Couronnement, toutes les phases brillantes ou éloquentes de sa vie, mais surtout celles qui autorisent le mouvement, l'étalage, le tapage, remplacent cette sorte d'adoration muette qu'exigeait, avant le retour de la forme païenne, la syntèse de la gloire virginale.

Comment ne pas s'étonner de voir cet abandon se marquer encore d'avantage peu après l'époque où le Concil de Trente confirmait l'établissement de la fête de la Conception Immaculée, instituée en 1476 par Sixte Quint?

Il est certain que la grandeur spirituelle du rôle de la Femme est intimement liée à l'idée chrétienne dont l'art médiéval est l'essence la plus pure, et que le Féminisme moderne manque à la fois d'assises et d'idéal.

On a dit avec raison que le dogme du réel est le plus instable de tous les dogmes. Chercher la Beauté dans la Matière est un formel abaissement.

L'Eternel Féminin, on l'a oublié, est fait d'espérance, de prière et de foi, de consolation et de charité, de regret et de martyre, et l'envolée vers les mystères de souffrance et de triomphe n'est éclairée que par le Phare immuable de l'Au-delà !

Deux Théâtres

Sans aucune pédantesque intention de professer et de dogmatiser, qu'il me soit permis de développer ici quelques réflexions qui me sont chères. Voici longtemps qu'il m'est pénible d'entendre mépriser en vertu de principes reconnus incontestables des pièces émouvantes et hautes. Pourrais-je proposer une solution, conciliant à la fois mon respect de ces mêmes principes, et mon admiration pour les œuvres qu'ils condamnent ?

Essayons et tâchons d'être clair.

— Un malentendu embrouille toutes les questions de critique théâtrale.

Combien de drames, pleins de nobles pensées et produisant un puissant effet n'a-t-on pas déclarés sans valeur par ce reproche qui semble fondamental : « La psychologie en est enfantine... Les personnages qu'ils mettent en scène sont des fantoches... »

Combien d'œuvres poignantes n'a-t-on pas critiquées en disant triomphalement : « Quelle idée se dégage de ces faits ? Quelle est la pensée qui a inspiré l'auteur ? — Qu'est-ce que tout cela veut dire ? »

Ne serait-il pas plus simple, au lieu de se clore ainsi dans un étroit parti-pris, d'ouvrir largement la porte à toutes les formes d'Art ; au lieu de s'épuiser à comparer Racine et Corneille, d'admettre simplement qu'il est deux Théâtres très distincts, procédant tous deux de façons très différentes pour atteindre la Beauté ; deux Théâtres, ayant chacun leur technique, leurs moyens d'action, leur compréhension de la scène ; deux Théâtres enfin que nous nommerons, pour la simplicité de ce qui va suivre, le Théâtre réaliste et le Théâtre idéaliste ?

— Le Théâtre réaliste a pour objectif unique la représentation de la Vie : ses ridicules avec Molière ; ses douleurs ou ses joies avec Racine. Avant tout, il se préoccupe de

l'Homme, de ses passions, de ces vices, de ces vertus ; il cherche à le mettre exactement en scène.

Remarquons-le immédiatement : de cette peinture violente et serrée des caractères mis en opposition sortira toujours, à coup sûr, un effet moral, pour obscur et éphémère qu'il soit : horreur du vice qui rend criminel ou ridicule, — et quelquefois, au contraire, excuse et sympathie pour un malheureux plus victime que coupable. Mais cet effet, produit inéluctablement, n'est pas l'objectif poursuivi directement par le Poète : avant tout, il se propose de nous émouvoir, en étalant sur les planches nos propres misères, nos propres malheurs. Il n'est point un professeur ou un sermonnaire. Il se contente de pleurer ou de rire d'une façon assez communicative pour que nous suivions son exemple.

Qu'on me laisse le dire une bonne fois : ce théâtre ne peut avoir mes préférences. Cette sorte de dédain qu'affiche l'Artiste pour l'idée qui peut jaillir du conflit des personnages créés par lui, ne s'accorde pas avec la conception que nous avons de son rôle ci-bas. De l'usage de son talent il doit répondre devant Dieu ; cela, nous, catholiques, nous le croyons fermement. Le Poète n'est donc pas libre de jeter au vent qui passe la chanson de sa fantaisie ; il doit se préoccuper des rêves que cette chanson suggèrera aux foules... Plus encore ; son œuvre doit être une œuvre d'Apostolat : l'effet moral n'en est pas un accessoire : il en est le but cherché et désiré.

Le Théâtre chrétien ne peut qu'être un Théâtre idéaliste.

— J'entends sous ce titre les drames dans lesquels l'Auteur a eu le dessin de prêcher efficacement. Une pensée se présente à lui : pour la communiquer au Peuple, il la concrétise dans une action scénique d'où elle sortira inévitablement.

Pour arriver à ce résultat, les personnages seront moins des êtres vivants que les éléments du raisonnement du dramaturge. Ils sont des entités... (Ruy Blas, le Drame, don Salluste, la Tragédie, don César, la Comédie.) Ils sont les membres d'une sorte d'équation algébrique.

L'œuvre tout entière se résout dans une formule.

Plus cette formule resplendira puissamment, dans tout l'éclat de son originalité et de sa clarté, symbolisée en une scène qui résume la pièce, plus le drame sera beau. La fameuse définition ne sera-t-elle pas dès lors applicable : Le Beau, c'est la splendeur du Vrai ?

Dès lors, ce système admis, toutes les critiques adressées au drame romantique s'écroulent d'elles-mêmes. Qu'en a-t-on dit, en effet ? Les personnages n'y sont que les porte-voix du Poète. Certes !... mais il ne les a créés que pour cela, rien que pour faire vivre un fragment de son rêve : ils sont une part de son propre raisonnement. Loin de nous la pensée de le nier.

— Cette théorie qu'Eschyle, Sophocle et Schakspeare avaient inconsciemment mise en pratique, que la grande âme de Corneille avait toujours suivie, Victor Hugo la formula avec hésitation dans ces préfaces. Depuis elle a conquis victorieusement la scène avec Dumas fils, Sardou, Brieux, de Bornier, Coppée dans *Pour la Couronne*, Richepin dans *la Martyre*, Rostand dans *la Princesse lointaine*. Chacun des chefs d'œuvre de ces Poètes puissamment idéalistes ne pourrait-il pas se résumer en une formule, formule mise en valeur dans une scène capitale :

La Haine : La plus haute vertu de la femme est la Pitié : Cordélia donnant à boire à Orso blessé.

Pour la Couronne : La justice n'est pas de ce monde : Constantin innocent attaché au pied de la statue de son père coupable.

La Martyre : Le Christianisme a créé le véritable amour : Flamméola se faisant baptiser par Johannès pour partager son éternité.

Ces quelques exemples suffisent. Ce serait, en effet, une façon simpliste de voir les choses que d'assimiler à ces nobles œuvres la foule ordinaire des autres drames. Dumas père avait cru égalier Hugo en mettant sur la scène une érudition de clinquant, des phrases sonores, des cris et du sang : c'était puéril. Il y a dans *les Burgraves* et le *Roi s'amuse* autre chose que des poignards, de beaux vers et des hommes masqués. Il y a un sincère effort pour matérialiser une idée puissante dans une action scénique : action maladroite, invraisemblable, embrouillée, impossible, je le veux bien. Mais la faute en est au Poète, non à la thèse qui le guidait.

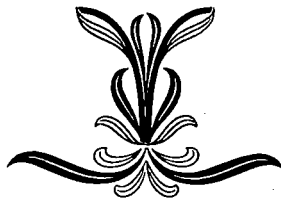
— A nous autres, Catholiques laborieux, d'exploiter cette mine féconde ! Tandis que les Réalistes s'attachent aujourd'hui à tripatouiller toutes les fanges, ayant abandonné l'étude des passions pour celle des instincts, revendiquons hautement pour nous la tradition idéaliste. Nous reprendrons ainsi la doctrine esthétique du Moyen-Age qui, de tout spectacle matériel, faisait jaillir une Idée

immortelle. Instruits des raisons secrètes des choses, explorateurs de l'Infini, ne dédaignons certes pas de faire palpiter sur la scène l'homme éternel avec ses luttes, ses défaillances, ses victoires... mais que par nos mains pieuses, les tréteaux fleurissent en perpétuels symboles de Prière et d'Amour! Que les grandes prédications religieuses, morales et sociales remplacent pour l'éducation du peuple les spectacles dissolvants de la Luxure et de l'Athéisme !

— Et avant d'engager la grande bataille, répétons-nous la parabole évangélique : le Seigneur, comme le Maître à ses serviteurs, nous a confié un dépôt... Songeons que nous n'en sommes point les propriétaires et que nous n'avons point le droit de l'enfouir dans le sol, à plus forte raison de le gaspiller aux hasards de la Route.

Travaillons pour Sa Gloire à le faire fructifier.

ARMAND PRAVIEL.



UNE LETTRE DE M. YVES BERTHOU.

Notre collaborateur et ami Yves Berthou nous prie d'insérer la lettre suivante qu'il a adressée à la *Revue Naturaliste* :

MON CHER CONFRÈRE,

Le compte rendu que donne la *Revue Naturaliste* d'un mien article de la *LUTTE, La Résurrection de la Bretagne*, est tellement flatteur pour moi et me prouve si bien que mes idées ont porté que j'aurais mauvaise grâce à me plaindre d'un alinéa qui peut cependant prêter à équivoque, me faisant dire par la plume de votre collaborateur le contraire de ma pensée : « Il nous plait aussi (!) d'espérer qu'en un avenir peu éloigné le pays (la Bretagne) débarrassé des fonctionnaires qui l'asservissent et d'un clergé qui l'abrutit, devienne un pays, réellement libre et fort. »

Voilà une phrase qui semble résumer mon article et dont je ne voudrais pas endosser la responsabilité vis à vis de ceux qui n'ont pas lu mon article même. D'accord, certes, en ce qui concerne les fonctionnaires, mais je veux protester contre le coup injustifié porté au clergé breton.

Qu'on le sache donc bien ! nous avons eu une Eglise bretonne et de fait nous l'avons encore malgré les ordres qui pourraient venir de Rome. Nous avons des Saints nationaux, nés sur notre territoire ou venus d'au-delà les mers à la suite des aïeux, de Cambrie, d'Ecosse ou d'Irlande. — Ah ! les jolies Légendes !.. — Tous ont vécu parmi nous, faisant le bien, et la reconnaissance d'un peuple s'est transformée en culte. Canonisés ou non, ils sont sur nos autels ou dans les fraîches niches de nos fontaines miraculeuses. Avec une respectueuse familiarité, nous leur adressons nos prières comme à des aïeux qui doivent assistance à leurs petits enfants. On nous dit superstitieux, arriérés. Comme on nous connaît mal ! et qu'il y a loin de ce culte familial, naïf certes, mais aussi très poétique, à la froide bigoterie, à la jocrisserie intolérable et si souvent intolérante que l'on trouve parfois hors de nos fontières ! Qu'on aille donc voir nos gais *pardons* qui réunissent, chaque dimanche de la saison d'été, jeunes et vieux au fond d'un vallon fleuri où chante le clair ruisseau jailli d'une fontaine sacrée. Là, autour de la chapelle de granit moussu d'un vieux brave homme de saint,

les dévotions faites, l'on boit du cidre généreux et l'on danse au son des *vielles* et des *binious* ; on ne s'y abrutit pas en absorbant des *vertes*.

Nos prêtres sont élevés parmi nous. Chose importante à noter : il y en a un dans chaque famille. Les enfants destinés à la prêtrise, au sortir de l'école primaire, vont au petit séminaire régional. Aux vacances ils retournent à la paroisse; ils ne cessent de prendre contact avec leurs amis et leurs proches. Remarquez qu'en Bretagne ont est parent jusqu'à la dixième génération ; c'est à dire que dans une paroisse il n'y a que des parents à tel point que la moindre fête réunit dans une même ferme une ou plusieurs centaines de convives. On n'y cultive pas les inimitiés.

Une fois ordonné, le jeune prêtre est nommé vicaire dans une paroisse voisine de la paroisse natale ; c'est encore dans le pays natal qu'il prend possession d'une cure. On ne cesse donc de le suivre en sa carrière depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Il reste le familier de tout le monde; les ordres n'en ont point fait un autre homme ; ses intérêts et ceux des siens sont mêlés au nôtres et, chose essentielle, il reste le défenseur éclairé — car il est instruit — des traditions, des usages et de la langue. Il est peut-être plus que tout autre l'ennemi des innovations en matière religieuse et vraisemblablement il serait le plus heureux du monde de s'affranchir d'une domination étrangère quelle qu'elle soit. Je dois bien oser le dire : nos Evêques qu'on choisit toujours hors de Bretagne font plutôt les affaires du gouvernement que les nôtres.

Voici les vacances qui approchent. J'engage ceux qui ont encore certains préjugés — préjugés funestes pour nous tous — à passer quelques semaines dans un village breton — je parle d'un village où l'on parle la langue celtique et non d'un pays déjà francisé — et à faire la connaissance du clergé local. Ils seront stupéfaits de la largeur de vues, de la liberté de langage, de la bonté, de la bonhomie charmante, de la candeur aussi de ces prêtres qui sont restés des hommes sous la soutane du prêtre. — Ah ! c'est un pays bien étrange que la vieille Bretagne. On s'apercevra trop tard du mal qu'on aura fait en le réveillant brutalement au milieu de son rêve. On se dira enfin que les mauvais plaisants et les sectaires aveugles auront commis une faute irréparable. Combien n'en commit-on pas au nom du Progrès et de la Liberté ?... A moins que ce réveil ne soit suivi d'un geste qui bouleversera le monde !

YVES BERTHOU.

L'ACTUALITE

Revue du mois

L'EXPOSITION UNIVERSELLE. — LA GUERRE DU TRANS-
VAAL — L'AMNISTIE.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE. — Avant de se dresser dans toute sa féerie, elle aura donné lieu à bien des dénigrement, au point que les partis politiques auront vu en elle, un moment, l'occasion d'un terrain de combat, bien qu'elle soit aujourd'hui la grande pacificatrice. Elle aura soulevé des polémiques comme tout ce qui se fait de grand et de juste dans ce pays, qui si généreux devient si facilement victime des mensonges des gazettes. En province, les rumeurs les plus étranges auront circulé, à son propos. Mais peu à peu, ceux qui reviendront de la visiter, les yeux émerveillés et l'âme plus large, dissiperont les préventions des esprits moroses et des âmes sombres. Elle sera vers la fin de cet été, ce qu'elle commence déjà à être, le grand lieu de pèlerinage, vers lequel les hommes de tous les pays tourneront les yeux et dirigeront leurs pas pour communier dans une même ivresse de paix, de beauté et de vie.

Et par un de ces hasard inexplicables, une de ces conjonctions mystérieuses, il se trouve que l'emplacement de cette exposition où tous les peuples de la terre se rencontrent déjà, les mains fraternellement unies, à l'aube d'un siècle qui commence, en une année jubilaire, a la forme d'une croix. Pour celui qui la regarde de quelque hauteur, c'est comme une croix vivante que cette exposition apparait, et dans cette croix vivante se mêlent les sangs de toutes les nations, coulent les sucs de tous les fruits, d'elle montent les parfums de toutes les flores. Et quand durant les molles nuits d'été, les guirlandes d'électricité s'allument, quand le château d'eau flamboie, la croix s'illumine. Alors notre exposition apparait peut-être à nos frères des autres planètes comme une croix de lumière dans le ciel, à la place

où leurs astronomes ont découvert la terre. Il y en a alors qui, là-bas doivent penser que de grandes choses s'accomplissent chez nous. Des âmes pieuses s'agenouillent sans doute devant le signe de la miséricorde et de la paix. Des savants discutent. Des sceptiques sourient.

— Cependant la Croix apparaît toujours plus lumineuse à intervalles, chaque fois qu'un dimanche s'est écoulé sur la terre. Ceux qui voient plus profondément dans les choses divines parce qu'ils ont l'âme simple, pensent que cette croix de lumière annonce quelque grand événement. Elle annonce en effet, que des hommes, quelque part, ont fait trêve à leurs colères et à leurs haines pour s'unir dans l'amour de la Bonté, de la Beauté et le culte du Travail. En dépit des mots qui sont des travestis pour les pensées et les âmes, elle annonce un triomphe chrétien. Une vie nouvelle se réalise pour quelques mois sur un coin de terre d'où ont disparu les haines, les haines individuelles, les haines nationales, et c'est dans *le Signe que cette vie triomphe*.

Je sais qu'il y en a qui protesteront contre ces paroles. Certains mêmes seront tentés peut-être de crier au blasphème par ce que sur l'emplacement de cette croix se dressent quelques laideurs, assez peu de vraies beautés, et qu'à côté de hautes joies, il règne des joies impures. Je souhaite à ceux-ci de posséder la pureté virginale qu'ils exigent de toute chose sur la terre ; je leur demande que leur pureté soit aimable et non point revêche et aigre ; je leur demande aussi l'intelligence qui pardonne.

Nous savons qu'hélas ! rien n'est absolument parfait de ce que réalisent les hommes et nous ne tirons jamais notre humaine beauté que de nos luttes de chaque jour avec les imperfections de notre nature. A l'exposition universelle on rencontre des hommes avec leurs vices et on ne voit pas que des beautés ; l'architecture n'y est même pas admirable ; cela est entendu ; mais ce qu'il faut surtout chercher, me semble-t-il, c'est le sens profond d'une manifestation comme cette exposition universelle. Que des hommes se retrouvent fraternellement unis malgré les barrières des races et des langues dans une même fête qui célèbre les plus grands dons de Dieu à l'homme, voilà qui a sa cause dans tout ce qui s'est accumulé depuis des siècles de Bien dans le monde et dans la nature de l'homme. Et si maintenant nous considérons les joies, même les plus vulgaires, que cette exposition nous offre, nous constatons qu'il n'y en a point qui soient cruelles et s'obtiennent par la vue du sang.

Cette exposition est vraiment une fête de la paix, celle où les nationalités s'effacent, où les Allemands, comme les Anglais, les Russes, comme les Américains, les Turcs comme les Chinois, les Italiens comme les Espagnols, sont en France, comme chez eux ; et c'est notre honneur à nous, Français, d'avoir réalisé cette Babel fraternelle, où les hommes de toutes les races se coudoient autour des architectures de tous les foyers.

Elle est féconde en enseignements. En regardant les visages occidentaux, on constate combien, grâce à la facilité de fréquentation des hommes que permet la prodigieuse organisation moderne, les types nationaux s'effacent. Il est souvent bien difficile de distinguer un allemand, d'un anglais ou d'un russe, voire même d'un français avant d'avoir compris la langue qu'il parlait.

Suivant la tradition des grandes foires, cette exposition est le lieu où se donnent rendez-vous pour les échanges, les marchands de tous les pays, depuis ceux qui apportent les étoffes précieuses jusqu'à ceux qui sont venus avec les parfums, les aromates et les fruits.

On y admire le prodigieux machinisme moderne ; les monstres de fer et de bronze qui haletent et crachent la fumée, le rythme puissant de pistons et des billes ; comment le génie de l'homme accomplit la transformation des fruits trop âpres en succulentes nourritures ; comment il captive et soumet les forces mauvaises et obscures, les fait d'indisciplinées, destructives, devenir soumises et fécondes.

Nous y voyons voisiner toutes les civilisations, depuis celles qui naissent à peine jusqu'à celles qui épuisées par une trop longue vie, meurent. Le Cinghalais souple y coudoie l'Hindou pensif et comme perdu dans son rêve intérieur, le dahoméen étonné, le japonais dont les petits yeux flamboient à l'ombre de ses pesantes paupières, le Syrien agile, le Maure à la démarche lente de grand fauve.

L'Orient jette sur toute cette fête son éclat attardé. Il semble venir là pour apporter son tribut à ses dominateurs et contribuer ses dépouilles à l'éclat du triomphe. Ses danses qui se font, la tête immobile et comme morte, tandis que les hanches ondulent, que le ventre frissonne, roule, bondit au chant douloureux des binious, nous font assister aux joies d'un peuple qui depuis des siècles ne pense plus et a placé dans les parties basses de son être son moyen national d'expression.

C'est surtout au crépuscule ou bien la nuit qu'il faut voir cette exposition. Au crépuscule, quand on descend la Seine en bateau, à l'heure où le soleil jette un dernier éclat sur la rue des Nations, sur les minarets, les colonnades, les dômes et les tours, alors que l'œil va d'une rive à l'autre rive, du vieux Paris plein de chants et d'allègres sonneries au gothique flamand de l'admirable palais de la Belgique, à l'hôtel Allemand du XVI^e siècle, au dôme de Milan, de Saint-Marc, au palais des doges réunis dans le même palais italien, au Kremlin du palais russe et que les dômes succèdent aux coupoles, les donjons aux minarets, c'est vraiment une inimaginable ville de rêve que l'on croit traverser.

La nuit, l'électricité court le long de la Seine, escalade les dômes, fait ruisseler la porte Binet de l'éclat de milliers de pierres précieuses ; les minarets flamboient ; la rue des Nations devient une rue d'une Venise de féerie. Mais dans quelques semaines, durant les fêtes de nuit, le spectacle dépassera encore toute cette splendeur, alors que les eaux jailliront du Château d'eau phosphorescentes et lumineuses, que l'électricité scintillera jusqu'au sommet des plus hauts coupoles.

Dans l'enceinte de cette exposition se tiennent des congrès qui travaillent à l'amélioration du sort de l'homme vivant en société ; il y aura des congrès religieux, des congrès sociaux, un congrès de la jeunesse.

C'est ainsi qu'à l'aube d'un siècle nouveau, cette exposition étale le bilan du siècle qui finit. En Art, la centennale et la décennale qui nous apportent tant de révélations réalisent par excellence cette intention. Et c'est maintenant de cette œuvre, étalée là par le siècle qui jette son dernier adieu, que nous devons travailler à faire sortir l'œuvre nouvelle du XX^e siècle.



LA GUERRE DU TRANSVAAL. — Pourquoi faut-il qu'un point demeure sombre et rouge dans le ciel pacifique, au milieu de cette allégresse ?

Tandis qu'à Paris se déroulent d'admirables fêtes de paix, un petit peuple succombe dans la lutte pour la défense de son indépendance. L'écrasement du Transvaal signifie-t-il donc que les petites patries doivent périr absorbées par les

grandes ? Cette marche des hommes et des peuples vers la limite d'une impossible unité, ne peut-elle donc s'accomplir sans férocité et sans haine ? Le Transvaal hélas ! succombera sans doute, sans que la vieille Europe émue et craintive ait rien fait pour ce petit peuple de héros ; à moins, qui sait ? que par un de ces providentiels hasards, il ne se prépare, là-bas, pour l'orgueil anglais, quelque désastre d'autant plus formidable que la victoire l'a déjà caressé, quelque retraite d'Afrique qui fera succomber devant des nécessités naturelles, ce peuple anglais trop orgueilleux de la puissance de son armée et de son or.



L'AMNISTIE. — Un autre point demeure noir en France, c'est l'Affaire. L'Affaire, toujours l'Affaire, en dépit de de l'amnistie probable, de l'amnistie qui n'est qu'un mot : de l'amnistie qui voudra laisser croire que l'on a oublié alors qu'au contraire chacun se rappellera ; de l'amnistie qui laissera subsister toutes les préventions anciennes ; de l'amnistie qui laissera voué au mépris d'une partie de la nation un colonel Picquart qui a sacrifié son épée au devoir de sa conscience.

Un homme politique qui est aujourd'hui ministre, nous a dit que tout cela entrerait dans l'histoire... Le jugement de l'histoire, hélas !

A nous, le spectacle de ces deux dernières années suffirait à faire croire à la nécessité d'une justice divine, si nous n'y croyions déjà.

Quant aux autres catholiques, à ceux qui ont pensé que la conquête du pouvoir politique était pour eux un devoir plus noble que de défendre un accusé, (fût-il coupable, ce qui reste encore à prouver), et que l'on frappait à son insu et par derrière, ceux-ci, nous les renverrons pour leur édification : 1^o à un article paru le 8 juin à l'*Echo de Paris* et signé de Saint-Auban. 2^o au numéro de l'*Action française* du 1^{er} juin 1900.

Ils liront dans le numéro de l'*Echo de Paris*, que pour un cerveau nationaliste, (le type de ce cerveau est paraît-il Rømerspascher, un des héros du dernier livre de Barrès) : 1^o « Rien ne prime l'Etat » : 2^o « le premier besoin de l'Etat est la Force » ; 3^o « un cerveau nationaliste donne à l'idée

de Justice pour bases *celles de convenance et d'utilité* ». Enfin les catholiques dont nous parlons comprendront par l'ensemble de l'article, que le nationalisme, hostile aujourd'hui aux protestants et à la franc-maçonnerie, ne l'est au fond pas moins au catholicisme dont il est la négation essentielle. Nous nous doutions depuis longtemps de tout cela. Nous espérons du moins qu'après cette définition de la justice, M. de Saint-Auban comprendra désormais l'inutilité de sa toge, de ses gestes, de ses plaidoyers, de ses citations d'Ilello, de sa prose à prétentions religieuses.

Dans le numéro de l'*Action française* du 1^{er} juin 1900, ils liront dans l'article intitulé : *Entreprise morale*, que le plus grand reproche que le nationalisme fait aux protestants est en somme de manquer de ce scepticisme qui fait la faiblesse des catholiques français ; il leur reproche surtout d'être trop chrétiens.

Les mêmes catholiques liront attentivement le texte de l'enquête sur le protestantisme. Ils y verront que la morale catholique y est qualifiée de supersticieuse et différents termes leurs feront comprendre que l'attitude grossièrement anticléricale ne déplairait pas à l'occasion à ces messieurs de l'*Action française*, pour se concilier les ignorances populaires. Paul Bourget relève d'ailleurs dans sa réponse ces habiletés encore « malhabiles ».

Et maintenant nous demanderons à ces catholiques ce qui peut bien les attirer du côté d'un parti par essence anti-chrétien. Ne se destinent-ils pas une fois de plus, comme c'est d'ailleurs leur destinée ordinaire en ces sortes d'aventures, à demeurer avant peu, une fois de plus tout seuls, avec le désavantage de s'être inutilement niés eux-mêmes dans leur esprit pour gagner une place dans le pouvoir qu'ils n'auront pas conquise ? Et je les renvoie comme conclusion à l'article de Louis Bertrand sur le nationalisme, dans le *Pays de France*, en ajoutant seulement qu'il n'y en a pas à qui il profite moins qu'aux catholiques, précisément par ce qu'ils se disent catholiques :

- 1^o d'être des crétins ;
- 2^o d'être des malhonnêtes gens.

GEORGES LE CARDONNEL.



Index Alphabétique

du Tome I^e de la Série Nouvelle. — Janvier-juin MCM.



BAES (EDGAR) :	
<i>La Madone de Gloire</i>	357.
BERTHOU (YVES) :	
<i>La Résurrection de la Bretagne</i>	208.
<i>Les Amants d'Arles</i> (de H. Mazel)	303.
<i>Lettre à « la Revue Naturaliste » sur le clergé breton</i>	375.
BRABANDÈRE (VICTOR DE) :	
<i>Thèses boiteuses</i>	111.
<i>Le Nouveau drame d'Ibsen</i>	171.
<i>Solness-le-Constructeur</i>	175.
<i>Le Vertige</i>	246.
<i>Le Mirage</i> . (de Rodenbach)	299.
<i>L'Aiglon</i> (de M. Rostand.)	301.
CHARRON (NOËL) :	
<i>Un peu de psychologie</i> . (Les revues)	125.
COMITÉ (L.F.) :	
<i>Série Nouvelle</i>	1.
DELTENRE (ERNST) :	
KERMIS lied. (Sup. musical de Février 1900).	
DE MOOR (HUBERT) :	
« <i>Clio</i> » (d'Anatole France)	47.
DIRECTION (LA) :	
<i>Echos du monde littéraire</i>	64, 128, 192, 256.
ELIAS (DÉSY) :	
<i>Libres-propos sur le bon sens</i>	45.
FROGER (ALBERT DE) :	
<i>Le salon de la Libre Esthétique</i>	180.
GERMAIN (ALPHONSE) :	
<i>Le Mysticisme et l'Energie morale</i>	34.
<i>Le Roman Chrétien</i>	105.
<i>L'Esotérisme dans l'Egypte antique</i>	257.
GILLE (VALÈRE) :	
<i>Le soir</i>	220.
GILLET (LOUIS) :	
<i>Reliures</i>	284.
GILON (YVAN) :	
<i>Conte Barbare</i>	85.
GOFFIN (ARNOLD) :	
<i>Proses lyriques</i>	221.
HEUX (GASTON) :	
<i>Le Symbole du Jardin et de l'Amour</i>	25.
<i>Fernand Séverin</i>	230, 286.
JAMMES (FRANCIS) :	
<i>Prière</i>	150.
KLINGSOR (IRISTAN) :	
<i>L'Enlumineur</i>	275.

LE CARDONNEL (GEORGES) :	
<i>Revue du mois</i>	52, 119, 185, 230, 314, 377.
MAZEL (HENRI) :	
<i>Jhon Ruskin</i>	100.
<i>Raymond Lulle</i>	272.
MUSSCHE (PAUL) :	
<i>Le Voyageur</i>	94.
<i>Devant le Soir</i>	97.
NED (EDOUARD) :	
<i>Les conférences à Bruxelles</i>	62.
<i>La Louange de la Terre</i>	335.
PRAVIEL (ARMAND) :	
<i>Finis Latinorum</i>	65.
<i>Rosa Mystica</i>	151.
<i>Deux Théâtres</i>	371.
RAMAEKERS (GEORGES) :	
<i>Notre Idéal n'est pas le votre</i>	5.
<i>L'Art Religieux</i>	60.
<i>Emile Verhaeren</i>	71, 154.
<i>Deux romans bruxellois</i>	115.
<i>Chasse au cerf</i>	225.
<i>La Mort du soleil</i>	226.
<i>La Dune des Adieux</i>	227.
<i>La Princesse endormie</i>	228.
<i>Une Enquête sur l'Art et la Religion</i>	321.
<i>Un Saint du Castel</i>	277, 338.
SÉVERIN (FERNAND) :	
<i>Carissimæ</i>	84.
<i>L'Ineffable regret</i>	84.
<i>« En marge de quelques pages »</i>	177.
SPRIMONT (CHARLES DE) :	
<i>La Conquête de la Mort</i>	16.
<i>Le Drame Wagnérien</i>	129, 193.
<i>La Mission de l'Art</i>	179.
<i>Les Médailles d'Argile</i>	308.
VERHAEREN (EMILE) :	
<i>Ceux qui nient</i>	14.
VERHULST (ALBRECHT) :	
<i>Guido Gezelle</i>	29.

FIN DU TOME I^{er}

(Série Nouvelle)

Editions de " LA LUTTE ,,

80, RUE DE L'ERMITAGE, 80, — BRUXELLES.

YVES BERTHOU	<i>Le Prince des Prosateurs</i>	fr. 0.50
ALBERT JOUNET	<i>Dieu de Beauté</i>	» 0.50
PAUL MUSSCHE	<i>Simplement</i>	» 2,00
EDOUARD NED	<i>Mon Jardin Fleuri</i>	» 2,00
GEORGES RAMAEKERS	<i>Les Fêtes de l'Été</i>	» 1.25
GEORGES VIRRÈS	<i>En Pleine Terre</i>	» 3.50

VIENNENT DE PARAÎTRE DANS LES ÉDITIONS
DE LA LUTTE :

ARMAND PRAVIEL

Poèmes Mystiques

luxueux volume de plus de 100 pages, en librairie 2 francs
pour nos abonnés 1.50 francs



GEORGES RAMAEKERS

Emile Verhaeren

(Monographie)
plaquette de 40 pages
PRIX : fr. 0.25

On peut demander ces ouvrages au siège de la Rédaction
de la *Lutte*, 80, rue de l'Ermitage, Bruxelles.



LA LUTTE

80, RUE DE L'ERMITAGE, 80

BRUXELLES

paraît tous les mois en fascicules de 64 pages, et forme au bout de l'an deux forts volumes in-8° avec table, d'environ 400 pages chacun.

Belgique

Ailleurs

UN AN . . . 5 fr.		UN AN . . . 8 fr.
UN NUMÉRO . . . 1 fr.		UN NUMÉRO . . . 1.25 fr.

LA LUTTE (Série Nouvelle) publie : CONTES, NOUVELLES, ÉTUDES CRITIQUES, MONOGRAPHIES, LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES, QUESTIONS DE MORALE ET DE PHILOSOPHIE, DRAMES, POÈMES, RELATIONS de VOYAGES, etc.

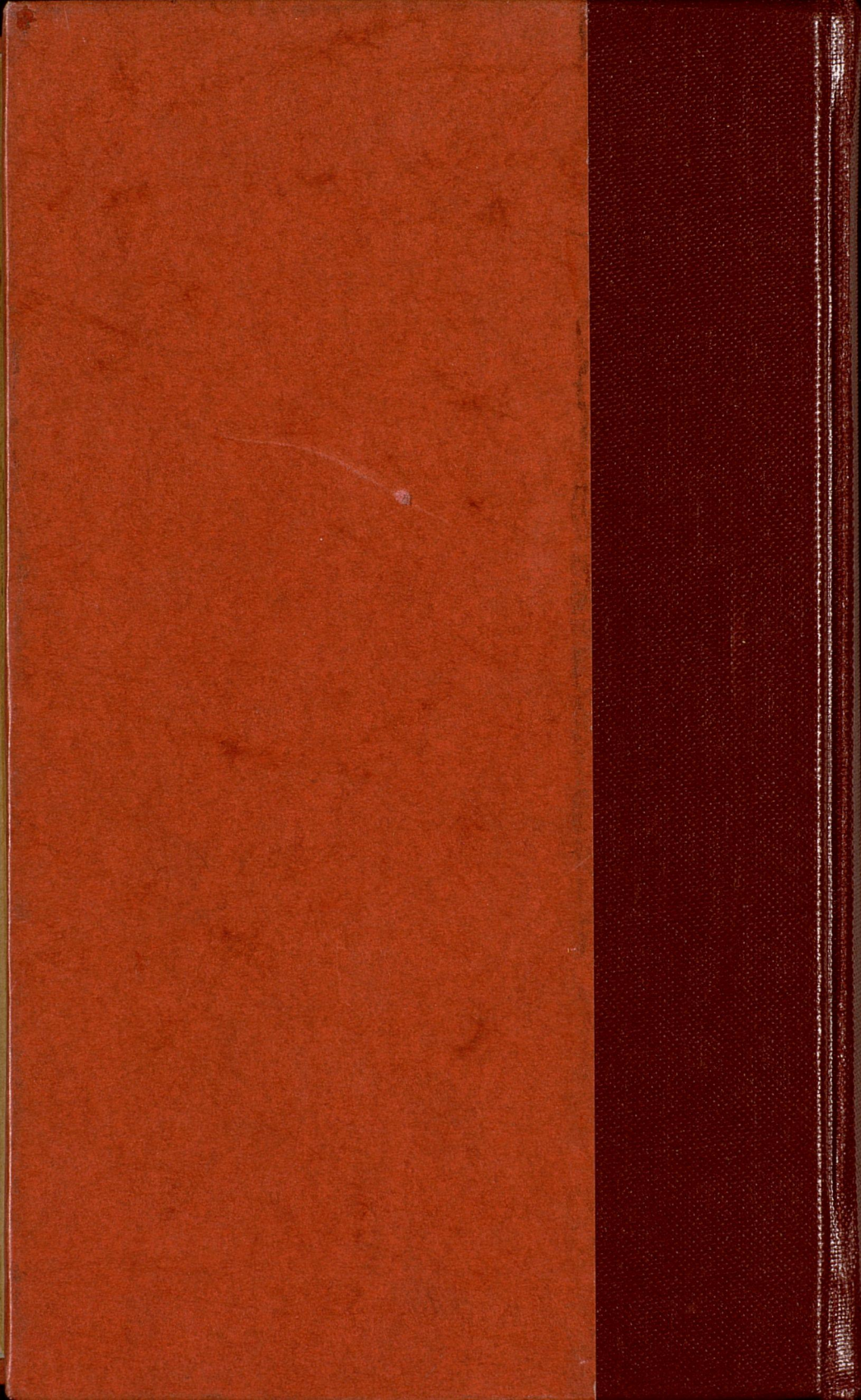
FONDATEURS : PAUL MUSSCHE, EDOUARD NED GEORGES RAMAEKERS.

COMITÉ DE RÉDACTION. (BELGIQUE) : DANIEL COPPIETERS, ERNST DELTENRE, POLDEMADE, HUBERT DE MOOR, YVAN GILON, GASTON HEUX, L'ABBÉ HECTOR HOORNAERT, EMILE JOMAU, PAUL MUSSCHE, EDOUARD NED, GEORGES RAMAEKERS, CHARLES DE SPRIMONT, L'ABBÉ EUGÈNE VAN DER ELST, GEORGES VIRRÈS.

COMITÉ DE RÉDACTION. (FRANCE) : YVES BERTHOU, J. ESQUIROL, ALPHONSE GERMAIN, LOUIS GILLET, ALBERT JOUNET, GEORGES LE CARDONNEL, HENRI MAZEL, LOUIS MERCIER, R. P. PACHEU S. J., ARMAND PRAVIEL, CHARLES DE ROUVRE, LOUIS TIERCELIN.



N. - B. — ADRESSER tout ce qui concerne LA RÉDACTION de la Revue à M. HUBERT DE MOOR, Secrétaire de *La Lutte*, 46, rue de la Croix, BRUXELLES ; — tout ce qui concerne l'ADMINISTRATION, à M. EUGÈNE BECKERS, administrateur de *La Lutte*, 80, rue de l'Ermitage, BRUXELLES. — Siège de la DIRECTION : 114, rue Franklin, BRUXELLES.



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.